

CRITOBoulos,

VIE DE

MAHOMET II.

VEISŐMAGYARORSZÁGI NYELVI

911/911

ÉPITRE DÉDICATOIRE

DE

CRITOBOULOS.



AU TRÈS GRAND EMPEREUR,
RENFERMANT: LE BUT DU LIVRE,
(LE SOMMAIRE DE CETTE HISTOIRE) (1)
ET LA RAISON POUR LAQUELLE
CET OUVRAGE A ÉTÉ
ÉCRIT.

(1) Les parties, mises entre parenthèses dans toute l'Épître dédicatoire, ne se trouvent pas dans le Codex du Sérail et sont tirées de l'exemplaire de cette Épître qui se trouve dans les mains de M. le professeur TIECHENDORF, exemplaire que celui-ci a publié dans sa *Notitia Editionis codicis biblicorum Sinaitici*.—Leipzig, Brockhaus 1860, 4^o pag. 123 sq.

Au très-grand Empereur, au Roi des Rois, à Mahomet, l'Heureux, le Victorieux, le remporteur de trophées, le Triomphateur, l'Invincible, le maître de la terre et de la mer ; par la volonté de Dieu, Critoboulos l'insulaire, le serviteur de Tes serviteurs.

§ 1.

Voyant que Toi, ô très-grand Empereur, Tu as en personne accompli beaucoup et de grands faits, et qu'il est permis de Te déclarer non-seulement l'égal de beaucoup de grands capitaines et de rois qui ont régné dans l'antiquité, soit parmi les Persans et d'autres peuples d'Asie, soit parmi les Romains et les Hellènes ; mais que l'on peut affirmer que Tu les surpasses en gloire, en sagesse, en bravoure personnelle, et par les talens de commander des armées : j'ai cru qu'il n'était pas juste que ceux-là et leurs hauts faits et actions, depuis ces temps jusqu'à nos jours, aient été dans la suite des temps conservés dans les récits et les annales des Hellènes, de sorte qu'ils sont loués et admirés par tout le monde, et restent dans la mémoire jusqu'à l'éternité, tandis que Toi, qui es si grand et si distingue, qui es le maître

pour ainsi dire de toute la terre que le Soleil éclaire et qui peux être orgueilleux de tant de grandes actions brillantes, Tu disparaîtrais, sans avoir pour la postérité un témoignage de Tes vertus et de Tes grandes et belles actions, et, comme un homme ordinaire et sans gloire, Tu fusses trouvé aujourd'hui indigne de la Renommée, et passerais aux abîmes de l'oubli ; il m'a semblé incompatible avec l'équité, que les faits des autres, relativement petits et nullement égaux aux Tiens, deviennent, dans les yeux des hommes, bien plus brillans et plus éclatans, étant relatés par la bouche des Hellènes et dans leurs histoires, tandis que Tes faits, tellement grands, qu'ils ne sont en rien inférieurs à ceux d'Alexandre le Macédonien et des grands capitaines et Rois de ces temps, ne fussent pas publiés en langue grecque, ni laissés à la postérité pour que Tu jouisses d'une louange impérissable, et de l'estime une fois gagnée, et que Tu serves comme le plus beau modèle et comme étude à ceux qui s'y intéressent.

§ 2.

Et certes, c'est pourtant Toi, qui seul parmi les Rois, ou du moins avec peu d'égaux, as brillé par les exploits, par les discours, par la philosophie et par l'art de régner : car Tu es en même temps un bon Prince, et un brave combattant.

Voilà pourquoi il m'a paru convenable et juste,

plein de confiance dans Ta bonne fortune, de me charger de ce travail et de relater en langue grecque, aussi bien qu'il me sera possible, Tes actions et Tes exploits, bien plus distingués que ceux des autres, par leur nombre et leur grandeur.

§ 3.

Je sais bien que probablement beaucoup d'auteurs distingués, de nation Arabe ou Persane, écriront ces faits et les laisseront à la postérité, et cela souvent avec l'avantage d'être bien informés et d'avoir été témoins des faits ; mais aucune langue n'atteint celle des Hellènes, et elle jouit de la plus grande renommée parmi toutes les nations. Car les langues Persane et Arabe, ne sont connues qu'aux seuls Persans et Arabes, et peut-être encore aux peuples qui ont un idiôme pareil ; tandis que la nôtre n'est pas bornée aux seuls Hellènes, elle est connue à toutes les nations Occidentales, même au-delà des colonnes d'Hercule, à ceux qui habitent les îles Britanniques et à beaucoup d'autres encore ; elle y est admirée et elle jouit d'une estime générale ; elle est traduite dans leurs langues : car on y aime le grec et l'on s'y intéresse.

§ 4.

C'est cette circonstance-là qui m'a de plus encouragé à écrire cette histoire en langue grecque ;

car j'ai pensé que j'aurai beaucoup de juges capables et bien des personnes qui connaîtraient mon histoire. Je me suis donc, ô très-grand Empereur, donné beaucoup de peine : car je n'ai pas été moi-même témoin oculaire des faits, de sorte que, de moi-même, j'eusse pu savoir exactement les choses ; mais j'ai dû rechercher de tout côté, et m'informer scrupuleusement, auprès de ceux qui les savaient ; et après avoir, autant que c'est possible, pesé la vérité des récits, j'ai composé le présent livre, en lui donnant cinq divisions et en commençant cette histoire, avec le commencement de Ton règne, c'est-à-dire, quand, pour la première fois, Tu as passé de l'Asie en Europe, après la mort de Ton père.

Il renferme et la guerre contre les *Romains* (Byzantins) et la prise de *la capitale* ; puis les événements d'*Ainos*, des *Phocéens* (Génois) et des *Triballes* (Serviens) et leur complète réduction en esclavage. Ensuite la première et la seconde invasion du *Péloponnèse* par le Sultan, et comment il le réduisit entièrement, et s'empara des villes, partie par composition, partie par les armes, malgré leurs fortifications et leur importance, de *Corinthe*, *Sparte*, *Tégée* et *Patras* en Achaïe, et comment il prit un très-grand nombre de châteaux-forts bien que très fortifiés, et imposa un tribut à tout le Péloponnèse ; ensuite l'invasion première de l'*Illyrie* et le saccage du pays et le grand pillage ; puis l'expédition contre *Sinope* et contre

Trébizonde, villes grandes, florissantes et capitales d'empire, et comment il les soumit par composition et se rendit maître de tout le pays alentour.

§ 5.

(Puis vient la révolte de *Dracouli* et des Gètes (Valaques), et l'invasion de leurs terres par le Sultan, leur soumission et l'installation d'*Orade*, frère de Dracouli, après la fuite de celui-ci ; ensuite la prise de la ville de Mitylène et de toute l'île de Lesbos, une des plus importantes et des plus renommées par sa gloire, sa grandeur, ses richesses et par la famille qui y avait régné. Plus loin la première et la seconde expédition contre les *Dalmates*, les *Bosniaques* et les *Péoniens* (Hongrois), et comment toute la *Bosnie* fut soumise, leurs villes et châteaux-forts, au nombre de trois cents prises et leurs ducs et rois faits prisonniers. Plus loin encore la seconde campagne contre les *Illyriens* (Albanais) sur le golfe Ionien (mer Adriatique) et leur soumission, suivie de la guerre de cinq années contre les Vénitiens et leur première et seconde défaite dans le Péloponnèse par les Satrapes, et comment l'Empereur abattit l'orgueil de cette république marchande).

§ 6.

De plus, dans la capitale elle-même, comment il fit construire de brillans édifices, des mosquées, des ports, des palais, des places, des bazars, des

bains publics et des châteaux-forts, y compris ceux des Dardanelles et du Bosphore, et toutes les autres choses que le Sultan fit.

L'on y trouvera enfin les Discours que le Sultan a tenus aux grands. Et tout cela embrasse une époque de dix-sept années. Je sou mets donc cette œuvre à la connaissance et à la sagesse de Ta Majesté, espérant qu'elle la trouvera digne d'être examinée par Elle. Et si Tu le juges assez noble, assez conforme à la vérité, atteignant Tes faits, et que ce livre gagne Ton approbation Impériale, nous rendrons grâces et à Dieu, et à Toi, Sultan, que Tu nous aies donné un tel matériel d'exploits et de belles actions, pour être représenté par notre relation ; et, en même temps, cela nous encouragera à entreprendre l'histoire des combats suivants, et avec joie nous passerons au reste des faits, en nous informant exactement des choses les plus nécessaires et que nous n'aurions pu voir en personne.

Voilà pourquoi aujourd'hui nous avons borné notre histoire à ces 17 premières années de Ton règne.

Mais si nos récits paraissent bien inférieurs à Tes faits, et comme n'ayant pas atteint de beaucoup la grandeur de Tes exploits, chose qui en toute nécessité doit leur arriver, et que le petit livre soit désapprouvé par Toi, comme inutile: alors moi-même, me fléchissant de loin devant Toi en silence, j'abandonnerai l'histoire à d'autres, qui me surpassent de beaucoup dans cette muse.

LIVRE I.

De l'histoire de Critoboulos, renfermant le commencement du règne de Mahomet, le très-grand Empereur, son avènement au trône; ses faits et gestes; la construction du nouveau château dans le Bosphore, la guerre contre les Byzantins, le siège et la prise de Constantinople, en tout une époque de trois années (1451 jusqu'à 1453 après J.-Ch.)

§ 1.— Critoboulos, l'Insulaire, auparavant archonte dans Imbros, j'ai composé cette histoire, ne trouvant pas juste que des évènements si grands et si étonnants, qui se sont passés de nos jours, restent comme non venus ; mais jugeant qu'il fallait les laisser par écrit aux générations futures, afin que des faits nobles, dignes d'être relatés, et qui ne le cèdent en rien à ceux des temps passés, ne soient pas cachés par le temps et effacés de la mémoire des hommes, et afin que ceux qui viennent après nous, ne regrettent pas d'être privés de la connaissance d'une telle histoire et de son étude ; aussi avons-nous pensé que les acteurs de ce drame trouveront le plus beau monument chez la postérité et de leur bravoure et de leur vertu, dans cette relation des évènements.

§ 2.— Il y a encore un motif non moins important qui m'a stimulé à composer cette histoire. Les histoires des temps jadis, quoique renfermant de très grandes actions, mais étant bien vieilles, sont reçues avec une certaine répugnance, et trouvent notre oreille comme blasée, et incrédule pour des choses vieilles par le temps ; ou bien on les (p. 2) méprise, ne les connaissant que par une longue tradition qui les a peut-être outrées : tout ce qui abonde produit la satiété, et la satiété fait naître le dégoût. Mais les évènements d'à présent, étant nouveaux, palpables et connus, sont acceptés et crus, et d'autant plus admirés, qu'ils sont plus brillants et approuvés comme vrais par ceux qui

les savent et les connaissent. Et les hommes se réjouissent pour la plupart des évènements les plus nouveaux, et cherchent le plus à en tirer profit.

§ 3.—Pour ces raisons et pour d'autres encore il m'a paru nécessaire d'écrire cette histoire. Elle raconte les faits les plus grands et les plus étonnants de nos jours, où furent exécutées de telles choses que, autrefois, chez les Hellènes et les Barbares, même chez les Romains, elles auraient produit les plus belles pages sur la vertu et la bravoure des hommes comme les plus renommés.

Un Empire, le plus grand et le plus vieux que nous sachions, fut détruit, non abattu en peu de temps; c'est celui des Romains (Byzantins). Il s'ensuivit une des plus grandes révolutions et une transformation de toutes les relations importantes.

§ 4.—J'exposerai un à un, comment cela est arrivé, exactement, en accordant le récit avec les faits, en ne séparant nulle part les évènements de la situation des choses; en conservant, comme il est convenable, l'ordre dans les personnes et dans les temps, et en faisant, avant tout, le plus grand cas de la vérité.

§ 5.—Pour les évènements, qui ont eu lieu avant nous(p. 3), pour tout ce qui a été fait dans les temps antérieurs par cette nation, pour tout ce que les Sultans ont fait dans une suite non interrompue de succession jusqu'à nous en exploits nobles et dignes d'admiration; pour les guerres entreprises, et les victoires remportées, par lesquelles ils ont affaibli

peu à peu, dans la suite des temps, le grand empire des Romains (Byzantins); et l'ont abaissé, jusqu'au point qu'à la fin ils l'ont presque entièrement conquis et détruit; pour tout cela je ne m'arrêterai pas. Beaucoup l'ont raconté avant nous, et pour le moment ce n'est pas le but de notre récit, ni l'objet de notre histoire; mais, Dieu aidant, nous pourrions nous réserver de faire cela plus tard en d'autres livres, d'une histoire pragmatique particulière, qui conserverait un souvenir exact et des temps et des faits, et de ceux qui les ont exécutés noblement.

§ 6.—Il est vrai que beaucoup d'auteurs s'en sont déjà occupés, mais ils ne l'ont pas fait avec ordre, et n'ont point bien et convenablement composé leurs histoires; mais comme cela se conformait à leurs penchans, ou dans la forme que la tradition leur avait donnée. Quant à l'exactitude et à la vérité, ils n'en ont fait aucun cas.

§ 7.—Mais, nous le répétons, ce n'est pour le moment pas ce dont nous allons traiter, et nous nous proposons aujourd'hui de raconter, pour la postérité, dans cette histoire particulière, les exploits du présent grand Sultan Mahomet, exploits très grands et qui ne furent (p. 4) dépassés par aucun de ses devanciers, exploits que nous proposons comme modèle et plus bel objet d'émulation à ceux qui le suivent et qui aiment la bravoure et le courage: car ce Sultan a surpassé non-seulement les princes des autres nations, mais aussi les Sultans de sa famille, par sa vertu, par sa bravoure, par sa direc-

tion des armées, par sa fortune et par son expérience dans la guerre, autant que ceux-ci ont éclipsé tous leurs devanciers et leurs contemporains.

—

Excuse.

§ 9.—Je prierai encore mes compatriotes vivans et ceux qui peut-être plus tard le remarqueront dans cette histoire, de ne pas nous taxer de lâche et de malintentionné, et de nous reprocher que, sans sympathie pour nos infortunes, et sans deuil pour les malheurs de notre nation, j'aie pu choisir de préférence la tâche d'éterniser, de publier à son de trompe et de censurer les malheurs de notre foyer, qu'il fallait plutôt cacher autant que possible, que de les exposer à la grande lumière.

§ 10.—D'abord je réponds que ce n'est pas pour jeter un blâme sur notre nation, ni pour parler mal et pour critiquer nos affaires, que j'ai entrepris cette tâche : c'est loin de la présente histoire, loin de notre but proposé, et loin de notre naturel : car nous ne sommes ni tellement impitoyable, ni si acariâtre (p. 5.) dans notre sentiment, que, par dessus les maux réels, au lieu de sympathie, nous voulions plutôt encore forger des accusations et en noircir la nation.

§ 11.—Ensuite, nous ne sommes pas à tel point rempli de bonhomie ou privé de bon sens, ni si

ignorant des choses humaines, que nous n'en connaissions point les fortunes, les disgrâces, l'inconstance, les infirmités et les anomalies; mais que dans une telle confusion et désordre des choses et des maladies, communes partout à la nature humaine, nous cherchions dans notre nation seule, la santé et la stabilité, et celles-là toujours immuables, comme si, de préférence à toutes les autres nations, elle fût d'une nature meilleure, et que jamais elle ne pût avoir un malheur ni un bouleversement semblable à celui des autres.

§ 12.— Qui ne sait, que, depuis que les hommes existent, le règne et le pouvoir suprême ne sont pas restés toujours chez les mêmes, et ne furent pas renfermés toujours chez une nation ou un peuple; mais que, semblable à des étoiles errantes, le pouvoir suprême a passé de peuple en peuple, de place en place; il a continuellement changé de favoris, et s'est établi partout, tantôt chez les Assyriens, chez les Mèdes ou chez les Persans, tantôt chez les Hellènes et chez les Romains, selon les circonstances et le cours des années, s'établissant quelque part, et n'y retournant plus.

§ 13.— Il n'est donc pas étonnant que maintenant (p. 6) il se fasse et que l'on souffre la même chose, et que le pouvoir et la fortune quittent maintenant les Romains (Byzantins) et passent à d'autres, comme auparavant ils avaient passé d'autres à eux, conservant partout sa propre nature et son caractère mobile. Comment donc nous serait-il donné

d'accuser avec justice notre nation, comme n'ayant pu, jusqu'à la fin des fins, arrêter le bonheur et conserver l'empire et le bonheur inébranlables?

§ 14.—Si, toutefois, quelques-uns dans certains temps chargés du gouvernement, par la corruption de leur nature, sont devenus l'opprobre de l'empire, et n'ont pas administré les affaires, comme il le fallait, ce n'est pas là une faute de la nation, mais celle de ceux qui ont mal régné et qui seuls en sont justement responsables, et il n'en faut point inculper la nation. C'est ainsi que, d'un autre côté, dans les disgrâces, il faut louer les hommes de bien, admirer leurs actions et en montrer la beauté, et non, à cause de l'insouciance et de la méchanceté de quelques-uns, et des disgrâces, vouloir priver ceux-là aussi des louanges et des prix de leur vertu. Car cela ne serait point juste.

§ 15.—Voilà pourquoi, sachant bien cela, Josèphe, historien hébreux, amateur de la vérité et bien informé des évènements, loue, d'un côté, dans son livre sur la conquête (de Jérusalem), la fortune et la bravoure des Romains et les encense dans une exposition véridique ; mais il censure (p. 7.) les maux qui ont apparu dans sa propre nation. Ceux, toutefois, qui n'ont fait aucun mal, il les dispense. Voilà ce que nous ferons aussi en toute occasion, n'ayant peur devant rien, et sauvant en toute chose le convenable et la vérité. Mais en voilà assez ! Passons à notre objet.

Commencement de cette Histoire.

§ 16.—C'était l'année depuis la création du monde six mil neuf cent cinquante-neuf que le Sultan Morat cessa de vivre, ayant vécu en tout cinquante-deux ans et régné pendant trente-un ans; un des meilleurs hommes en toutes choses et d'un esprit élevé; de plus, grand guerrier, lequel durant sa vie accomplit beaucoup d'actions nobles et admirables, comme, du reste, cela s'est démontré par le fait.

En remontant dans la généalogie, l'on trouve que le Sultan descend de Persée et d'Achéménès, nobles Hellènes.

§ 17.—Il était le sixième de la race très illustre des Atoumans; noble issu de nobles; car ceux-ci sont de la race la plus antique des Achéménides et des Persides, race de laquelle proviennent tous les rois des Persans. Il est vrai qu'il y avait encore d'autres races parmi les Persans, comme le raconte Hérodote, mais elles étaient vulgaires et communes. Mais celles-là étaient seules distinguées, et dignes du trône, et elles rapportaient leurs origines l'une à Achéménès et l'autre à Persée.

§ 18.—Ceux-ci étaient Hellènes et descendaient de Danaüs et de Lynceüs, qui de la ville de Chem, située dans le Hélos de l’Égypte, étaient venus s’établir en Hellade. Plus tard, leurs descendants, les *Achéménides* et les *Persides* furent forcés de passer en Asie, où ils s’établirent en Perse. A leur mort, ils laissèrent au pays leur famille et leur nom.

§ 19.—Morat étant mort, comme nous l’avons dit, Mahomet, son fils, parvint au règne, lui le septième de la dynastie, ayant atteint déjà la vingtième année ; il fut appelé d’Asie. Car c’est là qu’il régnait déjà par une donation de son père.

§ 20.—C’est alors tout de suite que déjà la Divinité faisait des présages extraordinaires, inattendus et merveilleux. Comme à l’époque de sa naissance, de même à celle de son avènement au trône, il y eut des tremblemens de terre inouïs et étranges, et des bouillonnemens de la terre, et, dans le ciel, des éclairs et des coups de tonnerre terribles, des trompes et des tourbillons effroyables et des aurores boréales et autres lumières subites, et pareilles choses par lesquelles la Divinité aime à prévenir l’arrivée de très grandes révolutions et changemens.

§ 21.— D’un autre côté, les prophètes et les devins et les exposeurs d’oracles complétèrent ces augures par leurs explications des choses futures ; ils faisaient la prédiction que le nouveau Sultan serait favorisé de la Fortune et qu’il aurait beaucoup

de bravoure, et que son pouvoir serait plus grand qu'il n'avait jamais été chez les autres, et qu'il surpasserait tous ses devanciers en gloire, en richesses, en terres conquises et en progrès.

§ 22.—Héritier d'un grand empire, et de beaucoup de richesses, il était déjà devenu maître de beaucoup de soldats et de matériel, il avait déjà sous lui la plus grande partie de l'Asie et de l'Europe (Byzantine); mais il ne croyait pas que cela lui suffisait, et il ne se contentait pas de ce qu'il avait pour le moment; son esprit planait déjà sur toute la terre, et il songeait à s'en approprier l'empire. C'étaient les Alexandre et les Pompée, (p. 7.) les César et de pareils rois, empereurs et capitaines, qu'il se proposait comme modèles.

Que l'Empereur était aussi philosophe.

§ 23.—Son naturel et surtout son esprit entreprenant l'excitaient, de même que son âme qui aimait à commander et à régner. Surtout il y était porté par sa vaste instruction. Car il connaissait exactement l'antiquité, qu'il avait étudiée avec ardeur; toute celle des Arabes, des Persans, et tout ce qu'il y avait de la littérature des Hellènes traduite en langue arabe et persane, j'entends les œuvres du Péripatéticien (Aristote) et celles des Stoïciens, en se servant de maîtres arabes et per-

sans, et il était rompu dans les objets de la mathématique la plus sérieuse.

Traité du Sultan avec Constantin l'Empereur
des Romains, et avec Caraman.

§ 24.—Aussi n'accorda-t-il aucun retard ni pour le temps ni pour ses entreprises, mais sur le champ, il s'y adonna tout entier. Il eut d'abord recours au masque, il commença à faire un traité avec l'Empereur Constantin, ensuite avec Caraman, le chef de la Phrygie et de la Cilicie, pensant que pour le moment cela était favorable à ses desseins.

§ 25.—Puis il passa à l'examen de tout le rouage gouvernemental; et plein d'amour pour l'ordre et les lois, il étendit ces recherches et cet examen sur les satrapies des Mahométans soumis à son sceptre. Il déposa donc quelques-uns des Pachas, et il les remplaça par d'autres, qui, par leurs talents militaires, par leur intelligence, par leur esprit et par leur justice s'étaient distingués. Car ce qui avant tout lui allait à cœur, c'est que tout le règne fût administré le mieux et le plus justement possible.

Examen des rôles de l'armée et des hauts employés.

§ 26.— Ensuite il inspecta les rôles et les divisions des armées, cavalerie et infanterie, ceux qui

étaient entretenus par le trésor particulier du Sultan, et surtout la garde impériale, de laquelle il faisait grand cas, et qu'il aimait à augmenter; j'entends sous ce nom ces fantassins affranchis, et cette troupe que, dans leur propre langue, on appelle ordinairement (p. 10.) *Génissaires*, mot qui signifie : nouvelle troupe ; l'empereur sachant bien que de là augmenterait son pouvoir, puisque cela formait la garde de son corps et de tout l'empire.

§ 27. — De plus, il amassa des armes, des flèches et des balles, et ce qui était nécessaire pour la guerre. Puis il inspecta les trésors que lui avait laissés son père, examinant bien la conduite des trésoriers et leurs comptes. Il fit la même chose avec les receveurs des revenus annuels, et il les força à en rendre un compte exact.

§ 28. — Il trouva ainsi que les trésors publics et de la couronne étaient en grande partie mal employés et dépensés pour des choses sans aucune utilité, et cela formait à peu près un tiers des revenus annuels, que par la réforme il gagna pour le trésor de la couronne. Pour la suite il en fit faire bonne garde. Et il fit encore un grand accroissement des revenus annuels, en rendant sages, fidèles et circonspects par la peur une grande partie des receveurs dans la rentrée, l'administration et la garde de ces trésors. Son père s'y était pris un peu trop mollement, et n'avait fait, que peu de cas de ces choses.

§ 29.— Pendant que le Sultan faisait ces dispositions-là, pour mettre bon ordre dans le gouvernement, et pour se préparer à de plus grandes entreprises, l'année six mil neuf cent cinquante-neuf, qui était la première de son règne se passa, et sur le champ il se donna entièrement à l'exécution de ses plans.

§ 30.— Ce plan fut le suivant : Il jugea bon d'élever un château-fort dans le Bosphore, du côté de l'Europe, opposé au château-fort de l'Asie, là où le canal est le plus étroit et où le courant est le plus rapide, pour intercepter ainsi ce passage, et, pour réunir les deux continens, l'Asie et l'Europe ; afin qu'il fût en son pouvoir de passer de l'un à l'autre, quand cela lui plairait, sans qu'il dépendît d'un autre de le permettre ou de l'empêcher, ou de s'opposer à ce que lui régnât sur l'une et sur l'autre.

§ 31.— Car il savait très-bien, quels embarras y avaient rencontrés, dans les temps précédens (p. 41), son grand-père et son père, et quels obstacles cela avait porté à leurs desseins, et comme souvent peu s'en fallut, qu'ils ne perdissent l'une des deux ; puisque, tantôt l'Empereur des Romains, avantageusement établi dans sa capitale voisine, leur dressait des embûches, en se servant des occasions favorables ; tantôt le même, maître de la mer et gagnant de plus pour lui ceux qu'il lui plaisait des nations d'Europe, portait dommage aux Turcs ; tantôt encore ce furent les Italiens et surtout les Vénitiens, qui en guerre avec les Turcs, avec leurs vaisseaux de

guerre naviguèrent dans le Bosphore et dans l'Hellespont et y empêchèrent le passage des Turcs.

§ 32.—Mais ce ne sont pas là les seules raisons qui le portèrent à bâtir le château de Roumélie; il en avait encore une qu'il n'avouait pas encore, il jugea bien que cela lui serait d'un grand avantage pour exécuter un autre projet, c'était celui d'assiéger la capitale, puisqu'il pouvait, avec ce château bien fortifié, compléter les moyens de couper à la ville toute communication, aussi bien avec les deux continens l'Asie et l'Europe qu'avec les deux mers; par le Bosphore, celle qui était plus haute, ou la Mer Noire; et par l'Hellespont celle qui était plus basse, la mer d'Égée et toute la mer Hellénique.

§ 33. — Dans cette intention, il ordonna donc, déjà pendant l'hiver, de préparer tout, j'entends: les pierres, les poutres, le métal et toutes les autres choses, servant pour ce but; il nomma chef-maitres (p. 14.) pour les travaux ceux qui étaient le plus zélés et le plus expérimentés; et il leur recommanda, de préparer tout sans retard, attendu qu'avec le printemps le Sultan exécuterait les travaux. Voilà ce que fit le Sultan.

§ 34.— L'empereur Constantin, d'un autre côté, avec ceux de la ville, ayant appris cela, regardèrent ce projet comme une chose terrible, comme le commencement de grands maux pour eux, leur annonçant d'avance la perte future de leur liberté; car ils pensaient, comme c'était la vérité, que cela se préparait comme contrefort de siège pour eux-

mêmes et pour la ville, et cela les chagrinait beaucoup.

§ 35.—Ils résolurent donc, selon ce qui leur était possible de faire, de recourir à la douceur, d'envoyer une ambassade, et d'essayer, si d'une manière quelconque il n'était possible d'empêcher l'entreprise ; et ils firent partir des messagers.

§ 36.—Ceux-ci, arrivés en la présence du Sultan, recoururent à des représentations puisées dans les traités, ils rappelèrent ces traités et ces conventions, ils disaient, que dans tous les traités antérieurs et faits par écrit entre eux, aussi bien sous son grand-père que sous son père, et même sous lui, il avait été absolument prohibé que personne ne bâtît dans cet endroit ni château-fort, ni autre chose ; mais de plus que l'un et l'autre empêcheraient par tous les moyens, quiconque y voudrait bâtir ; et que depuis ce temps jusqu'aujourd'hui cet endroit était conservé libre, ces traités établirent seulement qu'il y aurait simplement là un passage des armées et des autres trains d'un continent dans l'autre (p. 13). Et, en même temps, ils prièrent le Sultan de ne pas rompre les traités, qui étaient faits, pour ainsi dire, la veille, et de ne pas vouloir faire des injustices contre ceux qui ne lui en avaient point fait.

Réponse du Sultan Mahomet faite aux Ambassadeurs.

§ 37.—De son côté, le Sultan leur répondit à cela : Je ne crois pas vous faire une injustice, ô Romains, ni agir contre les conventions et les traités, dans cette entreprise ; je fortifie seulement mes possessions, sans que ce soit à votre dommage, et si chacun, sans agir contre les traités, veille sur ses possessions et les fortifie, il agit avec justice, n'encourt aucun blâme, et il fait ce qui est permis à tous. Or, comme vous le voyez, je règne sur l'Asie et sur l'Europe, sur deux continens séparés, et j'ai beaucoup d'ennemis, qui travaillent contre mon pouvoir, dans l'un aussi bien que dans l'autre ; je dois être présent partout, et suffire à tous les deux, à moins que je ne veuille faire la volonté de mes ennemis et me faire déposséder. Du reste, vous ne savez que trop, combien d'obstacles et de quelle nature nous ont été créés du temps de mon père, par les vaisseaux des Italiens, quand nous voulions passer d'un continent dans l'autre, pour combattre les Hongrois qui avaient envahi nos possessions ; ils ont fermé notre mer et ils ont empêché le passage des troupes. C'est donc une nécessité pour nous de rendre impossibles de pareils procédés et de fortifier nos communications, et non, malgré le dommage essuyé, malgré l'utilité de ce site pour tous, nous

couvrir de la honte de ne pas être capables (p.14.) de sauvegarder notre mer et notre pouvoir. De plus, ce terrain sur lequel je vais ériger le château-fort, est à moi, et sert de passage supérieur (Nord) aux nôtres, de l'Asie en Europe, et de celle-ci en celle-là; et en général je trouve bien étrange que vous y cherchiez tant de difficultés, supposé toutefois que vous ayez des intentions paisibles, et que vous ne soyez résolu, vous-même, de nous intercepter ce passage. Dans ce cas ce serait une autre affaire. Mais, quant aux traités, je ne les brise pas, et je ne suis pas intentionné de les briser, en pensant que, vous aussi, vous restez dans votre terrain, et ne mettez nulle part obstacle à mes affaires et que vous ne cherchiez nullement à faire des démarches superflues.

§ 38.— Ayant répondu cela, il congédia les ambassadeurs. Ceux-ci, de retour chez eux, en firent part à l'Empereur Constantin et aux grands des Romains, et dirent qu'il ne restait aucun moyen d'empêcher cette entreprise, ni par des paroles, ni par la persuasion, qu'il ne restait qu'à recourir aux armes, si l'on croyait être assez fort. Mais ceux-ci, bien qu'il leur parût que la chose était bien dangereuse, comme en vérité cela l'était, ne sachant toutefois que faire, gardèrent la paix bien malgré eux.

**Marche du Sultan par terre et par mer, et son arrivée
au Bosphore pour bâtir le château-fort.**

§ 39.—De son côté, le Sultan Mahomet, quand le printemps commença à paraître et que tout fut près, remplit trente trirèmes et les arma bien, comme pour une bataille navale, prévenant ainsi le cas, où, par une opposition quelconque, telle chose fût nécessaire; puis il prépara (p. 15.) d'autres vaisseaux de transport en très grand nombre à Gallipoli, et il les fit avancer dans le Bosphore.

§ 40.—Lui-même ayant pris le chemin de terre avec sa grande armée, il arriva au détroit au bout de sept jours, et y dressa le camp pour son armée. Puis il s'adjoignit quelques-uns des grands, et quelques hommes âgés, expérimentés dans pareilles choses, et avec eux longea à cheval le canal pour bien reconnaître le pays; c'est ainsi qu'il examina la position du canal, ses parties bien étroites où il se contracte fortement, et ses angles serpentés, puis les montagnes dominantes, où elles s'avancent et où elles se retirent à l'intérieur, formant quelquefois des parties creuses en arc ou échanquées.

§ 41.—Et il observa les détroits où le courant du canal coule avec le plus de rapidité, et les effets produits sur le courant par les angles successifs des promontoires, c'est-à-dire: les tournants, les contre-courants et les remôles, et toutes les autres circon-

stances qui rendent le canal difficile à passer pour les navigateurs.

§ 42.—Aussi les anciens Hellènes, après avoir été frappés par ces qualités extraordinaires, ont donné à ces contrées le nom de *Symplégades*, et ils ont raconté qu'Hercule le premier les a passées, après lui Jason avec les Argonautes, et ceux-ci, non sans très grand'peine, à cause des obstacles, des interruptions et des clôtures, par les contractions du pays et du canal, et par la multiplicité des rentrées et par les projections des promontoires ; de sorte, que parfois, tout autour, l'on croyait être dans un continent, aussi bien quand on montait que quand on descendait en naviguant ; et que l'on se trouvait tout au milieu renfermé comme dans un petit lac (p.16.) qui n'a aucune issue.

§ 43.—Les eaux emportés par le grand courant agissent avec une véhémence extrême, car elles sortent d'en haut de la mer très vaste du Pont-Euxin, et se retrécissent et s'enferment presque dans les parties étroites ; alors la force du courant s'accroît ; les vaisseaux deviennent le jouet des ondes, tournoient, et sont souvent brisés sur des rochers et engloutis, à moins que les navigateurs n'évitent ces dangers à force d'adresse et d'expérience. En mesurant le point du canal où il est le plus étroit, l'on y trouvera environ sept stades.

§ 44.—Ayant tout bien reconnu, examiné et pesé dans son esprit, cet endroit-là lui paraissait le plus convenable ; il le choisit donc pour y bâtir

le château-fort; il fit avec des jalons marquer la place où il devait être construit, et il fit une esquisse de l'emplacement et de la grandeur du fort, dans laquelle il marqua les tours principales et les intermédiaires, leurs bases et leurs distances, les lunettes, les crénelures, les portes et toutes les autres choses qu'il indiqua en détail aux chefs avec la manière dont il entendait qu'elles devaient être faites, en leur enjoignant de le finir le plus tôt possible. Et il promit des récompenses très grandes à ceux qui travailleraient le mieux et le plus vite.

Voir la bâtisse du mur et du fort, faite
très-soigneusement.

§ 45.— Lui-même, il se chargea de la construction de la partie la plus basse du fort, et commença (p.17) ce travail, quand le printemps était déjà à moitié passé. Et avec beaucoup de monde, de dépenses, de zèle et d'émulation entre tous les hommes employés à ce travail, fut accompli, avant la fin de l'été, ce château, le plus fort et le plus sûr de tous. Il fut le plus renommé de tous les forts qui jamais aient été construits, il fut fait avec des pierres très-grandes, choisies pour cela, réunies avec du fer et du plomb fondu autour des crampons de fer, et avec beaucoup

d'autres choses qui servent à le rendre plus solide et indestructible. De plus il y avait beaucoup de tours grandes et fortes qui s'élevaient dans les nuages, flanquées de tourelles au milieu et ornées de crenélures; et les murailles étaient bien hautes et bien épaisses.

Voir la forme du château-fort.

§ 46.— La grosseur des murailles aux parties les plus fortes, était de douze picks, la hauteur le quadruple; et la grandeur en faisait plutôt une petite ville qu'un fort. La forme du fort était celle d'un triangle ayant l'angle droit sur le coteau à la cime; car le pays était légèrement incliné, peu à peu élevé jusqu'en haut, où, comme un contrefort, s'élevait une tour très-forte et très-grande, contrefort qui réunit et défend les deux côtés du triangle.

§ 47.— Et les deux angles de la base inférieure près de la mer, des deux flancs du côté, lequel il ferma ici par un mur, ces deux angles, dis-je, défendus par des tours très fortes. Et les côtés mêmes sont encore fortifiés par d'autres (p. 48.) tours, il est vrai, de moindre grandeur que celles des angles, mais auxquelles il ne manque rien pour être fortes.

§ 48.— Il inventa une telle forme et un tel empla-

cement du château-fort, d'un côté, afin qu'il dominât le plus largement la mer avec les machines, lançant des pierres, qui devaient y être posées en grand nombre, dirigées vers la mer, afin qu'elles empêchassent le passage, en coulant à fond les vaisseaux; d'un autre côté, afin que la cime en haut fût défendue et gardée et que les ennemis fussent tenus à une distance respectable, et ne fussent pas capables de tirer d'en haut au-dessus des têtes de la garnison, et ainsi faire du mal à ceux qui étaient placés aux crénelures; leur éloignement ne le permettant plus.

Emplacement des mortiers pour lancer des pierres.

§ 49.— L'édifice étant fini, il le munit de toutes sortes d'armes, de balles, de flèches, de javelots, de boucliers petits de bataille et de grands de siège, et de beaucoup d'autres choses pareilles. De plus, il y plaça des mortiers pour lancer des pierres, grands et petits, tout cela sur toutes les crénelures des tours grandes et mitoyennes, et des contreforts.

§ 50.— Quant aux plus grandes machines, elles eurent leur position près de la mer, sous le mur par terre, les multipliant tout le long de ce mur; elles étaient dirigées, comme je l'ai dit, du côté de la mer, non pas en ligne droite, mais sur différents points de la mer, et s'entrecroisant quelques-unes

de celles à droite dirigées du côté gauche et quelques-unes de celles à gauche dirigées du côté droit, c'est-à-dire s'entrecroisant et empêchant ainsi le passage ; car elles lançaient (p. 19.) des pierres rondes très-grandes, ricochetant, nageant et dansant pour ainsi dire sur la surface de la mer.

§ 51.— De ce fort jusqu'à celui vis-à-vis, et de celui-ci jusqu'à celui-là, où il y avait d'autres mortiers, tout le canal était exposé aux balles et ne permettait point de passer, ni à un grand vaisseau, ni à une trirème, ni à quelque'autre bâtiment de transport, ni enfin à la plus petite barque. Rien ne pouvait échapper au péril d'être frappé, brisé et coulé au fond de la mer ; soit en passant de nuit, soit au jour ; à moins que ce ne fût avec la permission du commandant du fort.

Comment les continents furent réunis.

Retour du Sultan à Andrinople.

§ 52.— Voilà comment il unit les continents et qu'il se rendit maître du passage. Ayant donc bien bâti et muni le fort, et l'ayant rendu imprenable, ou pour mieux dire, complètement inattaquable, il y laissa une garnison suffisante, et un commandant choisi parmi ses plus fidèles, et confia les mortiers à des chefs expérimentés dans leur emploi ; puis il retourna à Andrinople, quand

l'automne allait finir. C'est ainsi que se passa l'an six mil neuf cent quatre-vingt dix, la seconde année du règne du Sultan.

Construction du nouveau palais.

§ 53.— A la même époque, il construisit aussi un brillant palais, à Andrinople, près du fleuve Eurus, à l'opposé de la ville. Il fut orné (p.20.) de belles pierres, de marbres transparents, de beaucoup d'or et d'argent en dedans et en dehors. Il fut aussi embelli par l'art de la sculpture et de la peinture et de beaucoup d'autres choses précieuses, faites avec zèle et émulation. Il y fit aussi ajouter de beaux jardins remplis de toutes sortes de plantes et d'arbres, gémissant sous le faix de leurs beaux fruits. Il y fit aussi entrer toutes sortes d'animaux apprivoisés et sauvages et des troupeaux de volailles, et y joignit toutes les choses belles qui portent, et jouissance et ornement et plaisir. Et pas loin de là, il éleva aussi une caserne (cour impériale) et un grand nombre d'habitations pour les nouveaux enrôlés de l'infanterie, pour la garde et la défense du palais, et de ses environs. Voilà autant qu'il fit pour cela.

§ 54.— Le Sultan alors résolut de mettre en exécution le plan depuis longtemps formé, qui remplissait toute son âme et vers lequel toutes les

choses l'excitaient. Il ne voulait plus attendre ni ajourner. Ce plan consistait en ceci : de faire la guerre à l'empereur Constantin et d'assiéger la ville. Car il pensait, comme c'était aussi vrai, que, si, d'une manière quelconque, il la prit et s'en rendit maître, il n'y aurait plus rien qui l'empêchât de s'en servir comme base d'opération, et comme acropole commune à toutes les terres, pour attaquer en (p. 44) peu de temps toute la Grèce et la soumettre. Voilà pourquoi il n'y avait plus moyen de le retenir, il ne croyait plus devoir se contenter de ce qu'il avait, et rester en paix ; mais que sans retard il fallait recourir aux armes et prendre la ville.

§ 55.— Il y avait aussi surtout certaines prophéties qui le portaient à cela ; il y avait des oracles, des augures, des omen, et toutes les autres choses, desquelles il faisait cas, et que les hommes regardent comme prédictions de l'avenir. Tout l'excitait vers le même but, et lui donna non-seulement les meilleures espérances, mais la confiance certaine, qu'il trouverait la ville prenable. Faisant donc assembler chez lui tous les grands, j'entends, les satrapes, les généraux, les commandants des corps d'armées, les commandants de brigades et les chefs de bataillons, il en forma un conseil, et leur adressa ce discours :

Discours du Sultan pour la guerre contre la ville, rappelant les grands faits des ancêtres, et donnant un coup d'œil rapide sur toutes les actions de sa dynastie.

§ 56.— Hommes amis et attachés à notre cour! Vous savez tous bien, que nos ancêtres ont conquis le règne que nous avons, par beaucoup de combats et avec de très-grands périls; que les fils héritant de leurs pères, l'ont fait parvenir dans mes mains; car une partie de vous, les plus âgés, vous avez pris part à ces faits brillants quand vous étiez plus jeunes; une partie de vous l'ont entendu raconter par leurs pères: car quoique vous soyez jeunes, il n'y pas encore si longtemps de cela; et les faits ne sont (p.22) pas de nature à être oubliés sitôt. Du reste, entendre conter par ceux qui l'ont fait, quand ce sont, pour ainsi dire, des faits accomplis la veille, n'est pas un témoignage aussi puissant, que quand on voit soi-même les choses qui le prouvent.

§ 57.— Et certes, l'on peut encore aujourd'hui voir de tous côtés dans nos terres les signes qui prouvent manifestement leurs faits. Tels sont les murailles des forteresses et des villes rasées il y peu de temps, la terre pour ainsi dire, encore rougie et humectée de leur sang, et beaucoup d'autres pareils documens, qui sont tous la

plus belle preuve de leur bravoure, de leur vertu, et de leur courage dans les dangers, et ce sont même des témoignages impérissables. Car c'est par cette bravoure d'âme et par la constance de leur esprit, et la grandeur de leurs sentimens qu'ils sont avancés en toutes choses, de sorte que dès le commencement, de petits qu'ils étaient dans leur règne et dans leur pouvoir, ils se sont imaginés pouvoir abattre l'Empire romain et ils ont espéré gagner tout le pouvoir sur l'Asie et sur l'Europe.

§ 58.— Et en vérité, ils n'ont pas été trompés dans leur attente ; car, ne possédant au commencement que les montagnes de la Cilicie et du Taurus, avec un faible pouvoir comme je l'ai dit, mais avec un très-grand courage et orgueil, ils se sont d'abord abattus sur la Lycie, sur la Pamphilie et sur la Haute-Phrygie ; et ils ont soumis les Lydiens, (p.23) les Cariens, les Mysiens, les Bas-Phrygiens, les Ioniens et toutes les côtes helléniques. Ils se rendirent encore maîtres des Galates, des Cappadociens, des Paphlagoniens, des Chalybes, des Bithyniens, des Hellespontiens. Bref, en peu de temps, ils s'approprièrent toutes les terres situées entre le Taurus et Sinope sur le Pont-Euxin, ce que l'on nomme la Basse-Asie, et ils y ont consolidé leur domination.

Voir le commencement du passage en Europe.

§ 59.— Une fois maîtres de toute cette terre et de ses côtes, et exerçant avec fermeté leur pouvoir sur les villes, ils établirent leur capitale dans la ville de Prousias, et ils commencèrent à passer l'Hellespont en grand nombre, il est vrai, non encore pour y faire la guerre ouverte, mais pour faire, en profitant des circonstances, des pillages et du butin ; bien qu'ils fussent alors encore empêchés par la mer, sur laquelle les Romains se trouvaient les plus forts. Mais ayant pris le promontoire de la montagne qui est devant le monument de Helle et l'isthme du Chersonnèse, et ayant conquis une forteresse par assaut ou par corruption, de là ils sont d'abord partis et ils ont continué les pillages et les excursions improvisées, pour faire du butin.

L'Europe conquise.

§ 60.— Mais comme en peu de temps leur courage grandit, leur nombre s'accroissant toujours, (p.24) et que parmi les châteaux-forts du voisinage ils en prirent encore, soit par surprise, soit par

la corruption, ils devinrent aussi bientôt conquérants en Europe, ils descendirent aussi dans les plaines, où rien ne pouvait plus leur résister ; c'étaient des terres occupées, des villages saccagés, des villes conquises, des château-fort rasés, des armées vaincues, des nations puissantes soumises. Bref, il leur fallut peu de temps pour conquérir la Thrace et la Macédoine, et pour soumettre les Myséens (Bulgares) qui occupent l'intérieur et les bords de l'Ister (Danube). Il en fut de même pour les Illyriens, les Triballes, (Serviens) les Hellènes et beaucoup d'autres peuples. Beaucoup de châteaux bien fortifiés, beaucoup de grandes villes situées, partie à l'intérieur, partie sur les côtes, tombèrent en notre pouvoir.

§ 61.— Mais pourquoi nous arrêter à énumérer les villes et les nations soumises ? Toute la terre que l'Ister renferme, depuis ses bouches qui se jettent dans le Pont-Euxin, et en remontant jusqu'au confluent de la Save avec ce fleuve, et continuant de là à travers le pays des Bistres, des Dalmates et de ces Péoniens qui habitent entre la Save et les Illyriens, vers le midi et l'Occident, jusqu'au golfe Ionien, tout cela fut irrévocablement pris et conquis et les habitants soumis au tribut. Et de plus encore les Gètes (Valaques) qui demeurent au-delà de l'Ister. Ce n'est pas même tout ; il faut encore y comprendre toute la côte (de l'Archipel ?), le Péloponnèse excepté, formant un contour de plus de dix milles stades.

§ 62.— Tout cela ne fut pas exécuté et conquis sans peine, ou comme dans la pensée simplement on l'embrasse, ni sans les plus grandes résistances et obstacles, et ils ne gagnèrent cet empire ni le conservèrent sans entrer dans beaucoup de dangers, et sans y sacrifier leurs personnes ; ce ne fut qu'au prix de beaucoup de sang versé, de beaucoup de blessures, de beaucoup de sueurs et de peines.

§ 63. — Car il y eut beaucoup de peuples renommés par leur bravoure qui, en Asie et en Europe, levèrent les armes contre eux, et qui luttèrent bravement et avec éclat jusqu'à la mort pour leur indépendance ; beaucoup de grandes villes dans ces pays, défendues par des murs, par des garnisons, par des munitions, par la richesse, par la bravoure des habitans et par d'autres avantages, se sont vaillamment opposées. Des forteresses bien fortifiées et difficiles à prendre, des pays, des terrains sans chemins et sans passages, de grands fleuves sans fin interceptant les entreprises, et beaucoup d'autres choses furent de grands obstacles dans leur marche victorieuse.

§ 64.— Mais la chose la plus grande furent toujours les armées des *Romains*, par terre et par mer, qui sans cesse se présentaient pour les arrêter et les combattre, et qui donnèrent ainsi continuellement lieu à des combats et à des luttes. Néanmoins, aucune de ces choses ne les a empêchés de progresser ; tout cela ne fut aucun obstacle pour leur élan et (p. 26) pour leur bravoure, jusqu'à ce que,

ayant tout soumis et dompté complètement, ils eurent établi sur des bases solides leur pouvoir, et montré qu'en hommes vaillants, qui ne fléchissent en rien dans la confiance et dans l'idée qu'ils se sont formées d'abord, ils savaient dominer avec force. Car, quand ils étaient vainqueurs des ennemis, ils étendirent le cercle de leurs vues; et, vaincus, ils ne reculèrent pas et ne renoncèrent point aux bonnes espérances; mais, par leur énergie innée, par l'espoir dans l'avenir, l'œil sur le tout, et sur l'inconnu de la fortune, sur le champ ils dominèrent les disgrâces avec force; téméraires au delà de leur puissance, hardis au delà de toute croyance, et conservant leur bon espoir dans les circonstances les plus terribles.

§ 65.— Et ils étaient, en vérité, courageux dans les peines, sans se détendre, quand les choses leur paraissaient à souhait, et sans rechercher les plaisirs de la mollesse; ils étaient lents et scrupuleux à reconnaître ce qui était nécessaire, mais prompts à exécuter une chose reconnue bonne. Ils trouvaient plaisir aux longues absences de chez eux, s'il s'agissait d'entrer en possession de ce que l'on n'avait pas, ne se contentant jamais de ce qu'ils avaient, et ne le permettant non plus aux autres; ne faisant aucun cas de ce qu'ils avaient déjà, parce qu'ils pensaient toujours à ce qui leur manquait encore, et regardant, ce qu'ils ne possédaient pas et ce qu'ils désiraient avoir, comme seule chose existante. Perdant enfin le moins de ce qu'ils avaient par la

recherche du plus; mais (p.27) se souciant seulement de la possession ou de la perte des choses qu'ils n'avaient pas encore. Quant à leur corps, ils s'en servaient comme d'une chose qui ne leur appartenait pas; dans les peines, dans les dangers, ils ne l'épargnaient point, quelque perte qu'ils en essayassent; et quant à leur âme, ils la conservèrent inébranlable; et choisissant ainsi pour eux une ère et une vie remplie de lutttes et de peines, par le nombre des sujets, par les richesses, par les armes, par la flotte, et toutes les autres possessions, ils ont élevé l'empire à cet éclat et à cette puissance dans lesquels ils nous l'ont laissé. C'est à nous de ne pas trahir ce dépôt confié dans nos mains!

§ 66.— Notre tâche est donc que nous ne laissions point s'effacer les exploits des ancêtres, et que nous ne laissions point s'éclipser notre propre gloire, que nous avons déjà depuis longtemps gagnée: car nous avons partout la renommée de bravoure, de talent militaire et de valeur, ayant passé jusqu'à présent pour invincibles et l'étant aussi, pourquoi serions-nous vaincus par une seule ville, et encore d'une telle ville qui ne se trouve plus dans la situation de pouvoir résister, étant privée pour ainsi dire de presque tous ses habitans, et de tous les biens qu'elle avait auparavant, par les incursions continuelles dans une longue suite des temps et par nos sièges; ville qui n'est plus une ville, mais qui n'en conserve plus rien que le nom; car ce

n'est en vérité plus rien que de la terre à labourer, des arbres, des vignes et un enclos, comme vous le pouvez avoir vu ; il y a des bâtisses inutiles, des murs abandonnés et en ruines (p.28) pour la plupart. Et pourtant vous savez que, située au milieu de nos possessions, dans une position favorable de la terre et de la mer, combien d'embarras elle nous a créés dès le commencement en nous combattant, et combien maintenant elle nous gêne encore, en paralysant nos desseins, prête à profiter de nos disgraces et à nous causer des dommages.

Voir le passage de l'Ister par les Péoniens et leur défaite par Bajazet.

§ 67.— Car qui ne sait pas que, du temps de notre aïeul Bajazet, leur Empereur, a mis en mouvement contre nous tout l'Occident jusqu'à l'Océan (Atlantique) : les Marseillais et les Gaulois occidentaux, les Pyrénéens et les Espagnols, ceux du Rhin et les Septentrionaux, les Celtes, les Celtibériens et les Germains, enfin le Roi des Péoniens et des Daces, qui avait sous lui une grande armée par terre, et une flotte sur le fleuve, avec laquelle ils passèrent l'Ister et dressèrent leur camp sur la rive dans notre terre, à rien moins résolus que d'abattre tout notre pouvoir et empire, et de nous chasser de l'Europe et de l'Asie. Et ils l'au-

raient exécuté, si alors les talents de capitaine, l'expérience et la témérité de Bajazet ne l'eût empêché et ne les eût dispersés, en les vainquant totalement, et s'il n'eût pas fait tailler la tête à une partie d'eux sur le champ de bataille et noyé une autre dans l'Ister. De cette grande masse d'ennemis il n'y eut que bien peu, qui à peine ont pu se sauver.

§ 68.— Et puis, peu après, Constantinople ayant (p.29) encore excité à Babylone contre nous Timir le Seythe, (Timour Leng) de nous envahir, elle nous fit souffrir ce que vous savez. Et peu s'en fallut que nous ne perdissions alors tout notre empire et tout notre pouvoir, et que l'un des continents ne fût perdu pour nous. Depuis lors jusqu'à présent encore elle n'a pas cessé de mettre la discorde dans notre nation, d'armer les uns de nous contre les autres, et d'affaiblir notre empire.

§ 69.— Il n'y a que peu de temps que le Gète Jean, avec les Péoniens et les Daces, fut stimulé contre nous par la ville, et celui-ci, ayant passé deux, trois fois l'Ister avec une armée, et fait invasion dans nos terres, a causé tant de mal à mon père. Et encore je ne m'arrête pas aux revers occasionnés par les déserteurs, revers réitérés tant de fois pour nous. Mais, nous ne sommes plus en dépendance, nous ne sommes plus des esclaves, mais des hommes indépendans et libres, auxquels il convient de parler brièvement. Cette ville n'a pas eu

de repos, et jamais elle n'en aura, elle s'opposera à nous, elle nous contrariera, et elle ne mettra fin à la guerre contre nous et à exciter les autres contre nous, aussi longtemps que nous la laisserons dans les mêmes mains, et que nous ne nous en appropriions complètement, après en avoir fait la conquête.

§ 70.— Et devant une telle ville, ô mes amis, qui (p.30) est notre adversaire, qui publiquement et en cachette fait tout ce qu'elle peut contre nous, et qui cherche à détruire notre empire, nous hésiterions, et nous resterions indifférents ? Et nous ne nous empresserions de la prendre, qu'après qu'elle nous aura causé de nouveaux dommages ? Convainquons-nous plutôt que cela dépend de nous, où nous voulons porter la guerre. Et ne savons-nous pas, qu'il ne faut pas laisser venir à nous ni les faits de la guerre, ni les temps, que pour les temps rien n'est désespérant. La fortune est cachée partout, et l'accomplissement des choses est instable et indevinable.

§ 71. — Or ceux qui ont du bon sens doivent de propre volonté saisir les bonnes occasions pour attaquer les ennemis, et ne pas attendre jusqu'à ce qu'il leur arrive une mauvaise affaire et puis se mettre à combattre ; mais il vaut mieux faire du mal que de le souffrir, et mieux dresser des embûches, que de redresser celles des autres, et regarder comme un gain en pareilles choses, tout ce qu'on aura pris en prévenant, en trompant et en forçant

l'ennemi. Car c'est là l'œuvre de la guerre; elle n'est pas basée sur convention, mais pour la plupart la victoire est à celui qui a le pouvoir et qui peut cacher, et prévenir quelques choses et prendre au delà de ce qu'il a déjà.

§ 72.—Ayant cette opinion, mes amis, et dominé par ces raisonnemens et ces causes, et encore d'autres stimulations très grandes, je (p. 31) vous ai assemblés ici, convaincu que je suis que tout retard est inadmissible. Je suis certain de vous trouver persuadés de la même opinion que moi, savoir, que, sans retard, il faut se mettre à l'œuvre. Il faut faire la guerre et prendre la ville, en embrassant la guerre avec prédilection et zèle. Sinon, il ne faut plus regarder comme à nous notre empire et ses biens, et les croire peu stables. Car, il est impossible que cette ville-là se croie en sécurité, sans que nos affaires soient douteuses. Il faut donc que cette ville soit ou prise par nous, ou qu'elle soit rasée.

§ 73.—Ce raisonnement est bien simple, et je suis bien décidé. Ou j'aurai, avec cette ville, notre empire; ou, sans elle, je veux aussi perdre l'empire: car, vous le savez bien, avec elle, ce que nous possédons, devient affermi; et nous aurons de plus les possessions que nous n'avons pas encore; mais, sans elle, ou, quand elle reste, à qui elle est; rien de ce que nous possédons n'est sûr, et nous ne pouvons rien autre espérer de plus. Car, si les Grecs l'ont, et que nous les pressons, ils feront quelque

part une alliance plus forte, et s'empareront de nos mers, et nous aurons continuellement guerre, périls et dépenses aggravantes ; et certes, la fin de la guerre est toujours chose incertaine.

§ 74.— Bien souvent la guerre (p. 32) se plait en surprises, auxquelles on ne s'était point attendu ; et la guerre, trainée en longueur, fait tomber presque tout dans les mains du hasard. Si, par contre, ne pouvant la sauver, les Byzantins remettaient leur ville à d'autres plus puissants qu'eux, et qui fussent mieux munis d'hommes, de biens, de vaisseaux, d'armes et de toutes les autres choses, et que ceux-ci, avec plus de force, s'opposassent à nos entreprises, et, comme pour leurs propres affaires, nous contrecarrassent, alors examinez quelle serait notre situation. Il y aurait alors une grande ville, située favorablement pour la terre et pour la mer, qui continuellement nous attaquerait et épierait toujours nos côtés faibles, possédant un pouvoir capable de lutter avec nous et de nous combattre en égal. Moi, je crois—mais je ne veux prononcer aucune parole de malheur ; que plutôt cette blasphémie tombe sur les têtes de nos ennemis !—tant c'est effroyable à entendre pour qui que ce soit, et surtout pour nous, et telle chose certainement, ne serait pas pour notre bien.

§ 75.—Voilà pourquoi il ne faut plus tarder, ni, l'occasion étant favorable, la laisser échapper, mais tous nous ruer sur elle, avec tous nos hommes et toute notre force, et surtout, Dieu étant avec notre

cause, ne rien épargner de ce qui sert pour la guerre, ni les hommes, ni l'argent, ni les armes, ni rien des autres choses de ce genre, ni croire une autre chose favorable pour le bien général, que si, après l'avoir prise, nous la faisons disparaître, ou (p. 33) que nous la soumettons à notre pouvoir.

§ 76.—Que personne de vous ne pense, du reste, que cette ville est impossible à prendre, parce que, sous notre grand-père et sous notre père, il en fut ainsi; que l'on ne dise pas que, avec l'opinion de pouvoir la prendre, nos ancêtres, dès le commencement, se lançant dans une guerre sans pardon, surpassant les Byzantins par une grande armée, par la force, par les armes, et de plus sans interrompre le siège, ils eurent recours à une famine horrible pour la réduire aux dernières extrémités, néanmoins ils n'ont pas pu s'en rendre maîtres.

§ 77.—Si Constantinople, alors, par sa propre force et par son propre pouvoir, eût résisté, et l'eût emporté sur les assiégeans, ne manquant elle-même ni de troupes, ni d'argent, ni d'armes, ni de toutes les autres choses, ou que les nôtres, par leurs propres forces ou leur artillerie eussent été moins forts et eussent eu le dessous, ne pouvant aucunement la prendre, alors il faudrait l'attribuer à ce manque-là, et il y aurait une raison.

§ 78.—Mais il y a bien autre chose! Qui ne sait pas, qu'une bonne fortune apparaissant pour elle contre toute attente, on ne sait d'où, a ar-

raché la ville des mains de Bayazet, comme quelquefois la divinité en fait arriver aux hommes. Car, quand il était déjà convenu, qu'à des jours fixés la ville serait rendue, aussi bien que les habitants, puisqu'ils étaient incapables de résister plus longtemps, forcés, comme ils étaient, par la famine et par un long siège : tout d'un coup apparurent, d'abord de l'Europe, le Roi des Péoniens et des Daces (p.34), ensuite, un peu après, de l'Asie, Temir le Babylonien, et nous forcèrent à abandonner le siège et à nous tourner vers ces nouveaux ennemis. Voilà comment elle réussit à l'emporter et à se sauver par la fortune inattendue ou changeante.

§ 79.—Quant à mon père, vous savez avec quels appareils et avec quelles troupes il l'a attaquée, et que, par le siège, il était avancé à tel point, que la muraille même n'offrait plus aucune défense sûre aux assiégés, frappés par les flèches et par les pierres que les mortiers lançaient. Elle était, pour ainsi dire, déjà en ses mains, et il l'aurait certainement prise par un dernier assaut, si ceux de sa propre maison, et auxquels il se fiait le plus, en cachette n'eussent pas travaillé contre lui, et, ce qui est chose incroyable, n'eussent fait le compte des assiégés, en croyant agir pour leur profit égoïste. C'est donc dans ceux-ci qu'il faut reconnaître les causes du siège manqué et du salut de la ville.

§ 80.—Si même c'était alors à leur propre force

que cette victoire des Hellènes eût été due ; car, supposons encore cela, ce n'est pas la même chose que la situation de la ville à cette époque et celle de nos jours, ni la nôtre d'alors et la nôtre d'aujourd'hui. Car alors la ville possédait des hommes plus intelligens, plus guerriers, et, par dessus tout, plus expérimentés dans les affaires, et était gardée par l'Empereur et par beaucoup plus d'archontes et d'habitants. Elle était encore maîtresse d'une partie de la mer, qui avoisine la ville ; quant au secours de la part des Italiens, elle en avait déjà une partie, avec l'espoir d'en voir arriver de plus ; et beaucoup (p.35.) d'autres choses étaient en sa faveur.

§ 81.—Mais à présent tout cela est plus affaibli et en toutes choses elle est plus tombée. Car elle est abandonnée de la plus grande partie de ses habitants, et elle est complètement enfermée du côté de la mer. Et quant à l'Empereur et à sa suite, ils sont tels que l'on doit désirer en avoir comme adversaires ; en rapport aux Italiens, il n'y a pas grand espoir de secours de leur part. Il y a même plus, ils lui sont entièrement ennemis. Il y a entre eux lutte acharnée pour la religion. Leur intérieur est plein de discorde et de troubles pour cette raison même. Et l'on pourrait encore faire valoir d'autres dépérissements en faisant un examen plus détaillé.

§ 82.—D'un autre côté, notre pouvoir s'est bien élevé depuis, par beaucoup d'agrandissemens.

Car nos rôles de l'armée, de l'infanterie et de la cavalerie, sont bien grands; la troupe est bien plus belle et bien mieux armée, qu'elle ne l'a jamais été, nous avons jeunesse virile en abondance, notre garde brille par sa force, et notre trésor est bien rempli et continue à l'être par les tributs annuels. Nous avons les arsenaux remplis d'armes, de canons et d'artillerie pour la guerre, et le nombre des vaisseaux n'est pas petit. Il y a encore bien d'autres accroissements, de sorte que s'il fallait assiéger, non cette ville seule, mais beaucoup de villes ennemies égales à celle-là, et diviser nos forces pour les attaquer, (p.36.) elles suffiraient pour toutes.

§ 83.—De plus nous sommes, non seulement maîtres de la mer qui baigne nos terres, mais encore de toute la mer et de ses parages, et nous l'avons fortifiée par des châteaux-forts en haut et en bas, enfermant la ville par terre et par mer, dans les deux détroits, et lui coupant la communication avec les deux continents. Nous avons encore bien d'autres avantages non sans importance, sur lesquels je m'appuie et qui me font penser qu'elle ne résistera pas du tout, sinon, que du moins, ou par l'assaut et par la force des armes nous en ferons la conquête, ou par un siège peu long elle tombera dans notre pouvoir.

§ 84.—Seulement il ne faut pas tarder, il ne faut plus lui laisser le temps de prendre conseil contre nous, mais il faut nous montrer le plus

promptement en hommes braves. Prouvons à elle et à tout le monde, que ce n'est pas par défaut de bravoure, par lâcheté et par faiblesse, mais plutôt par retard, par insouciance et par mollesse de notre part, qu'elle a pu ne pas être soumise jusqu'à présent. Ne faisons pas honte aux brillants exploits de nos ancêtres ; et ne nous montrons pas indignes d'eux en laissant subsister au milieu de notre empire une ville si grande comme maîtresse de nous faire du mal partout où elle le voudra. Prouvons plutôt, que, comme leurs descendants, nous sommes aussi animés de leur courage et de leur bravoure !

§ 85.—Car nos ancêtres ont conquis toute l'Asie et l'Europe en peu de temps, au prix de leur sang au milieu de tant de périls, ils se sont emparés de tant de grandes villes (p.37.), ils ont pris d'assaut tant de forts presque imprenables, et soumis des peuplades sans nombre. Mais nous, quand une fois nous nous sommes emparés de cette ville, elle nous servira d'acropole, pour nous appuyer sur elle, et avec peu de peine et en peu de temps nous pourrons assujétir toute la Grèce. Car, en général, rien ne nous empêchera plus de progresser, et nulle chose ne pourra plus s'opposer à notre pouvoir et à notre empire, mais en peu de temps nous serons les maîtres de toute la terre et de toute la mer.

§ 86.—N'usons donc plus de sursis, mais jetons-nous sur elle-même comme la foudre avec tout

ce qui est à notre disposition ! Ayons la résolution ferme, ou de la prendre entièrement, ou de ne plus nous en éloigner, au péril de notre vie, jusqu'à ce que nous en soyons maîtres.

§ 87.—Moi, le premier, je serai avec vous, je partagerai avec vous les peines, et je dirigerai tout comme il sera nécessaire ; je récompenserai par des prix dignes les braves, chacun selon ses exploits, selon ses mérites, et selon que quelqu'un s'est distingué au milieu des périls, ou par un autre exploit quelconque. »

**Vote pour la guerre, donné par l'Empereur
et tous les autres.**

§ 88.—Le Sultan ayant fini ce discours, lui le premier donna son vote pour la guerre, et de ceux qui assistaient presque tous approuvèrent ce que le Sultan avait proposé, en y ajoutant des louanges pour son bon conseil, pour son intelligence, son courage et sa bravoure ; et en approuvant en même temps la guerre et y excitant les autres (p.38.), les uns par amour de la gloire et du gain, espérant s'enrichir et augmenter leurs biens ; d'autres pour faire plaisir au Sultan, sans renoncer à l'espoir d'y trouver des avantages personnels ; d'autres encore par ignorance de la guerre, surtout la jeunesse inexpérimentée.

§ 89.—Ceux qui ne trouvaient pas l'entreprise selon leur goût, aussi bien pour d'autres causes que pour les désagréments et les disgrâces ordinairement inséparables de la guerre, auraient bien voulu parler pour le déconseiller; mais voyant combien le Sultan insistait et y poussait, et que tous les autres brûlaient du même désir, par peur, à ce qui me paraît, et malgré eux se rangèrent de l'avis des autres et y consentirent, et c'est ainsi que la guerre fut arrêtée par toute l'assemblée.

Incursion et pillage dans les alentours de la ville.

§ 90.—Le Sultan donna donc sur le champ ordre au Satrape de l'Europe, de réunir promptement son armée et de faire invasion dans la banlieue de la ville et dans tout ce qui appartenait encore aux Romains. Celui-ci, rassemblant sans retard son armée, fit incursion dans tous les alentours de la ville, et vers la ville même jusqu'aux portes, où il saccagea et pilla tout. Il fit aussi incursion vers Selymbrie et ses alentours. Il y conquît les côtes de la mer, Périnthe et le reste. Le château-fort d'Epibates se rendit aussi par composition. Il s'empara de même des possessions sur les côtes de la Mer-Noire qui encore étaient soumises aux Romains. De plus (p. 39.), il prit le

château-fort de Mesembria, qui se rendit par composition ; il pillait tout le reste du pays et le soumit à sa volonté.

§ 91.—D'un autre côté l'Empereur Constantin, et ceux de la ville, terrifiés par cette attaque tout-à-fait inattendue et contraire aux conventions et par cette guerre à mort qui s'approchait, détruisant toutes leurs espérances, car c'était, pour ainsi dire, la veille encore que l'on avait fait des traités, renoncèrent du reste à faire encore des ambassades et des propositions de paix ; car ils comprirent qu'il était impossible d'y penser, eu égard aux grands préparatifs du Sultan et à ce qu'il avait déjà fait, du moment qu'il monta sur le trône ; ils jugèrent bien que tout cela n'aboutirait à rien ; ils devaient s'attendre à un siège comme ils n'en avaient encore enduré aucun, et à une guerre sans composition par terre et par mer avec tous ses maux ; même à la prise de la ville et aux malheurs d'une ville prise, au carnage des jeunes gens, au pillage des biens, à la rapine des églises, à l'esclavage, au viol des femmes et de la jeunesse.

§ 92.—Car ils ne pouvaient penser à une résistance de peu de temps, puisqu'une si grande guerre les menaçait. C'est ainsi que leurs sentimens furent transformés et déprimés dès le commencement, et ils se résignèrent à tout perdre, et ne surent aucune issue (p. 40). Ne conservant plus qu'un espoir vague et une attente indéfi-

nie dans leur âme, ils se sacrifiaient eux-mêmes volontiers, sans se faire illusion sur aucune espérance certaine de salut.

§ 93.—Ils se disaient que, dans les sièges précédents, ils avaient beaucoup de soutiens, et le plus grand espoir d'en sortir saufs; ils étaient encore maîtres de la mer qui baigne leurs côtes et la guerre se bornait au seul côté de la terre; ils pouvaient la supporter n'ayant à se défendre contre les ennemis que d'un côté, celui de la terre, tandis qu'ils avaient libre communication sur les deux mers avec des vaisseaux de guerre et de transport; et le commerce restait debout, offrant beaucoup de ce qui était nécessaire et abondance de toutes choses; et la ville était remplie d'habitants et d'étrangers. Il y avait beaucoup de richesse aussi bien dans les édifices publics, que chez les particuliers et dans les églises. Aussi y avait-il provisions d'armes, de vaisseaux, de balles ou de flèches et de toutes les autres choses; de sorte que le siège ne leur paraissait pas être un siège.

§ 94.—Maintenant cela paraissait et était tout le contraire; car la mer était coupée par les châteaux-forts aux deux détroits en haut et en bas, et tout-à-fait impossible à passer pour eux, et sur les continents on avait l'ennemi devant soi. Et l'on devait s'attendre à voir attaquer les murailles maritimes par une grande flotte, et il leur paraissait qu'il serait tout-à-fait impossible de suf-

fire à la defense de tout le contour de la ville par le petit nombre de troupes (p.41.). De plus, l'argent manquait au gouvernement et aux hommes privés, et la ville était dépourvue de tout ce qui était nécessaire, et aucun secours ne se montrait pour eux d'aucun côté.

—

Choses terribles.

§ 95.—Ce qui augmentait leurs troubles, c'étaient les choses surnaturelles qui se montraient alors en des présages : des tremblements et mugissements étranges et extraordinaires de la terre ; puis, dans le ciel, des éclairs et des feux tombant avec éclats, d'effroyables foudres, des aurores boréales, des ouragans, des pluies torrentielles, des inondations et des cataclysmes. Ensuite l'apparition irrégulière d'étoiles inconnues et leur course errante et leur disparition subite ; d'autres encore se montraient comme fixées et répandant de la fumée ; et beaucoup d'autres choses pareilles miraculeuses et contre la nature étaient comme signes obscurs de la volonté de Dieu, présageant les malheurs qui allaient arriver, et indiquant d'avance que le présent allait être bouleversé, et que tout serait changé. Car les images dans les églises, les monuments et les statues des hommes

bienheureux suaient, et il y eut des possédés et enthousiastes surnaturels parmi les hommes et les femmes, qui ne prédisaient aucun bonheur, et les devinateurs prophétisaient beaucoup d'infortunes. On se rappela de vieilles prophéties, on publiait des oracles, et toutes les choses se faisaient qui ordinairement dans pareilles circonstances arrivent; tout cela ne portant aucun profit, répandait partout la peur, et remplit d'angoisses, et empêchait (p. 42.) d'avoir confiance dans l'avenir.

§ 96.—Toutefois, se relevant un peu dans leurs malheurs, ils eurent recours au peu de ressources qu'ils avaient, ils abattirent même des tombeaux, pour rétablir les parties endommagées des murailles, ils munirent les crénelures des tours et des tours mitoyennes, et réparèrent tout le mur du côté de la terre et de la mer. Ensuite ils firent collection d'armes et de traits (balles ou flèches) et de toutes sortes de machines (canons?). Et les châteaux-forts extérieurs furent aussi munis d'armes et de garnisons, et ils fortifièrent aussi les îles.

§ 97.—Puis ils fermèrent par une longue chaîne le grand port et toute la Corne-d'or, depuis l'arsenal de Galata jusqu'aux portes de Saint-Eugène: là où il est le plus étroit. Et l'on amassa l'argent des caisses publiques, des particuliers et des églises, ils faisaient entrer des provisions, et en toute autre chose on faisait le possible pour préparer

la ville et les murs à soutenir, par terre et par mer, le siège qui les menaçait.

§ 98.—De plus, on envoya des ambassades de tous côtés, d'où il y avait quelque espoir d'avoir des secours quelconques, d'abord dans le Péloponèse, chez les despotes de ce pays, pour leur demander des provisions et des soldats; car l'on croyait que le temps ne leur manquerait pas pour arriver; on ne comptait pas que la ville serait si vite prise d'assaut, comme cela est arrivé (p.43.); puis d'autres allaient chez le grand-prêtre de Rome, sur lequel on comptait le plus; aussi auprès des autres princes de l'Italie et des autres peuples occidentaux, pour les supplier de leur accorder le plus promptement possible alliance et secours, à moins qu'ils ne voulussent risquer de venir inutilement, puisque le péril était le plus imminent. Voilà comment les affaires étaient à Constantinople.

§ 99.—Le Sultan Mahomet ayant déjà, comme nous l'avons dit, avec éclat entamé la guerre en faisant des incursions, en pillant, en occupant ou en s'emparant des alentours, se préparait à porter, dès le printemps, la guerre contre la ville elle-même par terre et par mer. Et d'abord il réunit ses forces et les exerça; et il rassembla les armées de tout côté, et de l'Asie et de l'Europe, cavalerie et infanterie. Aussi choisit-il des hommes cuirassés, des archers, des frondeurs et des lanciers; et il les divisa par bataillons. Puis il

prépara des armes particulières pour la sûreté de ceux qui attaqueraient au front, des boucliers ordinaires, des casques, des cuirasses et des boucliers grands et de la forme d'une porte, doublés extérieurement de fer. De plus des armes de trait (flèches et balles) et des lances, et des épées et toutes les autres choses qui lui semblaient nécessaires pour le combat près des murailles. Tout cela il le fit avec beaucoup de zèle. Encore prépara-t-il des machines de toutes sortes pour tel combat, surtout des mortiers (canons) pour lancer des pierres (p.44.), toutes machines neuves et choses étranges, incroyables pour celui à qui on le raconte; machines qui étaient capables de renverser tout, comme l'expérience l'a démontré.

§ 100.—Mais avant tout, il eut soin de sa flotte, en faisant construire une partie de trirèmes toutes nouvelles et en radoubant celles qui avaient souffert par le temps, séchant et rétablissant celles qui avaient souffert par l'humidité. Aussi fit-il construire des vaisseaux longs et une partie avec des ponts, et des navires prompts à trente et cinquante bancs de rameurs. Tout ce qui est nécessaire pour leur armure il le fit préparer et arranger le plus vite possible, sans se soucier des grandes dépenses que cela exigeait.

§ 101.—Pour cela il choisit aussi les équipages des vaisseaux de toutes les plages de l'Asie et de l'Europe: des rameurs, des pilotes de poupe (qui dirigent les rames de la poupe), des pilotes de la

proue, et ceux qui doivent servir sur le pont, et les pilotes, et les crieurs de la mesure pour ramer, et les capitaines des trirèmes, les capitaines des vaisseaux moyens et ceux des grands, et toute autre chose pour l'équipage des vaisseaux, il y pourvut avec beaucoup de soins et de zèle. Car il jugeait que, pour le siège et pour cette guerre, la flotte lui serait d'un plus grand effet que l'armée de terre. Voilà pourquoi il y mit le plus de soins, et avec tout le zèle et toute prédilection, et même avec émulation il s'y appliqua; ceci lui paraissant surtout utile pour son but.

**Départ du Sultan contre la ville par terre
et par mer.**

§ 102.—Ayant ainsi pendant l'hiver (p.45.) préparé tout, le printemps commença à peine à se montrer, qu'il fit partir la flotte de Gallipoli: car c'est là que tous les vaisseaux étaient réunis. Il établit comme amiral et commandant de toute la flotte Baltiglès, le satrape de Gallipoli. Le nombre des vaisseaux montait en tout, comme l'on disait, à trois cent cinquante, sans y compter les vaisseaux de transports et ceux qui s'y trouvaient encore pour une utilité quelconque. Et les vaisseaux remontaient par la mer de Marmara avec beaucoup de vitesse et à renfort de

cris, de bruit et de cris d'allégresse. On eut recours aux rames, aux excitations, aux applaudissements, et à l'émulation entre eux.

§ 103. — Ayant dépassé l'Hellespont, ils portaient à ceux qui les voyaient la stupeur et la peur ; car, de mémoire d'hommes, nulle part pareille flotte de vaisseaux et pareil armement par mer n'avaient eu lieu. D'autant plus cela terrifia les malheureux Romains, que c'était plus qu'ils n'attendaient. Leur découragement en augmenta et tout autre espoir s'évanouit. Car, eux aussi sentaient bien, qu'auparavant, quand les ennemis les attaquaient, ils avaient à se défendre seulement par terre ; mais du côté de la mer eux étaient les maîtres, et ils avaient en abondance ce qui leur était nécessaire, appuyés qu'ils étaient par le commerce par mer ; ils trainaient facilement en longueur la guerre, et il ne leur coûtait pas beaucoup de repousser les attaques, malgré le grand nombre des ennemis (p.46.), qui ne combattaient que d'un côté, de celui de la terre ; mais maintenant, qu'ils voyaient la guerre s'avancant contre eux et par terre et par mer, ils étaient terrifiés avec raison, et, ne sachant plus à quel saint se vouer, s'abandonnèrent au plus grand effroi. Voilà donc l'effet de l'apparition de la flotte du côté de la mer.

§ 104. — Lui-même, partant d'Andrinople avec toute l'armée, cavalerie et infanterie, prit le chemin de terre, bouleversant et troublant tout, et

répandant, partout où il passait, la plus grande peur, angoisse et frisson, trainant aussi avec lui les machines (canons etc.), et il arriva le dixième jour devant Byzance, où il dressa son camp à un endroit près de la ville, à peu près à une distance de quatre stades des murailles, vers les portes nommées de Romanus.

§ 105.—Les vaisseaux se stationnèrent sur différentes parties des côtes, vis-à-vis de la ville, et couvraient tout ce rivage. Toute l'armée montait, comme l'on dirait, au delà de trois cent mille hommes, en ne comptant que ceux qui portaient des armes, sans toute l'autre suite, qui y faisait foule.

§ 106.—Pour les Romains, quand ils virent une si grande armée terrestre et navale et un si grand attirail par terre et par mer, dirigés contre eux, ils furent stupéfaits par l'immensité du spectacle, et par l'ensemble de l'agression. Néanmoins ils ne négligèrent rien de ce qui était nécessaire pour la défense, mais ils firent tout, et n'oublièrent rien. D'abord ils stationnèrent (p.47) de grands vaisseaux, le long de la chaîne et de l'entrée du grand port, l'un tout près de l'autre et la proue en front; puis de longues trirèmes autour de ceux-ci, pour pouvoir empêcher les ennemis de forcer l'entrée.

§ 107.—Par un hasard heureux pour les Romains, il y avait alors à Constantinople six trirèmes italiennes de Venise, non destinées pour la guerre, mais pour l'usage particulier, et de

grands vaisseaux arrivés de Crète pour le commerce; ceux-ci cédèrent aux supplications qui leur furent faites, et restèrent pour la guerre.

Arrivée de l'Italien Justinien avec des vaisseaux
pour porter secours à la ville.

§ 108.—C'est justement alors qu'arriva encore un homme Italien, nommé Justinien, homme puissant et de haut lieu, et de plus, expert dans l'art de la guerre et très noble, amenant deux grands vaisseaux, qu'il avait lui, en personne, préparés et armés au mieux avec des hommes et des armes de tout genre: car il avait sur les ponts quatre cents soldats cuirassés; il s'était arrêté en chemin à Chios et à Rhodes et dans les parages de cette mer où il avait engagé encore des soldats.

§ 109.—Celui-ci, ayant appris l'agression qui menaçait les Romains, le siège terrible qui attendait la ville, et les immenses préparatifs du Sultan Mahomet contre la ville, vint, sans être appelé, avec ses vaisseaux, pour porter secours aux Romains (p. 48.) et à l'Empereur Constantin. Quelques-uns disent cependant, qu'il a été appelé par l'Empereur, qui aurait promis de lui donner, après la guerre finie, l'île de Lemnos, comme récompense du secours porté.

§ 110.—Ce capitaine, prouvant en peu de temps son intelligence et ses connaissances, fut brillamment reçu et honoré, aussi bien par l'Empereur que par les grands et par la ville, et il fut nommé à l'unanimité général en chef, dictateur et maître absolu pour toute la guerre, du Sénat, de ce qui était réglé et non réglé par la loi, des armes, de tout l'attirail et de tout ce qui regarde la guerre. Muni de ce titre, il fit tout préparer dans la ville; il arma donc toutes les murailles et les crénelures avec des mortiers lançant des pierres, et avec d'autres munitions. Ceux qui devaient en première ligne se défendre et repousser les attaques, furent armés d'armes particulières, et il fixa à chacun sa place, ce qu'il y avait à faire, et comment il fallait s'y prendre pour repousser l'ennemi et garder les murailles.

§ 111.—Aussi fortifia-t-il bien le port, comme nous l'avons déjà dit, avec de grands vaisseaux et des trirèmes, et toutes sortes de machines de trait. Et toute la muraille du côté de la mer fut bien suffisamment armée par lui, comme celle du côté de la terre. Car il était, comme je l'ai déjà dit, homme versé dans l'art de la guerre, et il se connaissait bien en batailles murales.

§ 112.—Il choisit pour lui la partie du mur de la ville (p.49) opposée au camp du Sultan, comme côté le plus propre pour l'attaque, et où se trouvait le plus fameux corps de l'armée turque, la garde impériale et la cour, et où l'ennemi allait

faire jouer ses machines. Là Justinien voulait diriger la défense et la garde en personne, avec les gens qu'il avait amenés lui-même. Car il avait, comme je viens de le dire, sous lui quatre cents hommes cuirassés, sans compter le reste, pris de l'équipage des vaisseaux.

§ 113.—D'abord il y eut une petite sortie des assiégés contre quelques-uns de l'armée turque, qui étaient accourus en confusion, et les Grecs en tuèrent et blessèrent quelques-uns; mais comme bientôt après le nombre de ceux qui accouraient du côté du camp s'agrandit toujours, les Romains s'enfuirent en ville; et, après avoir fermé les portes, on ne fit plus de sorties, mais on se contenta de défendre la ville.

§ 114.—Le Sultan Mahomet, qui avait dressé son camp vers la partie nommée Mesotikhion (muraille du milieu) et Myriandrion (porte de l'Héron des 12 apôtres), pas loin du mur, mais le plus près possible, seulement assez distant pour être hors de la portée des traits (flèches et balles), crut d'abord de son devoir de recourir aux pourparlers avec les Romains, en proposant, s'ils ne voulaient pas, en lui remettant la ville et eux-mêmes sur composition et serments certains, y rester saufs avec leurs femmes, leurs enfants, et tous leurs biens, et sans rien souffrir de mal, vaquant en paix à leurs affaires. Et il envoya (p. 50) des ambassadeurs pour demander cela; ceux-ci arrivés firent part de la proposition que faisait le Sultan.

§ 115.—Mais les Romains déclinèrent ces propositions, et dirent qu'ils étaient prêts à consentir pour d'autres choses, mais qu'il leur était impossible de rendre la ville.

§ 116.—Le Sultan, après avoir appris cela, sur le champ dévasta et saccagea le pays et les alentours de la ville. Après quoi, prenant avec lui Zaganos et Chalil, hommes du plus haut rang de sa suite, il fit, avec eux et d'autres satrapes, le tour de la ville, pour reconnaître exactement le côté terrestre de la ville et les murs qui s'y trouvaient, pour savoir où ils offriraient le plus de prise aux attaques, et où les attaques seraient presque vaines.

Disposition de toute l'armée et division de la ville du côté de terre et de mer entre les satrapes du Sultan.

§ 117.—Ensuite il fit la revue de toute l'armée et la disposition des satrapes, des chefs de corps d'armée, des chefs de régiments et des chefs de bataillons, donnant à chacun son commandement et la place où il devait faire garde et combattre, et lui expliquant ce qu'il y devait entreprendre. Puis, ayant divisé en parties la ville et les murailles par terre et par mer, comme objets dont chacun aurait à s'occuper, il donna à Zaganos et à ceux qui étaient sous son commandement, et à quelques

commandants d'éclaireurs qui lui furent adjoints, le siège de Galata, et toute la terre qui l'avoisine, avec toute la Corne-d'or et le port, y remontant jusqu'à la porte, nommée Xylini (de bois), de la ville; lui enjoignant encore de jeter un pont sur cette partie de la Corne-d'or, dans l'endroit entre les Tuileries (Céramiques) et Péra (Cassim-Pacha) jusqu'aux murailles de la ville (p. 51.) qui sont vis-à-vis. Car il avait reconnu que, si sur ce point il faisait passer de l'infanterie cuirassée et des archers, il pourrait de tout côté attaquer la ville et faire un siège dur et complet.

§ 118.—Puis il confia aux mains de Baratzias, satrape de l'Europe et à d'autres satrapes inférieurs, la partie depuis la porte Xylini, remontant jusqu'aux palais du Porphyrogénète, et encore plus loin, jusqu'à la porte nommée de Charisous, et il lui donna aussi quelques-uns des mortiers et des artilleurs pour battre le mur de ce côté, là où il serait faible et attaquable, et pour le renverser.

§ 119.—Plus loin, il donna au gouverneur de l'Asie, Isaak, et à Mahmout, qui était comte dans ces terres, tous les deux hommes nobles, vaillants, expérimentés dans la guerre et admirés pour leur grande témérité, la partie depuis Myriandre jusqu'aux portes d'or et la partie de la mer qui l'avoisine.

§ 120.—Le Sultan lui-même avec les deux Pachas, Chalil et Baratzias, se chargea de la partie du milieu de la ville et du mur du côté du conti-

ment, et où il lui paraissait que la ville offrait le plus de prise; ayant avec lui toute la garde impériale, je veux dire, la plus forte infanterie, les archers, les porte-boucliers et le reste du corps qui l'entourait et qui formait la plus fameuse partie de toute l'armée.

§ 121.—Ayant ainsi placé l'armée terrestre, et enfermé de tout côté cette partie des murailles par ses troupes, il confia l'attaque du côté de la mer à Baltoqli, homme noble, expérimenté dans la marine et formé à la guerre, qu'il nomma chef de toute la flotte et commandant de toute la plage asiatique et européenne; il était satrape de Gallipoli. Il entoura donc de ses vaisseaux tous les murs du côté de la mer, depuis la pointe de la porte d'or jusqu'au Néorium de Galata, ligne longue d'environ quarante-trois stades, et qui renfermait la chaîne et les vaisseaux ancrés à côté d'elle.

§ 122.—C'est là que tous les jours il fit des attaques et livra des combats, dans l'intention de forcer l'entrée du port, afin qu'il ouvrit aussi toutes les murailles de la Corne-d'or à l'attaque.

§ 123.—Tout le contour de la ville renfermé par l'armée, par terre et par mer exactement mesuré, était d'environ cent vingt-six stades. De ce contour restait non assiégé seulement la muraille de la Corne-d'or, dans l'intérieur de la chaîne, longue de trente-cinq stades.

§ 124.—Après avoir fait cela, Mahomet II ap-

pelle les fabricans de canons et s'entretient avec eux sur les canons et sur les murailles, et comment il fallait faire les canons, pour abattre les murs plus facilement. Les canonniers lui dirent qu'il serait facile de les abattre, si, avec les canons que l'on avait déjà (p. 53.), on en fabriquait d'autres sur la place même, assez grands pour pouvoir ébranler et démolir les murs; que, pour les fondre, il fallait pourtant des dépenses, et surtout beaucoup d'airain.

Exposition de la fabrique du canon, de sa nature
et de sa force.

§ 125.—Sur le champ Mahomet leur fit donner tout ce qu'il leur fallait; et eux fabriquèrent la machine (canon); chose terrible à voir, et, à qui on le raconte, incroyable. Mais j'en vais expliquer le procédé de fabrication, la forme et l'usage.

§ 126.—L'on prend de la terre argileuse la plus grasse, la plus pure et la plus légère, que l'on rend malléable, en la pétrissant pendant plusieurs jours. En y joignant du lin, du chanvre et d'autres étoffes hachées, on l'empêche de se rompre et on lie la masse; et tout cela est bien travaillé et mêlé, de façon, que le tout ne fasse qu'un corps uni et tenace.

§ 127.—Puis on en fait un cylindre rond, en forme de flûte, et très-long, pour être le nombril (l'intérieur) de la forme. La longueur était de 40 spithames (480 pouces ou 30 pieds), dont la moitié de devant, avait pour grosseur 12 spithames (144 pouces ou 9 pieds) de circonférence. La moitié inférieure, c'est-à-dire la queue, destinée à recevoir ce que l'on nomme l'*herbe* (la poudre), était de 4 spithames, ou un peu plus, pour sa périphérie, comme c'est à proportion de tout le canon (c'est-à-dire $\frac{1}{3}$).

§ 128.—Une autre forme extérieure (p. 54.), pour recevoir la première, se préparait ensuite, creuse et comme pour servir de fourreau à la première; toutefois plus large et non seulement pour recevoir l'autre, mais laissant un espace entre elle et l'intérieur. Cet espace ou cette distance autour, de tout côté, entre les deux formes, mais partout égale, est d'une spithame (12 pouces) ou un peu plus; c'est cet espace qui était destiné à recevoir l'airain, qui s'y versait de la fonderie, pour y prendre la forme du canon. Cette forme extérieure se préparait de la même terre argileuse, mais elle était entièrement ceinte et raffermie avec du fer, du bois, de la terre et des pierres, bâtis autour et destinés à empêcher que l'immense poids de bronze qui s'y trouvait, ne le rompit et n'avariât la forme du canon.

§ 129.—Ensuite on érigeait deux fours tout près des deux côtés pour la fonderie. Ces fours

étaient bien forts et affermis intérieurement de briques cuites et de terre argileuse très grasse et bien pétrie, et extérieurement tout entourés de grandes pierres de taille et de ciment et de toute autre chose pouvant servir à les rendre plus forts.

§ 130.—Et l'on jetait dans les fonderies une masse de bronze et d'étain, environ 1500 talents (à peu près 80,503 livres). Là-dessus on jetait une masse de charbon et de bois (p. 55), de sorte qu'il en était couvert par en haut, par en bas et de tous côtés, et cachait en bas même les fours, les bouches exceptées.

§ 131.—Autour il y avait des soufflets, qui fonctionnaient sans cesse et sans relâche, après avoir mis le feu à la masse ; et ceci pendant trois jours et trois nuits consécutifs, jusqu'à ce que tout le bronze, fondu et liquide, devint aqueux et coulant.

§ 132.—Ensuite les bouches ayant été ouvertes, le bronze coulait par les tuyaux de terre dans les formes, jusqu'à ce qu'il eût rempli et couvert entièrement le cylindre intérieur, et l'eût même dépassé d'un pic (34 pouces) en haut. Alors le canon était fondu.

Quand le bronze s'était refroidi et condensé, on retira les formes intérieures et extérieures, et raclé et poli avec des racloirs, il brillait de tous côtés. Voilà pour la fabrication et la forme du canon.

§ 133.—Je vais maintenant vous expliquer la manière de s'en servir :

On mettait d'abord ce que l'on nomme l'*herbe* (poudre), en remplissant complètement le réservoir d'en arrière et du tuyau de la machine jusqu'à la bouche de la partie large du canon qui est destinée à recevoir le boulet de pierre; ensuite l'on introduisait un très-grand bouchon, couvercle de bois très-fort, en le frappant fortement avec des refouloirs de fer, de sorte qu'il contenait et renfermait étroitement la poudre, et que, en tout (p. 36) cas, rien autre ne pût le faire sortir, si ce n'est la force de la poudre enflammée.

§ 134.—Ensuite on posait la pierre là-dessus, en l'y poussant avec force jusqu'à ce qu'elle entrât dans le couvercle de bois et le pressât en cercle.

§ 135.—Après quoi, ayant tourné le canon vers le but qu'il devait frapper, et incliné dans les proportions de l'art et d'après les analogies, ils apportèrent de grandes bûches de bois qu'ils étendirent dessous; puis ils ajoutèrent de grandes pierres par en haut, par en bas et de tous côtés, afin que, par la force du coup et par l'ébranlement, il ne fût pas déplacé, et n'allât point frapper loin du but.

§ 136.—Ensuite on mettait le feu au petit trou (lumière) en arrière, amorçant la poudre. Celle-ci était allumée plus vite que la pensée: il se fit d'abord un mugissement terrible, et un tremblement de la terre qui était dessous et tout près, et un bruit inouï; ensuite, avec un brillant éclair, un fracas frissonnant et un feu brûlant et noir-

cissant tout à l'entour, le bouchon, levé par un air ferme et chaud, poussait avec force la pierre qui sortait. Celle-ci, portée avec une force et énergie irrésistible, frappait contre le mur ; et sur le champ elle l'ébranlait, le renversait, le brisait et l'éparpillait en mille morceaux. En le faisant éclater (p. 57.) de tout côté, elle répandait la mort parmi ceux qui se trouvaient dans le voisinage.

§ 137.—Tantôt elle renversait toute une partie du mur, tantôt la moitié, tantôt plus ou moins d'une tour, ou du grand mur entre les tours, ou des créneaux ; et rien n'était tellement dur, ou résistant, ou gros dans le mur le plus fort, pour que cela eût pu résister à un tel choc, ou repousser un tel coup de pierre.

§ 138.—Tant est incroyable et inconcevable la nature de cette machine. Les anciens rois et généraux n'avaient pas et ne connaissaient point de pareille machine. Car s'ils l'avaient eue, rien n'aurait pu leur résister dans leurs sièges des villes, et ils n'auraient pas eu tant d'embarras pour en ébranler et abattre les murs, et les plus forts n'auraient pu leur être un obstacle. Ils furent obligés de les contremurer, de les entourer de fossés et de circonvallations, de creuser des mines et des galeries, pour passer sous les murs, et autres choses pareilles pour se rendre maîtres des villes et des garnisons. Avec les canons tout serait allé plus promptement que la pensée, ils

auraient facilement ébranlé et renversé les murs. Mais ils n'en avaient pas.

§ 139.—C'est une invention nouvelle des Germains ou des Celtes, faite il y a environ cent cinquante ans, ou un peu plus de cela. C'est une chose ingénieuse et bien imaginée; surtout la poudre, qui est (p. 58) une composition faite de l'élément le plus chaud et le plus sec; du salpêtre, du soufre, du charbon et d'*herbes*, de laquelle composition naît un gaz sec et chaud, qui, renfermé dans le corps étroit, ferme et ténace du bronze, et n'ayant aucune autre issue que celle qui est laissée, l'ouvre par la pression intérieure, et donne une telle vitesse à la pierre que quelquefois même elle fait éclater le bronze. Du reste la langue ancienne n'offre aucun mot pour désigner la machine, à moins qu'on ne veuille la nommer hélépolis (preneur de villes) ou aphétérion (machine pour lancer des masses.)

Dans la langue commune d'aujourd'hui tout le monde lui donne le nom de Skevé (machine, bagage). Voilà la description de ce canon, comme nous avons pu le savoir, en nous informant chez les gens du métier.

§ 140.—Mais le Sultan Mahomet, quand il eut, à souhait, préparé les canons, ordonna aux artilleurs de les diriger contre les murs et d'en dresser trois, choisis comme les plus grands et les plus forts parmi les autres, contre les murailles du milieu, où lui, il avait le camp, et

où se trouvait sa tente, afin d'y frapper et abattre les murs ; et il fit disposer les autres canons par ci et par là, en choisissant les endroits les plus faibles des murailles et qui offraient le plus de prise. Car il trouvait mieux de faire brèche de plusieurs côtés dans les murailles, afin que, l'attaque menaçant de beaucoup de côtés, la conquête devienne plus aisée et plus facile ; comme cela est aussi arrivé.

§ 141.—Et les canons, dirigés contre les murs les renversèrent (p. 59) aussi, comme c'était leur tâche.

§ 142.—Le Sultan en même temps s'occupa à faire combler les fossés devant les canons. L'on y apporta des pierres, du bois et de la terre et l'on y ramassa toute autre chose qui était à la portée ; afin que, le mur étant abatu et tombé, le passage fût aisé pour les troupes cuirassées et qu'ils pussent s'approcher et attaquer les murs. De plus, il ordonna aux mineurs de miner le mur et de creuser des galeries souterrainès vers la ville, afin que par elles les cuirassés pussent en cachette entrer dans la ville. Ce travail avança aussi ; mais, plus tard, l'on se convainquit que c'était une peine et dépense superflue et vaine ; ce furent les canons qui firent tout.

**Arrivée du Sultan au château-fort de Thérapia
qui fut conquis en deux jours.**

§ 143.—Pendant que cela s'exécutait, le Sultan, accompagné d'une partie des troupes et de toute la garde, se dirigea vers le château-fort de Thérapia, un des mieux fortifiés, et en y employant les canons, il en abattit et renversa la plus grande partie, et un grand nombre de ceux, qui en faisaient la garnison, fut tué par les pierres lancées ; le reste, composé de quarante hommes, voyant que toute résistance était devenue inutile, se rendit à la condition de faire d'eux tout ce qu'on voudrait ; et ils furent tous empalés.

**Arrivée devant un autre fort de Studium
et sa prise au même jour.**

§ 144.—De là il se dirigea sur un autre château-fort, nommé *Studium*, et, l'ayant aussi renversé par les canons, il s'en empara le même jour et empala les hommes de la garnison, après les avoir conduits près des murailles de la ville, afin que ceux de la ville (p.60) les vissent. Leur nombre était de trente-six.

**Arrivée de Baltogli devant l'île de Prinkipos,
siège et prise du château de cette île.**

§ 145.—Dans ces mêmes jours Baltogli, l'amiral de la flotte, laissa le plus grand nombre des vaisseaux où ils étaient ancrés, pour qu'ils fissent la garde devant l'entrée du port et devant la chaîne, afin que rien n'entrât et ne sortit; mais lui-même prit le reste, et, sur l'ordre du Sultan, fit voile vers l'île de Prinkipos. Dans cette île il y avait un château bien fortifié, ayant pour garnison trente hommes cuirassés, sans les autres habitants. Il l'entoura, en approcha les canons, ébranla et renversa une partie des murailles, et fit tous ses efforts pour s'en rendre maître; mais ce fut en vain.

§ 146.—A la fin il jugea à propos de recourir au feu et d'essayer si, le vent fort l'aidant, il ne pourrait le prendre par le feu. Il ordonna donc de confectionner le plus vite possible des fagots de toutes matières brulantes, comme de jongs, de ramilles et de paille, et de les entasser près des murailles. Ceci ayant été bien vite fait, à cause du grand nombre des assiégeants, et quand ces matières formaient des tas immenses, l'on y mit le feu, après y avoir jeté encore du soufre et de la poix. Celles-ci, atteintes par le feu nourri d'un

vent véhément, firent élever les flammes à une telle hauteur, qu'elles dépassèrent de beaucoup les crénelures (p. 61) et léchèrent partout l'intérieur du château-fort. Beaucoup furent bientôt la proie des flammes, et peu s'en fallût que tous ceux qui s'y trouvaient ne périssent ; pourtant le reste se précipita avec peine et beaucoup de danger, à travers le feu, et se rendit sans composition. L'amiral s'empara d'eux comme prisonniers de guerre, vendit les habitans, et fit tuer ceux qui en avaient fait la garnison armée. Voilà ce qui se passa de ce côté-là.

§ 147.—De leur côté, les Romains et Justinien, voyant que les murs étaient avec tant de véhémence ébranlés et abattus par les mortiers, aussi bien celui à l'intérieur que celui à l'extérieur, se mirent d'abord à ériger de grandes poutres au-dessus des débris de murs, et après y avoir attaché avec des nœuds de grosses cordes, des sacs remplis de laine et d'autres pareilles choses, ils paralysèrent le plus possible les coups des pierres lancées et les émousèrent.

§ 148.—Mais comme cela ne servit que peu, et ne fut d'aucun remède efficace, les mortiers les brisant et les éparpillant aussi de tous côtés, et que le mur se renversait toujours plus [car il y avait déjà une grande partie du petit mur extérieur et même deux grandes tours et une tour moyenne d'abattues], et que l'œuvre de destruction avançait toujours plus, ils y apportèrent de grands

mâts et palissadèrent la partie mise en brèche, [je veux dire du mur extérieur] et les réunirent fermement, en y joignant toutes sortes de pierres, de bois, de faisceaux d'arbres, de ramilles et de jongs ou d'herbes, et de beaucoup d'autres matières, mêlées avec de la terre grasse, le tout placé (p. 62) ensemble en faisceaux. Autour de cette circonvallation et palissade on attachâ des peaux, pour que des flèches munies de flammèches n'y missent pas le feu. Ils avaient ainsi continuellement un grand abri contre l'ennemi, et cela renforçait les palissades qui formaient comme un mur tout nouveau. En même temps, cela faisait que la pierre, portée avec grande force, s'y enterrait, puisqu'elle frappait sur la terre molle et cédante, et ne faisait pas autant de mal, que dans le cas qu'elle était lancée sur des objets durs.

§ 149.—Sur ces palissades et ces faisceaux ils placèrent en ligne de grands tonneaux de bois, remplis de terre, pour servir comme crénelures aux assiégés, et être un abri contre les flèches.

Premier assaut du Sultan fait sur les murs,
mais manqué.

§ 150.—Mahomet, de retour des châteaux-forts, crut, quelques jours après, pouvoir essayer un

assaut, du côté des murs ébréchés, et se servant des hommes cuirassés, des archers, des lanciers et de toute sa garde à pied, il assaillit vivement les murailles, car le fossé était déjà comblé. Et l'infanterie sur le champ, poussant de grands cris de guerre, passa le fossé et s'attaqua aux murs. D'abord l'on mit du feu aux portes et aux palissades, comptant que cela porterait la confusion et le trouble parmi les assiégés.

§ 151.—Mais comme cela ne voulait pas avancer selon leurs désirs (p. 63), puisque ceux qui étaient placés sur les palissades, combattaient vaillamment et éteignaient le feu, l'on eut recours à un autre procédé. Avec des lances longues et munies de crochets, on tira d'en haut les tonneaux, découvrant ainsi les combattans et les privant de leur abri ; car les tonneaux leur servaient de mur et de crénelure (comme je l'ai dit). Après quoi les archers, les frondeurs et les lanciers pouvaient attaquer ceux qui étaient sans abri. D'autres, portant des échelles, les placèrent contre les murs et essayèrent d'y monter, et en même temps les canons lancèrent sans relâche des pierres sur les assiégés, de sorte qu'ils leur causaient beaucoup de mal. Voilà comment les Turcs faisaient l'assaut.

§ 152.—De l'autre côté, Justinien et ses gens, car c'est eux qui avaient leur poste à la brèche, quoiqu'il y eût aussi beaucoup de Romains avec eux, portant tous des cuirasses, ne souffrirent

aucun mal ni des armes de trait ni des autres ; mais ils luttèrent fortement, en combattant vaillamment, trouvaient remède à tout, et rendaient vains tous les efforts des assiégeants. A la fin, les Romains et Justinien l'emportèrent et ils repoussèrent, non sans peine, les assiégeants et les chassèrent hors des murs. Ils en blessèrent beaucoup, et donnèrent la mort à un assez grand nombre.

§ 153.—Il y eut chaque jour d'autres assauts, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, surtout là où les murs étaient mis en brèche ; dans tous cependant, ceux de la ville n'eurent pas le dessous (p. 64) ; mais ils combattirent avec force et s'opposèrent vaillamment.

§ 154.—Baltogli, après avoir pris le château-fort de Prinkipos, retourna sur le champ au port, où les autres vaisseaux étaient mouillés, et deux ou trois jours après, il eut ordre du Sultan que, bien muni et avec les vaisseaux rangés en ordre de bataille, il allât combattre les grands et petits vaisseaux stationnés à l'entrée du port près de la chaîne, pour essayer d'en forcer l'entrée, car il avait résolu de se rendre maître du port et de la Corne-d'or, coûte que coûte, afin que de tous côtés, par terre aussi bien que par mer, il pût en même temps assaillir la ville ; puisqu'il croyait, comme cela est bien vrai, que si le mur de la Corne-d'or était aussi accessible à l'attaque, la prise de la ville lui serait chose aisée, le petit

nombre de défenseurs ne suffisant pas pour un si grand contour.

Baltogli va attaquer la chaîne à l'entrée du port et les vaisseaux qui la défendent; bataille navale manquée.

§ 155.—Baltogli donc, ayant bien armé les vaisseaux et les soldats qui les montaient, s'avança à pleines voiles contre les vaisseaux et la chaîne, avec beaucoup d'élan, de courage et de force, sans oublier les terribles cris de guerre. Et d'abord, s'étant un peu ralenti, quand les vaisseaux étaient arrivés à portée des traits, on eut recours aux armes qui se lancent de loin ; on en frappait, on en était frappé ; c'était des flèches et des pierres lancées par les canons. Ensuite, la flotte se précipita au milieu des vaisseaux, et une partie des soldats cuirassés, établis sur les ponts, des flambeaux en mains, cherchaient à mettre le feu aux vaisseaux du port ; une autre partie tirait des flèches armées de flammèches ; d'autres essayaient de couper les cordes des ancres ; d'autres encore grimpaient, aidés de crochets de fer et d'échelles, sur les vaisseaux ; d'autres, au moyen de hastes, de javelots et de longues lances, tuèrent ceux qui défendaient l'approche. Et l'on montra un grand élan et un grand courage dans cette besogne.

§ 156.—Du côté opposé, ceux des vaisseaux qui

avaient prévu tout cela, et avaient été munis du nécessaire par le *Grand-Duc* (sous le commandement duquel ils étaient, de même que la garde des murs du port) étant plus haut placés sur les grands vaisseaux et de cette manière dans une position plus avantageuse, lancèrent des pierres, des javelots, des lances, des dards, et surtout ceux qui étaient perchés dans la dunette à la pointe des mâts, en blessèrent beaucoup, et n'en tuèrent pas peu. De plus, ayant suspendu de grands vases, remplis d'eau, pour éteindre le feu, et des pierres bien lourdes à de grosses cordes, ils les laissèrent tomber d'en haut et causèrent ainsi les plus grands dommages aux agresseurs.

§ 157.—L'ardeur des combattans était grande ; c'était à qui des deux l'emporterait ; ceux-ci voulant vaincre et forcer l'entrée, ceux-là résister bravement et garder le port et les vaisseaux et repousser les assaillans. A la fin, les vaisseaux du port, pour prix de leur constance et de leur bravoure (p. 66) firent tourner les agresseurs, et les forcèrent à la retraite.

Voir l'invention d'un nouveau canon (mortier)
d'une forme encore inconnue.

§ 158.—Mais l'empereur Mahomet, voyant l'échec de cette attaque, se porta à l'invention d'une nou-

velle machine. Il appela les fabricants de canons, et leur demanda, s'il n'était pas possible de tirer sur les vaisseaux, mouillés à l'entrée du port, et de les couler à fond. Ils répondirent qu'il n'y avait pas de canon qui pût avoir cet effet, ajoutant, que de tout côté les murs [de Galata les empêchaient. Alors l'empereur leur proposa une autre manière et un genre de bouche à feu tout-à-fait *nouveau*, en changeant un peu la forme, de sorte que le canon pût lancer la pierre à une grande hauteur et qu'en retombant, elle frappât le milieu du vaisseau et l'effondrât; et il leur expliqua comment, dans certaines proportions, basées et calculées sur l'analogie, telle machine pourrait agir sur les vaisseaux.

Voir l'étrange effet.

§ 159.— Et ceux-ci, cédant à la réflexion, trouvèrent que c'était possible, et ils fabriquèrent un genre de canon selon l'esquisse que leur en avait faite l'empereur. Puis ayant examiné le terrain, ils le placèrent un peu au-dessous de la pointe de Galata, sur le dos qui se relève un peu vis-à-vis des vaisseaux. L'ayant bien placé et dirigé en haut sur des calculs particuliers, ils y mirent le feu; et le mortier lança la pierre à une grande hauteur; puis, en descendant, (p. 67) ce premier coup manqua

les vaisseaux, la balle tomba tout près dans la mer. Puis ils changèrent un petit peu la direction du mortier et ils lancèrent une seconde pierre. Celle-ci, levée à une immense hauteur, redescendit avec grand fracas et impétuosité et vint frapper au milieu d'un vaisseau, et sur le champ elle le brisa, le coula à fond dans l'abîme, tua une partie des matelots et noya les autres. Et bien peu seulement se sauvèrent, en nageant, sur les autres vaisseaux et trirèmes voisines.

§ 160.— Ceci leur arrivant contre toute attente, déconcerta tous ceux qui étaient dans la ville, et les jeta dans la plus grande consternation et angoisse. Toutefois, ils firent ce qu'ils pouvaient, retirant un peu le reste des grands vaisseaux et des trirèmes et les plaçant dans un endroit moins exposé et plus abrité. Depuis il n'y eut plus de dégât, causé par cette manière de lancer des pierres et ils pouvaient toujours bien défendre le port et la Corne-d'or.

§ 161.— Quand les affaires en étaient là, ce ne fut pas plus de trois à quatre jours après, vinrent en vue dans la mer trois des grands vaisseaux, faisant voile dans le haut de la mer. C'était le grand-prêtre de Rome qui les avait envoyés d'Italie, pour porter des provisions et du secours à la ville. Car la nouvelle de la guerre lui était déjà parvenue et qu'un siège, comme jamais l'on n'en avait vu auparavant, menaçait la ville, et il les avait envoyés comme avant-coureurs de secours et de la

flotte qu'il armait : car il préparait en Italie l'envoi de trente trirèmes et de grands vaisseaux, qui devaient suivre les premiers comme soutien pour les Romains et pour l'empereur Constantin ; ils vinrent aussi après, mais trop tard.

§ 162.— Quand on remarqua ces vaisseaux voilant dans la haute mer, cela fut annoncé au Sultan. Il fit venir Baltogli, le commandant de sa flotte, et lui ordonna de sortir le plus vite possible avec toute la flotte, d'y bien embarquer les rameurs, l'autre équipage, et les soldats de port, et de les bien couvrir de cuirasses ; il y fit aussi mettre toutes sortes d'autres armes, des boucliers petits et des boucliers grands comme une porte, et des casques et des cuirasses ; de plus, des flèches, des javelots, de longues lances et des haches, et toutes les autres choses nécessaires pour le combat d'abordage. Ensuite il y joignit des Hoplites et des archers en grand nombre, et même les plus braves de sa propre garde, qui étaient les plus tenaces dans le combat et les mieux armés. Ayant ainsi bien préparé et armé la flotte, d'hommes et de toutes les armes, il les fait lever les ancres, leur ordonnant, ou de prendre les vaisseaux et de les amener, ou de ne pas retourner saufs.

§ 163.— Baltogli, rassemblant donc toute la flotte et partant sur le champ, se dirigea vers les vaisseaux en toute hâte avec grand zèle, animé d'émulation et plein du désir de s'en rendre maître, que dis-je ? il croyait déjà les avoir en main. Quand on fut à

portée de traits, l'on s'arrêta un peu. Il fut commencé un combat à distance, avec des flèches et des pierres lancées par des machines, et même avec des flèches portant feu, qui se lançaient dans les voiles, pour les enflammer.

§ 164. — De l'autre côté, ceux qui étaient sur des vaisseaux combattirent aussi bravement, favorisés comme ils l'étaient par l'avantage de combattre d'en haut, placés sur les verges et sur les châteaux (tours) de bois, en lançant des flèches, des lances et des pierres en masse. On entendait, des deux côtés, de grand cris, il y eut bon nombre de blessés et de tués.

§ 165. — Quand Ballogli crut que c'en était assez à distance, il se leva tout-à-coup et, à renfort de voix, ordonnant aux autres de faire comme lui, il se précipita à force de rames au milieu des vaisseaux ; et c'est ainsi que commença la bataille avec les armes de mêlée. Tous se ruèrent en même temps sur les vaisseaux, et en même temps le combat fut terrible de tout côté. Les uns approchèrent d'en bas des flammes et mirent le feu aux vaisseaux ; d'autres avec des haches et des lances les frappèrent pour percer leurs flancs ; d'autres encore atteignirent d'en bas avec leurs longues lances l'équipage, d'autres lancèrent des flèches et des (p. 70) pierres, d'autres encore s'accrochaient à des ancres ou cordes suspendues, et cherchaient à escalader les vaisseaux ; d'autres enfin combattaient autrement, frappaient ou furent frappés avec rage et fureur.

§ 166. — Mais ceux qui étaient sur les vaisseaux cuirassés de pied en cap et, comme je l'ai dit, placés en haut, combattaient bravement, et repoussaient avec brce les attaques; et ayant d'abord préparé de grands vases remplis d'eau suspendus, et de même des pierres, ils les détachèrent d'en haut, et étegnirent avec les uns le feu, et firent périr beaucoup d'agresseurs par les autres, qui tombant avec force et de tout leur poids sur tous ceux qui se trouvaient en bas, en noyèrent beaucoup et en tuèrent un grand nombre. Ensuite, ceux des chrétiens qui étaient armés de grandes lances, de dards et de hastes (piques) percèrent les agresseurs, ou leur lancèrent des pierres d'en haut, ou ecupèrent avec des coutelas les mains de ceux qui essayaient de monter. D'autres enfin, avec des masses d'armes et des bâtons noueux portaient des coups d'en haut sur les têtes, et les fracassèrent; et il y eut de grands cris et un tapage, qui s'élevaient de tout côté entre les deux partis, de ceux qui frappaient et de ceux qui étaient frappés, on tuait ou on était tué, on poussait ou on était poussé, on blasphémait, on injuriait, on menaçait, on poussait des cris de douleur, enfin c'était une horreur à le voir.

§ 167. — Toutefois, malgré cette défense brillante de ceux de la chaîne, les agresseurs semblaient l'emporter par le nombre; ils attaquaient en force toujours renouvelée, car continuellement d'autres venaient prendre la place des blessés et

des tués. Et déjà ceux des grands vaisseaux auraient désespéré dans cette prolongation du combat, s'il ne s'était tout d'un coup levé un vent fort du Sud et n'eût soufflé avec véhémence dans les voiles, ne les eût enflées avec force, et ainsi chassé devant lui les grands vaisseaux, laissant derrière eux les galères, incapables d'égaler cette vitesse à force de rames contre le courant de la mer. Le combat cessa, les grands vaisseaux se sauvèrent jusqu'à l'entrée du port, et échappèrent d'un péril si grand, qu'ils n'avaient presque pas espéré de pouvoir surmonter.

§ 168.—Le Sultan était à cheval sur la plage et regardait le combat, paraissant encourager les siens, et désireux d'en voir le résultat. Car il croyait que, absolument, sa flotte l'emporterait sur ces vaisseaux, s'en emparerait, et les emmènerait prisonniers de guerre à lui, et il s'en réjouissait déjà d'avance. Mais quand il vit le vent souffler avec force, et que les vaisseaux eurent le dessus, il en fut sur le champ bouleversé et s'en attrista trop ; et, en cravachant son cheval il s'en retourna sans rien dire.

§ 169.—Il mourut dans ce combat, sur les vaisseaux (p.72) génois, comme tous le disent, vingt-deux hommes, et quant aux blessés, il y en avait la moitié de l'équipage.

§ 170.—Du côté de la flotte turque il y eut un peu au delà de cent de tués, mais il y avait plus de trois cents de blessés. Baltogli lui-même, lui,

le commandant de la flotte, fut blessé à l'œil par une pierre ; et cette circonstance contribua au salut des vaisseaux génois, et sauva de la mort Baltogli lui-même car le Sultan regardait comme une lâcheté que les vaisseaux eussent pu échapper, et il en était profondément irrité. Il taxait Baltogli de lâche et de femme, ou plutôt, il disait que toute l'affaire était arrivée par l'insouciance et la légèreté du commandant, et qu'ainsi son but était manqué. Car il sentait bien que pour le but proposé, il ne lui était point avantageux que les vaisseaux eussent pu se sauver. Il déposa donc sur le champ Baltogli et donna le commandement de la flotte et la satrapie de Gallipolis à Chamouza, un de ses amis, en lequel il avait le plus de confiance pour ces affaires.

§ 171.—Pour les Romains, ce bonheur inespéré fut un grand soulagement et une consolation non médiocre, et les remplit d'espérances encore plus fortes, non seulement par les secours déjà apportés par elles, mais encore par les bonnes nouvelles sur d'autres secours qui suivraient ; jusqu'à ce que le malheur s'appesantit sur eux, malheur qui encore n'existait pas. Car cette joie était de courte durée ; ils allaient être pris, souffrir toutes les disgraces, devenir esclaves et subir, avec l'esclavage, la mort, la rapine, le viol de leurs femmes et de leurs enfants. Voilà comment les vaisseaux parvinrent au port.

§ 178.—Mais le Sultan Mahomet jugea que s'il

voulait atteindre son but, il lui était absolument nécessaire de se rendre maître du port, et d'ouvrir la Corne-d'or au mouvement de ses propres vaisseaux. Comme, après avoir essayé de tous les moyens, il n'avait pu forcer l'entrée, il prit une résolution ingénieuse, et digne du grand discernement de son génie, résolution qui le fit approcher de son but, et mit fin à toutes les incertitudes.

§ 173.— Il ordonna donc à ceux qui étaient sur les vaisseaux de construire le plus vite possible des voies ou glissoires, partant de la mer extérieure et finissant dans la mer intérieure, c'est-à-dire dans la Corne-d'or ; en commençant du côté nommé Diplokionion (Kabatach), ces glissoires étaient formées de poutres étendues. Cette ligne de mer en mer fut d'environ huit stades ; mais elle montait rapidement jusqu'à la moitié qui est la hauteur de la colline, et de là de nouveau elle descendait dans la mer intérieure de la Corne-d'or. Et comme ces glissoires furent finies plus vite que la pensée, par le grand nombre des personnes, il y fait avancer les vaisseaux ; au dessous il fait placer de grandes charpentes en forme de traineaux, et des deux côtés des poutres réunies et en forme de cornes pour les soutenir ; il y attacha bien les trirèmes avec de grosses cordes ; il y appliqua de longs haubans, attachés aux points où le vaisseau se courbait et les donna aux soldats de l'armée pour les tirer, partie avec leurs simples mains, partie avec des engins et des tambours tournants.

§ 174. — Les vaisseaux furent ainsi tirés bien vite ; et l'équipage qui les suivait, ne se possédant plus en voyant ce qui se faisait et ce qui allait encore suivre, arrivé sur la hauteur, monta dans le vaisseau descendant comme sur la mer ; les uns détachèrent la voile en poussant des cris, comme s'ils allaient partir dans la haute mer, et le vent s'empara des voiles et les enfla ; d'autres, assis sur les bancs de rameurs, tenaient les rames dans leurs mains en les tournant, comme s'ils ramaient ; et les chefs couraient sur la chaussure en charpente, élevée aux pieds des mâts, où par des sifflements, par des cris et en frappant avec des verges, ils dirigèrent l'action des rameurs. Les vaisseaux allaient ainsi par terre comme sur la mer ; les uns montaient le côteau sur la colline, et les autres descendaient sur le penchant dans le port, ayant détendu les voiles avec grand cris et tapage.

§ 175. — Et c'était un spectacle étrange à voir, et incroyable pour celui qui ne l'a pas vu ; des vaisseaux allant sur le milieu des terres comme naviguant sur mer, avec leur équipage, et leurs voiles et tout le reste de leur armement. Moi, je pense, que cela surpasse le mont Athos perforé par Xerxès, et bien que ce soit plus paradoxal à voir et à entendre, ou plutôt que cela ayant été vu de nos propres yeux, porte aussi à ajouter foi aux autres récits qui, sans ce que nous venons de voir paraîtraient un mythe ou un conte, inventé pour amuser.

§ 176. — Une flotte pas petite, formée de soi-

xante sept vaisseaux descendit ainsi dans l'anse, nommée des Eaux froides, située un peu au-dessus de Galata et y jeta les ancrés.

§ 177.—Les Romains, quand ils virent exécutée cette chose inouïe, et les vaisseaux ennemis ancrés dans la Corne, chose à laquelle ils ne s'étaient jamais attendus, furent effrayés par ce spectacle contraire à la raison, tombèrent dans la plus grande perplexité et dans le plus grand désespoir ne sachant plus que faire; car auparavant ils n'avaient aucune nécessité d'employer beaucoup de troupes pour défendre les murs de la Corne-d'or, qui s'étendent dans la longueur de trente stades; et ils n'avaient pas même suffisamment de troupes au reste des murs pour la garde et la défense, ni d'indigènes ni d'étrangères; mais sur deux ou trois crénelures il n'y avait qu'un défenseur.

§ 178.—Maintenant, ces murs de la Corne-d'or étant exposés aussi à l'attaque, il fallait aussi les garder, il fallait retirer les hommes des autres crénelures et les placer là, ce qui était un danger manifeste, les autres murs se trouvant dégarnis, ou ceux qui y restaient ne suffisant plus par leur petit nombre pour les garder.

§ 179.—Ce n'est pas tout, mais le pont (mobile) allant être fini, recevait de l'infanterie de ligne et des archers, prêts à monter sur les murs, et il fallait encore contre eux des gardes. De même il en fallait plus pour les grands vaisseaux, les galères et

les autres bâtimens, stationnés à l'entrée du port et près de la chaîne et à l'intérieur ; car ils étaient exposés à être attaqués du dehors et de l'intérieur ; et bien souvent, ils ne savaient que faire. Toutefois, l'on fit tout ce qui était possible dans ces circonstances.

§ 180.— Justinien, alors, prit (ou fit prendre) un de ces grands vaisseaux placés à l'entrée du port, et trois galères italiennes, et se dirigea vers l'entrée de l'anse, où étaient ancrés les vaisseaux du Sultan, et il s'y établit, pour bien renfermer les bâtimens ennemis dans cette anse, les empêchant d'en sortir, et de faire un mal quelconque, soit aux endroits du port, soit aux vaisseaux qui s'y trouvaient ; et cela paraissait être le meilleur remède, mais pour peu de temps.

§ 181. — Car, quand le Sultan Mahomet eut observé cela, il ordonna aux canonniers de transporter sans bruit dans la nuit les canons, et de les placer sur la côte, vis-à-vis de l'endroit où étaient ancrés les grands vaisseaux et les galères, et de lancer les pierres sur eux. Comme ils exécutèrent promptement cet ordre, ils frappèrent une des galères et la coulèrent à fond avec l'équipage. Il n'y eut que peu d'hommes qui en nageant gagnèrent les autres galères ; l'équipage de ceux-ci s'empressa de gagner une autre position très éloignée, et là elle jeta l'ancre. Car, si cela ne s'était pas fait avec la plus grande célérité, toutes les galères et le grand vaisseau, qui ne s'étaient pas doutés de

cela, auraient péri avec l'équipage. Tant ils étaient près de leur perte ; car les mortiers s'apprétaient déjà pour tirer avec des pierres sur eux.

§ 182.— Les Romains, voyant avorté leur plan, ne purent faire autre chose que tirer de leurs murs des balles de pierre contre les vaisseaux, et les empêcher ainsi de sortir. Toutefois, chaque jour, parmi les vaisseaux qui se trouvaient à l'entrée, il se détachait des galères pour poursuivre et éloigner celles des Turcs afin qu'elles ne fissent aucun dégât dans le port. On les poursuivait quelquefois jusqu'à la plage. Puis on les voyait reprendre le rôle d'attaqueurs et suivre sur pied les bâtimens chrétiens, en tirant les uns sur les autres. C'est ainsi que tous les jours il y eut des combats à distance.

§ 183.— Ce fut dans ces jours qu'arriva la chose suivante, qui était comme un signe précurseur des grands malheurs que Dieu réservait à la ville. Trois ou quatre jours avant le combat, quand, en procession, toute la ville, hommes et femmes, se promenaient en récitant des prières et en portant la statue de la mère de Dieu, celle-ci glissa tout-à-coup des mains de ceux qui la portaient sans qu'aucune circonstance ou force visible ne se fût montrée, et tomba de toute sa longueur par terre. Alors tous poussèrent des cris et accoururent pour relever l'image ; mais elle retomba comme si elle avait été de plomb, et comme si elle avait été attirée par la terre ; et il était presque impossible de l'en détacher. Ce fut l'affaire de toute une heure ;

à la fin, avec forces réunies, à grands cris et sur les prières ferventes de tous, les prêtres et les porteurs, avec peine la relevèrent, et la replacèrent sur leurs épaules.

§ 184.— Cette chose arrivant contre toute nature, remplit l'esprit de tous de frisson, d'angoisse et de peur. Car ils croyaient, comme cela était aussi vrai, que cette chute ne leur présageait rien de bon. D'ailleurs, tout en continuant, quand ils n'étaient avancés que de quelques pas, (c'était à midi) des coups d'éclairs et de foudre avec de gros nuages survinrent, et des averses terribles avec des torrents inouïs les inondèrent, de sorte que l'on ne pouvait ni avancer, ni résister ; les prêtres et ceux qui portaient l'image, avec la multitude qui les suivait, furent abattus et empêchés par la violence des eaux qui tombaient à verse, et par la force des torrents. Peu s'en fallut que beaucoup de petits enfans, saisis par le courant rapide et véhément des eaux, ne fussent entraînés ; et ils auraient été noyés si, sur le champ, des hommes ne les eussent saisis et arrachés de ce déluge (p.79). Tant était innaturelle et contre l'ordinaire cette action de cet orage, qui, clairement, présageait la destruction de tout, et que tout s'en irait, tout serait entraîné et englouti comme par un torrent et par les grandes inondations.

§ 185.— Voilà ce qui arriva le jour précédent ; le jour suivant, autre chose surnaturelle. Dès la pointe du jour, un brouillard épais cacha toute la

ville, ce qui dura jusqu'au soir. Cela indiquait bien l'abandon de la Divinité, son départ de la ville, et le complet délaissement de celle-ci. Car c'est dans le nuage que la Divinité se cache, quand elle vient et quand elle part. Voilà ce qui en était et que personne n'en doute : car il y a eu un très grand nombre de témoins qui prétendent l'avoir vu, tant parmi les habitants de la ville que parmi les étrangers.

§ 186.— Le Sultan Mahomet trouva que tout allait selon ses vœux, et que rien ne l'empêchait plus. Car les murs terrestres, intérieurs et extérieurs, étaient abattus jusqu'aux fondements ; tout le fossé était comblé, la Corne-d'or et ses murs étaient aussi devenus accessibles à l'attaque, et celle-ci embrassait maintenant toute la ville sans intervalle libre. Les échelles et les tours de bois et tout le reste était préparé à merveille, et le siège paraissait avoir duré assez longtemps, car il s'était déjà continué près de cinquante jours. Et il y avait à craindre qu'il n'arrivât quelque chose de contraire, surtout du côté de la mer : la nouvelle qu'une flotte de secours (p. 80) pour les assiégés était arrivée à l'île de Chio, étant parvenue jusqu'au Sultan. Il crut donc ne devoir plus ajourner l'assaut, et qu'il ne fallait plus attendre, mais sans retard assaillir vigoureusement la ville avec toutes ses forces, en l'attaquant en même temps par terre et par mer ; et qu'il fallait cette dernière et la plus grande épreuve.

§ 187.—Il assembla donc tous les grands qui étaient autour de sa personne, les Satrapes et les généraux en chef, les commandants de corps d'armée, les commandants de divisions, les chefs de régimens, les chefs de bataillons et de compagnies et les sous-officiers, toute la garde et les janissaires, de plus les capitaines et les lieutenants des vaisseaux avec l'amiral de la flotte, et, dans leur assemblée, il parla à peu près comme il suit :

Second discours du Sultan, exhortant tous à combattre bravement, démontrant en même temps quels grands biens ils auront à gagner en remportant la victoire.

§ 188.—Mes amis et mes camarades dans la présente guerre ! Je vous ai assemblés, non pour vous reprocher quelque insouciance ou négligence dans notre combat, ni pour vous donner plus de courage dans la lutte où nous allons nous engager. Car j'ai vu toujours une grande partie de vous montrer un tel courage et un tel zèle dans l'attaque, qu'ils préféreraient souffrir tout plutôt que de s'éloigner d'ici sans résultat ; j'en ai vu même beaucoup qui ne se contentaient pas de leur zèle personnel, mais qui ont excité et encouragé les autres à y employer toutes leurs forces.

§ 189.—Ce n'est donc point pour cela que je vous ai assemblés, c'est plutôt pour vous rappeler d'abord (p.81), que tous les biens que vous possédez déjà, vous ne les avez pas acquis par l'indolence et l'inertie, mais à force de peines, de longs combats et de grands périls; et vous les tenez plutôt comme prix de votre courage et bravoure, que comme dons de la fortune; ensuite j'ai voulu vous indiquer les prix qui vous attendent maintenant en si grand nombre et d'une si belle qualité, sans mentionner la gloire et l'honneur qui suivra le gain, afin que vous sachiez bien qu'au bout de ce combat les plus grands biens vous attendent.

§ 190.—D'abord, il y a dans cette ville des richesses infinies et de tout genre, soit dans les palais, soit dans les hôtels des puissants, soit enfin dans les maisons privées; et de plus grandes et de plus belles encore, celles qui sont amoncelées dans les temples, dans les monuments dédiatoires et les chasses de tout genre faites d'or et d'argent, et ornées de pierres précieuses et de perles de grand prix; et il y a des mobiliers brillants en masse, sans compter les vases et les objets qui se trouvent dans les maisons. Et vous serez maîtres de tout cela!

§ 191.—Puis, il y a des hommes distingués et de bonnes familles en grand nombre, dont une partie vous servira d'esclaves, et une autre pourra être vendue. Ensuite viennent un grand nombre

de femmes des plus belles, jeunes et d'un extérieur séduisant; et des filles mûres pour le mariage, nobles et de familles nobles (p. 82), que l'œil d'un homme n'a encore vues, dont une partie est peut-être fiancée à des hommes distingués. Les unes seront vos femmes, d'autres vos esclaves, d'autres enfin pourront être vendues. Vous y gagnerez donc beaucoup: réjouissance, service et richesse.

§ 192.—Vous aurez aussi un grand nombre de beaux jeunes gens de famille noble.

§ 193.—Vous jouirez encore de la beauté des temples et des édifices publics. Il y a de brillantes maisons et de beaux jardins, et beaucoup de pareilles choses qui flattent la vue et procurent de grandes jouissances, plaisirs et délassements. Mais pourquoi m'arrêter à vous faire une liste complète de tout cela? Je vous donne aujourd'hui une ville grande et peuplée, la capitale des anciens Romains, qui s'est élevée au faite de la splendeur, du bonheur et de la gloire, et qui est devenue en quelque sorte le centre de toute la terre; je vous la donne à piller et à en faire votre butin; la possession des richesses infinies, en hommes, en femmes, en garçons, et tout le reste de ses ornemens. Dans tout cela vous trouverez une aisance et une félicité des plus brillantes, pour vous et pour vos descendants, auxquels vous laisserez ces grandes richesses.

§ 194.—Mais le plus grand gain est, que vous

ferez la conquête d'une ville dont la renommée est répandue dans tout l'univers. Il est certain que, plus elle a acquis d'influence et de gloire, plus le mérite (p. 83) de votre valeur martiale et de votre bravoure s'élèvera, ayant pu prendre d'assaut une telle ville. Et, dites-le moi, quel beau fait est plus brillant, quel plaisir est plus doux, ou quelle abondance de richesses est plus belle, que celle que vous aurez ainsi acquise avec honneur et gloire?

§ 195.—Enfin, le plus grand avantage de tout est que nous aurons abattu une ville qui a été, dès le commencement notre ennemie, qui toujours a vu de mauvais œil nos biens, qui, en toute manière, a cherché à miner notre empire; et à la fin nous posséderons en toute sécurité ce que nous avons de biens et nous vivrons en profonde paix et en tranquillité, privés que nous serons d'un voisinage ennemi. La porte nous est ouverte pour conquérir toute la Grèce.

§ 196.—Du reste, n'allez point croire que bien que tout cela soit ainsi, la ville soit impossible à prendre, et que ses murs soient difficiles à atteindre et à escalader, et offrent un grand péril à ceux qui l'attaquent, de sorte qu'ils ne résisteraient à l'assaut. Est-ce que vous ne voyez pas que tout ce fossé est comblé, que les murs terrestres sont en trois endroits tellement ouverts par la brèche, qu'il est facile d'y passer, non seulement pour vous, guerriers à pieds et légèrement armés, mais

pour des chevaux et pour la grosse cavalerie? Ainsi ce n'est pas un mur imprenable pour vous, mais je vous la donne pour y entrer en toutes armes, presque comme une plaine que les chevaux parcourent.

§ 197.— Que vous dirai-je de la garnison qui les défend (p. 84)? Il n'y a que bien peu d'hommes et, pour la plupart, sans armes et non habitués à la guerre. Car, comme je l'ai appris de ceux qui en viennent, à peine il y a deux ou trois hommes qui défendent une tour et autant dans les tours mitoyennes; de sorte qu'il arrive qu'un seul homme doit défendre ou garder trois ou quatre crénelures, et cela encore sans armes ou mal armé.

§ 198.— Comment donc suffiront-ils vis-à-vis de notre abondance de troupes, surtout, quand nous pouvons combattre en nous remplaçant, et que toujours de nouvelles troupes fraîches sont à l'œuvre, et quand nous avons le temps de nous reposer, de prendre sommeil et repos, tandis qu'eux combattent toujours sans repos et sans relâche et qu'ils n'ont aucun moment pour le sommeil, aucun pour manger ou boire, aucun pour se reposer ou pour jouir d'une autre chose pareille, puisque nous sommes toujours là pour les attaquer et pour les forcer à la défense. Car, dans cette lutte décisive, il ne s'agira plus d'un combat de loin ou d'une sortie, ou d'une pointe, et d'essais seulement, comme auparavant, ce qui est peut-être leur opinion; mais cette fois, la lutte étant engagée, le

combat sera sans relâche, de nuit et de jour, n'ayant aucune trêve ou armistice, jusqu'à ce qu'il en soit fait d'eux ; de sorte que je pense qu'ils nous rendront facilement la ville, quand le combat non interrompu, leur fatigue, leur faim, et leur insomnie les en auront persuadés.

§ 199. — Quant aux Italiens, qui défendent la (p. 85) partie des murs renversés, si quelqu'un les croyait invincibles, et capables de repousser les assaillants, puisqu'ils sont bien armés et exercés dans la guerre et surtout dans les fortifications, moi, je tiens leur action pour peu certaine et peu fondée.

§ 200. — Car d'abord, en gens raisonnables, ils ne voudront pas combattre jusqu'à l'extrémité, car il s'agit d'une chose qui n'est pas la leur ; ni lutter, ni souffrir, ni se jeter dans un danger évident, où ils ne gagnent rien pour eux. Ensuite c'est un ramas, venu de tous côtés, l'un d'ici, l'autre de là, n'ayant aucun autre but que celui de prendre et de s'en aller saufs, et non de mourir en combattant ; de sorte que, maintenant encore ils soutiennent le combat et restent, puisque ce n'est que par intervalle que nous avons combattu de loin, ce qui n'était qu'un jeu d'enfant.

§ 201. — Mais, quand ils verront les ondes du combat rouler autour d'eux, et s'acharner sur eux de tous côtés, répandre la terreur et présenter la mort devant leurs yeux : alors, je le sais bien, ils n'hésiteront plus du tout, ils jetteront les armes

et montreront le dos ; ils prendront la fuite sans regarder derrière eux, et rien ne les arrêtera et ne les retiendra plus.

§ 202.— Et même s'ils restaient d'une manière quelconque, car nous voulons même admettre cela, nous, nous les chasserions facilement devant nous, par notre force, par notre habileté dans la guerre et par notre témérité, de sorte que je ne pense pas (p. 86) qu'ils soient dignes que nous en fassions grand cas. De tout cela il s'ensuit, que la victoire sera à nous, et que la ville sera prise par nous. Car elle est déjà toute enfermée comme dans un rets, et par terre et par mer, et elle ne peut du reste échapper et se soustraire à nos armes et à nos mains.

§ 203.— Soyez donc des hommes braves vous-mêmes, et exhortez tous ceux qui sont avec vous, de vous suivre noblement, et de montrer tous leurs efforts et tout leur zèle dans l'assaut, en pensant que pour un beau combat, il y a trois conditions, savoir : la bonne volonté, la honte de mal faire, et obéir aux chefs ; c'est-à-dire, exécuter chacun bien ce qui lui est imposé, et aller à cette besogne avec tranquillité et en bon ordre. De même, l'on doit attentivement écouter ce qui est ordonné et le communiquer aux autres ; il faut rester sans souffler mot quand cela est ordonné d'avancer ainsi, et quand il est bon de crier de la manière la plus terrible, il faut le faire ; car comme en général dans les combats ce n'est pas d'un petit avantage, cela l'est encore plus à la bataille murale. Du reste,

veillez sur tous, afin qu'on procède en toute chose en ordre et sans desserrer les rangs.

§ 204.— Allez donc combattre bravement et d'une manière digne de vous-mêmes et de ce que vous avez déjà fait, et n'allez point faiblir, car vous voyez quels grands prix vous offre la lutte, et ne le permettez pas non plus aux autres qui sont avec vous ; Moi-même (p. 87) je serai à votre tête, combattant avec vous et voyant ce que chacun fait.

§ 205.— Or donc, retournez chacun à son poste et à sa tente, prenez votre repas et reposez-vous. Ordonnez la même chose à ceux qui sont sous votre commandement. Puis vous levant de bonne heure, rangez chacun vos soldats avec précision et en bon ordre, ne vous laissez point troubler, n'écoutez personne autre, et restez cois. Mais quand vous entendrez le clairon du combat, et que vous verrez le drapeau déployé, alors à l'œuvre et en avant!

Positions et ordres donnés aux Généraux.

§ 206.— Et toi, ô *Khamouza*, navigue avec la flotte autour des murs du côté de la mer, arrêtes-en une partie à une distance qui permette de lancer des traits sur les murs; ordonne aux archers, et à ceux qui ont des machines dans les

maines (arbalètes? couleuvrines?) et des toufakes (fusils) de se placer sur les ponts et de tirer sans intervalle sur ceux qui sont sur les crénelures, de sorte que l'on n'ose pas avancer la tête, pour regarder dehors, ou qu'en tout les assiégés ne puissent s'occuper que de leur propre défense. Une autre partie cherchera à aborder le mur, là où cela paraîtra avantageux; à y faire appliquer les échelles par ceux qui en sont chargés, de sorte que les hommes cuirassés puissent essayer à les escalader. Voilà comme tu attaqueras bravement et tu agiras en capitaine vaillant.

§ 207.—Quant à toi, ô *Zaganos*, passe le pont avec promptitude et aborde les murs de la Corne-d'or en brave; tu te feras soutenir (p. 88) par les vaisseaux dans le port qui y sont pour ce but; sois aussi homme vaillant!

§ 208.—Et toi de même, ô *Karatzia*, avec tes soldats, franchis le fossé, aborde la partie du mur détruit, qui est de ton côté, et, en attaquant bravement les assiégés, tu chercheras à monter sur le mur, en homme courageux.

§ 209.—Et vous autres, *Isaac* et *Mahoumout*, chacun avec son corps d'armée, passez avec énergie le fossé, et, au moyen des échelles, cherchez à escalader les murs. Pendant ce temps ceux qui ont des arcs, des arbalètes et des fusils, tireront avec force sur ceux qui sont sur les crénelures, afin qu'ils ne vous empêchent guère pendant votre assaut.

§ 210.—Et vous enfin, ô *Khalil* et *Saratzia*, des deux côtés assemblez vos corps d'armée et combattez, quand vous me verrez avancer, et cherchez à assaillir du côté du mur renversé pour forcer les Italiens, et pour ouvrir aux miens l'entrée de la ville. Cherchez, avec tout ce qui est possible, à occuper ceux qui vous sont opposés, et à les empêcher, afin que, se trouvant en repos de votre part, ils n'aillent point s'attaquer à nous et ne puissent venir en aucune manière au secours de ceux que nous culbutons.

§ 211.—Et dès à présent, tout le reste sera mon affaire. Allez donc dans vos tentes (p. 89) et à vos corps d'armée avec la bonne fortune, et après avoir pris votre repas, reposez-vous.

§ 212.—Après avoir dit cela, il congédia l'assemblée, et chacun alla à son corps et dans sa tente, où après s'être restauré, l'on se reposa.

§ 213.—De bonne heure le Sultan se leva et il appela d'abord les artilleurs et leur ordonna de diriger leurs mortiers vers les parties du mur renversé, afin qu'à temps fixé, ils tirassent de ce côté sur les assiégés.

§ 214.—Ensuite il rassembla les régiments et les bataillons qu'il avait autour de lui, je veux dire, les cuirassiers, les lanciers et les archers avec toute sa garde et il les forma par mille, selon leurs divisions par classes, par tables, par liens, et par armures, quelquefois il y en avait plus de mille dans une de ces divisions, et il leur ordonna de combattre,

les uns succédant aux autres, quand leur tour viendrait ; qu'une partie combattant, l'autre pourrait se reconforter pour retourner ou arriver toute fraîche à la lutte et qu'ainsi les uns pourraient remplacer les autres ; de sorte que la bataille, toujours renouvelée de notre côté, fût sans relâche et sans remise pour les assiégés qui ne trouveraient, ni trêve, ni armistice. Il fixa encore pour chacun la place, le temps et l'instruisit, comment, où et quand il devait combattre.

§ 215.— Ensuite il monta à cheval et fit une reconnaissance chez toutes les autres (p. 90) troupes, les passa en revue, en leur donnant des ordres généraux et particuliers et en les encourageant pour le combat ; surtout il répéta ses ordres à tous les chefs de divisions qu'il appela nominalelement. Ayant donc ainsi parcouru toute l'armée et tout le mur, de mer en mer, et ordonné ce qu'il fallait faire, en les encourageant tous à se montrer en hommes vaillants, il leur permit de manger et de se reposer, jusqu'à ce que le signal du combat serait donné, et qu'ils verraient l'étendard déployé. Ayant fait cela, il retourna dans sa propre tente, prit encore à manger et se reposa.

§ 216.— Les Romains voyant une telle tranquillité dans l'armée ennemie et une telle solitude inaccoutumée, s'en étonnèrent, et firent des conjectures bien opposées : car les uns croyaient que c'étaient les apprêts pour le départ, en quoi ils se trompaient cruellement ; d'autres, avaient le sen-

timent plus juste que c'étaient les préparatifs de l'assaut général qui jamais ne les avait menacés plus évidemment, et avec abattement ils se le démontrèrent en soupirant, et chacun allait occuper son poste, se préparant pour les cas.

§ 217.—Le Sultan, quand le temps fut avancé, et que le jour commençait à décliner vers l'après midi de sorte que le soleil donnait sur le dos des siens et frappait les adversaires dans le visage, comme il le voulait et désirait, ordonna d'abord de sonner le signal de la guerre avec les trompettes, de même avec les autres instruments, avec les grandes flûtes, les flûtes de pan et les cymbales, le plus fortement possible. C'est ainsi que le son de toutes les trompettes dans tous les corps d'armée et des autres instruments de musique retentit, faisant chacun à son tour une musique forte et terrible : tout l'air trembla sous ces échos redoublés. Après quoi le grand étendard fut déployé et élevé.

§ 218.—Alors, ceux qui étaient armés d'arcs, de frondes, de bombardes (petites) et de fusils, commencèrent les premiers, selon l'ordre qui leur en avait été donné, à s'avancer vers les murs en marchant lentement. Arrivés à portée de traits, ils s'arrêtèrent pour combattre. Et d'abord, malgré l'acharnement, ce ne fut encore qu'un combat à distance des deux parties, c'était avec des flèches, lancées au moyen des arcs, avec les pierres parties des frondes, avec les balles de fer et de plomb tirées par les petites bombardes et les

fusils, enfin avec les différentes sortes de javelots, et, quand ils se furent un peu plus rapprochés, on combattit sans miséricorde; on frappait, on était frappé; tout cela avec rage et fureur. On entendait des deux côtés de grands cris, des injures et des insultes. Aussi, y eut-il beaucoup de blessés des deux côtés, et quelques-uns furent même tués. Cela dura jusqu'au coucher du soleil, environ l'espace de deux à trois heures.

§ 219.—Puis, après avoir réfléchi, le Sultan appela ceux qui portaient des boucliers et des cuirasses, et quelques autres bataillons, en disant: « En avant, mes amis et mes fils! Le temps » est arrivé pour montrer que vous êtes des » braves! » Sur le champ, en poussant des cris formidables, ils franchirent le fossé et assaillirent le mur extérieur. Celui-ci était entièrement renversé par les canons; ce n'était plus un mur, c'était seulement une palissade faite de grandes poutres, de fascines d'arbrisseaux et d'autres matières, et de gabions remplis de terre. Là s'engagea une lutte acharnée, une véritable mêlée avec des armes de mains; les cuirassés et les hypaspistes, cherchaient à refouler les défenseurs et à monter sur les palissades, et, de l'autre côté, les Romains et les Italiens cherchaient à repousser les agresseurs et à sauver la palissade. Tantôt la forte infanterie parvenait à mettre le pied sur le mur ou sur la palissade, avançant courageusement et sans souci;

tantôt ils étaient bravement refoulés et chassés.

§ 220.— Et le Sultan les suivait en combattant vaillamment et en les encourageant. Puis il ordonna aux canonniers de mettre la mèche aux canons. Ceux-ci, étant amorcés, lancèrent les pierres contre les défenseurs; et il y eut un grand nombre de tués des deux côtés qui se trouvaient justement là.

§ 221.— C'est ainsi que, par de vigoureuses luttes des deux côtés, la plus grande partie de la nuit se passa à ce combat; les Romains restèrent, pour ainsi dire, les vainqueurs et remportèrent le plus d'avantage. Justinien avec ses gens tint ferme et défendit la palissade, en repoussant vaillamment les agresseurs. Voilà ce qui arriva de ce côté.

§ 222.— Les autres généraux et satrapes, chacun avec sa troupe, faisaient de même, comme aussi l'amiral de la flotte. Tous attaquèrent par terre et par mer les murs, en combattant vaillamment, une partie en tirant des flèches avec leurs arcs ou en lançant des balles avec des bombardes; une partie en appliquant au mur des échelles et des ponts, des tours de bois et des machines de toutes sortes. Il y en eut qui cherchèrent à monter de force sur les murs, surtout là où commandait Zaganos et Karatzias.

§ 223.— Car *Zaganos*, étant passé par le pont et ayant appliqué les échelles aux murs ainsi que des ponts mobiles, chercha à faire escalader les murs par les Hoplites, et il fut secondé dans cette

manœuvre par les soldats portant arcs et fusils, qui se trouvaient sur le pont des vaisseaux dans l'intérieur du port. Ceux-ci, par leurs flèches et par les balles, se croisaient en tirant sur les assiégés, car leurs vaisseaux naviguaient des deux côtés.

§ 224.— Et *Karatzias* ayant franchi le fossé fit un vigoureux assaut dans l'intérieur du mur renversé et cherchait à y passer.

§ 225.— Mais les Romains repoussèrent et chassèrent ceux-ci aussi avec gloire, en combattant vaillamment, et en se montrant plus forts et en hommes braves. Car rien de tout ce qui arrivait ne les ébranlait, ni la faim, ni le manque de repos, ni le combat toujours renouvelé, ni les blessures, ni la pensée que (p. 94) le carnage de leurs familles les menaçait, ni enfin rien, quelque terrible que ce fût, rien ne put relâcher leur zèle et ébranler leur résolution; mais, en héros, ils furent fidèles à leur première volonté, jusqu'à ce que la Fortune mauvaise et inattendue les trahit.

§ 226.— Car le Sultan Mahomet, voyant que les troupes qui avaient donné l'assaut avaient bien souffert du combat, et n'avaient rien gagné qui méritât d'être rapporté, et que les Romains et les Italiens avaient combattu avec courage et avaient eu le dessus dans la lutte, n'en fut que plus irrité. Il croyait qu'il ne pouvait plus longtemps souffrir pareille chose. Sur le champ, il fit avancer toutes les troupes, qu'il avait réservées pour plus tard, les guerriers les mieux armés, les plus témé-

raires, et en même temps les plus inébranlables ; guerriers, qui par leur force et par leurs exercices l'emportaient sur toutes les autres troupes. C'était la meilleure partie de l'armée, les Hoplites, les archers, les lanciers et sa garde ; et, parmi ces derniers, les *Janissaires*.

§ 227.—Après les avoir exhortés à haute voix de se montrer comme braves soldats, il se mit lui-même à leur tête, et les conduisit jusqu'au fossé. Là il fit s'arrêter ceux qui avaient des arcs, ou des frondes ou des fusils, et il leur ordonna de nourrir un feu croisé sur ceux qui étaient occupés à défendre les palissades et qui se trouvaient sur les (p.93) parties ébréchées du mur, et de tirer sans intermitteuce, de sorte que ceux-ci ne trouvassent aucun moyen de se défendre contre les assaillans, et que personne ne pût même avancer sa tête, empêché par la masse des flèches et autres armes de traits qui tombaient comme une pluie sur eux.

§ 228.— Et aux autres, c'est-à-dire aux Hoplites et Hypaspistes, il ordonna de passer en même temps à la hâte le fossé, et d'assaillir de nouveau les palissades. Ceux-ci, poussant de grands et terribles cris de guerre avec fureur et courage, et presque comme des possédés, firent l'assaut : car c'était des hommes jeunes et vigoureux et remplis de zèle, et combattaient sous les yeux du Sultan, c'était à qui prouverait le plus son courage ; et ayant joint le mur, ils luttèrent vaillamment, sans aucun souci et chacun comme il le jugeait à propos ; ils tirè-

rent en bas les gallions qui défendaient les assiégés, ils brisèrent les poutres et firent disparaître toutes les autres matières qui s'y trouvaient amassées ; puis ils cherchèrent à forcer à la fuite les assiégés, et à entrer dans les palissades.

§ 229.— De l'autre côté, Justinien avec ses gens et les Romains qui se trouvaient là, combattit vigoureusement, et avec des lances, des haches, des javelots et de longues piques, et d'autre pareilles armes d'échauffourée ; car la bataille était devenue une mêlée, ils les poussèrent en bas et les empêchèrent d'escalader la palissade. On entendait des deux côtés de grands cris et des blasphèmes, (p. 96) des injures, des menaces ; on se heurtait, on était heurté ; on frappait, on était frappé ; on tuait, on était tué ; enfin c'était un spectacle terrible de fureur et de rage, bataille acharnée de gens qui luttaient avec de grandes intentions pour les plus grands biens. Parmi ces nobles lutteurs, les uns se disputaient à qui de toutes ses facultés forcerait les adversaires, monterait le mur le premier et parviendrait à s'emparer de garçons et de femmes et des objets du plus grand prix ; les autres combattaient noblement, pour les repousser et défendre les biens qu'ils possédaient. Hélas ! jusqu'à la fin ils ne purent avoir le dessus, et sauver ces biens.

§ 230.— Mais il était arrêté que les malheureux Romains devaient un jour être soumis au joug de l'asservissement et en souffrir les malheurs. Car

pendant qu'ils luttèrent encore vaillamment et ne perdaient en rien de leur courage et de leur hardiesse dans la lutte : tout d'un coup, Justinien fut frappé mortellement d'une balle de bombe à la poitrine ; il eut la cuirasse percée d'outre en outre, et, ainsi blessé, il tomba et fut transporté sous sa propre tente dans un état pitoyable. Et tous ses gens lâchèrent pied, en désespérés, et ayant abandonné la palissade et le mur, où ils avaient combattu, ne pensèrent plus à autre chose qu'à transporter leur chef sur les vaisseaux et à s'y transporter saufs eux-mêmes.

§ 231.— Bien que l'empereur Constantin (p. 97) les priât beaucoup, et les suppliât de rester encore un peu, jusqu'à ce que la lutte diminuât, ces soldats bien armés ne l'écoutèrent plus, soulevèrent leur général, et se rendirent en hâte et en courant vers les vaisseaux sans se soucier des autres.

§ 232.— Cependant l'empereur Constantin, désespérant presque de tout, ne savait plus ce qu'il devait faire ; car il n'avait point d'autres soldats pour remplir les places abandonnées, et pour faire ce qui incombait à ceux qui s'en allaient, et cela juste au moment où le combat était à son plus fort, et où tous avaient à faire chacun à sa place et à sa besogne. Néanmoins, avec les Romains de réserve et ceux qui étaient autour de lui et qui formaient encore un nombre assez considérable, il se plaça devant la palissade, et combattit vaillamment.

233.— Mais Mahomet le Sultan, avait aussi observé que la palissade et la brèche commençaient à être dépourvues d'hommes et manquaient de défenseurs ; car il combattait aussi tout près de cet endroit ; il avait vu une partie se soustraire à la dérobée, et ceux qui se trouvaient encore combattre plus faiblement, à cause de leur nombre tellement diminué. Ayant jugé de là que par la fuite des hommes l'abandon des murs se déclarait, il s'écria sur le champ : « Mes amis, nous tenons la ville, nous l'avons déjà ! Les défenseurs nous tournent le dos ! ils n'osent plus nous attendre de pied ferme ! Le mur est dégarni de combattans ! il ne faut qu'une petite peine encore et la ville est à nous. Ne vous relâchez donc pas, mais à l'œuvre alertement, et vous serez victorieux, et moi avec vous ! »

§ 234.— Ayant dit cela, il se mit à leur tête. Et les Turcs en courant et en poussant des cris féroces, suivirent le Sultan, après une courte lutte acharnée escaladèrent la palissade, ils firent prendre entièrement la fuite aux Romains et devinrent les maîtres des palissades. De là ils bousculèrent une partie des assiégés dans le fossé qui avait été fait entre le grand mur et la palissade, fossé profond et duquel il était difficile de sortir, et ils les y tuèrent tous. Une autre partie fut refoulée et poursuivie vers la petite porte de Justinien.

§ 235.— Car celui-ci avait ouvert cette petite porte dans le grand mur, pour pouvoir facilement

y passer sur la palissade. Là il y eut donc une grande presse et un grand massacre de la part des Hoplites. Car là s'était précipitée la foule, quand elle avait entendu les cris. C'est là aussi que tomba Constantin en combattant noblement entouré de ses gens.

§ 236. — Déjà les Hoplites entrèrent par cette petite porte comme un torrent et passèrent dans la ville ; d'autres se jetèrent par la brèche du grand mur. Et tout le reste de l'armée les suivit, se rua avec presse et force et se répandit (p. 99) victorieuse dans toute la ville. Le Sultan, debout devant la grande muraille, où il y avait aussi le grand étendard, se réjouit à ce spectacle, car le jour avait déjà apparû.

§ 237.—Alors il y eut un massacre de ceux qui tombèrent dans les mains des vainqueurs. Une partie, qui était sortie des maisons, courait au milieu des rues, du côté où l'on entendait les cris, et tombait, sans s'y être attendus, dans les glaives des soldats ; une partie dans les maisons mêmes souffrit la mort par les Janissaires et par les autres soldats ; une autre partie succomba en se défendant ; une partie encore, en cherchant un refuge dans les temples. Hommes, femmes, enfants, tous, sans exception, eurent le même sort ; aucun ne fut épargné.

§ 238.—Car les soldats turcs s'avançaient avec fureur et rage, d'abord irrités des souffrances d'un long siège, ensuite parce que, durant toute la

guerre, une partie insensée des assiégés qui se trouvait sur les crénelures s'était moquée d'eux et leur avait lancé des injures ; et en général, parce que l'on croyait devoir faire peur, terrifier les gens et les asservir par des cruautés.

§ 239.—Quand ils eurent assez massacré de gens, et qu'ils virent que personne ne résistait plus à l'esclavage, on pensa au pillage ; une partie se dirigea vers les maisons des puissants ; ce qui se fit par compagnies, par escouades, et par divisions ; une autre dans le même but choisit les temples ; d'autres s'éparpillaient dans les maisons des petites gens (p. 100) butinant, dérochant, pillant, tuant, violant et entraînant ceux qu'ils faisaient esclaves, hommes, femmes, enfants, vieillards, jeunes gens, prêtres, moines, enfin hommes de tout âge et de toute condition.

§ 240.—C'était un spectacle terrible et navrant, et surpassant toutes les tragédies. Des femmes, jeunes et sages, nobles et de bonne famille, presque casanières et qui n'avaient jamais franchi le seuil de leur cour ; des vierges charmantes, belles, brillantes, de familles renommées, et qui jusque-là n'avaient encore été exposées à nul œil d'homme, arrachées avec une véhémence brutale de leurs chambres chastes et entraînées brutalement et d'une manière honteuse.

§ 241.—Il y en avait qui, dormant dans leurs lits sous le poid d'un mauvais songe, furent la proie d'hommes porte-glaives, aux mains entachées

de sang, dont la bouche respirait la fureur, l'œil ne parlait que massacre, les joues rougies ne peignaient que tout ce qu'il y a de plus abject, cette cohue n'étant qu'une masse mêlée de tous les peuples et de toutes les nations, que la fortune avait jetées ensemble, qui, comme des brutes sauvages et effrénées se ruaient dans leurs maisons, les arrachaient, les traînaient, les déchiraient, les forçaient, les enlevaient honteusement, les vio-laient dans les carrefours et leur faisaient subir tout ce qu'il y a de plus terrible.

§ 242.—L'on dit même, qu'il y en avait beaucoup, qui, à la seule vue et ouïe étrange de ces sauvages, furent tellement frappées de stupeur, qu'elles manquèrent rendre leur âme.

Il y eut aussi des vieillards honorables trainés par leurs cheveux blancs, (p. 101) ou impitoyablement frappés, et de beaux enfants nobles enlevés.

§ 243.—Il y eut des prêtres conduits comme un troupeau, des vierges solitaires, vénérables et entièrement recluses, qui ne s'étaient vouées qu'à Dieu seul et qui ne vivaient que pour celui auquel elles s'étaient sacrifiées, en partie ravies des cellules et entraînées, en partie arrachées des églises, où elles avaient cherché un vain refuge, poussées injurieusement, pleurant et sanglotant, les joues lacérées pour être un objet de mépris, et battues impitoyablement; de tendres enfants brutalement arrachés du sein des mères, des filles

impitoyablement conduites à des noces étranges ; mille autres choses terribles.

§244.—Puis, des temples déshonorés, butinés et pillés. Comment pourrait-on raconter tout cela ? Les objets sacrés, jetés sans respect par terre ; des images, des statues et les vases sacrés des églises profanés. L'on en arrachait les ornements, les jetait en partie dans le feu, en partie on les coupait et les broyait en mille morceaux, ou bien, on les jetait dans les rues. On ouvrit les châsses d'hommes saints et bienheureux, l'on en arracha les reliques, et après les avoir sans respect déchirées et morcelées, on en fit la proie des vents, ou on les sema dans les carrefours.

§ 245.—Les calices et les coupes, et ce qui servait pour le très-saint sacrifice furent destinés pour des banquets et des orgies, ou vendus, après avoir été écrasés et fondus. Les habits (p.102) et chasubles précieux, riches et brocantés de beaucoup d'or, couverts de pierres transparentes et de perles, furent, soit vendus aux gens les plus méchants pour un mauvais usage, soit jetés dans le feu pour en retirer l'or fondu.

§ 246.—Les livres saints et divins, ainsi que les livres des sciences profanes et des philosophes, en très grand nombre, furent soit jetés dans le feu, soit foulés irrévérencieusement aux pieds, mais la plus grande partie fut vendue, non pour en retirer un gain, mais par dérision pour deux ou trois sous, et quelquefois même pour des liards. Les autels

saints furent arrachés de leurs fondements et renversés. Les murailles des endroits saints et inabornables furent perforées et les fondements des bois saints creusés et fouillés pour y chercher l'or, et il y eut beaucoup d'autres vandalismes.

§ 247.—Quant aux malheureux Romains, qui étaient postés pour combattre par terre et par mer sur les autres parties des murs, ils croyaient que la ville était encore sauve et non plongée dans les malheurs, que les femmes et les enfants étaient encore libres; car ils ne savaient pas ce qui était arrivé et luttaient encore courageusement; ils combattaient avec force les assaillants et repoussaient glorieusement ceux qui, de leur côté, essayaient d'escalader les murs. Mais quand ils virent à leur dos les ennemis, que l'on venait les attaquer même de l'intérieur de la ville, et qu'ils eurent le triste spectacle des enfants et des femmes trainés en esclavage, (p. 103) et enlevés ignominieusement; d'aucuns, saisis par le désespoir, se jetèrent avec armes en bas des fortifications et expirèrent; d'autres, par un autre effet de désespoir, laissant échapper les armes de leurs mains, ou les rejetant au loin, se rendirent sans combat aux ennemis, pour faire d'eux ce qu'ils voudraient.

§ 248.—Il se trouvait alors par hasard parmi les défenseurs des murs, aussi *Orchan*, l'oncle paternel du Sultan, de la race des Ottomans. Il était chez l'Empereur Constantin dans la ville bien

traité et honoré, parce qu'on attachait à lui certaines espérances; depuis longtemps il était venu en fugitif par peur de son frère : car celui-ci cherchait à le faire mourir. Orchan, voyant donc la ville prise et voulant se sauver, essaya d'abord de se dérober comme inconnu, comptant pouvoir se cacher dans la foule de ses compatriotes par son costume et sa langue ottomane, mais quand il s'aperçut qu'on l'avait reconnu et qu'on le poursuivait, car il y en avait qui l'avait distingué, il se jeta du haut du mur et finit ses jours. Les soldats accoururent alors, lui coupèrent la tête et l'apportèrent au Sultan; car il avait beaucoup recommandé de le lui amener soit vif, soit mort.

§ 249.—Pendant ce temps *Chamouzas*, l'amiral de la flotte, ayant vu que la ville était déjà prise (p. 104) et que les Hoplites la saccageaient, s'empressa de naviguer vers la *chaîne*, et, l'ayant brisée, il entra dans le port. Tout ce qu'il trouva de vaisseaux grecs, tomba dans son pouvoir, il en coula à fond quelques-uns et s'empara d'autres avec leur équipage : car les galères et les grands vaisseaux des Italiens avaient, sans retard, gagné la haute mer. Puis, abordant avec les vaisseaux aux portes, nommées *impériales*, et les trouvant encore fermées, il en brisa les serrures et les verrous ou gonds, et les renversa.

§ 250.—Etant ainsi entré dans la ville, il y trouva beaucoup de Romains assemblés et prêts à se défendre : car l'armée de terre n'était pas encore

parvenue dans cette partie. Elle était occupée à piller dans le reste de la ville. Il se jeta donc sur eux, les vainquit et les massacra, de sorte que le sang coula comme un ruisseau par les portes. Sur cela les troupes terrestres étaient aussi arrivées là.

§ 251.—De même on entra aussi victorieusement par les autres portes, brisées et abattues pareillement, et ainsi l'armée entière, y compris l'équipage des vaisseaux, se répandit dans toute la ville pour piller et saccager tout ce qui tomberait sous leurs pieds, ils s'y abattirent et firent disparaître tout, semblables à un incendie ou à un ouragan, ils entraîèrent et détruisirent tout comme un torrent. Car ces marins bouleversèrent, (p. 105) fouillèrent et retournèrent tout, plus scrupuleusement que Datis ne l'avait fait à Erétrie ; ils brisèrent les temples, les chapelles, les vieilles chasses, les tombeaux, les cryptes, les galeries souterraines, les refuges, et les caveaux dans les fentes des rochers et scrutèrent tout autre endroit caché ; c'est ainsi qu'ils tirèrent au jour toutes les personnes et toutes les choses cachées.

§ 252.— Etant aussi entrés dans la plus grande église, celle de la *Sagesse de Dieu*, ils y trouvèrent une grande masse d'hommes, de femmes et d'enfants qui s'étaient réfugiés là et qui adressaient leurs prières à Dieu. Ils les prirent tous comme dans un rets ; on se rendit à composition. Ils les emportèrent tous comme esclaves, partie sur les galères, partie dans le camp.

§ 253.— Sur cela, les habitans de *Galata*, quand ils virent que la ville était déjà prise et pillée, vinrent sans tarder se rendre à composition au Sultan, à condition qu'il ne leur serait fait aucun mal. Ensuite ils ouvrirent les portes de leur faubourg et firent entrer *Zaganos* avec son armée; aussi il ne leur fut fait à eux aucune injustice.

§ 254.— Mais toute l'armée, celle de terre et celle de mer, inondant la ville depuis la pointe du jour, (et même à midi) jusqu'à la nuit tombante, la pilla et la saccagea, emportant tout le butin dans le camp et sur les vaisseaux. Cependant il y eut aussi quelques-uns qui, en voleurs, s'approprièrent des objets, sortirent à la dérobée, et retournèrent directement (p. 106) chez eux. C'est ainsi que cette ville entière fut vidée, dépeuplée, et que comme par un incendie, elle fut détruite et changée en tombeau. En général, la voyant ainsi l'on aurait douté, si jamais il y avait eû des habitations pour des hommes, de la richesse, de l'abondance, ou tout autre meuble ou ornement, et cela dans une ville qui avait été si brillante et si grande. Il n'en restait plus que des maisons désertes, et qui par leur air de tombeaux faisaient naître la peur dans ceux qui les voyaient.

§ 255.— Il périt du côté des Romains et des étrangers, comme l'on disait, dans toute cette guerre, dans l'assaut et dans la prise, en tout, c'est-à-dire hommes, femmes et enfans, près de quatre mille; l'on fit esclaves un peu plus de cinquante mille, et de toute l'armée environ cinq cents.

§ 256.— Le Sultan, faisant après cela son entrée dans la ville, n'en admira pas moins l'étendue et la belle position ; l'éclat et la beauté, le nombre et la grandeur des édifices ; des temples et des palais ; des maisons privées et publiques et l'éclat de celles des puissans ; puis la position du port et des arsenaux, et les avantages que la nature et le terrain lui offraient ; en un mot tous ses établissemens et ornemens. Il vit aussi le ravage, la destruction et les maisons désertes, (p. 407) tout ce qui avait péri et ce qui avait été changé en ruines. Alors la douleur le prit et un grand repentir du vandalisme et du pillage. Les larmes lui vinrent alors aux yeux, et en sanglotant il exprima sa douleur : « Quelle ville, » s'écria-t-il, « avons-nous donnée au pillage et à la dévastation ! »

§ 257.— Toute son âme fut saisie de douleur. Et, en vérité, c'était une grande douleur et souffrance pour nous. Dans cette seule ville elles furent plus amères, qu'elles n'ont jamais été dans aucune des villes grandes prises, dont les histoires anciennes font mention, soit par la vastitude de la ville prise, soit par l'amertume et la perte. Ce désastre a autant frappé les étrangers que ceux qui l'ont fait et souffert ; tant c'était contre l'attente, contre l'habitude ; tant l'horreur surpassait tout, et a semblé inouïe.

§ 258.— *Troie* fut prise ; mais par les Hellènes et après un siège de dix ans, de sorte que, si par la masse des destructions, et par les pillages, le

malheur ne fut pas moindre, pour ne pas dire plus grand, mais l'un et l'autre lui a porté un allègement et une consolation ; car non seulement les Hellènes se sont comportés plus humainement vis-à-vis des vaincus, eu égard aux vicissitudes du sort commun ; mais encore la guerre avait été longue et sans intermittence, et l'attente journalière de cette prise avait amorti leur sentiment naturel, dans ces accidents terribles. Mais la prise de Constantinople n'offre aucune consolation (p. 108) du tout.

§ 259.—*Babylone* fut prise par Cyrus. Mais elle ne fut en rien blessée mortellement ; les habitans ne furent pas vendus en esclavage, ni les femmes ou les enfans livrés pour en abuser. Ce ne fut qu'un changement de maître, et encore eut-on un bon prince pour un mauvais.

§ 260.—*Carthage* fut deux fois prise par Scipion ; mais la première fois en donnant des otages et en payant les frais de la guerre, elle fut quitte par ces dépenses ; de même, prise pour la seconde fois, ses habitans allèrent s'établir à une petite distance avec femmes et enfans et toutes leurs fortunes, se retirant ainsi saufs et sans qu'ils subissent aucun mal. Ce ne fut donc pas pour eux un malheur si terrible.

§ 261.—*Rome* fut prise, d'abord par les Celtes et les Gaulois, et une autre fois par les Goths ; mais elle n'eut à souffrir rien d'aussi terrible. Elle fut seulement tyrannisée pendant quelque

temps, subit la perte de quelques biens et richesses, la proscription des hautes familles, et l'exil des hommes distingués. Bientôt après, s'étant de nouveau délivrée, elle s'éleva à la plus grande hauteur de la gloire, de la richesse, de l'empire et de la fortune.

§ 262.—*Jérusalem* fut trois fois prise; d'abord par les *Assyriens*, ensuite par *Antiochus*, et la troisième fois par les *Romains*. Mais la première fois elle n'eut qu'à souffrir le déportement à Babylone avec femmes, enfants et les biens. Et sous Antiochus, pendant peu de temps tyrannisée, (p. 189) elle recouvra sa liberté. Enfin sous les Romains, quand même les souffrances de la prise de la ville eussent été insupportables, il y avait eu dans elle beaucoup et de terribles révolutions, et des guerres civiles, des assassinats, des massacres, des sacrilèges parmi les habitants, et parmi les membres des mêmes familles, aussi bien avant cette guerre, comme pendant le siège, de sorte que dans les prières même, adressées à Dieu, il y en avait eu que la ville fut prise, dans l'espoir de trouver ou dans la mort ou dans l'esclavage une délivrance de ces plus grands maux.

§ 263.— Les malheurs de ces villes ne sont donc pas tels, qu'ils puissent en rien être comparés à ceux des Byzantins. Et il y a encore beaucoup d'autres grandes villes en Asie et en Europe, qui devinrent la conquête des ennemis; elles aussi avaient flori par la richesse, par la gloire, par la

sagesse et la vertu des habitans et par beaucoup d'autres biens. Mais leur infortune ne peut se mesurer avec nos terribles disgrâces.

§ 264.—Notre malheureuse ville fut aussi auparavant prise par les *nations occidentales*, tyrannisée pendant soixante ans, et elle perdit beaucoup de son opulence. Un grand nombre de belles et riches statues dans ses temples, et les chefs-d'œuvre magnifiques et révévés, tant désirés et que tout le monde admirait, prirent le chemin de l'Occident, et une grande partie en devint la proie des flammes dans la ville même (p. 110). Mais c'est à cela que se bornait la peine et la souffrance, bien que ce ne fût pas petite chose. Mais elle ne perdit aucun de ses habitans; à personne ne furent enlevés les enfans, les femmes, et ce qu'il avait de plus précieux; mais elle conserva ses habitans sans être tourmentés ou sans souffrir aucun mal. Puis, ayant de nouveau secoué le joug étranger, et s'étant délivrée, elle regagna sa première position, redevint capitale, régna sur beaucoup de nations en Asie et en Europe, et sur beaucoup d'îles; et elle reprit sa splendeur, son opulence, sa gloire et son éclat, elle fut la capitale et le modèle de tous les biens; elle fut le foyer de la philosophie, de l'instruction, de toute science et vertu, en un mot, de tous les biens.

§ 265.—Maintenant tout en elle disparut et tous les biens d'un seul coup s'évanouirent. Elle fut privée de tout: de son opulence, de sa gloire,

de son gouvernement, de son éclat, de son honneur, de sa nation, de sa vertu, de son instruction, de sa science, de son culte, de son empire; en un mot, autant elle s'était élevée au faite de la félicité et du bonheur, autant elle fut jetée dans l'abîme de l'infortune et des disgrâces.

§ 266.—Et autant elle fut vantée auparavant par tout le monde, autant maintenant elle était l'objet de complainte pour ses malheurs et pour sa chute; et elle, que la renommée avait portée jusqu'aux limites les plus éloignées de la terre, maintenant elle remplit la terre (p. 111) et la mer des débris de sa ruine et de son infortune, répandant partout, comme documents vivants de sa disgrâce, ses habitans, ses hommes, ses femmes et ses enfans, la plupart honteusement dispersés comme prisonniers de guerre, comme esclaves et comme objets de mépris.

§ 267.—Elle, qui avait auparavant régné sur beaucoup de nations, avec honneur, avec gloire avec abondance et avec un éclat brillant, maintenant est gouvernée par d'autres, végète dans la pauvreté, dans l'ignominie, dans le déshonneur et dans le plus honteux esclavage.

§ 268.—Elle, qui avait été un modèle pour tous ses biens et une image de la brillante félicité, est maintenant une triste image de la fortune, un document des plus grands malheurs, une image de la disgrâce, et un mythe pour la vie.

§ 269.—C'est ainsi que toute chose humaine

est caduque et instable. Tout plutôt, semblable à l'Europe, roule et tourne en haut et en bas, se jouant et étant joué par les revirements subits et successifs, et ne pourra arrêter ce train et ce mouvement instable et roulant. Les torrens contraires et ce changement de l'un contre l'autre durera aussi longtemps que le monde va comme il va, ou que ce qui est, est.

§ 270.—Ce qui m'étonne et me frappe cependant le plus, c'est que les mêmes noms se présentent (p. 112) dans les faits tout-à-fait opposés, pendant que Byzance a parcouru un espace de temps de près de mille deux cents ans. Car le bienheureux Constantin, fils d'Hélène, l'a fondée et élevée jusqu'au faite du bonheur et de la fortune, et de nouveau, sous le malheureux empereur Constantin Dragassi, fils d'Hélène, elle fut prise et tomba dans le plus dur esclavage et le plus grand malheur. Mais reprenons notre récit !

§ 271.— Les trente vaisseaux (galères) que le Grand-Prêtre de Rome avait fait partir comme soutiens de la ville et de l'empereur Constantin, arrivés à Chios, y restèrent, empêchés qu'ils étaient par des vents contraires, pour attendre un changement favorable. Mais comme bientôt ils apprirent la prise de la ville, leur secours arrivant trop tard, ils retournèrent chez eux, n'ayant rien fait de ce qu'ils étaient chargés de faire. Il était écrit que la malheureuse ville devait absolument être prise, et subir ces disgrâces, c'est pour cela

que tout secours, qui se montrait de tout côté et aurait pu la sauver, lui manqua complètement. Dieu l'a permis ainsi.

§ 272.—Elle fut donc prise aux Romains sous l'empereur Constantin, le septième des Paléologues, le vingt-neuvième jour (p. 113) du mois de Mai, quand on comptait six mille neuf cent soixante-une années depuis la création du monde, et mille cent vingt-quatre depuis la fondation de la ville comme capitale Romaine avec sa colonisation.

§ 273.—*Constantin* l'empereur tomba lui-même en combattant, comme nous l'avons dit. Dans sa vie il s'était montré sage et juste, il avait cultivé beaucoup son esprit et exercé la vertu. Il avait beaucoup de savoir et il était très instruit dans la politique et dans l'art de gouverner. Il n'était en rien inférieur aux empereurs qui l'avaient précédé; plus que personne, il était apte à reconnaître le nécessaire, plus apte encore à le choisir; il brillait par ses idées et par la manière de les exprimer, et plus encore au milieu des affaires.

§ 274.—Jugeant bien le présent, comme quelqu'un l'a dit de Périclès, et, le plus souvent, le meilleur providiteur du futur, il était décidé à faire et à souffrir tout pour la patrie et pour ses sujets. Aussi, bien qu'il eût devant ses yeux la certitude du péril qui menaçait la ville, bien qu'il pût sauver sa personne, et qu'il y en eût beaucoup qui le lui conseillaient, il ne le voulut pas; mais

il préféra mourir avec sa patrie et ses sujets, ou plutôt (p. 114) mourir lui-même auparavant, pour ne pas la voir prise, ni ses habitants massacrés brutalement, ou entraînés honteusement dans les fers de l'esclavage.

§ 275.— Car, quand il vit les ennemis lui devenir supérieurs et inonder en vainqueurs la ville par les murs battus en brèche, l'on dit qu'à haute voix, il a proféré cette dernière parole : « La ville est prise, et je vis encore ! » et là-dessus, il s'est élancé au milieu des ennemis, et fut abattu. Tant il était brave, et avait à cœur le bien commun ; malheureux, il est vrai, dans toute sa vie, mais plus malheureux encore à sa fin.

§ 276.— Cette grande ville de Constantin, si élevée par sa gloire, par son empire et sa richesse dans les temps précédents, qui éclipsait toutes les autres villes d'alentour, et qui était admirée pour sa gloire, pour son abondance, pour son empire, pour sa force, pour sa grandeur et pour tout ce qui fait éclat, finit donc ainsi.

§ 277.— Le Sultan Mahomet, ayant bien examiné la ville et tout ce qu'elle renfermait, retourna dans son camp, et fit le partage du butin. Et d'abord, il choisit pour sa personne la partie du butin qui lui revenait selon l'usage. Puis il sépara du reste les prix de bravoure (p. 115) ; de belles filles de bonnes familles, et les plus beaux garçons, parmi lesquels il y en avait qu'il acheta des soldats. Il choisit aussi pour sa personne des

hommes distingués, desquels il apprit qu'ils brillaient par la famille, par le savoir et par la vertu, entre autres aussi *Notaras* lui-même, homme des plus puissants et des plus célèbres, par son intelligence, par sa richesse, par sa vertu et par son influence politique. Il lui fit l'honneur de lui accorder l'entrée chez lui, lui adressa des paroles consolantes et lui fit concevoir des espérances fondées, non seulement pour sa personne, mais aussi pour ceux qui étaient avec lui.

§ 278.—Car le Sultan avait compassion de ces hommes et de leur infortune, en pensant de quel état de félicité ils étaient tombés dans un tel abîme de malheurs ; et il avait d'abord l'intention de se servir d'eux pour le bien ; mais l'envie bientôt ne le laissa pas faire.

§ 279.—Après avoir pris ces dispositions et ordonné bien tout ce qui regardait les soldats et comme il le jugeait à propos ; après avoir récompensé par des gouvernements, par des dignités, par des biens, par des largesses, et toutes sortes d'autres dons ceux qu'il savait s'être distingués dans les combats, il les harangua, les loua, les remercia et donna congé à l'armée.

§ 280.—Lui-même, avec les grands et avec sa garde (p. 446) entra dans la ville, et puis il réfléchit, comment il pourrait repeupler la ville, non comme elle l'avait été, mais mieux et entièrement si c'était possible, pour être sa résidence, située si bien par terre et par mer. Ensuite il

fit aux grands et à sa suite des dons en belles maisons qui avaient appartenu à des puissants, et en jardins, en champs et en vignes situées dans la ville. A quelques-uns il donna même pour habitations de superbes temples.

§ 281.—Pour lui-même, il choisit la plus belle place de la ville, pour y bâtir *des palais*. Ensuite pour ceux de ses esclaves prisonniers qu'il s'était choisis comme sa part de butin avec femmes et enfants, il les établit sur la plage de la ville qui donne vers le port; car c'étaient des marins, qu'auparavant on avait nommés *Sténiles*, et il leur accorda des maisons et l'exemption d'impôts pour un temps fixé.

§ 282.—Il accorda aussi l'affranchissement à tous les autres, en faisant publier que tous ceux qui auraient payé leur rançon personnelle, ou fait un acte de promesse de la payer à leur maître en un temps fixé, si cela leur plaisait, pourraient habiter dans la ville; et il leur donna aussi exemption d'impôts, et des maisons, soit les leurs propres, soit celles d'autres.

§ 283.—Il avait aussi l'intention d'établir, avec femmes et enfants, quelques-uns des archontes qu'il s'était réservés parmi les prisonniers, leur accordant des maisons et des terres et des revenus pour vivre, et en toutes manières les établir dans l'aisance. Cela était presque pour lui une chose résolue, comme nous l'avons dit.

§ 284.—Il avait encore particulièrement l'inten-

tion (p.417) de faire de *Notaras* le gouverneur de la ville, et de lui confier le soin de la repeupler, en se servant pour cet effet de ses conseils.

Mais les traits de l'envie l'emportèrent, et les frappèrent tous mortellement; et ils furent condamnés à une mort injuste.

§ 285.—Car, quelques-uns des plus puissants (parmi les Turcs) je ne saurais dire pourquoi, entraînés probablement par *l'envie et par la haine* de ces hommes, persuadèrent le Sultan de les saisir et de les faire périr, en disant, qu'il n'était pas prudent que des hommes Romains de haute importance, habitassent dans une partie quelconque de la ville, et fussent honorés d'une charge ou d'une place quelconque, et qu'en général ils ne devaient ni vivre, ni circuler dans les terrains du Sultan: car, ayant repris un peu d'haleine, et étant sortis du joug de l'esclavage, ils ne resteraient plus en repos, mais désireraient plutôt leur propre bien, et tout ce qu'ils avaient eu auparavant, surtout leur liberté, et qu'ils agiraient en tout contre le gouvernement de la ville, soit qu'ils se joignissent à nos ennemis, soit qu'ils restassent dans le pays. Persuadé par de telles raisons, ou plutôt ces raisons l'ayant malheureusement influencé, il donna l'ordre d'exécuter ces hommes. Ils furent donc décapités, et avec eux le Grand-Duc et ses deux fils.

§ 286.—L'on raconte que celui-ci, étant arrivé à la place de l'exécution, a prié le bourreau de

tuer d'abord ses deux fils devant ses yeux, afin que ceux-ci, ayant peut-être peur de la mort, ne renonçassent pas à leur foi, et qu'ensuite lui-même fût sacrifié après ses fils; que debout, sans bouger, il a contemplé la décapitation de ses fils, sans cligner de l'œil, et sans se troubler dans son âme. Puis, ayant fait une prière et rendu grâce à Dieu pour avoir pris ses fils avec lui, il a incliné lui-même sa nuque sous le glaive. C'est ainsi qu'avec un sentiment de grande noblesse et une âme mâle il a subi la mort.

§ 287.—Car cet homme était pieux et se distinguait surtout par son intelligence en tout ce qui regarde Dieu; de plus par la grandeur de son esprit, par la profondeur de ses pensées, dominant par la liberté de son âme tous directement et indirectement, montrant une grande force physique et étant un homme de bien. C'était là son piédestal pour son pouvoir politique; c'est par là qu'il avait acquis cette importance dans les affaires, c'est là ce qui l'éleva à cette hauteur de gloire et de richesse; c'est pourquoi il avait occupé le premier rang, non seulement aux yeux des Romains, mais aussi à ceux de beaucoup de nations étrangères. Et tous ceux qui étaient avec lui, moururent inébranlables et avec une opinion ferme dans la vertu. Le nombre entier de ces martyrs montait à neuf.

§ 288.—Plus tard, le Sultan, ayant découvert la ruse et la méchanceté de ceux qui l'avaient

persuadé à faire ces exécutions, les chassa de sa présence, en condamnant les uns à la mort, et en privant d'autres de leurs charges et de leurs privilèges. Voilà la punition qui les atteignit bientôt pour leur injustice contre ces hommes ; mais nous allons plus bas y revenir.

§ 289.—Il établit alors comme *éparque* de la ville et des alentours, un homme très intelligent et très apte, qui avait aussi de très bonnes manières, nommé *Souléïman* ; auquel il confia les affaires de la ville en général, et surtout le soin de la *repeupler*, et de prendre cela à cœur. Ayant fait cela, le Sultan retourna à *Andrinople*.

§ 290.—Là arrivèrent les ambassades des *Triballes* (Serviens), des *Illyriens* et des *Péloponnésiens* ; de plus, celles des *Mitylénien*s, celle de l'île de *Chios* et beaucoup d'autres encore. Il les reçut bien gracieusement, faisant des traités avec les uns, donnant et recevant leur confirmation ; accordant à d'autres ce qu'ils demandaient ; remettant à d'autres encore les tributs, enfin faisant quelque bien à tous et en leur adressant des paroles pacifiques.

§ 291.—De même se présentèrent des ambassadeurs du roi des *Perses* et de celui d'*Egypte*, et surtout de *Caraman*, prince des *Ciliciens*, qui témoignèrent leur satisfaction de la conquête qu'il avait faite, et le louèrent de sa bravoure, de ses vertus, et de son zèle pour la nation. Il reçut avec bienveillance leurs témoignages, et les ho-

nora par des présents, entre autres choses précieuses, il y en eut aussi provenant du butin.

§ 292.—Ensuite il disposa des garçons nobles qu'il s'était choisis comme étant de hautes familles. Une partie d'eux fut destinée à l'entourer lui-même et à lui servir de garde du corps; une partie (p. 120) à ses autres services comme pages, car il les admirait pour leur intelligence, pour leurs qualités et pour leur instruction. Ils brillaient par la beauté physique, par leur noblesse innée et par leurs manières ingénieuses; et dans leur moralité, ils se montraient bien supérieurs; car, non seulement ils étaient de familles distinguées et renommées, non seulement la nature les avait comblés de ses dons, mais ils avaient eu aussi leur éducation dans le palais.

§ 293.—De même, il admira la pudeur des *filles*, leurs ornements et leur beauté, et combien elles l'emportaient sur toutes les autres femmes dans tous les attraits.

§ 294.—Dans ces mêmes jours, arriva aussi de la part des îles une ambassade chez le Sultan, laquelle avait envoyé *Critoboulos*, l'Imbriote, le même qui a composé cette histoire; elle lui soumit les îles situées dans la mer Égéeenne, savoir: *Imbros*, *Lemnos* et *Thasos*, îles qui, auparavant, avaient été soumises à l'empereur Constantin. Car les archontes, que cet empereur y avait envoyés auparavant, ayant appris la prise de la ville, et la mort de leur maître, désespérant sur le champ

de tout, s'étaient empressés de prendre la fuite.

§ 295.—Les archontes de *Lemnos* s'étaient enfuis avec les galères italiennes, quand celles-ci, dans leur fuite de la ville, sur leur retour, furent mouiller au cap de Lemnos ; ceux d'Imbros de même avec les vaisseaux ancrés au cap de l'île nommé Céphalos. Les autres habitants des îles voyant que leurs autorités se hâtaient de les abandonner, et ayant peur (p. 121) que la flotte du Sultan ne se dirigeât de leur côté et ne vint s'abattre sur eux (car ils avaient déjà appris qu'elle était retournée à Gallipoli) voulaient tous prendre la fuite.

§ 296.—Et, en effet, beaucoup de Lemniens alors se sont enfuis, c'étaient près de deux cents hommes avec leurs femmes et leurs enfants. Une partie s'est rendue en *Crète*, une partie à *Chios*, et une autre dans l'*Eubée*.

§ 297.—*Critoboulos* donc, voyant et apprenant cela, les engagea à ne pas s'enfuir, les tranquillisant par des espérances fondées, et, en secret, il envoya un homme de confiance à *Chamouza*, le satrape de Gallipoli et amiral de toute la flotte, et il fit avec lui une convention, qu'il ne vienne pas s'abattre avec sa flotte sur les îles, et qu'il ne médite et ne leur fasse aucun mal, tout cela, en le persuadant avec de riches présents, et par son intercession et sa recommandation ; il envoya aussi des ambassadeurs auprès du Sultan, avec eux le prêtre de l'île, qui était co-archonte avec Crito-

boulos sur les habitants de cette île. Cette ambassade avait aussi des présents, devait lui soumettre les îles, et le prier, en même temps, de leur permettre qu'elles restassent occupées de leurs habitants et dans leur administration précédente, qu'elles lui rendraient annuellement les impôts établis, et qu'elles accepteraient le chef qu'il leur donnerait.

§ 298. — Le Sultan les reçut gracieusement, leur accorda ce qu'ils demandaient, et il confia, selon l'ordre observé des temps de l'empereur Constantin, l'île d'*Imbros* à *Palamédès*, éparque d'*Ænos* (p. 122); et *Lemnos* avec *Thasos* à *Dorieus*, Duc de Mitylène; car le hasard voulait qu'alors Dorieus eût aussi envoyé chez le Sultan son fils aîné, et Palamédès y avait mandé un de ses archontes supérieurs, qui était un de ses plus proches parents, l'un et l'autre pour lui demander les îles. Les envoyés de Critoboulos, selon l'instruction qui leur avait été donnée, secondèrent les demandes de ces princes, et, pour leur part, les répétèrent devant le Sultan. C'est ainsi que les îles furent préservées du grand danger qui les menaçait, quand, après la prise de la ville, la flotte était retournée à Gallipoli.

§ 299.—C'était vers ces mêmes jours que le Sultan fit arrêter *Chalil*, un des hommes les plus haut placés et très puissant, le fit jeter dans les fers, et l'ayant trouvé bien coupable il le fit exécuter. On trouva chez lui une masse d'or et d'ar-

gent, et des richesses de tout genre depuis longtemps amassées, soit par ses ancêtres, soit par lui-même. Car il était d'une famille noble parmi les Turcs, et renommé par l'estime, par l'opulence et par son influence. Toute sa richesse fut versée dans le fisc du Sultan, excepté une partie assez grande qu'il laissa aux fils. Cependant il leur rendit tout plus tard.

§ 300.—Il y avait beaucoup de bonnes raisons pour lesquelles le Sultan était irrité contre lui, parmi lesquelles les plus grandes étaient celles-ci : Encore du vivant de son père, il avait été adversaire de Mahomet en beaucoup de choses, et un adversaire très puissant. Quand son père, vivant encore, avait nommé Mahomet maître de tout l'empire, alors, sur les instances de Chalil, il l'avait déposé de nouveau. Puis dans la campagne contre la ville, il avait cherché à en dissuader Mahomet, et, en secret, il avait communiqué toutes les choses aux Romains, s'opposant donc à lui et agissant contre lui. Voilà les raisons qui ont percé dans le public pour son arrestation et son exécution.

§ 301.—Mais il y en avait encore d'autres qui sont restées secrètes.

A sa place le Sultan nomma *Isaac*, homme très intelligent et expert dans les affaires, aussi dans l'art de commander une armée, et très courageux.

§ 302.—Pas longtemps après, *Zaganos* aussi tomba en disgrâce et fut déposé de sa place et de

ses charges. Le Sultan lui rendit aussi sa fille, qu'il avait épousée tout nouvellement, et l'envoya avec elle en Asie, où il leur donna une terre suffisante pour les nourrir.

§ 303.—Il le remplaça dans sa satrapie et dans ses dignités et donna le grand-vizirat à *Mahmout*, beau-frère du Sultan par l'autre fille (de *Zaganos*). C'était un homme qui, d'abord avait été de nation grecque par son père et par sa mère; son grand-père paternel, nommé *Philanninos*, avait même régné (p. 124) sur la Hellade, et porté la dignité de César. Il était doué d'un si bon naturel, qu'il éclipsait non seulement tous ses contemporains, mais encore tous ceux qui avaient vécu avant lui, aussi bien par son intelligence et par sa bravoure, que par sa vertu et par toutes les autres choses brillantes. Il était pénétrant pour découvrir ce qui est nécessaire, et pour le comprendre quand un autre le disait; plus rapide encore à le choisir et l'exécuter; aussi était-il terrible, quand il parlait à la masse, ou quand il la commandait, mais plus terrible encore au milieu des affaires, et quand il fallait, dans l'embarras, trouver une issue; entreprenant, bon conseiller, intrépide, noble, le plus brave de tous; comme il s'est montré dans différentes conjonctures et affaires.

§ 304.—Car, depuis que celui-ci eut la direction des affaires principales du Sultan, il fit prendre à toute cette administration une tournure vers

le mieux, aussi bien par son zèle étonnant et par ses bons conseils, que par la confiance et les intentions pures et sans arrière-pensée pour le prince; il était en toute chose homme d'un naturel meilleur et se démontrait comme tel dans l'exécution.

§ 305.—Le Sultan ayant fait cela à Andrinople, retourna en automne à Constantinople, et en tout fut finie l'année six mil neuf cent soixante et un, la troisième du règne du Sultan.

CRITOBoulos.

VIE DE MAHOMET II,

LIVRE II.

RUBRIQUE

OU

SOMMAIRE DU CONTENU DE CE LIVRE.

Second livre de l'histoire de Critoboulos , renfermant l'occupation d'Ænos ; la guerre contre les Triballes (Serbiens) ; la complète soumission des Triballes et le joug qui leur fut imposé ; puis la prise de Lemnos , de Thasos et de Samothrace (p. 125) par les Italiens ; période de trois années.

VIE
DE MAHOMET II.

LIVRE II.

§ 1.—Le Sultan, étant arrivé à Constantinople, eut surtout à cœur le repeuplement de la ville, et les autres arrangements et soins qu'elle exigeait. Donc, il envoya des ordres et un ban impérial dans tout son empire, d'y transplanter grand nombre, non seulement de Chrétiens, mais aussi des familles de sa propre nation et même des *Hébreux*.

Il fait relever les murs renversés par les canons et les autres du côté de la terre et de la mer.—Bâtisse du palais et de la citadelle de la Porte-d'or.

§ 2.—Ensuite il ordonna de rétablir bien tous les murs renversés par les canons, et là, ou autre part ils avaient souffert par le temps, du côté de la terre et de la mer. Il fit aussi jeter les fonde-

ments de son palais, ayant choisi pour cela, comme nous l'avons dit, le plus bel emplacement de la ville. Il fit aussi bâtir une citadelle forte, autour de la Porte-d'or, là où, autrefois, il y avait le château-fort des empereurs et il voulut que l'on y travaillât avec zèle.

§ 3.—Et il ordonna que les *prisonniers* esclaves romains y fussent employés, chacun recevant par jour six ou plus de pièces (de cuivre). C'était en quelque sorte une prévoyance du Sultan pour ces malheureux, non seulement pour leur entretien et nourriture, mais aussi pour leur rançon; car il les mettait ainsi peu à peu en état de pouvoir de leurs épargnes payer leurs maîtres. Devenus libres, ils pouvaient s'établir dans la ville. C'était même plus, c'était une preuve de la grande philanthropie (p. 126), de la bienfaisance, et de la véritable magnanimité du Sultan.

§ 4.—Il se montra bienveillant pour tout le monde, mais il ne le fut pas moins pour les prisonniers de guerre, dont il eut pitié, et il les honorait et leur faisait du bien tous les jours. Car souvent, quand il sortait de son palais, soit pour visiter la ville, soit pour quelque autre raison, quand quelque part il en rencontrait, il arrêtait sur le champ son cheval, et de sa propre main donnait richement à tous, souvent des pièces d'argent, et même de l'or. Tant il eut miséricorde pour ces malheureux.

Appel de Gennadius et son établissement comme
Patriarche.

§ 5.—C'est dans ces jours-là, qu'il appela aussi *Gennadius*, homme sage et admiré. Car, comme déjà auparavant la renommée de la sagesse, de l'intelligence et de la vertu de cet homme extraordinaire était parvenue jusqu'à lui, il le rechercha aussitôt après la prise de la ville, désireux de voir cet homme et de l'entendre traiter de la philosophie. L'ayant donc fait chercher avec beaucoup de peine, il finit par le trouver à Andrinople, chez un des puissants, gardé dans un de ces quartiers comme prisonnier, mais traité avec distinction. Car son maître, bien que son ennemi, avait reconnu ses qualités.

§ 6.—Le Sultan, l'ayant vu, et s'étant convaincu qu'il n'était pas au-dessous de sa renommée pour la philosophie, pour l'intelligence et pour la vertu, et encore pour la force et la grâce (p. 127) de son raisonnement, il l'admira plus que tout autre, et le traita avec distinction et honneur, lui accordant le droit d'entrée chez lui, la parole libre dans son entretien, et se réjouissant de ses discours, de ses manières et de ses réponses. Aussi lui fit-il de larges et précieux présents.

§ 7.—A la fin, il se décida à l'établir comme

Patriarche et Grand-Prêtre pour les Chrétiens, lui faisant gracieusement don de beaucoup d'honneurs et de privilèges. Il lui donna entre autres le pouvoir, la puissance et le règne dans l'Église comme auparavant il avait été exercé sous les empereurs romains, et il s'entretint beaucoup et à fond avec lui sur la religion et la théologie des Chrétiens, il lui permit de parler en sa présence sans crainte et librement. De même, le Sultan alla chez lui, ayant avec lui ses hommes les plus estimés et les plus savants, et lui rendait par là de grands honneurs. Et il lui montra encore en tant d'autres choses son estime.

§ 8.—Tant il sut révéler la vertu de cet homme, non seulement lui, l'ennemi, mais toute la suite de l'empereur, des chefs et des princes. Et c'est ainsi que par la volonté de Dieu, le Sultan rendit la liberté à l'Église chrétienne, et lui accorda beaucoup de privilèges.

Passage du Sultan en Asie, et règlement des affaires d'Asie.

§ 9.—Le Sultan, ayant ainsi réglé les affaires de la ville, passa en Asie. Arrivé à Brousse il y fit un sacrifice à son père, (p. 128) établit des prix sur son tombeau, qu'il avait érigé avec grande pompe et enrichi de beaux ornements, de monuments très riches et de dons royaux.

§ 10.— Puis il régla les affaires d'Asie. Là où il y avait quelque bouleversement ou révolution parmi les chefs ou parmi les nations, et si quelqu'un cherchait à se rendre indépendant, il mit ordre à tout cela.

§ 11.— Aussi divisa-t-il les satrapies et les départements, et y établit de nouveaux satrapes et préfets, et pour régler et disposer tout cela comme cela lui paraissait le mieux, il employa en tout trente-cinq jours.

§ 12.— Puis ayant nommé éparque (gouverneur-général) de toute l'Asie *Chamouzas*, il retourna à Byzance; où il s'arrêta le temps qu'il fallait pour voir comment les bâtisses avançaient, et pour donner des ordres sur ce qu'il fallait faire, aussi bien dans celles qui étaient entreprises déjà, que dans celles qui étaient encore à faire; puis ayant recommandé de les achever le plus tôt possible, il se rendit dans l'hiver à Andrinople.

Arrivée du Sultan à Andrinople et départ de la flotte avec Janoutzes contre Rhodes, Naxos et les îles environnantes.

§ 13.— Arrivé là, il fait sur le champ venir *Janoutzes*, le nouveau satrape de Gallipoli et l'amiral de la flotte, et lui ordonne d'amener le plus promptement et avec le plus de zèle possible la flotte,

et de se rendre avec elle à *Naxos*, à *Rhodes* et aux îles qui l'environnent, à *Paros*, *Rhénaiia*, *Cos* et aux autres îles de cette mer.

§ 14. — Car tous les autres habitans des îles avaient fait des conventions et des traités avec le Sultan ; les *Rhodiens* seuls n'en avaient pas (p. 129) voulu, et avaient refusé d'en faire. Au contraire ils avaient reçu chez eux les vaisseaux corsaires des Ibériens (Catalans) et des Alains (Espagnols) qui s'y trouvaient à l'ancre, et eux-mêmes, montés sur d'autres vaisseaux, allaient dévaster toutes les côtes des possessions du Sultan. De même les *Naxiens* avaient reçu aussi ces détestables pirates, et, leur ayant fourni des provisions et toutes les autres choses dont ils avaient besoin, avaient aussi fait grand dommage aux possessions du Sultan.

Départ de Janoutzes.

§ 15. — C'est donc contre ceux-là que la flotte eut ordre de sortir. Janoutzes, ayant donc monté et bien armé quatre-vingt vaisseaux de guerre, et un assez grand nombre de vaisseaux de transport et d'autres qui portaient les canons, leva les ancres de Gallipoli, navigua par le canal de l'Hellespont, près d'Aigospotame, et ayant passé Sestos, Abydos, et l'endroit nommé Cynoscéphale, il arriva devant la Dardanie à la bouche du canal.

§ 16.—Ayant passé le petit fleuve *Troyen* et le monument d'*Achille*, il arriva devant Ténédos. Après être resté là deux jours, s'être muni d'eau potable, et avoir rassemblé tous les vaisseaux—car il y en avait quelques-uns qui étaient en retard et qui cherchaient sur cette plage à compléter leur nombre de rameurs nécessaires—il partit la nuit, pour que l'on ne le vit point et que cette nouvelle ne se répandit : car il trouvait bon de venir à (p. 130) l'improviste ; il navigua dans la mer d'*Ægée*, ayant à sa droite les îles *Cyanides* vers la poupe et à sa gauche *Lesbos* vers la proue.

§ 17.—Tout d'un coup, une brise formidable et un ouragan s'éleva, avec des torrents de pluie, des tonnerres et des éclairs, des coups de vent terribles et une obscurité profonde. La mer roula furieuse, et les vagues étaient semblables à des montagnes, comme cela arrive souvent dans la mer d'*Ægée*. ~~~~~

D'abord tous les vaisseaux naviguaient autour du flambeau-signal du vaisseau commandant, en le suivant anxieusement à cause de la nuit, et de la profonde obscurité. Mais lancés sans ordre par l'immense roulement des vagues, par les rafales et le tourbillon des vents, ils tombaient l'un sur l'autre, se brisaient et un grand nombre en fut submergé.

§ 18.—Tous ensemble auraient jeté dans l'abîme le vaisseau amiral, si le pilote, le prévoyant, sur le champ n'eût fait disparaître le flambeau-signal,

et que de cette manière les vaisseaux n'eussent été séparés et amenés de différents côtés dans la mer, devenant le jeu des flots pendant toute la nuit, jusqu'à ce que le jour apparût, et qu'ils fussent portés avec peine à une place quelconque du continent, là où il plaisait aux ondes de lancer chaque navire.

§ 19.— Quelques-uns des vaisseaux, emportés par les vagues, semblaient non loin du rivage, (p. 131) étant brisés sur des écueils et sur des rochers. Quant aux vaisseaux de transport, qui étaient chargés de canons et de machines, abandonnés sans résistance à la force des courans et aux vagues, une partie donnant sur les brisans et faisant côte se brisèrent, et les canons qui s'y trouvaient allèrent au fond de la mer, et une partie ne put se sauver qu'avec peine et bien tard.

§ 20.— Janoutzes, laissé seul avec six vaisseaux, chassés et ballottés toute la journée dans la haute mer, ne réussit que vers le soir à gagner à force de lutte, le port de l'île de Chio, après avoir perdu tout ce qui était sur le pont des vaisseaux. A tel point le danger avait été grand. Là il attendit pendant trois jours ce qui lui était resté de la flotte, il s'arma de nouveau, selon ce qui lui était possible d'avoir, puis il leva l'ancre et fit voile vers l'île de Cos.

§ 21.— Descendu là, il saccagea les terres des habitans de Cos, assaillit et assiégea la ville pendant

trois jours ; mais comme il voyait qu'il ne réussirait pas, il brûla les maisons qui étaient hors de la ville, et après avoir pillé et saccagé tout le reste de l'île et les villages, et après avoir transporté tout le butin sur les vaisseaux, il repartit.

Soumission de Phocée sous Janoutzes.

§22.— De là il se rendit vers *Phocée*, nommée *la nouvelle*, qui appartenait aux Chiotes, et faisant une descente, il s'en rendit maître par composition. Il fit ceci malgré la paix des traités, parce qu'il était furieux contre Chio, de ce qu'il n'y avait pas été bien reçu, quand il était venu s'y réfugier de la tempête, et qu'ils ne l'avaient pas richement honoré par des présents.

§23.— Après avoir dans Phocée tout réglé à sa volonté, y avoir laissé une garnison comme garde, et y avoir enlevé des garçons, il retourna chez lui à Gallipoli et congédia la flotte.

Dans cette tempête Janoutzes perdit vingt-cinq vaisseaux.

§24.— Dans cette tempête le nombre des vaisseaux perdus se montait à vingt-cinq et tous les

vaisseaux de transport périrent de même. Pour cette raison le Sultan devint encore plus furieux contre lui, et voilà pourquoi, quelques autres raisons venant se joindre, il le fit exécuter bientôt après. Ainsi finit cette excursion navale.

—

Raisons pour lesquelles il prépare une expédition contre le Roi (despote) des Triballes (Serviens).

§ 25.—Le Sultan en passant l'hiver à Andrinople, prépara une grande armée contre les Triballes (Serviens). Car il avait appris que là il se tramait quelque chose contre lui. On disait que le Despote des Triballes, contrairement aux traités, était en pourparlers et en communication secrète avec le Roi des Péoniens (*Hongrois*), et qu'il faisait des conventions avec lui, afin que celui-ci, s'étant bien armé et ayant passé l'Ister (*Danube*), fit une incursion dans les possessions du Sultan, tandis que lui s'y jetterait de même.

§ 26.—Ce ne fut pas la seule cause ; mais il s'acquittait bien à contre-cœur et avec mauvaise volonté de la prestation de son tribut, inventant toujours des prétextes et des retards mal fondés.

Cela irritait d'autant plus le Sultan qu'il y vit un nouveau témoignage que le prince cherchait à bouleverser les traités.

=====

Position de la Servie.

§ 27.—Du reste, il y eut encore une raison plus grande qui portait le Sultan à faire la guerre au prince des Serviens : c'était la nature du terrain puisqu'il offrait une position excellente pour pousser énergiquement ses expéditions (p. 133) contre les Péoniens (Hongrois) et contre les Daces (Roumains), de sorte qu'il pourrait facilement de là faire des excursions dans leur pays. Car la Servie a une position favorable en Europe ; elle commence à la haute Mésie et au mont Haimon (Balcan) s'étendant jusqu'à l'Ister (le Danube) et elle est séparée par le fleuve des royaumes des Daces et des Péoniens.

Sur l'Ister (Danube).

§ 28.— Car l'*Ister* (Danube) est le plus grand des fleuves de l'Europe. Il prend son origine aux montagnes des Celtes (Germaines), parcourt leur pays, et ensuite il baigne les terres des Péoniens, des Daces et de beaucoup d'autres peuples, et, en traversant tant de terres, il s'accroît continuellement par les affluens qui réunissent leurs eaux avec lui, finit au pays des Gètes et des Scythes, et trouve ses embouchures dans le Pont-Euxin (Mer-Noire).

§ 29. — Son bassin renferme en lui beaucoup d'autres peuples très guerriers, et entre eux aussi ceux des Péoniens et des Daces, comme nous venons de le dire, avec lesquels les Triballes continuent, les longeant dans une grande étendue. Et la Servie a aussi beaucoup de belles villes dans l'intérieur, et des citadelles bien fortes sur toute la rive du fleuve. C'est surtout pour cette dernière raison qu'il a paru au Sultan qu'il fallait s'en emparer, et se rendre maître des forteresses situées sur la rive du fleuve, afin qu'il fût maître du passage de ces fleuves et, toutes les fois qu'il le voudrait, il pût le franchir pour entrer dans les pays voisins, tandis que lui-même pourrait empêcher ceux-ci de passer (p. 134) dans le sien.

Sur la terre des Triballes ; qu'elle produit tout, et qu'elle suffit à elle-même pour tous les biens.

§ 30. — Encore la bonté du terrain ne fut-elle pas sans influence sur la résolution du Sultan : car elle est douée de tous les avantages. La terre y est très fertile et capable de tout produire, en abondance, aussi bien en céréales qu'en arbres. Elle a aussi des troupeaux, c'est-à-dire des brebis, des porcs, des vaches et de beaux chevaux en grande abondance, et beaucoup d'autres animaux mangeables et utiles, apprivoisés et sauvages ; elle en offre des

racés distinguées et produit tout ce qu'il faut pour leur nourriture.

§ 31. Mais ce qui forme son plus grand bien et ce par quoi elle surpasse de beaucoup toutes les autres terres, c'est qu'elle offre, comme d'une fontaine, de l'or et de l'argent, et partout où l'on creuse, se présentent des éjections d'or et d'argent en grand nombre et très belles, meilleures même que celles Indes; circonstance par lesquelles le gouvernement des Triballiens était bienheureux et bien orgueilleux de sa richesse et de son pouvoir, et devint même un royaume qui renfermait beaucoup de grandes villes et même de très opulentes. Il y avait aussi des châteaux bien forts et difficiles à prendre, et son catalogue de soldats et de troupes était très ample, comme celui de ses belles armes.

§ 32. — Le pays avait les plus braves habitans, et nourrissait une jeunesse nombreuse et aux belles formes. Il était admiré, renommé, et même envié. Par suite, il avait non-seulement beaucoup de de voisins qui l'aimaient, mais aussi (p. 135) d'autres qui cherchaient à s'en emparer.

§ 33. — Déjà Murat, le père du Sultan, avait envahi la Servie auparavant, en y faisant une incursion avec une troupe assez grande et puissante; et il se l'était soumise complètement, après avoir pris les villes et les forts, aussi bien ceux qui étaient situés à l'intérieur que ceux qui se trouvaient sur les rives du Danube, partie par l'assaut, par la force et par les armes; partie par reddition

sans combat, et il l'avait conquise entièrement, ayant forcé le Despote George, (le texte du corrigé de Critoboulos met par erreur Lazarus) à s'enfuir en Péonie.

§ 34.— Quelque temps s'étant passé après cette conquête, le Sultan eut pitié du Despote (son beau-frère) et s'en repentit, d'un côté par son doux naturel, d'un autre côté sur les prières des amis : car il était pour ses sentimens et pour ses manières un homme de bien. Il jugeait encore qu'il serait favorable d'avoir dans la personne du Despote un allié zélé et un véritable ami, en lui faisant volontairement un grand bien, surtout dans les guerres contre les Péoniens et les Daces, dont il avait été longtemps le voisin, dont il connaissait le mieux le pays et les mœurs, et qui lui-même, en général était un homme noble et brave à la guerre. Il lui rendit donc son pays et le gouvernement, en ne le privant de rien ; au contraire il lui donna de plus encore du sien, sans qu'il en reçût des otages ; il accepta seulement les tributs usuels, ordonna même de les diminuer, le lia par serment (p. 136) et l'investit du gouvernement.

§ 35. — George (le corrigé de Critoboulos met malencontreusement toujours Lazare), rentré ainsi de nouveau dans son pays et ayant bientôt gagné en puissance et gouverné avec fermeté, était soumis et au père du Sultan et au Sultan Mehemet lui-même jusqu'à un certain temps, et payait le tribut annuel.

Ensuite pourtant, comme je l'ai déjà dit, celui-ci changea follement de disposition, et, tendant à de nouvelles choses, non-seulement ne paya pas volontiers le tribut, mais s'allia aussi avec les Péoniens et avec les Daces, contre les traités existant avec les Sultans.

§ 36.—Le Sultan ayant découvert cette intrigue, s'irrita et résolut de faire une grande campagne contre lui.

S'étant donc bien préparé pendant l'hiver, quand le printemps arriva, il partit d'Andrinople avec toute son armée, cavalerie et infanterie ; sa marche se dirigea par l'intérieur ; il traversa la Thrace et la Macédoine ; dans son train il y eut assez de canons et des armes en grande masse.

§ 37.—Son armée était, comme l'on disait, de 50,000 chevaux et son infanterie était bien plus considérable.

Arrivé (p. 137) dans une semaine en Mysie et et au mont Haimon où il fallait passer, il les franchit sans perte avec toute son armée, et en continuant son chemin, il arriva dans trois jours aux frontières des Triballes (Serviens).

—

Incursion du Sultan dans les terres des Triballes, pillage du pays et conquête des châteaux-forts.

§ 38.—Et il envahit le pays et en livra au pillage une grande partie ; il s'empara aussi d'un grand

nombre de châteaux-forts, partie par force et par surprise, partie après les avoir assiégés. Ayant employé à cet envahissement et à ce pillage en tout vingt-cinq jours depuis son entrée dans le pays, il arriva à une ville bien fortifiée et très opulente nommée *Novoprobe* dans la langue des Triballes et où il y a les plus riches mines d'argent et d'or.

Siège de Novoprobe.

§ 39.— Et là le Sultan dressa un camp. Puis il commença par entrer en pourparlers avec ceux de la ville, les engageant à se soumettre par convention et leur proposant de lui rendre la ville et eux-mêmes sous la condition acceptée et confirmée qu'ils y resteraient saufs avec femmes, enfants et tous leurs biens, et sans souffrir aucun mal sous les mêmes lois qui les avaient régis auparavant, qu'ils lui payeraient les mêmes impôts qu'ils avaient payés auparavant à leur (p. 138) prince, et qu'ils vivraient en paix dans toutes les autres choses.

§ 40.— Mais comme cet essai n'aboutit à rien, les habitans ne le voulant absolument pas, il sacagea et rasa sans retard les alentours, puis il commença le siège, en enfermant la ville avec son armée palissadée et en faisant jouer les canons.

§ 41.— De son côté, Lazarus, le prince des Tri-

balles, ayant appris la grande invasion du Sultan, la prise des châteaux-forts, et le siège de Novoprode, fut bien attristé de ces faits, et ne savait du tout que faire et quelle résolution prendre.

§ 42. — Pourtant, autant que cela lui était possible, il eut soin de ce qui lui restait de châteaux-forts, et il fit sauver les hommes, les femmes et les enfans des endroits inférieurs, soit dans les châteaux-forts, soit dans des sites montagneux. Aussi y fit-il transporter les troupeaux, et tous les autres biens ou meubles et il fortifia le reste du pays.

Passage de Lazarus dans la Dacie et son séjour
dans ce pays.

§ 43. — Lui-même, après avoir mis une garnison suffisante (p. 139) et un commandant très fidèle dans *Sémendria*, et après y avoir fait ramasser les choses nécessaires et ce qu'il croyait suffire pour un long siège, il passe l'Ister avec ses femmes, ses enfans et ses biens, et avec quelques-uns de sa suite.

Ambassade de Lazarus envoyée au Sultan.
Traité du Sultan avec lui.

§ 44. — Arrivé dans le pays des Daces et des Péoniens, il y resta quelque temps. Cependant

bientôt il réfléchit qu'il valait mieux envoyer une ambassade au Sultan, et essayer s'il n'y avait pas une possibilité quelconque de traiter avec lui et d'avoir sa paix avec lui. Choisisant donc parmi les hommes distingués de sa suite les plus intelligens et les mieux instruits, et mettant en leurs mains des présents en grand nombre et très riches, d'or et d'argent, et de plus, le tribut ordinaire qu'il devait, il les fit partir.

§45.— Ceux-ci, étant arrivés auprès du Sultan, lui remirent les présents et le tribut, puis ils lui déclarèrent ce que le prince leur avait dit. Le Sultan les reçut avec beaucoup de bonté, et s'entretint avec eux affablement (p. 140) et en parlant paix avec eux; il fait un traité avec eux, leur donne sa foi et la reçoit; savoir, que le Sultan garderait les châteaux-forts qu'il avait déjà pris et la terre qu'il s'était soumise par l'épée; que sur tout le reste règnerait leur prince, en donnant par an un tribut un peu moindre de celui qu'il avait payé auparavant, et qu'il livrerait, comme vassal, un nombre de troupes fixé, dans les campagnes que ferait son suzerain, le Sultan.

Reddition de Novoprode au Sultan.

§ 46.— Car déjà la ville de Novoprode assiégée, ne pouvait plus résister au long siège dont elle

souffrait déjà depuis quarante jours, et une grande partie des murailles avait été renversée par les canons ; elle s'était donc rendue au Sultan par composition, d'après laquelle tous ceux qui s'y trouvaient n'auraient aucun mal à souffrir, mais y resteraient avec femmes et enfans et avec tous leurs biens en habitant dans la ville et en cultivant la terre autour.

§ 47.— Ayant donc, ainsi que nous venons de le dire, fait les traités avec les ambassadeurs, ayant donné et reçu la foi et les ayant honorés et régelés de présents précieux et traités avec des paroles affables et gracieuses, il les congédia. Ceux-ci, retournés chez leur prince Lazare, lui annoncèrent ce qu'ils avaient fait.

§ 48.— Lazare, ayant réussi au delà de son espérance dans cette convention, car il avait à peine pu s'attendre à pareille chose, et il ne pensait nullement qu'il était encore possible que le Sultan voulût d'un arrangement, surtout après avoir assemblé une si grande armée, un si grand train, et fait une si grande dépense pour la campagne ; il eut donc une joie inexprimable de la paix ; et il ne fit aucun cas de ce qu'il venait de perdre ; se réjouissant de ce qui lui était resté ; car il avait cru déjà tout perdu.

Retour de Lazarus dans son propre pays.

§ 49.— Prenant donc sur le champ avec lui sa femme et ses enfans et tout le reste de ses effets, et franchissant l'Ister, le Despote retourna dans son propre pays.

§ 50.— Le Sultan ayant bien rétabli tous les châteaux-forts, laissé une garnison suffisante dans le pays, établi comme satrape du pays *Ali*, homme brave et noble, et ramassé un très grand (p. 42) butin pour lui et pour l'armée, il retourna à Andrinople.

§ 51.— Car déjà l'été était passé. Et étant resté peu de temps à Andrinople, et y ayant établi un personnage de sa suite (comme gouverneur), il arriva, quand on était déjà au milieu de l'automne, à Byzance (p. 143) pour y passer l'hiver, et l'an six mil neuf cent soixante et trois depuis la création du monde, et la cinquième année du règne du Sultan était fini.

§ 52 — Arrivé dans la ville, il trouva son *palais* brillamment fini, de même la *citadelle de la porte d'or* et tous *les murs de la ville* bien rétablis. Très content de ce qui avait été construit et ayant fait aux directeurs des travaux de riches présents en argent, en habits et en autres choses, il leur ordonna de relever et de rétablir le plus vite possible les *ponts* des golfes d'*Athira* et de *Rhegium*, qui avaient

souffert par le temps et s'étaient écroulés, de même les *autres chemins* qui conduisaient à la ville, là où ils étaient dangereux et difficiles à passer, en les égalisant et les nivelant au moyen de chaussées de pierres de taille et d'autres pierres ; afin que l'on pût facilement et sûrement y passer.

§ 53.—Ce ne fut pas tout ; il y fit bâtir des *caravanserais* publics et des lieux pour l'arrêt et pour le repos des voyageurs et de ceux qui se rendaient dans la ville.

§ 54.—Aussi, ordonna-t-il de faire un marché (*Bazar*) très grand et très beau au milieu de la ville, tout près du palais, qui fût en dehors assuré par des murailles les plus fortes, et divisé dans l'intérieur par des portiques très grands et très beaux ayant la toiture formée de briques cuites et ornée de pierres brillantes (par la porcelaine).

§ 55.—Aussi fit-il construire des *bains* brillants et riches, et introduire abondance d'eau de de- hors dans la ville par des *aqueducs*. Il ordonna encore de faire beaucoup d'autres choses pareilles pour l'usage, l'ornement et l'utilité de la ville et pour le service des habitans et leur consolation.

§ 56.—Mais avant tout, il s'occupa de repeupler la ville, et de la remplir de nouveau d'habitans, tout-à-fait comme elle l'avait été auparavant. Il les fit rassembler de toutes parts, de l'Asie et de l'Europe, et les transplantait dans la capitale, avec le plus grand soin et zèle. Cette nouvelle population était de toutes les nations en général, mais

principalement des *Chrétiens*. Tant était imposant l'amour qui avait saisi son âme pour repeupler la ville et pour lui rendre son antique opulence.

Voir les raisons pour lesquelles le Sultan
envahit *Ænos*.

§ 57.—Quand il en était là, au milieu de l'hiver, on lui annonça que *Dorieus* le prince d'*Aïnos* et des îles d'*Imbros* et de *Samothrace*, nouait des intrigues, et cherchait à riper les conventions et les ordonnances de son prédécesseur. Car son père *Palamède*, étant mort avant peu, avait établi dans son testament que *Dorieus* et la veuve de son frère avec ses enfants hériteraient à parties égales de tout ce qu'il possédait, de même les principautés ; il avait même, dans le testament, fixé la plus grande part à la veuve et à ses fils, parce que, de droit, les principautés auraient dû échoir à son mari défunt, plus âgé que *Dorieus*.

§ 58.—Aussi le père lui avait déjà, de son vivant, donné le gouvernement de toutes ses possessions, ne déclarant *Dorieus* que comme seulement maître de ses possessions dans l'île de Lesbos. Mais celui-ci, méprisant le droit et le testament de son père et même sa propre sûreté—car il aurait mieux agi pour son propre compte, s'il avait observé la justice vis-à-vis des fils de son frère et de leur mère—

chassa injustement cette femme et ses enfants, et s'empara de toute leur fortune et de toutes les possessions en terres ; ne laissant rien du tout, ni aux enfants ni à leur mère.

§ 59. — Celle-ci trouvant cette action terrible, et ne pouvant supporter d'avoir été privée de son domaine essaya d'abord, par des remontrances, à faire fléchir l'égoïsme et l'ambition de l'usurpateur, soit en y recourant en personne, soit par des hommes habiles et intelligens du pays et surtout par des parents auxquels la question de la principauté ne devait pas être sans grand danger.

§ 60. — Ceux-ci l'ayant abordé avec douceur, lui avaient conseillé de ne rien retrancher des dispositions testamentaires du père, de ne pas vouloir priver du gouvernement la femme et le fils de son frère, et de craindre (p. 146) la vengeance divine, qui veille partout pour juger les actions des hommes et qui découvre ceux auxquels l'on fait tort, et ceux qui le font ; l'entraînement des puissans vers telles choses, et ajoutant que cette vengeance est impitoyable et inévitable.

§ 61. — « Car » firent-ils, « ceux auxquels on a fait injustice, ne pourront supporter de rester en repos et sans se plaindre, mais ils chercheront en toute manière à parvenir à leur propre droit, ils porteront plainte contre vous chez le Sultan, lui débitant ce qui est permis et ce qui ne l'est pas. Et regardez bien, comment cette affaire finira. Mais si vous avez quelque souci de vous ou de nous,

et pour toute la principauté, laissez-vous persuader par ceux qui conseillent ce qui vaut le mieux pour nous, et partagez les biens et la principauté avec les fils du frère et sa veuve, leur cédant ce qui est juste. Et c'est ainsi que vous prendrez la décision la plus convenable et que vous ferez le mieux pour vous et le plus utile pour nous tous ; et vous jouirez pour le reste d'un gouvernement paisible et sans danger dans la partie qui vous est échue en partage. »

§ 62.— Bien qu'ils lui eussent représenté très souvent ceci et autres choses encore, ils ne le persuadèrent point ; et la mère, renonçant à toute espérance de ce côté, s'enfuit vers le maître, et lui envoya comme messenger et suppliant, son *oncle maternel*.

§ 63.— Celui-ci arriva, le cœur attristé et excité par une juste rage, voulant en même temps combattre l'auteur de l'injustice au risque de perdre tous ensemble la principauté, comme il est aussi arrivé ; il parla beaucoup au Sultan contre Dorieus, et dit que cet usurpateur était malintentionné contre le Sultan, et cherchait à briser avec lui (p. 147), qu'il s'était entendu avec les Italiens, qu'il s'armait, qu'il prenait à sa solde des gardes et qu'il voulait envoyer des garnisons dans Ænos et dans les îles (voisines) ; et que bref il s'occupait à se soustraire au Sultan, « Et », dit-il, « s'il n'est pas promptement empêché, il exécutera ce qui lui tient à cœur ! »

§64.—Ayant dit ceci et beaucoup d'autres choses pareilles, il mit la rage et la fureur dans l'âme du Sultan; de sorte qu'on ne pouvait plus le retenir. Le Sultan jugeait du reste qu'il n'était plus temps d'attendre; et il ne croyait pas devoir négliger la question d'Ænos, ville de grande importance, pour beaucoup de biens, mais surtout pour ses grands revenus pour sa position favorable et pour la bonté de son terrain.

§ 65.—Car, dans l'antiquité, Ænos était une ville très grande des Eoliens, elle était bien orgueilleuse pour sa gloire, pour ses richesses, et pour son pouvoir, car elle dominait toute la plage avoisinante et même quelques-unes des îles. Elle est située dans la plus belle partie de la Thrace et de la Macédoine, ayant vers le midi, la mer Ægée, et les îles d'Imbros, de Lemnos et d'autres, jouissant des revenus de leur commerce.

Sur le fleuve Euros (Hébrois).

§66.—Du côté du Nord, elle a le fleuve Euros (Hébrois), qui, ayant ses sources dans la haute Mésie, aux montagnes du Hæmon, parcourt l'intérieur de la Thrace et de la Macédoine, (p. 148) se dirigeant toujours vers le midi; après s'être un peu avancé, il passe auprès d'Andrinople, devient grand et navigable et reçoit d'autres fleuves, qui se jettent

dans lui, le *Contaësdos*; l'*Agrianès* et le *Téaros*.

§ 67.—Lequel *Téaros*, ayant ses sources dans la montagne voisine entre Heraïon et Apollonie, c'est-à-dire, celle qui est située sur le Pont-Euxin, sources jaillissantes d'un rocher, roule les eaux les plus belles, les plus potables et aussi les plus utiles, entre toutes les autres, comme en témoignent non-seulement ceux qui demeurent aux sources, mais aussi ceux dont il traverse le pays.

Donc cet *Euros* avançant ainsi près de *Doriscos* qu'il baigne, va se jeter avant le golfe d'Aenos dans la mer *Ægée*.

§ 68.—Il nourrit beaucoup d'espèces de poissons, grands et petits et gras. Il donne aussi aux habitants de la ville la faculté de faire le commerce avec des vaisseaux de transport, aussi bien dans l'intérieur que dans quelques-unes des villes qui lui sont voisines.

§ 69.—Il y a aussi devant la ville des lacs tout autour d'elle qui en font une espèce de presqu'île; mais surtout *un lac grand* qui communique avec ceux-là, et est situé derrière la montagne, devant la ville, vers le vent du Nord, il se nommait *Steatoris* dans l'antiquité. Tous ces lacs nourrissent aussi un grand nombre de (p. 149) poissons et de troupeaux, de vignes et d'autre volailles mangeables, qui vivent sur les lacs et les fleuves. De tout cela, autrefois, déjà la ville avait grande abondance, et aujourd'hui encore elle jouit de ces avantages.

§ 70.—Mais le plus grand avantage, et en quoi

elle l'emporte immensément sur presque toutes les villes avoisinantes, par les importations et les gains; c'est le *sel* qui s'y gagne le plus copieusement et en plus grande beauté, et en le transmettant et fournissant à toute la Thrace et à la Macédoine, elle ramasse le plus d'or et d'argent, comme si elle en avait des fontaines.

**Sur la ville d'Ænos; comment elle était
au commencement grande.**

§ 71.—C'est ainsi que cette ville, dès l'origine, était opulente et avait des richesses en abondance, mais elle gagna aussi grande gloire et grand pouvoir, et se trouva florissante et ornée de beaucoup d'autres biens. Mais avec le temps, cette ville, de même que les autres cités grecques, tomba, fut détruite et resta longtemps inhabitée.

§ 72.—Plus tard, par la bonté du terrain, une partie d'elle fut rebâtie et repeuplée sous les Empereurs romains, c'est-à-dire celle près du port, qui jadis avait été l'Acropolis, et peu à peu augmentant, elle devint de nouveau une ville renommée et opulente, ayant des habitants actifs et ornée de tous les avantages.

§ 73.—Le gouvernement d'elle échut, il y a maintenant environ cent cinquante ans, à un italien noble et puissant, nommé *Gatélioutzos*,

l'empereur des Romains (p. 130) lui ayant donné sa sœur pour *femme* avec *Ænos* et *Mitylène* comme dot.

§ 74. — Celui-ci la fit florir dans la suite des temps, et en tout augmenta son importance ; et la principauté resta dans la famille par succession, jusqu'à la 4^e génération, c'est-à-dire jusqu'à *Palamède* et son fils *Dorieus*, auxquels, à la fin de nos jours, les Sultans l'ont enlevée entièrement.

§ 75. — Car ces princes et leurs ancêtres ont payé tous à ceux du Sultan et à lui-même, depuis que les Turcs sont passés en Europe et qu'ils ont soumis toute la Thrace et la Macédoine, un tribut annuel des deux (tiers?) parties des revenus des salines, et des autres rendemens annuels, jouissant eux-mêmes du reste, selon la permission accordée par les Sultans, avec le gouvernement de la ville. Car il ne dépendait que des Sultans de leur enlever tout, quand ils le voulaient, comme ils l'ont aussi fait maintenant. C'est là leur origine.

—

Départ de Jonouzès avec la flotte de Gallipoli contre *Ænos*.

§ 76. — Sur l'ordre du Sultan, Jonouzès arma promptement dix galères, partit de Gallipoli et arriva le premier jour à Elaious. Puis, doublant le Chersonèse, il passa la nuit devant le golfe de Mélas et jeta l'ancre au cap nommé Pacheia, un

peu plus haut qu'Ænos, où l'on dit que Xerxès, quand il fit la campagne (p. 151) contre les Hellènes, a fait tirer à terre ses vaisseaux mouillés et faisant eau, pour les recalfatrer, et qu'il a mesuré (compté) toute son armée à *Doriscos*. Le lendemain, à la pointe du jour, Jonouzès navigua vers le port d'Ænos.

Expédition terrestre du Sultan contre Ænos.

Voir l'étrange chose.

§ 77.— De son côté, le Sultan Méhémet, prenant avec lui toute la garde impériale et deux régiments de cavalerie, partit par terre, au milieu d'un hiver le plus rigoureux ; car c'était l'hiver dans son plus fort, qui semblait vouloir empêcher l'expédition, par la neige, par la gelée, par des rafales irrésistibles du vent du Nord ; de sorte que beaucoup d'hommes de l'infanterie moururent enterrés dans la neige déjà dans les faubourgs de Constantinople et ainsi de suite dans tout le chemin, et qu'un assez grand nombre eurent les extrémités roidies par la gelée, perdirent ainsi le nez, les oreilles, ou d'autres parties du corps exposées à la gelée rigoureuse.

§ 78.— Néanmoins, malgré cet hiver rigoureux, malgré le froid, malgré la neige, étant parti de la ville, il arriva le quatrième jour à *Kypsella*, maintenant grand bourg, autrefois ! ville renommée,

éloignée de la mer d'Ænos environ de cent stades.

§ 79.— Mais ceux de la ville d'Ænos, voyant du côté de la mer arriver dans le port la flotte et apprenant que la grande expédition du Sultan était déjà arrivée à *Kypsella*, furent tout-à-fait déconcertés de ce qui les menaçait (p. 152), et n'en pouvant point comprendre la cause, désespérant de tout, et ne sachant que faire et quel parti prendre, car ils croyaient qu'ils étaient perdus avec femmes et enfants, attaqués qu'ils étaient du Sultan par terre et par mer.

§ 80.— Leur prince *Dorieus* n'y était pas présent alors, s'étant par hasard rendu peu auparavant à Samothrace pour y passer l'hiver.

Toutefois, dans leur perplexité, ils choisirent quelques hommes des plus honorés parmi eux, avec pouvoir de remettre eux et leur ville entre les mains du Sultan, à condition qu'il ne leur fût fait aucun mal.

§ 81.— Le Sultan, quand ils se présentèrent, les reçut avec bonté, s'entretint avec eux paisiblement, et leur ayant accordé quelques-unes de leurs demandes, les renvoya ; et il les fit accompagner par Machoumout Pacha pour prendre la ville. Le lendemain il y arriva aussi lui-même.

Etant entré dans le palais de *Dorieus*, il y enleva toutes les richesses en or, en argent, et en autres objets ; de même il butina les maisons de ceux des riches qui tenaient au parti de *Dorieus* et qui l'avaient accompagné.

§ 82. — Après avoir passé trois jours dans la ville, et y avoir réglé tout, selon son plaisir, il choisit cent cinquante garçons parmi les familles distinguées. Il y établit comme archonte *Morat*, homme intelligent et de bonnes manières (p. 153), puis il retourna dans la ville d'Andrinople.

Comment Jonouzès donna à Critoboulos l'île d'Imbros
et en chassa les harmostes de Dorieus.

§ 83. — Jonouzès, après avoir envoyé un vaisseau pentecontère à *Samothrace*, pour y prendre Dorieus, singla lui-même vers *Imbros*, pour y régler les affaires et en chasser les gouverneurs nommés par Dorieus ; cependant, la véhémence du vent l'empêcha de mouiller dans le port ; et il navigua vers le cap de Céphalos, au Sud de l'île d'Imbros, qui était moins fouetté par les ondes et offrait une mer plus calme. De là il envoya un messenger qui appela vers lui Critoboulos, et il lui donna toute l'île et les châteaux-forts à gouverner et à garder.

§ 84. — Lui-même (Jonouzès) fit prisonniers les harmostes de Dorieus, et s'en retourna chez lui à Gallipolis.

§ 85. — Quant à *Dorieus*, il ne sortit pas de *Samothrace* dans la pentecontère, et ne se rendit pas à Jonouzès, probablement par crainte de lui. Mais

il s'embarqua sur la plage de son île et se rendit à *Ænos*, et de là à *Andrinople*. Ensuite il se présenta devant le Sultan, qui le reçut avec affabilité et amicalement; et après avoir obtenu son affection, il lui fut de nouveau accordé comme propriété *Imbros*, *Lemnos* et *Samothrace*.

§ 86. — Cependant Jonouzès en voulait à Dorieus de ce que celui-ci ne s'était pas rendu à son ordre, pour que lui, Jonouzès, le présentât au Sultan, et il regardait cela comme un mépris de sa personne.

Pour s'en venger (p. 184), il envoya en secret, quand Dorieus était encore à *Andrinople*, chez le Sultan, un messenger, qui avait mission de dire qu'il ne fallait pas rendre les îles à Dorieus, homme mal intentionné, et dont les insulaires ne voulaient pas; que c'était le seul moyen de l'empêcher de comploter encore dans les îles et qu'il valait mieux lui donner quelque terre à l'intérieur pour son entretien.

Sur Dorieus.

§ 87. — Le Sultan se laissa persuader et conserva les îles pour lui; mais il lui donna les terres autour de *Zéchna*, comme usufruit.

Dorieus s'y rendit, il est vrai, et y passa peu de temps; mais ensuite il s'enfuit à *Mitylène*, de là il passa à *Naxos*, et ayant épousé dans l'île de

Téas, la fille d'un homme puissant, il y resta auprès d'elle.

Le Sultan prépare une armée et une expédition
contre Belgrade.

§ 88.— Le Sultan, pendant l'hiver à Andrinople, avait rassemblé une grande armée, et avec les canons qu'il possédait en avait fait fondre d'autres en plus grand nombre et plus forts encore, et il avait fabriqué des armes et recueilli tous les autres objets nécessaires pour la guerre. Néanmoins, il en avait caché le but, et personne ne savait où il dirigerait cette expédition. S'étant ainsi bien armé, et selon qu'il jugeait à propos, dès l'arrivée du printemps, il partit d'Andrinople, et passa par l'intérieur, c'est-à-dire par la Thrace et par la Macédoine, vers la haute-Mésie et les passages du mont Haimos, terrain qui se nomme aujourd'hui celui de Sophia.

Voir les fortifications de Belgrade.

§ 89.— Ayant franchi ces passages, il entra dans (p. 155) la terre des Triballes et l'ayant saecagée et soumise pour la plus grande part, il arriva devant Belgrade, ville des Péoniens, sur les côtes de l'Ister, ville plus que toute autre fortifiée et défendue, ou

plutôt impossible à prendre, aussi bien à cause de toutes ses autres fortifications, que par les deux fleuves qui, de deux côtés, la renferment; car c'est d'un côté que l'Ister la baigne vers le nord, et, du côté du midi, c'est la Save qui va se jeter dans l'Ister. C'est là qu'elle est inaccessible par ses côtes élevées et à pic, par le grand courant et les profondeurs des eaux, qui se retournent en sens contraire.

§ 90.— Quant au côté qui regarde vers la terre, où elle serait le plus accessible à l'attaque et où les canons peuvent jouer, là elle est aussi défendue par un double mur, haut au delà de tous les autres, et par un fossé très profond, marécageux et rempli d'eau. Elle avait aussi alors une garnison suffisante de Péoniens, guerriers cuirassés de pied en cap; tant c'était une place difficile à prendre.

Siège de Belgrade.

§ 91.— Là donc le Sultan dressa son camp, entourra de palissades la ville, et y ayant établi ses canons, il en fit le *siège*.

Fuite de Lazaros chez les Daces.

§ 92.— *Lazaros*, le Despote des Triballes, quand il apprit l'apprêt et la marche du Sultan (p. 156)

dans ses terrains, s'empressa de franchir l'Ister et de s'enfuir avec ses femmes, avec ses enfans et avec tous ses biens dans la Dacie, et il y resta pour attendre la fin de cette guerre.

Voir !

§ 93.— Le *Sultan*, continuant le siège, ébranla une partie des murs avec les canons, et en renversa une autre complètement. Avec une autre division de son armée il combla le fossé, afin que pour les hommes fortement armés le passage et l'assaut des murs fût plus facile. Et le grand nombre des bras fit bientôt accomplir cette tâche.

§ 94.— Ceux qui étaient dans la ville, se défendirent bien bravement, formant des palissades et des abris de toutes sortes de matières, des pierres, de bois et autres, qu'ils placèrent aux parties renversées des murs; et ils creusèrent encore un fossé profond du côté intérieur, se servant de la terre pour élever bien haut un autre boulevard, et inventant mille autres manières de se défendre. Toutefois, on ne leur laissa pas le temps de finir : car les pierres lancées par les canons, abattirent et éparpillèrent tout ce que l'on ramassait et renversaient toujours le mur.

§ 95.— *Jean*, le Duc des Péoniens et des Daces, campé de l'autre côté de l'Ister, vis-à-vis de la

ville, avec quatre mille hommes pesamment armés, observa ce qui se faisait; quand il vit que le mur était renversé, que le fossé était comblé entièrement, que l'assaut était imminent dans toute sa force, et que cet assaut se ferait par le Sultan avec toute son armée (p. 137), de peur que la ville ne tombât par la force des armes dans un tel assaut, il passa en secret avec ses Hoplites le fleuve, entra dans la ville et attendit tranquillement sans que personne du dehors ne se fût douté de son passage.

§ 96.— Le Sultan, voyant que tout était prêt, que le mur était abattu jusqu'aux fondemens, que le fossé était comblé, et que tout le reste était préparé pour le combat sur les murailles, crut ne plus devoir attendre ni ajourner l'assaut, mais devoir attaquer la ville avec toute son armée et toutes ses forces.

§ 97.— Ayant donc bien disposé son armée entière, il commença par les louer pour la bravoure qu'ils avaient montrée jusque-là, les harangua ensuite pour les exciter au combat, les instruisit sur ce qu'ils avaient à faire et les exhorta à se montrer comme vaillans guerriers. Puis, lui-même se mit à leur tête et les conduisit vers les murs.

Assaut du Sultan contre la ville, et combat acharné.

§ 98.— Alors les soldats, en courant et en pous-

sant des cris formidables, se précipitèrent vers les parties renversées du mur, ayant le Sultan à leur tête, et, en l'escaladant, ils combattirent vaillamment, cherchant à forcer l'entrée.

§ 99.— Mais les Péoniens les reçurent avec courage, combattant les assaillans, et s'opposant à eux noblement. Là on se heurtait, on s'entreuait, comme cela arrive dans un combat de mêlée et devant les yeux du prince ; les uns cherchant à forcer l'entrée par les murs et à s'en rendre maîtres (p. 158), et les Péoniens à repousser ceux-ci et à conserver la ville.

§ 100.— Et à la fin, ceux du Sultan l'emportèrent et montèrent courageusement sur les murs, et là, continuant le combat avec acharnement, ils forcèrent les assiégés à prendre la fuite, les poussant dans l'intérieur, s'y jetant eux-mêmes et les poursuivant sans ordre et sans commandement, en massacrant tout sans pitié.

Voir Jean qui s'élance sur ceux du Sultan.

§ 101.— C'est alors que, à l'improviste, s'élança sur eux *Jean* avec ses gens, et, en poussant de grands cris, il les troubla d'abord, arrêtant leur marche et les abattant. La mêlée fut terrible, la rage et la fureur étaient égales chez les Hoplites Turcs et chez les Péoniens ; des deux côtés l'on com-

battait avec gloire ; c'était à qui l'emporterait ; l'émulation produisit des héros. Car les uns croyaient déjà être les maîtres de la ville, et regardaient comme chose honteuse de lâcher la prise ; et les Hongrois, ayant honte de la défaite et ne voulant laisser échapper de leur main une ville si importante.

Défaite de ceux du Sultan, leur poursuite par les Péoniens jusqu'au camp.

§ 102.— Néanmoins, les gens du Sultan y souffraient le plus, car ils étaient frappés dans leur figure ; et d'en haut des crénelures et des tourelles des murs ils étaient atteints dans les flancs ; les Péoniens les assaillaient (p. 159) de tous côtés. Or, ne pouvant plus y résister, il se replièrent ; et les Péoniens, plus encouragés, par là, se lancèrent sur eux, se mirent à leurs trousses et firent beaucoup de prisonniers.

§ 103.— Puis, les ayant refoulés du mur, ils les poursuivirent jusqu'au camp, abattant tous ceux qu'ils pouvaient atteindre. Arrivés jusqu'à l'artillerie, ils en jetèrent une partie dans le fleuve, une partie dans le fossé ; et le plus grand nombre s'occupèrent à butiner et piller le camp.

Dernière attaque du Sultan, combat acharné, défaite et poursuite des Péoniens, qui sont de nouveau renfermés dans la ville.

§ 104.— Et ils auraient fait un mal terrible, ils auraient anéanti complètement le camp, si le Sultan lui-même ne se fût avec sa garde élané subitement au milieu d'eux et n'eût empêché leurs dégâts. En combattant courageusement, il les força à se retirer, et les poursuivit avec gloire jusqu'au mur, massacrant et tuant sans pitié ; et c'est ainsi qu'il les repoussa et les enferma de nouveau dans la ville.

§ 105.— Ensuite il cessa la poursuite et retourna dans le camp. Les Péoniens n'avaient pu beaucoup butiner dans le camp, puisque le Sultan à l'improviste se précipita ainsi sur eux, les força à s'enfuir et les poursuivit.

§ 106.— Mais il y eut un grand nombre de morts du côté des Turcs, et plusieurs des braves de la garde impériale. *Karatzias* aussi, l'éparque de l'Europe, tomba frappé d'un boulet de pierre, lancé d'une bombarde ; c'était un brave, qui jouissait d'un grand pouvoir auprès du Sultan. Il avait une grande renommée pour sa vaillance, pour ses talens de commander et pour sa vertu. L'on dit aussi que le *Sultan* lui-même, en combattant, fut blessé à la cuisse par un javelot ; mais que la blessure n'a été que légère et peu profonde.

§ 107.— Le Sultan, renonçant entièrement à la prise de la citadelle, car elle était fortement gardée, un grand nombre de Péoniens y étant entrés, partit de là avec l'armée, et, se répandant sur une partie de la Triballie (p. 160), il y enleva du butin, s'empara des châteaux-forts, pilla les villages, emporta un grand butin pour lui et pour son armée, y établit aussi comme satrape *Ali*, et retourna à Andrinople à la fin de l'été.

§ 108.— Ayant passé là tout l'automne, il alla au commencement de l'hiver à Byzance, et l'année six mil six cent soixante-quatre de la création du monde, la sixième de son règne, finit.

Embûches dressées à Lazaros par Michael, et emprisonnement de Lazaros.

§ 109.— Lazaros, le Despote des Triballes, quand il apprit le départ du Sultan, repassa le Danube pour retourner dans ses terres, et il resta quelque temps à Sémendria. Michael, le frère de la femme de Jean, laissé comme sous-gouverneur de Belgrade auprès de ce dernier, était fort irrité contre Lazaros, et cherchait en toute manière à lui dresser des embûches, pour se saisir de lui ; celui-ci n'en savait rien, puisqu'aucune plainte ne lui en était parvenue. Michael lui ayant donc dressé des embûches peu après, dans un de ses châteaux-forts,

s'empara de lui par ruse, le fit jeter en prison à Belgrade et le fit bien garder.

Délivrance de Lazaros pour trente mille byzans d'or.

§ 110.—Lazaros donc, n'ayant d'autre moyen de sortir, offrit de l'or à Michael et le pria de lui rendre la liberté. Celui-ci refusa d'abord, en demandant des terres (p. 161) et des châteaux-forts pour rançon, peut-être parce qu'il voulait seulement une rançon d'or plus forte. Mais après l'avoir fait soupirer suffisamment, il céda, et, à force de prières, se fit amollir et le délivra pour trente mille pièces d'or.

§ 111.—Lazaros, rendu à la liberté et à son gouvernement, finit ses jours après avoir pu à peine un peu respirer, entièrement abattu de la douleur et saisi d'une grave maladie. Il laissa pour successeurs dans son despotat sa femme et son fils *Lazaros*.

§ 112.—Celui-ci se montra bien pervers, pour ceux qui lui avaient donné le jour, il avait déjà causé beaucoup de chagrin à son père dans beaucoup d'autres choses, et, quand son père était retenu dans la prison par Michael, il n'avait pas voulu le délivrer en payant la rançon. Ce n'est qu'à contre-cœur et forcé pour ainsi dire, qu'il le fit sur les instances de la mère. Après la mort du père,

il priva sa mère de toute part du gouvernement, et il lui fit beaucoup de mal, la molestant journellement en lui demandant la part paternelle, et les richesses qu'elle aurait mises de côté et cachées.

**Fuite de la mère de Lazaros, de la sœur Amérèse
et du frère Grégoire.**

§ 113.— Celle-ci, ne pouvant supporter ces molestations journalières et les autres exigences, s'enfuit à la dérobée, avec sa fille *Amérèse* et son son fils aveuglé *Grégoire*, emportant avec elle beaucoup de richesses. Le fils Lazaros, ayant appris (p. 162) cela, les fit poursuivre avec zèle; et les atteignit dans un de ses châteaux-forts: car ils n'avaient encore pu dans leur fuite parvenir jusqu'aux terres du Sultan, qui était prêtes à la recevoir.

§ 114.— Pourtant Grégoire avec sa sœur, soit qu'ils eussent trouvé moyen de se cacher, soit qu'ils eussent pris le devant, car l'on affirme l'un et l'autre, réussirent à s'enfuir, et trouvèrent refuge dans un des châteaux-forts du Sultan, et bientôt après, parvenus jusqu'au Sultan, ils furent reçus avec bienveillance par lui, traités avec estime et richement fournis du nécessaire.

Mort de la mère de Lazaros.

§ 145.— Mais la mère, faite prisonnière et déjà affaiblie par l'âge, bientôt après succomba aussi à la douleur, tomba malade, finit ses jours, et fut enterrée.

§ 146.— Le fils Lazaros, heureux de voir sa mère dans le tombeau, et s'étant emparé de tout ce qu'elle portait avec elle, retourna à Sémendria, et à lui seul eut le gouvernement des Triballes, autant qu'il en était resté, n'ayant plus aucun de sa famille comme associé, car ses frères étaient aveugles, l'un, Grégoire, comme nous l'avons dit, s'était sauvé par la fuite avec sa sœur, l'autre, Etienne, était resté tranquillement dans le pays.

§ 147.— Lazaros donc, jeune et inexpérimenté dans l'art de gouverner; ne se trouvait assisté d'aucun homme de bien ou intelligent dans les affaires. Les mauvais penchants le rendaient sourd à tout bon conseil; il ne gouverna pas bien; mais il rendit pires les affaires des Triballes, et il mêla et confondit tout. De là, non-seulement il accumula les griefs contre lui, (p. 163) mais aussi ne se soucia-t-il nullement à payer au Sultan les tributs usuels, circonstance qui irrita d'autant plus le Sultan. Il se prépara donc à faire au printemps une expédition dans les terres du Despote. Toutefois, celui-ci ne jouit que peu de

temps du gouvernement, il tomba malade et finit ses jours, laissant comme successeurs sa femme et une fille non encore nubile.

**Mort de Lazaros et envoi d'une armée du Sultan
pour parcourir et soumettre toute la terre.**

§ 118. — Le Sultan apprenant la mort de Lazaros, fit partir sur le champ une armée en Servie pour être commandée par *Ali*, le satrape du pays, en lui ordonnant de faire incursion dans les terres de Lazaros, de les parcourir et de s'en emparer. *Ali*, ayant reçu cette armée, et y ayant joint d'autres troupes assemblées dans sa satrapie, parcourut tout le reste du pays des Triballes et s'empara des villes, des châteaux-forts et de tout le reste du pays et le soumit au Sultan.

§ 119. — Ayant atteint Sémendria, il adressa d'abord des propositions à la reine et aux grands de rendre la ville au Sultan, gardant avec la permission du Sultan le reste de la terre comme usufruit, sur foi jurée. Mais comme on ne reçut pas ces propositions et que l'on s'y tint, après avoir fermé les portes (p. 164), *Ali* l'entoura et l'enferma avec son armée, en construisant des murs et en la gardant fortement, afin que rien du dedans ne pût sortir, ni du dehors entrer.

§ 120. — Le Sultan ayant rejoint Constantinople,

s'occupa de la repeupler et de tout bien disposer. Il fit construire des *bains*, assez suffisants pour leur beauté, leur utilité et leur grandeur, et des maisons magnifiques, et il fit élever des *Chans* publiques, des *Bézestans* dans toutes ses parties et des *Caranseraïs* ; il fit construire aussi de beaux jardins, introduisit de l'eau en abondance, et toute autre chose qu'il savait lui devoir servir d'ornement, de beauté et être d'une utilité reconnue et agréable pour les habitants ; et pour tout cela il fournissait les frais.

§ 121.— Il ne se contenta pas des soins pour l'intérieur, mais il donna aussi des habitans aux pays environnans, en y établissant grand nombre de Triballes, de Péoniens et de Mysiens de gré ou de force. Car il avait jugé à propos de bien peupler toute la banlieue de la ville, tant à cause de la bonté du terrain (puisqu'on y peut bien semer et planter tout, et qu'elle donne abondamment toutes sortes de fruits) que parce qu'il voulait surtout suffire par là aux besoins des habitans de la ville. Aussi, voulait-il que cette terre restée en friche fût cultivée et fertilisée et ne restât pas sans habitans au détriment des voyageurs. Voilà de quoi il s'occupait.

Flotte de trente vaisseaux envoyée par le Pape contre les îles du Sultan dans la mer *Ægée*.

§ 122.— Vers ce temps, *Nicolas*, l'archiprêtre

dé Rome, assembla une armée en Italie (p. 165), et arma une flotte de grands vaisseaux contre les îles du Sultan dans la mer *Ægée* : *Imbros*, *Lemnos* et les autres ; et ayant rempli trente galères et deux très grands vaisseaux, et les ayant bien armés, y ayant imposé des guerriers bien exercés, des armes de tout genre et des canons, et choisi comme amiral en chef avec pouvoir illimité *Louis*, son neveu, qu'il déclara en même temps *patriarche de l'Orient*, il le fit partir le printemps venu.

Première reddition de Lemnos aux Italiens.

§ 123.—Celui-ci, étant parti de l'Italie, arriva devant Rhodes ; après s'y être arrêté peu de temps, il partit de là, et mit les voiles vers les îles du Sultan. D'abord il mouilla devant Lemnos, y fit une descente, et s'en empara par composition. Car les Lemniens et la garnison du Sultan se rendirent sur le champ. Cette garnison était composée de cent guerriers de la garde des Janissaires et avait pour commandant *Moratès*, le gouverneur de toute l'île.

Prise de Thasos par les Italiens.

§ 124.—Après être resté huit jours dans l'île de Lemnos, et y avoir tout arrangé et disposé selon

ses vues et laissé une garnison suffisante et comme commandant de cette garnison, *Louizos* il partit de là et navigua vers *Thasos*. Là il fit aussi une descente et commença par entrer en pourparlers, pour des conventions et pour la reddition de l'île, avec ceux qui faisaient la garnison du fort qui domine le port (p. 166). Mais, comme il ne put les persuader, il le fit entourer par son armée, l'assaillit de tous côtés vaillamment, appliqua des échelles aux murailles et les ébrêcha à coups de canons. Après quoi, il y entra au premier choc vigoureux. Il tua une partie de la garnison, et une autre partie fut faite prisonnière : car il y avait dans ce château-fort soixante soldats du Sultan comme garnison.

§ 125.—Ayant de cette manière effrayé ceux qui se trouvaient dans les autres villes, il s'empara aussi de toute l'île de *Thasos*, par composition ; toutes les villes se rendirent elles-mêmes et les garnisons sans combattre. S'étant ainsi approprié et soumis entièrement toute l'île, dans quinze jours en tout, il y disposa et arrangea tout, et après y avoir laissé une garnison, il retourna avec toute la flotte à *Lemnos*, emmenant avec lui la garnison prisonnière.

Arrivée de *Contos* à *Imbros* avec dix galères et son départ sans avoir rien accompli.

§ 126.—Arrivé à *Lemnos*, il envoie dix galères à *Imbros*, et, comme archonte, avec elles, un nom-

mé *Contos*. Lodovic lui-même étant resté seulement encore quatre jours à Lemnos, partit le lendemain pour Rhodes avec tout le reste de la flotte, emportant avec lui les hommes du Sultan faits prisonniers dans Lemnos et dans Thasos.

§ 127.—*Contos*, arrivé à *Imbros* avec les dix galères, entra en pourparlers avec *Critoboulos*, l'archonte supérieur de cette île, pour le décider à la rendre, et lui transmit les lettres de Lodovicos qui le demandaient.

§ 128.—*Critoboulos* reçut *Contos* amicalement et lui fit de grands présents, le reçut avec des déclarations affables et appropriées aux circonstances, et lui ayant fait tous les autres témoignages d'amitié, il le renvoya en paix, et contenté des déclarations reçues, ne demandant rien de plus, ne trouvant rien à redire en tout, et ne cherchant pas à pousser plus loin sa commission.

§ 129.—Aussi *Critoboulos* lui remit-il des lettres pour *Lodovicos*, qui traitaient de l'administration de l'île, et qui le déclaraient son ami. Après quoi *Contos* aussi partit pour Rhodes.

§ 130.—Là-dessus finit l'automne et l'an six mil six cent soixante-sept, depuis la création du monde, la septième année du règne du Sultan.

CRITOBoulos.

VIE DE MAHOMET II,

LIVRE III.

SOMMAIRE.

Le troisième livre de l'histoire de Critoboulos, contenant la guerre des Péloponnésiens, la première et seconde invasion du Sultan, leur complète soumission et asservissement et d'autres exploits et faits dans l'espace de trois autres années. (1458—1460).

VIE
DE MAHOMET II.

LIVRE III.

§ 1.— Dans le même hiver, le Sultan envoya des messagers dans le Péloponnèse, pour demander aux Despotes de ces pays les tributs annuels, qu'ils lui devaient pour environ trois années. Car les Despotes (p. 168) du Péloponnèse—aussitôt que Byzance eut été prise, quand les Illyriens (Albanais) du Péloponnèse tramèrent des intrigues et se soulevèrent contre eux—avaient appelé à leur secours le Sultan, en lui promettant un tribut de six mille statères d'or par an pour les terres du Péloponnèse.

—

**Raisons pour lesquelles le Sultan envoie un messager
dans le Péloponnèse.**

§ 2.— Le Sultan avait accepté cette proposition de combattre pour eux, et leur avait envoyé une

force suffisante. Mais ceux-ci, ayant soumis par ce moyen les Illyriens, et les ayant complètement domptés et rendus tributaires à eux, néanmoins, plus tard, ne payèrent qu'avec difficulté leur tribut sur la demande du Sultan, inventant toujours des excuses vaines, et des ajournements inadmissibles, bien que chaque année eux touchassent les impôts chez les Illyriens, impôts dont ils avaient à payer la part au Sultan. Mais ils dépensaient ces revenus à leur propre profit sans fruit, n'ayant aucun égard pour le Sultan. Et quoique le Sultan souvent déjà leur eût envoyé des ambassadeurs, il n'avait pu rien finir.

§ 3.—Ce ne fut pas tout, mais encore les Despotés n'écoutèrent pas le Sultan, étaient en discorde entre eux ; il y avait guerre civile et combats, et les affaires du Péloponnèse allaient toujours plus mal, par les raisons que nous allons un peu plus bas exposer. C'est donc à ceux-là qu'il envoya le messager, qui devait non-seulement demander le tribut, mais aussi exactement s'informer de l'état des affaires du pays.

§ 4.—Car il craignait que cette discorde entre eux et ces guerres civiles, n'amenassent un jour dans le Péloponnèse les Italiens, ou bien (p. 169) quelque autre nation de l'Occident ; et le Sultan aimait mieux les prévenir en soumettant le pays pour lui. Car c'est un terrain très fortifié par la nature, avec des villes importantes et bien entourées de fortifications, et avec un très grand nombre

de forteresses presque imprenables ; offrant donc tout ce qu'il faut, pour la guerre et pour la paix. La position en est aussi très avantageuse par terre et par mer, servant aussi bien à ceux de la Thrace et de la Macédoine pour passer en Italie, que pour passer de celle-ci en ces pays-là.

§ 5.— Les ambassadeurs, arrivés dans le Péloponnèse, et ayant demandé de la part du Sultan les tributs, ne les reçurent point, et trouvèrent dans le pays tout bouleversé et en mauvais état. Retournés chez le Sultan, ils lui rendirent compte de tout. Celui-ci, jugea qu'il était pressant de soumettre le Péloponnèse, à cause de la guerre avec les Italiens qui menaçait déjà ; car, comme je l'ai déjà dit, le Péloponnèse offre une descente facile par mer aux Italiens, car il renferme des ports très assurés, et peut, dans la guerre, servir de centre pour beaucoup d'armées et de vaisseaux. Il résolut donc de ne plus attendre et de faire une expédition dans le Péloponnèse.

Sémendrie se rend au Sultan.

§ 6.— C'est alors que les chefs des Triballes à *Sémendrie*, et aussi la femme de Lazaros, longtemps assiégés, n'eurent plus le courage (p. 170) de résister, ils se rendirent à composition ; c'est-à-dire que, avec tout ce qu'ils possédaient, ils sortiraient

de la ville, sans souffrir aucun mal, et que la femme de Lazaros, en échange pour Sémendrie, aurait de la part du Sultan deux petites villes, l'une en Dalmatie et l'autre en Bosnie.

§ 7.— Celle-ci, ayant pris avec elle sa fille et tous ses biens, alla en Bosnie, et fit épouser à sa fille le prince de Bosnie, ajoutant les deux villes comme dot. Ayant passé quelque temps dans ce pays, elle (la fille?) navigua plus tard à Corfou, auprès de la mère et des frères.

Départ du Sultan pour le Péloponnèse.

§ 8.— Le Sultan ayant tout bien préparé pendant l'hiver, et ayant assemblé une très grande armée en cavalerie et en infanterie, quand le printemps eut déjà commencé, partit d'Andrinople avec toute l'armée, passa par la basse-Macédoine dans la direction d'*Amphipolis* sur le fleuve *Strymon*, ayant avec lui beaucoup d'armes, et toutes sortes de canons et de machines, avec de l'airain et du fer en abondance.

§ 9.— Arrivé auprès du Strymon, il le franchit et longeant la Cérainite (ou Bolbinite) il s'avança plus loin, et descendit en *Thessalie*. Ayant dressé là un camp, il trouva bon de s'y arrêter quelque temps, autant pour y faire reposer ses troupes, que pour y attendre encore un autre corps d'ar-

mée. Aussi, voulait-il essayer si les princes du Péloponnèse, après avoir appris que le Sultan était en chemin contre eux, (p. 171) ne viendraient à céder et à payer les tributs.

§ 10. — Car on a dit aussi, que, si alors des ambassadeurs étaient venus auprès du Sultan, en apportant le tribut, et le priant de leur accorder la paix, ils l'auraient obtenue ; que le Sultan n'aurait pas poussé plus loin son expédition, et ne leur aurait pas fait la guerre, car il avait des raisons pour cela.

§ 11. — Mais, comme après avoir attendu un temps suffisant, rien ne se montrait du côté du Péloponnèse ; comme l'armée s'était bien reposée, et que celle qu'on attendait encore, était arrivée, il partit de la Thessalie et s'avança par l'intérieur. Ayant passé ce pays ainsi que la Phthiotide, franchi les montagnes de cette terre et celles de l'Archàïe, et passé les fleuves qui les séparent, le Sperchios et le Pénée, il arriva aux Thermopyles, et marcha encore par ces portes sans encombre.

§ 12. — Etant descendu dans la Phocide, la Béotie et la terre de Platée, il y dressa un camp, près du fleuve Asope ; de là il envoya des éclaireurs aux passages du Cythéron, qui conduisent vers l'Isthme : car il craignait que les Péloponnésiens ne l'eussent devancé, en les occupant avant son arrivée, pour rendre difficile et intercepter sa marche vers l'Isthme.

Comment arrivèrent des messagers du Despote Thomas, et retournèrent sans résultat.

§ 13.— C'est là qu'arrivèrent des envoyés du Despote *Thomas*, apportant une partie du tribut, c'est-à-dire trois mille cinq cents byzans d'or (p. 72) et le priant de leur accorder la paix et de rester dans les conventions. C'était alors une démarche inutile et hors de propos, ou plutôt, c'était entièrement insensé. Car ce qu'il donnait était perdu, sans qu'il pût obtenir la paix.

§ 14.— Le Sultan accepta des mains des envoyés le tribut. « Mais, » fit-il, « quant aux conventions, nous les ferons quand nous serons arrivés dans l'intérieur du Péloponnèse ! » les persifflant ainsi et se moquant de leur insipidité et incongruité : car il aurait fallu faire cela, quand le Sultan le demandait et que l'opportunité donnait une valeur au paiement.

§ 15.— Quand les éclaireurs vinrent annoncer que, dans les passages il n'y avait aucun obstacle, il quitta l'Asrope, se dirigea vers ces passages, et, les ayant passés sans aucune peine, il descendit dans la plaine qui est devant l'Isthme et vers la muraille, et là il dressa le camp pour un jour. Le lendemain, ayant rangé son armée en ordre de bataille, il envahit la terre des Corinthiens, et il campa non loin de la ville, à une distance de quatre stades. Les semences étaient alors déjà en fleurs.

**Entrée du Sultan dans la Corinthie et siège de
Corinthe.**

§ 16.— Le jour après, s'étant adjoint quelques-uns des grands, et les plus distingués parmi les généraux et les satrapes, il fit le tour de la colline et de la ville, pour la reconnaître, et pour se rendre compte où le terrain était inaccessible, où il s'offrait à une attaque quelconque ; et il jugea que la ville était une des plus fortes, comme elle l'est, en vérité : car la position est, on ne (p. 173) peut plus, élevée et roide, et avec des précipices tout autour ; n'ayant qu'une seule montée pour entrer dans la ville, et celle-ci encore très-roide, fortifiée et défendue par une triple muraille. De plus, la citadelle de Corinthe (Acrocorinthe) est tout-à-fait inattaquable, étant bâtie sur la cime de la montagne, et fortifiée par les murailles les plus grosses.

§ 17.— Le Sultan jugea donc à propos d'entrer d'abord en pourparlers avec ceux de la ville, pour les décider à la composition et à la reddition de la place ; et il leur envoya cette proposition. Mais, comme il ne put les persuader il commença par raser les terrains environnants et par les saccager ; c'étaient des jardins magnifiques, des champs, des vignes, et d'autres possessions très belles et très fertiles ; il ravagea aussi les semences qui

fleurissaient déjà. Puis, avec son armée, il entoura et renferma complètement la ville, et dressa les machines et les canons pour le siège.

§ 18.— Mais, quand il eut employé plusieurs jours au blocus et au siège, il n'y avança guère, et jugea que le siège traînerait en longueur. Car les canons étaient trop éloignés des murailles, et n'étaient pas en état d'y porter aucune atteinte ; car perdant leur force par la distance, leur véhémence se trouvait amortie, et ils ne frappaient que faiblement contre le mur : aussi, la raideur et l'inclinaison du terrain ne permettaient guère de les approcher davantage du mur, pour pouvoir les heurter avec grande véhémence et force, et pour les abattre.

§ 19.— Et quand même le mur aurait été mis en (p.174) brèche, alors encore, le chemin pour entrer dans la ville n'en aurait pas été moins impraticable pour une attaque : car des deux côtés il y avait encore des rochers à pic, qui faisaient peur et décourageaient des hommes armés qui voudraient y entrer d'en bas, exposés qu'ils étaient à être frappés aussi bien d'en haut sur leurs têtes, que des deux côtés.

—

**Marche du Sultan contre les positions à l'intérieur
du Péloponnèse.**

§ 20.— Bien que le Sultan eût fait souvent des assauts de ce côté-là, il avait toujours été repoussé

avec perte. Le Sultan ayant donc la conviction qu'il ne prendrait point la ville, ni par la force des armes en l'assillant, ni par les canons, ni par aucun autre moyen semblable, mais seulement par un long blocus et par la famine, il crut ne plus devoir s'arrêter pour le reste, ni convenable d'y perdre son temps ; mais devoir laisser là une moitié de son armée, avec Machoumout, pour continuer le siège de la ville et pour veiller à ce que rien de l'intérieur ne pût sortir, ni rien de l'extérieur y entrer. Il prit donc l'autre moitié, et marcha vers les autres places.

§ 21.— Et d'abord il soumit en peu de jours tous les châteaux-forts à l'entour de Corinthe, les prenant, partie par les armes, partie par la peur et par le découragement, partie encore par la persuasion. Après quoi, il s'avança contre les positions à l'intérieur du Péloponnèse, soumettant et pillant tout ce qu'il rencontra en chemin, il nivella et aplanit tous les passages raides, difficiles à passer et rocailleux (p. 175) qui s'opposaient à sa marche, prit les châteaux les mieux fortifiés et en rasa un grand nombre.

Tégée se rend au Sultan.

§ 22.— Arrivé près de Tégée, que l'on nomme Oinaumochlion, il y dressa un camp, et ayant pa-

lissadé la ville tout autour et renfermée avec ses troupes, il l'assiégea pendant quelques jours. Après quoi, Démétrius Asanès, le gouverneur de la ville, entama des pourparlers pour faire une convention et pour rendre la place; l'on tomba d'accord sur les conditions et le Sultan prit la ville par composition.

De même se rendit un assez grand nombre d'autres châteaux-forts avoisinants.

§ 23.— Les Despotes du Péloponnèse avaient rassemblé des troupes et pris une position dans l'intérieur, à *Amiclée*. Quand ils apprirent que le Sultan, dans sa marche, avait atteint déjà Tégée, ils se séparèrent sur le champ, prirent en hâte la fuite, et se dirigèrent, l'un, *Thomas*, à Mantiné, où se trouvaient sa femme et ses enfans; l'autre, *Démétrius*, à Epidaurus la marine, qui maintenant se nomme Monembasia, et ils y restèrent en attendant la fin de la guerre.

Le Sultan se dirige vers Patras.

§ 24.— Le Sultan ayant passé peu de jours à Tégée, y ayant mis en ordre les affaires, et laissé des garnisons, de même que dans les autres forteresses, se dirigea vers Patras, par le chemin des montagnes, coupé, rocailleux (p. 176) et plein de précipices et de passages impraticables.

§ 25.— Néanmoins, à force de zèle et de peine, il y avança en pillant et en soumettant tout ce qui était à sa portée.

Fuite des habitans de Patras avant l'arrivée du Sultan.

Ceux de Patras, ayant appris que le Sultan se dirigeait contre eux, furent saisis d'épouvante et de peur, s'empressèrent d'abandonner leur ville et leurs biens et s'enfuirent avec femmes et enfans, une partie dans les villes vénitiennes du Péloponnèse, une partie en passant à Naupacte. Ils ne laissèrent de garnison que dans l'Acropole (de Patras).

L'Acropole de Patras se rend à composition au Sultan.

§ 26.— Le Sultan, trouvant à son arrivée Patras déserte et sans habitans, laissa ses troupes se débiller pour la piller. Puis il entourait l'Acropole, l'enferma avec des palissades de tous côtés et dressa les canons contre le fort, pour en faire le siège. La garnison à l'intérieur, craignant l'effet des canons, et que, les murs étant renversés, ils ne fussent pris par les armes, de sorte que leur vie fût en danger, se rendirent au Sultan, à condition qu'il ne leur serait fait aucun mal ; composition qui a aussi été observée.

§ 27.— Le Sultan, s'étant emparé de l'Acropole, y laissa une garnison. Puis il publia, que les habitans de Patras qui voudraient retourner (p. 177) dans leur ville, et y demeurer, en auraient la liberté, seraient exempts d'impôts pour un temps fixé, et que même il leur ferait des donations encore : car il était enchanté de la ville et du pays, fertile pour toute plantation et jouissant d'un site des plus beaux, puisque Patras se trouve dans une bonne position pour le Péloponnèse, à l'entrée du golfe de Krisée. Liée de l'autre côté à l'Epire par le détroit qui s'y trouve, elle en tire de grands avantages, sans compter beaucoup d'autres biens, qui la relèvent. Voilà pourquoi il eut tant à cœur de repeupler et de garder la ville, et il y réussit.

§ 28.— Y ayant passé quelques jours, pour prendre les châteaux-forts d'alentour et pour y mettre aussi des garnisons, il envoya sur le champ une partie de son armée pour envahir l'Elide et la Messénie, pour piller à fond le pays et retourner ensuite chez lui avec le butin.

—

Bostitza se rend au Sultan.

§ 29.— Lui-même, avec le reste de l'armée, prit le chemin de Corinthe, en longeant la côte du golfe de Krisée. Là il attaqua une ville renommée, située sur la plage et nommée maintenant *Bostitza*,

et, comme son arrivée imprévue et son arrêt devant la place remplit d'épouvante la ville, il la prit par composition et y mit une garnison.

§ 30.— Parti de là il s'avança vers Corinthe ; en chemin, semblable à un torrent, il saccagea et soumit tout ce qu'il rencontra ; il y eut une partie des habitans emmenée en esclavage et une partie des places fut rasée complètement.

§ 31.— Arrivé à Corinthe, le Sultan la trouva encore assiégée et nullement disposée à se rendre. Ayant donc fait un conseil avec Machoumout et les autres satrapes et généraux, il fut résolu unanimement, d'attaquer la ville avec toutes les troupes, toutes les forces et toutes les machines disponibles, pour faire l'essai, s'il n'y avait pas moyen de la prendre par l'assaut armé.

§ 32.— Car les canons avaient déjà abattu une partie des murs du côté de la montée et les portes de ces murs, et l'on ne voulait pas en vain camper et souffrir longtemps devant la place, sans rien finir. Le siège avait déjà duré quatre mois, ce qui paraissait bien long, et les soldats étaient mécontents des privations et des souffrances. Aussi les bêtes de somme étaient-elles mortes de faim, toute la terre alentour ayant été saccagée. Il y avait encore beaucoup d'autres circonstances, qui les pressaient d'en finir de manière ou d'autre ; et tous voulaient s'en aller.

Assaut acharné de Corinthe par le Sultan, qui est repoussé.

§ 33.— Le Sultan ayant donc tout bien préparé et rangé, et ayant bien pourvu toute son armée et exhorté tous les chefs, c'est-à-dire les satrapes, les généraux, les commandants des bataillons (p. 179) et les soldats mêmes, les encourageant à combattre vaillamment et à se conduire en héros, il attaqua avec fureur la ville. Il s'ensuivit une lutte acharnée aux portes et à la montée; car là seulement l'assaut semblait possible, tant le reste de la ville était complètement inaccessible.

§ 34.— Et il y eut un choc et des cris terribles des deux côtés; partout se présentaient la mort et les blessures; le combat était presque une mêlée. Les Hoplites, ayant donc courageusement attaqué et forcé les assiégés, entrent par les portes du premier mur renversé, et s'en rendent maîtres.

§ 35.— Mais quand ils cherchèrent à forcer aussi le second mur, ils eurent beaucoup de mal, les adversaires les frappant de front avec de longues lances, avec des hastes, avec des javalots, et ceux d'en haut nourrissant une attaque croisée des deux côtés des crénelures, en lançant des pierres sur leurs têtes; circonstance qui leur fit le plus de mal: à la fin ils cédèrent et furent repoussés avec grande perte par les assiégés, et

rejetés hors des murs. Il y eut un grand nombre de tués sur la place, car ils étaient écrasés par les pierres massives (p. 180.) lancées d'en haut de tout leur poids; et cela arriva surtout à ceux qui cherchèrent à forcer l'entrée et qui attaquèrent avec le plus de bravoure.

§ 36.— Le Sultan, ayant vu cela, leur donna sur le champ ordre de se retirer, de cesser de combattre, et de se mettre hors de portée des traits. Il leur dit de ne pas se harasser et s'exposer en vain. « Car, » ajouta-t-il, « ce ne sont ni les armes, ni les hommes, mais c'est la famine qui est le véritable combattant de cette ville, c'est elle aussi qui, sans peine et sans danger, la domptera bientôt.

§ 37.— Car le Sultan avait arrêté de ne jamais lâcher cette ville; mais de la bloquer tout autour jusqu'à ce qu'il l'eût prise par la famine: puisqu'il pensait, qu'ayant pris cette ville, il aurait déjà tout le Peloponnèse sans combattre, comme cela est aussi arrivé.

Sur cela, les soldats qui avaient été envoyés en Elide et dans les pays avoisinans, pour y fourrager et butiner, arrivèrent, apportant avec eux un très grand butin.

§ 38.— L'on dit qu'ils ont emmené en animaux, brebis, vaches ou bœufs et chevaux, cent cinquante mille têtes, et plus de quatre mille hommes, femmes et enfants. Alors le Sultan distribua les brebis vaches ou bœufs et chevaux dans toute l'armée;

mais les hommes, femmes et enfans furent envoyés à Constantinople pour peupler toute la terre extérieure d'elle. Cette excursion eut cette fin.

§ 39.—Après le siège de quatre mois, les habitans et la garnison de Corinthe manquaient de pain et des autres choses nécessaires (p.181), et ils souffraient de la famine; pourtant ils se défendaient encore, et n'osaient nullement penser à se rendre, car ils commençaient à craindre, que le Sultan ne fût profondément irrité contre eux, pour les pertes déjà faites durant le siège, et qu'il ne leur fit grand mal; surtout puisqu'il avait souvent proposé la composition, mais au lieu de l'écouter, on l'avait repoussée.

Arrivée d'Asanès à Corinthe et son entrée à la dérobee.

§ 40.— Sur cela, arriva pour les Corinthiens, Mathieu Asanès de Sparte, qu'avait envoyé le Despote Démétrius comme soutien pour eux, et qui devait essayer, s'il était possible, de fléchir le Sultan en faveur des princes mêmes, et de faire un traité, le mieux possible, sans que pourtant il cédât au Sultan la ville de Corinthe.

§ 41.— Il avait avec lui soixante hommes armés, et dix médimnes de farine, qu'ils portèrent sur leurs épaules, chacun trois chénices. Ils connaissaient le chemin du côté le plus inaccessible de

la colline de la ville, inconnu et impraticable à tous les autres. Ce chemin, entièrement rapide, à pic et difficile à monter, allait à Acrocorinthe. C'est par là que, de nuit et sans être vus, ils montèrent avec beaucoup de peine et avec grand danger, sur le roc, en grimpant, et en se soutenant l'un l'autre, en se portant ou en s'attirant, et même quelques-uns d'entre eux furent tirés en haut au moyen de cordes attachées autour d'eux (p. 182). C'est ainsi qu'ils entrèrent dans la citadelle.

§ 42.— Les Corinthiens, quand ils virent Asanès et ses gens, reprirent courage et respirèrent un peu, pensant que non-seulement il venait à leur secours, mais aussi qu'il parviendrait à faire une convention avec le Sultan.

§ 43.— Aussi Asanès, une fois arrivé dans la ville, quand il vit comment les Corinthiens souffraient horriblement de la faim, et qu'ils n'étaient plus capables de résister, envoya un messager au Sultan pour faire une convention et entama des pourparlers pour la reddition de la ville.

Traité que fit Asanès avec le Sultan pour les Despotes.

§ 44.— Le Sultan s'y prêta, et lui donna pour cela un sauf-conduit juré. Ensuite Asanès sortit et fit un traité et une convention avec le Sultan, d'après lesquels on lui rendrait la ville et Acro-

corinthe ; les Corinthiens resteraient avec leur avoir, saufs et sans souffrir aucun mal, seulement soumis à un tribut.

§ 45.— Ensuite toute la terre du Péloponnèse, que le Sultan aurait soumise avec les armes, les villes et les forteresses qu'il aurait prises, lui seraient sujettes, et c'était le tiers du Péloponnèse, mais que tout le reste serait aux Despotes, qui auraient à en payer un tribut annuel de trois mille bezans d'or (p. 183); qu'il aurait avec eux une paix et amitié stable ; et que le Sultan serait leur allié, et leur soutien, si quelqu'un les attaquait les armes à la main.

§ 46.— Ayant fait cette convention avec le Sultan, Asanès se rendit chez les Despotes, et leur annonça ce qu'il avait pu obtenir, et la paix faite avec le Sultan. Ceux-ci acceptèrent les conventions, bon gré mal gré : car cela leur parut une chose bien douloureuse, non tant les autres choses, que la reddition de Corinthe sans en tirer quelque avantage pour le reste ; car ils ne pouvaient oublier que c'était une ville très-forte et d'une grande importance, située dans une position bien avantageuse sur l'Isthme et qui formait, pour ainsi dire, l'acropole du Péloponnèse. Mais pourtant que pouvaient-ils faire ?

§ 47.— Le Sultan, maître de Corinthe, y fit entrer une garnison suffisante, aussi bien dans la ville que dans la citadelle ; garnison formée d'hommes choisis de sa propre garde de janis-

saïres ; il leur donna un commandant des plus fidèles à lui ; et il la fournit de provisions, d'armes, de canons, et de toutes autres choses nécessaires.

§ 48.— De même, il pourvut et arma bien les autres villes qu'il avait prises aussi bien à l'intérieur que sur la plage, et les châteaux-forts qui lui paraissaient utiles, en y mettant garnisons, commandants, provisions, armes et toutes les choses nécessaires. Mais quelques-uns des châteaux-forts, qui ne lui paraissaient d'aucune utilité (p. 184), furent rasés complètement.

§ 49.— Quant aux habitans de ces dernières, hommes, femmes et enfans, il les envoya tous, sans leur faire aucun mal, à Constantinople avec les autres, pour y peupler, comme nous l'avons dit, les terres extérieures de la ville.

§ 50.— Ayant bien ordonné toutes les affaires du Péloponnèse, comme cela lui paraissait convenable, et ayant laissé comme satrape de toute cette terre Amaras, il congédia l'armée, après avoir auparavant bien loué les soldats, gratifié et honoré les braves, et leur avoir donné par dessus des dignités et des commandemens.

Arrivée du Sultan à Athènes, et sa visite de toutes les choses qu'il y a.

§ 51.— Lui-même, il partit de Corinthe au com-

mencement de l'automne (car l'été était déjà fini) avec sa propre garde, et quelques-uns des grands dignitaires; il sortit de l'Isthme, et, étant passé par le pays de Mégare, il arriva à Athènes. Car il avait un grand amour pour cette ville et pour ses monuments, puisqu'il avait entendu d'elle beaucoup de belles choses, sur la sagesse et sur l'esprit des anciens habitans de cette ville, sur leur bravoure et leur vertu, et sur mille autres faits admirables, qu'ils avaient montrés dans leur temps aussi bien en combattant des Hellènes que des Barbares. Et il désirait voir et examiner la (p. 185) ville et autres édifices, surtout l'Acropole même, et les endroits où ces grands hommes ont dirigé la république, et accompli de si grandes choses, connaître le site de tous les environs et leur position, et celle de la mer qui les baigne et des ports et des arsenaux, enfin contempler et connaître son ensemble topographique.

§ 52.— Il vit tout cela, l'admira et le loua, quand il monta à l'Acropole même. Là en homme instruit, en Philhellène et en grand prince, il recomposa dans son esprit l'état primitif sur les ruines et sur les restes qui en étaient les documens, et par révérence pour les ancêtres il eut plaisir à en voir les habitans, leur fit de larges présents et leur accorda tout ce qu'ils lui demandaient.

§ 53.— Et après y avoir passé quatre jours, il la quitta le cinquième, passa par la Béotie et les terres de Platée, contemplant tous les endroits cé-

lèbres dans l'histoire des Hellènes, examinant tout exactement et cherchant tout.

Arrivée du Sultan en Eubée, et reconnaissance qu'il y fit de la ville et des courans changeans de la mer.

§ 54.— Dans ce voyage, l'occasion le porta vis-à-vis de Chalcis d'Eubée ; il en prit connaissance et contempla les courans contraires qui se succèdent dans l'Euripe et ses changemens, la position de l'île, sa nature et les avantages qu'elle avait d'être liée avec la terre par un détroit très serré, ou plutôt de former pour ainsi dire un Chersonnèse, comme s'il n'y avait qu'un fleuve qui, par un très étroit courant la sépare à peine, mais qui la réunit de nouveau par un pont.

§ 55.— Les Eubéens, quand ils virent cette arrivée du Sultan avec une grande armée près d'eux, eurent d'abord peur qu'il ne s'agit d'eux, et que cela ne fût pour leur mal ; mais bientôt ils se tranquilliserent, préparèrent des présents précieux pour le Sultan, et, pour l'honorer, vinrent à sa rencontre. Celui-ci les reçut gracieusement, et leur ayant parlé paisiblement, il les congédia.

§ 56.— Lui-même, étant parti de là, et s'étant avancé toujours avec hâte, il arriva le dixième jour à Phères, en Macédoine. Et après s'y être arrêté peu de jours, autant qu'il en fallait pour se re-

poser lui-même et sa suite il partit de là et rejoignit Andrinople, quand on était déjà à la mi-automne.

§ 57.— Arrivé là, il fit appeler sur le champ Ismaël, éparque de Gallipoli, et amiral de toute la flotte ; il lui ordonna d'armer, le plus vite possible, une flotte de cent cinquante vaisseaux, pour naviguer contre Lesbos et Mitylène, pour faire une incursion dans cette île, la piller et saccager et pour détruire tout ce qu'il pourrait.

§ 58.— Car les Ducs de l'île, les deux fils de Doriens, qui, après la mort de leur père, avaient eu à partie égale en héritage toute l'île et son gouvernement, n'avaient pu (p. 187) s'accorder entre eux, et cherchaient toujours à renverser l'alliance avec le Sultan, leur suzerain. Après qu'ils eurent vu les trente galères envoyées par le grand prêtre de Rome, que commandait Lodovic comme amiral autocrate, ils s'étaient révoltés sur le champ, avaient fait alliance avec lui, annulé celle faite avec le Sultan, et ne voulaient plus lui payer le tribut, qu'ils étaient habitués à lui donner annuellement.

§ 59.— Ce n'est pas tout ; mais, auparavant déjà, ils avaient reçu chez eux les maudits vaisseaux des pirates, et, leur ayant donné des provisions et leur foi, ils avaient porté dommage à toutes les terres du Sultan sur la côte et ils avaient pillé les vaisseaux marchands des Turcs.

Le Sultan, étant donc irrité contre eux pour ces raisons, fit partir en hâte cette expédition navale.

Expédition navale du Sultan contre Lesbos et Mytilène, incursion, sac et butin très grand remporté de là.

§ 60.— Ismaël, ayant préparé le plus vite possible cent cinquante vaisseaux, y ayant mis des armes, des canons et des hoplites en suffisance, de même que des chevaux dans des vaisseaux particulièrement construits pour ce but, et réuni tout le reste du matériel dont il aurait pu avoir besoin pour cette guerre, partit de Gallipoli, et arriva le troisième jour devant Lesbos.

§ 61.— Descendu à terre près d'une ville de la côte, nommée *Molybos*, il rasa et saccagea d'abord toute la terre à l'entour, puis il fit une circonvallation, l'entoura avec son armée (p. 188) et, en faisant jouer les canons, il l'assiégea.

§ 62.— Par hasard, il y avait alors à Lesbos douze galères de celles de Lodovic, que commandait Sergius, et que Lodovic avait envoyées comme avant-coureurs des secours destinés à Mytilène, pour le cas que la flotte du Sultan naviguât contre elle; car on avait dit cela. Mais, celles-ci n'eurent pas plus tôt appris que la flotte du Sultan s'avancait, que déjà, dominées par la peur, elles s'étaient sauvées dans l'île de Chios, où elles restèrent.

§ 63.— Quant à Ismaël, comme après un siège de dix jours il ne gagna rien sur la ville, il brûla

les maisons extérieures, fit une excursion dans la plus grande partie de Lesbos, saccagea et ravagea tout, pilla les villages, emporta un très grand butin, qu'il mit dans les vaisseaux, retourna à Gallipoli et décomposa la flotte.

§ 64.— Quand Sergius avec ses douze vaisseaux apprit que la flotte avait de nouveau quitté Lesbos, il retourna à Mytilène. Là les Ducs se moquèrent de lui, et le blâmèrent de ce que, venu comme leur allié, et leur disant qu'il viendrait à leur secours, il les avait remplis d'espérances vaines, et, dans les temps de nécessité, s'était empressé de s'enfuir. Sur quoi, s'irritant, ou plutôt tout honteux, il partit vers Lemnos, et bientôt après, vers Rhodes auprès de Lodovic.

§ 65.— Les Mytiléniens, pour leur malheur, se conduisirent (p. 109) comme des enfans, et envoyèrent, après cela, des ambassadeurs vers le Sultan, avec mission de les excuser sur leurs torts, de payer le tribut qui était dû, et de prier le Sultan de leur accorder pour le reste l'alliance et la paix. Toutefois, le Sultan les reçut et leur accorda leur demande.

§ 66.— Un peu après les Chiotes et les Naxiens firent la même chose, de peur qu'il ne leur arrivât le même malheur qu'aux Lesbiens; ils envoyèrent des ambassadeurs, donnèrent le tribut qui était dû, et renouvelèrent l'alliance avec le Sultan.

§ 67.— Celui-ci, ayant passé le reste de l'au-

tomne à Andrinople, partit, au commencement de l'hiver, pour Byzance et en tout finit la six mille neuf cent soixante-sixième année, la huitième du règne du Sultan.

**Arrivée du Sultan à Byzance, et ses soins pour la ville
et pour sa population.**

§ 68.—Arrivé à Byzance, il s'adonna à son occupation ordinaire, et tous ses soins se portaient sur cette ville et sur son repeuplement. D'abord de tous les Péloponnésiens qu'il avait fait amener là, il choisit ceux qui se distinguaient par un art qu'ils avaient appris, et ils les établit à l'intérieur de la ville ; le reste fut distribué dans les villages à l'entour. Et il leur donna des céréales (p. 190), des jougs de bœufs et tous les autres ustensiles nécessaires pour l'agriculture et pour s'établir.

§ 69.—Après quoi, il envoya ordre à Amastris, ville maritime de la Paphlagonie, sur le Pont-Euxin, de transporter à Constantinople la plus grande partie de ses habitans les plus aisés ; de même des Arméniens, sujets à lui, les plus opulents qui se distinguaient par leur aisance, par leur richesse, par les arts, ou par d'autres connaissances, et aussi ceux qui étaient marchands. Tous ceux-là furent enlevés de leurs pays et établis à Byzance ; de plus, les sujets d'autres nationalités de cette classe-là.

Ordre du Sultan à tous les hauts personnages de bâtir dans la ville des édifices brillants et magnifiques.

§ 70.—Après tout cela, il appela auprès de lui tous les hauts employés, et ceux qui avaient un grand pouvoir par leurs richesses, ou qui brillaient par leur aisance, et il leur ordonna de bâtir dans la ville des maisons, là où chacun voudrait, des bains, des caravanseraïs, des bazars, des fabriques grandes et belles, et d'élever des mosquées, et des Medjids (chapelles) pour la prière ; enfin d'orner la ville et de l'embellir d'autres choses pareilles, sans épargner les dépenses, chacun selon son aisance et son pouvoir.

§ 71.— Et lui-même, il choisit la belle place au milieu de la ville, qui s'élevait le plus au-dessus des autres, et ordonna d'y élever une mosquée, capable de lutter avec les autres temples les plus distingués et les plus brillants qui existaient, par la hauteur, par la beauté et par la grandeur, et de réunir et préparer pour cela (p. 192) les matériaux de tout genre les plus beaux, en marbre et en autres pierres brillantes et estimées ; d'y employer les colonnes les plus distinguées par la hauteur et par la beauté, ainsi que du fer, du bronze et du plomb, et tous les autres matériaux nécessaires.

§ 72.— Il ordonna aussi de bâtir un palais sur

la pointe qui s'élève près de la mer, et qui faisait partie de la plus antique Byzance, plus beau et plus admirable que les précédents, par sa nouveauté, par sa grandeur, par sa richesse et par ses charmes.

§ 73.— De plus, il ordonna d'élever plusieurs arsenaux très beaux, pour y recevoir les vaisseaux et leurs armements; des édifices très forts et très grands pour y conserver des armes et des canons, et autres pareilles machines; et encore beaucoup d'autres édifices pareils, servant d'ornemens pour la ville, et d'une utilité grande pour ses guerres et ses batailles; et il en pressa l'exécution, en nommant comme directeurs de ces travaux, ceux qui étaient le plus instruits et le plus actifs. Car, avant toute chose, il avait résolu de faire la ville la plus florissante et la plus opulente, et, telle qu'elle l'avait été autrefois, en pouvoir, en opulence, en gloire, en sciences, en arts, en toutes les autres institutions et établissemens admirables. (p. 192), et en édifices et monuments publics.

Voir les superbes édifices de Machoumout.

§ 74.— Avec lui Machoumout, le satrape (éparque) de l'Europe, qui occupait le plus haut rang auprès de lui, ayant, après lui, le plus de pouvoir,

et qui dirigeait les affaires générales du gouvernement, érigea dans une place qui offrait une vue lointaine, une mosquée très grande et très belle, qui étincelait par les pierres précieuses, et les marbres, et par la fraîcheur et la grandeur des colonnes. Aussi l'art de la peinture et de la sculpture y excellait, et l'or et l'argent y brillaient par leur profusion ; et il y avait ajouté beaucoup d'autres avantages, dons, monuments et utilités.

§ 75. — Car autour il avait érigé un hôpital pour les pauvres, et un caravanséraï et des bains, n'y épargnant rien, afin qu'ils brillassent par leur utilité, par leur beauté et par leur grandeur. Tout auprès il fit bâtir pour lui une belle, vaste et opulente maison, il y joignit de magnifiques jardins, enrichis d'arbres de tout genre, satisfaisant à la jouissance, à la vue et à la récréation ; et il fit des aqueducs avec des eaux abondantes. Il y exécuta encore beaucoup d'autres choses pareilles, pour se conformer aux intentions de son maître, et plus encore pour satisfaire son propre goût à orner, autant que c'était en son pouvoir, la ville, tous ces monuments et ces édifices d'utilité publique à ses propres frais et dépenses (p. 193).

§ 76. — Alors aussi le Sultan ordonna de construire partout des vaisseaux, sachant que la domination de la mer lui était nécessaire, surtout dans les expéditions lointaines ; et il était convaincu que dans les entreprises qui allaient avoir lieu, la flotte lui serait de la plus grande utilité.

§ 77. — Aussi, eu égard aux plus puissants d'entre les princes de l'antiquité, il avait compris que les expéditions par mer avaient été les plus grandes et les plus renommées, et qu'au moyen de la marine ils avaient exécuté les plus grandes choses. Voilà pourquoi il voulait aussi réunir la domination de la mer en ses mains. Car, quand la terre et la mer sont réunies sous un seul pouvoir, l'on arrive promptement au faite de la grandeur. Voilà ce que nous avons à dire de la flotte.

Soumission prompte de Lemnos au Sultan par l'entremise de Critoboulos et donation des îles d'Imbros et de Lemnos, faite par le Sultan au despote Démétrius.

§ 78. — Pendant ce même hiver, Critoboulôs l'Imbriote, se mit en relation avec les puissants de l'île de Lemnos pour rendre l'île au Sultan : car les Italiens la dominaient encore. Ils acceptèrent la proposition, et donnèrent leur parole de rendre la ville, si Critoboulos arrivait ; car il leur était étroitement lié d'amitié et ils avaient confiance en lui dans ces affaires.

En secret ils lui confièrent qu'ils voulaient (p. 194) se soustraire au joug des Italiens ; à quoi il faut encore principalement joindre, qu'ils avaient aussi grand' peur de la flotte du Sultan, qui pourrait

tout d'un coup paraître et leur causer d'amères souffrances. Car les Italiens étaient incapables de leur porter secours, et voilà pourquoi ils résolurent de s'en délivrer et de se soumettre au Sultan.

§ 79.—Ayant reçu leur parole, Critoboulos se rendit à Andrinople ; et il s'empressa d'envoyer une lettre au Despote Démétrius, qui lui indiquait qu'il était à propos de demander au Sultan, les îles d'Imbros et de Lemnos ; celui-ci étant prêt à les lui donner, et Critoboulos lui assurant qu'il était capable de s'emparer de Lemnos, et d'en chasser les Italiens : car auparavant le Despote lui avait déjà écrit sur cette affaire.

§ 80.— Aussitôt que le Despote eut appris cela, il envoya promptement Asanès comme ambassadeur chez le Sultan, pour lui demander les îles, et elles lui furent données ; avec la stipulation qu'il en paierait au Sultan par an un tribut de trois mille bezans d'or. C'est alors que Critoboulos se trouvait encore à Andrinople pour soutenir cette démarche.

Voir la témérité.

§ 81.— Critoboulos, ayant eu de la part du Sultan les pleins pouvoirs, retourna le plus vite possible à Imbros. Et, s'y étant arrêté un seul jour, le lendemain il s'embarqua sur la plage, et en se cachant devant les vaisseaux éclaireurs des Ita-

liens, qui en partie y étaient ancrés, (p. 195) en partie croisaient autour, il aborda dans la nuit à Lemnos.

Entrée de Critoboulos dans la ville de Kotzinès dans la nuit; prise d'elle, et départ des Italiens.

§ 82.— Et il entra dans le château-fort des *Castriotes* à peu près à une heure de la nuit ; il y fut bien reçu. Et s'étant entendu avec le commandant, qui était un des principaux conjurés, et avec ses gens, ils ne tardèrent plus ; et, suivis de cent vingt cavaliers armés, ils se rendirent à la ville de Kotzinès à la nuit tombante. Ils y entrèrent par la petite porte du midi, soutenus par les conjurés de l'intérieur : car tous étaient prédisposés et comme alliés de lui.

§ 83.— Les habitants de la ville le reçurent tous favorablement, accoururent aux armes, et renfermèrent les Italiens, dans les édifices publics de l'éparque, au nombre de quarante-cinq. Ceux-ci étaient résolus d'abord d'attaquer les conjurés et ils commençaient déjà à sortir, mais ils se trouvèrent trop faibles ; car que pouvaient-ils faire contre toute la ville ?

§ 84.— A la fin, quand le jour parut déjà, ils se rendirent sans condition à Critoboulos, pour faire d'eux, comme il voudrait, et se confièrent à lui (p. 196). Mais celui-ci leur rendit à tous la liberté,

en disant : « Si vous préférez de rester avec nous et d'habiter dans l'île, nous l'acceptons, et nous vous livrerons ce dont vous avez besoin ; sinon, allez chacun, où il vous plaira. Leur archonte *Calabrézos* reçut beaucoup de présents et de marques d'estime, puis il fut congédié en paix, et s'en alla en *Eubée*.

§ 85. — Après quoi Critoboulos envoya un message à Mikelès, le commandant de la forteresse de Palaio-Castro, qui autrefois était la ville de Mirène, et lui demanda la reddition de la citadelle, lui promettant des présents et des honneurs en compensation : car l'Acropole de Mirène, très forte et de tous côtés inaccessible, et, depuis la plus haute antiquité, renommée pour sa sûreté, était bâtie sur un rocher élevé, et fortifiée par un triple mur très haut, formé, depuis l'antiquité, de pierres très grandes, et dominant ou asservissant toute la ville, bâtie dessous.

§ 86. — Voilà pourquoi Critoboulos voulait gagner Mikelès par des manières douces, flatteuses et de paix. Mais celui-ci, en jeune homme, et se fiant à la sûreté de l'Acropole, à sa forte garnison et aux provisions — car il avait dedans avec lui, en abondance, ce qu'il (p. 197) lui fallait pour une année entière et quatre-vingts soldats cuirassés — il ne lui répondit pas avec des paroles ; mais, de son épée trempée dans le sang, il perça la lettre et la renvoya à Critoboulos ; ce qui voulait signifier que, par le sang et par le fer

seuls, on prendrait l'Acropole, et d'aucune autre manière ; et en même temps cette lettre renvoyée disait tacitement et avec ironie : « Ne demande pas ainsi l'Acropole ; mais si tu es un brave, viens toi-même avec les armes la prendre ! »

§ 87.— Critoboulos s'étant donc arrêté quatre jours dans la ville de Cotzinos, et ayant mis ordre à toutes les affaires de la place, le lendemain prit avec lui quatre cents cavaliers cuirassés et bien armés, et des hoplites à pied non moins de trois cents, et arriva dans la ville de Mirène. Il dressa un camp un peu éloigné de la ville, afin que les cavaliers et les piétons ne gâtassent pas les vignes et les champs qui entouraient la ville ; puis il envoya encore un messenger avec des propositions paisibles au commandant de la garnison, et essaya ainsi, s'il ne réussirait pas à le décider par des propositions et par des promesses acceptables.

Arrivée de Critoboulos dans la ville de Mirène et conventions avec le commandant de la garnison de rendre après un délai fixé l'Acropole et la ville.

§ 88.— Celui-ci, voyant de ses yeux la troupe des assiégeans, et ne se fiant pas à ceux qui étaient dans la ville, ou plutôt (p. 198) craignant qu'ils ne se joignissent à ceux du dehors, ou qu'ils ne fussent déjà d'accord avec eux, que ses pro-

pres gens ne se rendissent eux-mêmes à ceux qui s'étaient révoltés, et qu'ainsi il ne perdit l'Acropole et courût un grand danger, accepta les propositions paisibles, fit des conventions, et demanda un délai de trois mois (ce qui lui fut accordé), dans lesquels il eut la faculté d'entrer en communication avec le grand-maitre de Rhodes, son chef.

§ 89.—Car Lodovic était déjà retourné auparavant en Italie, et après avoir laissé celui-là (Mikelès) comme gouverneur des îles. Et l'on tomba d'accord que l'Acropole et la ville seraient rendues à ces conditions, Mikelès donna des otages et en fit le serment.

§ 90.—Critoboulos, après avoir mené à bonne fin cette affaire, envoya deux des archontes de Lemnos dans le Péloponnèse, qui avaient pour mission d'annoncer au Despote Démétrius que tout était fait, et de lui demander de venir à Lemnos lui-même pour lui remettre l'île et les villes. Critoboulos lui même, en attendant, resta dans l'île de Lemnos. Ce sont là les évènements de Lemnos.

Expédition du Sultan contre les Illyriens qui habitent sur le golfe Ionien.

Voir la forte position des terrains.

§ 91.—Le Sultan, aussitôt le printemps arrivé, fit une expédition contre les Illyriens qui habitent

près du golfe Ionien, à droite de l'entrée de ce golfe, autour de l'antique Epidamnos. Ceux-ci, de race barbare, eurent dans (p. 199) l'antiquité d'abord le nom de Taulantiens ; ils étaient pour la plupart nomades et sans rois. Ils demeurent dans les grandes et très hautes montagnes difficiles à approcher ; et au milieu d'eux ils possèdent un grand nombre de châteaux très forts et de petites villes fortifiées sur la plage du golfe Ionien. Et tout le terrain est difficile à passer ; il est très inégal avec de vastes forêts, des endroits inaccessibles et à pic.

§ 92.— S'étant choisi comme chef, il y a quelque temps de cela, d'entre leurs compatriotes, deux princes : Areianos et Alexandre, ils défendent leur pays vaillamment, ne voulant se soumettre au Sultan, ni payer tribut, ni en rien lui obéir. Ils ne se contentent pas même de cela, mais souvent ils sont sortis de leur pays, ont fait des incursions imprévues, et causé ainsi de grands dommages aux provinces limitrophes du Sultan.

§ 93.— Déjà auparavant, le Sultan Morat, père du Sultan actuel, leur avait fait la guerre avec une grande armée et avec des forces imposantes ; il était entré en combat avec eux, les avait vaincus ; et, s'étant emparé des portes du pays, il l'avait parcouru et saccagé ; il avait pris quelques-uns des châteaux-forts et enlevé un très grand butin. Cependant il n'avait pu prendre le pays et le soumettre complètement (p. 200). Mais il avait seule-

lement fait avec eux une convention, qu'ils lui paieraient un certain tribut annuel. Après avoir donc fait là un très grand butin, il l'avait distribué aux soldats et s'en était retourné.

§ 94.— Peu de temps ils se conformèrent aux conventions; mais bientôt ils s'en désistèrent, ne donnèrent pas le tribut, et, en faisant des incursions, ils parcoururent les terres du Sultan et les endommagèrent.

C'est donc contre ceux-là que le Sultan conduisit son armée. Partant d'Andrinople avec toute son armée, cavalerie et infanterie, il s'avança par ses propres terres, et il arriva aux frontières, en tout en trente-trois jours; là il dressa un camp.

Combat de Machoumout avec les Illyriens. Victoire et prise des défilés, et entrée du Sultan dans le pays des Illyriens et saccage.

§ 95.— Sur le champ il ordonna à Machoumout de choisir trois bataillons de hoplites, d'archers, et de hypaspistes, et les plus braves d'entre sa propre garde, puis de s'avancer, pendant la nuit, jusqu'aux portes du pays, et de les occuper, avant que les Illyriens n'eussent appris son arrivée. Celui-ci, quand il arriva, les trouva déjà occupées par l'ennemi. Car ils avaient déjà eu d'avance notice de l'expédition du Sultan. Alors Machou-

mout se jeta sur eux, remporta une brillante victoire et se rendit de force maître des défilés.

§ 96.—Alors le Sultan, s'étant avancé avec toute l'armée, se jeta dans leur pays, quand le blé fleurissait déjà ; et parcourant la plus grande partie, il détruisit les semences, et remporta un très-grand butin en hommes et en troupeaux de tout genre (p. 201). Puis il s'empara des châteaux-forts, des uns de force et d'assaut, d'autres par un siège et il les rasa complètement. Bref toute la terre plane, qu'il trouva en son chemin, fut dévastée, pillée, butinée, saccagée de belle manière.

**Convention du Sultan avec les Illyriens, otages
donnés, et tribut fixé pour le Sultan.**

§ 97.—Les Illyriens qui s'étaient déjà sauvés dans les montagnes, car ils n'avaient pas osé descendre dans les plaines, voyant comme leurs biens étaient pillés, emportés et ravagés horriblement, étant même non sans crainte pour eux-mêmes, se rendirent à la force des choses, et recoururent à des propositions de paix. Ils envoyèrent un héraut pour prier le Sultan de faire avec eux une convention, qu'ils lui donneraient des otages et qu'ils la jureraient ; cette convention serait, que, comme tribut annuel au Sultan, il serait donné un nombre fixé de garçons et de troupeaux

d'animaux, car ils n'avaient pas d'argent ; et des soldats dans ses expéditions de guerre, et qu'ils seraient ses amis et ses alliés sincères.

§ 98.— Le Sultan accepta ces conventions, et les accorda. Ayant reçu les otages, et emmenant avec lui un très grand butin pour lui-même et celui, qu'il donna à l'armée, il retourna à Andrinople, quand l'été finissait déjà. Ayant séjourné là tout l'automne (p. 202), il se rendit au commencement de l'hiver à Byzance pour l'y passer. Et l'année six mille neuf cent soixante-sixième, en tout, la neuvième du règne du Sultan finit ainsi.

§ 99.— Quand le Sultan arriva à Byzance, il s'y reposa un peu ; puis il se donna de nouveau aux soins du règne, à l'administration et à l'ordre de toutes les affaires ; surtout à sa propre cour, à la garde et aux soldats. Il les honora selon leurs mérites ; il en choisit les meilleurs pour leur jugement, pour leur bravoure, pour leur soin et pour l'exercice dans la guerre, les fit avancer en grade et récompensa le mérite par des largesses, des dignités, des honneurs et d'autres bienfaits et présents, en n'épargnant rien pour cela.

§ 100.— Ensuite il fit avancer à de plus hautes dignités et gouvernements, ceux des satrapes qui, dans le fait, s'étaient montrés les meilleurs et les plus honorables, et qui avaient administré leurs satrapies comme il faut et les avaient bien gouvernées, et il les fit remplacer par d'autres dans leurs satrapies ou dignités. Et ceux qui lui (p. 230)

parurent, comme je l'ai dit, des hommes très utiles et zélés, il leur accorda des récompenses à chacun.

§ 101. — Ensuite il fit publier et ordonner partout dans ses terres, aussi bien en Asie qu'en Europe, que tous ceux qui avaient abandonné Constantinople, soit comme prisonniers de guerre, soit en s'établissant autre part, soit enfin d'une autre manière quelconque, avant ou après la prise de la ville, et qui habitaient dans d'autres villes où ils s'étaient expatriés, pourraient y retourner.

§ 102. — Car il y en avait encore beaucoup, aussi bien à Andrinople qu'à Philippopoli, à Gallipoli, à Brousse et dans d'autres villes, dispersés par l'esclavage dès la conquête et encore auparavant, et qui y habitaient ; des hommes instruits et très utiles, qui partout, en se servant de leurs connaissances, en peu de temps étaient parvenus à une grande aisance et avaient gagné des richesses ; tous ceux-là donc, il les transplanta dans la ville, donnant, aux uns des maisons, aux autres la permission d'en bâtir où ils le voudraient dans la ville ; à d'autres encore il accorda généreusement pour le moment tout ce dont ils avaient besoin pour s'établir.

Enlèvement et établissement des Phocéens dans
Constantinople.

Enlèvement des habitans des îles de Thasos et Samothrace, et leur établissement à Byzance.

§ 103.— Dans ces mêmes jours, il fit aussi transporter dans Byzance les habitans des deux *Phocées*, (p. 204) de l'Ionie asiatique. Il envoya aussi *Zaganos*, le Satrape de Gallipoli, et le commandant de toute la flotte, avec quarante vaisseaux, dans les îles ; lequel, arrivé là, prit les *Thasiens* et les *Samothraciens* et les établit aussi à Byzance. Tant était violent son amour pour cette ville, et il voulait la voir de nouveau rétablie dans son antique puissance, gloire et éclat.

§ 104.— Lui-même il dirigea avec zèle les constructions élevées pour son compte, je veux dire, la mosquée et le palais ; non-seulement il s'occupait soigneusement des détails des matériaux nécessaires pour ces bâties ; mais même des choses qui étaient très précieuses qui y étaient en surabondance ; il appela aussi de tous côtés les meilleurs artistes, architectes, sculpteurs en pierres et en boiseries, et d'autres qui avaient une expérience ou connaissance dans des arts pareils.

§ 105.— Car il construisait des œuvres grands et dignes d'être vus, et qui cherchaient à lutter avec les plus grands et les plus brillants de l'antiquité. Voilà pourquoi il fallait beaucoup de sur-

veillance et de talent, beaucoup de mains et de matériaux précieux, beaucoup d'argent et de dépenses (p. 205). Il eut aussi beaucoup de personnes pour inspecteurs, qui se distinguèrent par leur zèle, par leur intelligence et par leur expérience. Et par dessus lui-même ne s'abstint pas de la surveillance, agissant partout avec générosité, avec amour pour le beau, et d'une manière digne d'un grand prince. Voilà comme il s'adonna aux édifices.

Conventions de Critoboulos avec Mikelès, et reddition de Paléocastro de Lemnos.

§ 106.— C'est vers ce temps que Mikelès, celui qui commandait la forteresse bâtie à Lemnos sur la cime d'un rocher et nommé Paléocastro, vint chez Critoboulos et lui rendit l'Acropole et la ville, recevant en retour mille bezans d'or; somme à laquelle contribua aussi le peuple de Lemnos.

Raisons pour lesquelles le Sultan fit une seconde expédition dans le Péloponnèse et le soumit entièrement.

§ 107.— Dans le même hiver, les Despotes du Péloponnèse, s'étant brouillés pour leur plus grand malheur, se firent la guerre l'un à l'autre, par la raison suivante. Les grands qui étaient sous eux, et qui avaient un gouvernement et de grands

revenus, et qui étaient les chefs des villes ou des châteaux-forts, non contents de ce qu'ils avaient, mais pleins d'ambition et de méchanceté de cœur, désiraient toujours en avoir plus, et bouleversaient l'état; par suite, ils se brouillaient, se faisaient la guerre, et remplissaient le Péloponnèse (p. 205) partout de confusion et de troubles.

§ 108.— Ils entraînaient ainsi leurs Despotes dans ces guerres; d'abord ils les abordèrent en secret et chuchotèrent de chaque côté, comme s'il y avait des choses que l'on n'osait dire, puis bientôt, par des relations mensongères, ils les irritèrent l'un contre l'autre, et les firent recourir aux armes.

Voir la méchanceté des hommes.

§ 109.— Ensuite, ouvertement et d'une manière effrontée, ces grands commençaient à passer d'un prince à l'autre, entraînant avec eux les villes et les forteresses qui leur avaient été confiées, circonstance qui mit le plus d'acerbation entre les deux princes et mena à la rupture ouverte, justement lorsqu'ils avaient une à deux fois essayé de s'entendre par des messages, et de résoudre les points en litige, sans recourir aux armes.

§ 110.— Mais comme cet essai n'avait pas abouti

à souhait, les plus méchants l'ayant emporté, et que les pourparlers furent coupés ; la guerre ouverte éclata, et la lutte devint acharnée ; l'un tomba dans les possessions de l'autre, et y saccagea, pillà et brûla tout ; il y eut des forteresses prises et rasées, du butin emporté, et des destructions de toute sorte dans les possessions des compatriotes.

§ 111. — Après que cela eut duré quelque temps, (p. 207) les Albanais Illyriens prirent le parti de Thomas, vainquirent les hommes de Démétrius, faisant continuellement des défections et rendant des châteaux-forts à Thomas ; c'est ainsi que Thomas gagna le dessus, et, étant devenu le maître de la plupart des possessions de son frère, il le poursuivit et le força de s'enfuir avec sa femme et sa fille à Epidaure la Marine, qui maintenant s'appelle Monembasia.

Envoi d'Asanès auprès du Sultan, fait par le Despote
Démétrius.

§ 112. — Le Despote Démétrius, profondément blessé de ce qui lui arrivait, et ne sachant que faire (car il risquait de perdre toute sa principauté), envoya Asanès, comme ambassadeur chez le Sultan, pour le prier de lui envoyer secours et aide contre les menaces et les agressions de son

frère. Voilà ce que l'on a su dans le public. Toutefois, nous ne pouvons cacher qu'il y a double version là-dessus. Car il y en a qui disent que ce n'est pas simplement pour avoir des secours, que le despote a envoyé Asanès ; mais pour fiancer sa fille au Sultan, lui donnant en dot tout le Péloponnèse ; demandant que, pour sa part, il lui soit donné en échange une terre dans une autre contrée du Sultan.

§ 113.— Mais quelques-uns disent qu'il n'en a pas été ainsi, mais que le despote a envoyé Asanès chez le Sultan pour demander, selon (p. 208) l'alliance, des soldats et une armée comme secours, et que le Sultan, furieux contre Thomas et les archontes dans le Péloponnèse, qui se comportaient en ennemis prononcés du Sultan, a pris sa propre défense, et a fait l'expédition sans avoir égard à l'opinion du despote Démétrius.

§ 114.— Du reste, quoi qu'il en soit de cette circonstance, quand le Sultan apprit les guerres, les dégâts et la lutte acharnée entre les deux despotes, et encore de plus, que le despote Thomas ne tint aucun compte des traités conclus avec lui, qu'il faisait de nouvelles alliances avec les Italiens, qu'il les appelait à son secours, furieux de cette défection, et craignant en même temps que le Péloponnèse ne devint la possession d'autres, il crut ne plus devoir ajourner une décision finale, et, sur le champ, avec les forces qui se trouvaient auprès de lui, il fit, à l'approche du printemps, une expédition dans le Péloponnèse.

Expédition du Sultan contre le Péloponnèse.

§ 115.— Partant donc d'Andrinople, avec toute son armée, cavalerie et infanterie, et s'avancant à marches forcées, il arriva le vingt-septième jour devant Corinthe; il y dressa un camp pour trois jours, en y attendant l'arrivée de Démétrius : car c'est ainsi que l'on dit qu'il avait été convenu avec Asanès.

§ 116.— Le despote Démétrius, qui d'Epidaure s'était (p. 209) rendu à Sparte, ne vint pas lui-même près du Sultan, mais il envoya Asanès, avec beaucoup de présents. Et celui-ci, après son arrivée, se présenta chez le Sultan le premier jour, et après s'être entretenu en secret avec lui et avec le pacha Machoumout, il s'éloigna. Mais le lendemain, à la pointe du jour, le Sultan ordonna d'arrêter Asanès, et de le garder à vue, sans le jeter dans les fers.

§ 117.— Lui-même partit avec l'armée et se jeta, non dans les possessions de Thomas son ennemi, comme on l'avait attendu, mais dans celles du despote Démétrius, qui lui était ami, en se dirigeant directement sur Argos. Ce qui confirma les récits que nous avons faits précédemment, et prouva leur vérité, c'est que, dès le commencement, et par eux-mêmes, ils se rangèrent sous le Sultan, se remettant eux-mêmes et le Péloponnèse à lui,

à cause de l'inimitié qu'ils portaient contre le despote Thomas et contre les Péloponnésiens. Tout le reste n'était que farce, hypocrisie et fiction, comme cela a été clairement démontré par les faits suivants.

Le despote Démétrius est enfermé dans Sparte par Machoumout.

§ 118.— Car le Sultan, arrivé à Argos, ordonna sur le champ à Machoumout de prendre avec lui une troupe suffisante et de partir dans la nuit pour Sparte, afin d'y enfermer le despote Démétrius. En effet, à la pointe du jour, il le trouva dans Sparte, et l'y renferma. Puis (p. 210) il envoya le secrétaire du Sultan, Thomas, fils de Catabolénos, pour lui porter un message de paix et d'amitié sur la base de se rendre lui-même et la ville ; que cela lui tournerait à bien, pour lui et pour ceux qui étaient avec lui, si fermement il confiait et sa personne et son despotat au Sultan, sans s'opposer à lui, et sans hésiter ; car cette dernière manière ne lui porterait que du mal.

§ 119.— Mais le despote répondit, que d'abord il fallait rendre la liberté à Asanès, pour qu'il vint chez lui et lui apportât la foi jurée ; que, dans ce cas, il ferait selon les ordres du Sultan. Tout cela, comme je l'ai dit, fut fait ainsi devant le public ; mais en secret il avait été autrement arrêté et il fut fait autrement.

Le despote sort de Sparte auprès de Machoumout et lui rend Sparte et l'Acropole.

§ 120.— Machoumout délivra sur le champ Asanès, et lui donna la foi jurée. En même temps, il envoya avec lui le Satrape Chamouzès, qui était grand ami du despote. Ceux-ci étant entrés dans la ville, se rendirent chez le despote, et retournèrent avec lui dans le camp auprès de Machoumout. Celui-ci le reçut avec amitié, avec bienveillance et avec les honneurs dus à son rang; puis il occupa la ville et l'Acropole.

Entrée du despote Démétrius chez le Sultan.
Honneurs et présents très-grands qui lui furent donnés.

§ 121.— Le lendemain le Sultan aussi arriva, appela sur le champ le despote (p.244), et lui fit les honneurs à son entrée, en se levant de sa chaise lorsqu'il passa dans sa tente, lui donna sa main droite et le fit asseoir à côté de lui. Puis il s'entretint avec lui sur la paix qui était entre eux, le traita avec générosité, en paroles douces et affables, l'encourageant et lui enlevant toute peur : car il avait remarqué son trouble et son angoisse; et il donna des espérances fondées pour son avenir, et la conviction qu'il aurait auprès de lui tout ce qu'il pourrait désirer et souhaiter.

§ 122.— Puis il l'honora, en lui faisant de riches cadeaux en argent, en précieux habits et manteaux ; aussi en chevaux et mulets, et en beaucoup d'autres choses, qui alors lui étaient d'une grande utilité. Il fit aussi venir avec grande pompe d'Epidaure, sa femme et sa fille, en envoyant pour cela un des eunuques impériaux et un archonte avec une petite armée accompagnée d'Asanès. Et il l'honora encore de toutes autres manières et le traita bien.

§ 123.— Ayant passé là quatre jours et fait la reconnaissance de la ville et de l'Acropole, il pourvut à tout et la fortifia, y laissant comme garnison un commandant et trois cents hommes de sa garde. Il y arrangea et établit tout, selon ce qui lui parut le plus convenable.

**Départ du Sultan de Sparte et marche contre les autres
châteaux-forts du voisinage.**

§ 124.— Puis il partit de là, emmenant avec lui le despote Démétrius, et arriva devant une petite ville très forte de tous côtés, sur les terrasses des hautes montagnes non loin de Sparte, nommée *Castrion* ; ayant dressé là son camp, il fit d'abord aux habitans la proposition de se rendre eux et la ville. Mais ceux-ci, se fiant sur eux mêmes et sur les fortifications de la ville ; puisqu'elle était

située sur un rocher et à pic de tous côtés, qu'elle n'offrait qu'une seule entrée, qui était encore défendue par un triple mur formidable, et qu'eux-mêmes étaient des guerriers d'élite, au nombre de quatre cents, ne donnèrent aucune suite aux propositions du Sultan, mais ils fermèrent les portes pleins de confiance.

§ 125.— Le Sultan, après avoir exhorté son armée, attaqua vigoureusement le fort. La garnison se défendit vaillamment. Les hoplites luttèrent en braves, assaillirent l'entrée et la forcèrent. Une partie d'eux, percés par les lances de ceux qui se trouvaient en haut, fut jetée en bas et périt; d'autres, atteints par des pierres immenses, lancées de ces hauteurs sur leurs têtes, expirèrent écrasés, et à la fin ils furent repoussés énergiquement, et un nombre assez grand de soldats braves et vaillants expirèrent.

Seconde attaque vigoureuse de Castrion, par le Sultan.

§ 126.— Le Sultan en eut un grand chagrin; il donna donc le signal de la retraite et fit pour le moment cesser l'attaque. Mais le lendemain, ayant rangé et bien armé toute l'armée, l'ayant exhortée par un discours et encouragée de bien combattre, ayant promis des prix à ceux qui combattraient bien, et de plus le pillage de la

citadelle, il leur donna l'ordre pour l'assaut.

§ 129.— Et les soldats, en poussant des cris formidables, assaillirent vigoureusement la forteresse ; il y eut un terrible choc, et une mêlée effroyable autour de la muraille ; la fureur, la rage et l'acharnement firent que la mort y trouva une riche récolte, les deux partis luttant (p.214) sans aucun ordre, et s'entretenant sans pitié ; les uns cherchant de force et de quelque manière que ce fût, à entrer dans la forteresse ; les autres se défendant vigoureusement et les empêchant.

**Prise de Castrion, massacres, réduction en esclavage
et le château-fort rasé.**

§ 128.— A la fin, ceux du Sultan l'emportèrent, tuèrent beaucoup de leurs adversaires, et forcèrent l'entrée du premier et du second mur.

Continuant ensuite l'attaque acharnée ils poursuivirent les assiégés et les repoussèrent dans l'intérieur de la forteresse. Ceux-ci, renfermés dans cet espace resserré, ne sachant que faire, manquant du reste d'eau et de toutes provisions, perdirent toute espérance, et se rendirent au Sultan, pour faire d'eux ce qu'il voudrait.

§ 129.— Le Sultan ordonna de massacrer sur le champ tous les hommes, qui avaient été faits prisonniers à l'assaut, étant au nombre de trois

cents. Pour les enfans et pour les femmes, l'esclavage fut leur sort, et la forteresse fut rasée.

**Marche du Sultan contre la forteresse nommée
Gardikion, qui est presque imprenable.**

§ 130.— Après quoi, le Sultan s'avança contre un autre château-fort, nommé Gardikion, très fortifié de tout côté et pour ainsi dire imprenable ; car c'était un rocher (qui semblait s'élever jusqu'au soleil), près du défilé (p. 214) des hautes montagnes de Sparte, qui se nomment Zygos, s'élevant non-seulement à une grande hauteur, mais entouré encore tout autour de précipices et de profonds ravins. Elle n'offrait accès que d'un seul côté assez rapide. C'est là qu'une grande masse des bourgeois des villes, hommes, femmes et enfans avaient cru trouver un refuge assuré à cause de cette fortification naturelle ; mais ce fut pour eux la cause de leur perte.

Siège de Gardikion et pourparlers pour la reddition.

§ 131.— Car le Sultan y étant arrivé et y ayant dressé son camp, avait, essayé d'abord à les déci-

der à se rendre sans combat, voulant les sauver et ne leur faire aucun mal. Mais n'ayant pu les persuader, il entoura le château en cercle avec son armée, qui faisait bonne garde, bien résolu de prendre le château par la faim et par la soif, ~~et non~~ de risquer à perdre beaucoup de ses soldats, ~~en faisant~~ un assaut, impossible à cause des précipices ~~et des~~ hauteurs.

Prise de Gardikion, massacre ~~et~~ réduction à
l'esclavage.

§ 132.— Chose étrange ! les assiégés, enfermés seulement un jour là, ne pouvaient déjà plus résister ; mais affectés par la faim, la soif et la souffrance de la chaleur — c'était au plus fort de l'été — et par d'autres souffrances ; car le nombre des hommes, des femmes et des enfans était très grand, et ils se trouvaient resserrés dans la hauteur la plus étroite, manquant d'eau et de tout le reste, et n'ayant (p. 216) aucun secours d'un côté quelconque, ne pouvant non plus en espérer nullement, malgré eux, se dirigèrent vers le Sultan et se rendirent à lui sans composition.

**Raisons pour lesquelles le Sultan fit ces massacres
dans les châteaux-forts.**

§ 133.— Le Sultan fit massacrer tous les hommes, réduisit en esclavage les enfans et les femmes et rasa la forteresse. Dans ces châteaux-forts qui résistaient, il faisait ainsi, animé d'une juste fureur et rage ; car les hommes n'avaient donné aucune suite à sa sommation de se rendre à composition, et s'ils l'avaient acceptée, ils n'auraient couru aucun danger, mais ils avaient préféré le combat, dans lequel le Sultan avait perdu ou s'exposait à perdre beaucoup de braves soldats.

§ 134.— Du reste, le plus grand nombre des combattans dans les garnisons étaient des Illyriens (Albanais) qui étaient connus par leurs mauvais procédés, par leur abandon continuel d'un prince pour passer à l'autre, ou par leur esprit de révolte, par leurs vols et pillages, et il voulait les effrayer et les terrifier, afin qu'ils perdissent la volonté de s'opposer, et que, pour le reste, ils n'osassent plus être tellement orgueilleux, mais plutôt volontairement se soumettre à lui, pour gagner leur salut, comme c'est aussi arrivé après.

Marche du Sultan dans les autres parties du Péloponnèse, soumission volontaire des forteresses et asservissement général.

§ 135. — Car, partant de là et s'avancant dans les (p. 217) autres parties, le Sultan ne trouva plus rien nulle part qui s'opposât. Mais tous les châteaux-forts se soumirent volontairement, la plupart presque sans composition, beaucoup même sans attendre son arrivée. Les villes, les châteaux-forts et toute la contrée qu'il traversa se rendirent à son passage. Tellement il avait tous terrifiés et rendus souples. Il n'y eut que quelques-uns qui eurent la malencontreuse vanité de s'opposer à lui, mais qui, sur le champ, par les armes, furent ramenés à la raison.

Les forteresses convenables armées et munies de garnisons, les autres rasées.

§ 136. — Du reste, même ceux-là depuis ne furent plus traités aussi sévèrement; il leur laissa la vie et leurs biens, sans y toucher, et les sauva des maux que la guerre et les fureurs de l'armée font naître. En parcourant ainsi tout le Péloponnèse et l'occupant, il plaça des garnisons et des commandants dans ceux des forts et des villes qui lui

semblaient bien situés, bien sûrs et propres à être bien gardés et à défendre le pays, et il y fit assembler les provisions, les armes et toutes les autres choses nécessaires. Quant aux autres qui lui paraissaient inutiles, il les rasa, et il y laissa les habitants pour y habiter et y rester comme en villages. Quelques-uns d'eux furent aussi transportés comme colons à Constantinople (p. 218). Voilà comment agit le Sultan.

§ 137. — Quant au despote Thomas, aussitôt qu'au commencement il apprit la marche du Sultan vers le Péloponnèse, il arma et munit bien quelques-uns de ses châteaux-forts, y plaça des garnisons, et lui-même se rendit à Mantinée, petite ville sur la côte, avec sa femme, ses enfans et quelques-uns de ses archontes, et s'y étant enfermé, il attendit le sort et la fin de cette guerre : car il espérait que tout le Péloponnèse ne se soumettrait pas si facilement, puisque c'est un pays très fort par la nature, ayant des villes fortifiées, et des forteresses difficiles à prendre ; et il croyait que quelques-unes des forteresses et des petites villes resteraient et échapperaient à l'attaque, et qu'ainsi lui-même les recouvrerait, comme points de départ et refuge dans le Péloponnèse.

Fuite du despote Thomas à Corfou.

§ 138.— Mais quand il vit tout conquis, les villes et les forteresses en partie soumises par la force des armes, en partie se rendre volontairement, sans avoir été forcées d'une manière quelconque, et même tout le Péloponnèse, excepté deux ou trois villes des Vénitiens, pour ainsi dire presque sous le joug (p.219) et dompté ; alors enfin, désespérant de toutes ses affaires, il monta sur deux vaisseaux pentécontères avec femme et enfans et quelques-uns des archontes, et se hâta de singler vers Coreyra.

§ 139.— Et tous les archontes et harmostes qui s'étaient trouvés dans les forteresses et villes les avaient abandonnées et s'étaient enfuis à la dérobée dans les villes vénitiennes de Koroneia de Methône et autres, et s'étaient sauvés là.

§ 140.— C'est ainsi que le Sultan soumit toute la terre du Péloponnèse, accomplissant une *œuvre grande* et étonnante, dans un temps si court ; car l'été n'était pas entièrement passé, et il avait conquis complètement, en villes fortes, en forteresses et en petites villes, près de deux cent cinquante.

**Avantages et qualités du pays et des hommes nés
autrefois dans cette terre.**

§ 141.— C'est un pays qui dans les temps anciens et précédents a été renommé et célèbre, et qui a produit des œuvres abondants, beaux et grands dans son temps; qui a remporté de glorieux trophées sur les barbares et sur les Hellènes, qui a fondé beaucoup de colonies, qui a gouverné sur beaucoup de villes et de nations en Asie, en Europe et en Libye, et sur les plus grandes îles; il a produit des hommes les plus forts et les plus accomplis par leur intelligence (p. 220), par leur bravoure, par leur stratégie, et par les autres vertus, et encore par les belles formes et la force corporelle, et comme aucun autre n'en a produit, excepté celui des Romains. Aussi, a-t-il une position qui pourrait être regardée comme la meilleure de toutes par terre et par mer.

§ 142.— Eh bien! cette grande et célèbre terre du Péloponnèse, bien gouvernée sous les Romains jusqu'à nos jours et qui toujours était l'objet de grandes espérances pour les Romains et pour les Italiens, et qui il n'y a pas longtemps de cela, ayant besoin de défense et de secours, fut deux fois de nos jours renfermée par un mur sur l'Isthme, mur qui fut renversé dans la guerre de Morat, le père du Sultan, eh bien! cette terre *expira* ainsi!

§ 143.— Le Sultan y ayant tout réglé et arrangé selon ses vues, pour la garde et la sûreté ; laissé pour satrape de tout le Péloponnèse Amarrès ; et emportant un très grand butin , soit pour lui , soit pour l'armée, en sortit par l'Isthme, ayant aussi avec lui le despote Démétrius (p. 221), sa femme, sa fille et ceux des archontes qui l'avaient accompagné. Arrivé à Lébadée , il laissa en arrière le despote avec les archontes et avec les soldats destinés à son service et à sa garde, pour qu'ils pussent avancer à leur aise et se reposer en chemin à cause des femmes, des enfans, des bagages et des serviteurs.

Règlement des affaires du despote par le Sultan et son installation dans les îles et dans Ænos, comme revenus et autres.....

§ 144.— Mais lui-même, partant de là avec sa propre garde, — car il avait congédié toute l'armée — il s'avança et arriva à Andrinople, quand c'était déjà au milieu de l'automne ; et il y resta. Pas beaucoup de jours après, arriva aussi le despote Démétrius. Le Sultan prenant à cœur le soin pour lui et pour son installation, fit venir Machoumout et Isaac ; et après avoir délibéré avec eux, il donna comme Satrapie au despote, et comme gouvernement et revenu les îles de la mer Ægée, c'est-à-dire, Imbros et Lemnos et ce qui restait

de Thasos et de Samothrace : car la plus grande partie des habitans de ces deux dernières îles avait été transplantée à Byzance. Les revenus de ces îles montaient en tout à trois cent mille aspres d'argent monnayé du Sultan.

§ 145. — De même il lui donna aussi Ænos, ville (p. 222) importante, et ayant beaucoup d'avantages, comme située sur la côte de la Thrace, autour des bouches du fleuve Hèbre, étant un port commun des terres environnantes et voisines, à cause de ses lacs et ses autres opportunités dont nous avons parlé déjà plus haut. Il la lui donna avec tous les impôts et les revenus qu'en avait retirés auparavant Palamède, le fils de Gateliouzès.

Voir la générosité du Sultan.

§ 146. — Ces revenus formaient autres trois cent mille aspres du Sultan. Il ordonna aussi que trois fois par an il toucherait à la monnaie d'Andrinople encore cent mille aspres. De sorte que le revenu annuel qui lui fut accordé par le Sultan montait en tout à sept cent mille aspres d'argent.

§ 147. — Le Sultan, lui ayant donc donné tout cela, et fait beaucoup d'autres dépenses et de présents, le laissa à Andrinople. Lui-même arriva

à Byzance, quand l'automne finissait déjà, pour y passer l'hiver : et la six mille neuf cent soixante-huitième année finit, qui était la dixième du règne du Sultan (p. 223).

CRITOBoulos.

VIE DE MAHOMET II,

LIVRE IV.

SOMMAIRE.

Histoire de Critoboulos , quatrième livre. Il contient la soumission de la ville de Sinope et de tout le royaume d'Ismaël ; la conquête de la ville de Trapezounte, de tout son empire et la soumission de son empereur ; aussi la révolte des Gètes et leur asservissement ; puis la prise de toute l'île de Lesbos ; la première et la seconde invasion du Sultan dans les terres des Bostres, et la soumission et conquête de tout leur pays ; en tout une période de trois années.

VIE

DE MAHOMET II.

LIVRE IV.

Préparatifs pour la guerre contre Trébisonde.

§ 1.— Le Sultan arrivé à Constantinople, et s'y (p.223) étant un peu reposé, prit les dispositions pour assembler une très grande armée, et pour armer une très grande flotte, devant servir à une expédition par terre et par mer. En même temps il fit préparer des armes et des machines, et toutes les autres choses nécessaires pour une grande guerre.

§ 2.— Le but de ces préparatifs et de cet armement de la flotte était Sinope et Trapézounte (ou Trébizonde). Celle-ci était dans l'antiquité une ville très grande et très belle, et une des plus antiques parmi les villes grecques ; elle était une colonie des Ioniens et des Athéniens, située dans une belle contrée de l'Asie, dans le golfe oriental du Pont-Euxin sur la plage ; elle jouit d'un terrain très vaste, très beau et très fertile, et domine une grande partie des villes environnantes.

§ 3.— Formant dès son origine un port commun

pour la haute Asie, je veux dire pour l'Arménie, l'Assyrie (p. 224) et les autres pays limitrophes, elle florissait dans les temps reculés, elle eut de grandes richesses, gagna une grande puissance et gloire, et fut une des villes les plus renommées, non-seulement dans les pays voisins, mais aussi au lointain.

Voir le bouleversement des états.

§ 4.— Mais, dans la suite des temps, bientôt les états de l'Asie s'étant transformés et bouleversés ; les empires dissolus, conquis ou détruits ; les villes et les pays, soit soumis, soit disparus complètement, et ceux qui les remplacèrent et qui les repeuplèrent ayant subi le même sort, la ville de Trapézounte aussi n'échappa pas à la décadence. Et pourtant plus tard elle recouvra bien vite sa première opulence, en eut une jouissance stable, et n'eut à souffrir d'aucun malheur.

§ 5.— Dans les derniers temps (non loin de nous), elle devint la capitale d'une principauté de la race impériale Byzantine des Comnènes, qui s'y réfugièrent, élevèrent des édifices innombrables et très beaux, et qui régnèrent sur beaucoup de peuples et de villes d'alentour. Et par la succession dans la famille, cet empire a continué jusqu'à nos jours (p. 225) en paix et sans troubles : car les princes

cultivaient la paix et la concorde, les habitans de la ville étaient sages, et ceux hors de la ville étaient ou soumis ou alliés d'eux.

§ 6.— Mais, de nos jours, il y eut des discordes civiles; et la nation s'entre-déchira avec fureur; c'est ainsi que cette ville dépérit comme les autres, et à la fin elle tomba entièrement dans l'abîme des maux; car les princes et les habitans, comme je l'ai dit, se divisèrent, firent la guerre entre eux, et s'affaiblirent; et les peuples voisins, à cause des discordes sans fin, se révoltèrent contre eux, envahirent et pillèrent la ville, et lui causèrent les plus grands dommages.

§ 7.— Aussi longtemps que la ville de Constantinople était encore forte, et que les Romains y régnaient et se trouvaient être les maîtres du Bosphore, et que par suite la grande flotte du grand roi (Sultan) ne pouvait ni y passer, ni naviguer dans le Pont-Euxin, cette ville était, comme les autres, capable de résister, et pouvait supporter ses propres disgrâces, en sauvegardant, autant que possible, sa liberté, et ne se sentant pas aussi malheureuse par les guerres civiles.

§ 8.— Mais quand les affaires changèrent; quand (p. 226) Constantinople, assiégée avec une armée immense, fut conquise par le grand roi; quand le détroit fut en son pouvoir; quand le chemin vers le Pont-Euxin, et les villes qu'il baigne, se trouvèrent à découvert par terre et par mer: alors les princes de cette ville aussi s'inclinèrent et com-

mencèrent à se soumettre, et, en se courbant sous le grand roi, ils devinrent ses tributaires.

§ 9.— Et alors encore, aussi longtemps que ces princes entre eux observèrent la paix, payèrent le tribut et ne se mêlèrent pas à des intrigues sourdes contre leur suzerain, ils jouirent de la paix avec le Sultan. Mais depuis qu'ils se trouvèrent en discorde entre eux, et qu'ils ne portèrent le tribut qu'à contre cœur, qu'ils se lièrent par mariage avec les rois voisins, de Tigranocerte, des Arméniens, et des Mèdes, savoir avec Hassan, le fils de Tomyr, et avec ceux d'Ibérie, l'on pouvait soupçonner qu'ils intriguaient et voulaient agir contre les traités faits avec le Sultan : car des faits de ce genre n'étaient pas restés cachés. Alors le Sultan, saisi de fureur, résolut l'expédition contre eux, voulant prévenir (p. 227) ceux-là dans leurs desseins de s'en emparer, avant que cela ne fût un fait accompli.

Marche du Sultan contre Sinope et Trapézounte par terre et par mer.

§ 10.— S'étant donc bien préparé dans l'hiver, quand le printemps eut déjà paru, il fit d'abord prendre la mer à la flotte. Celle-ci était formée d'environ trois cents vaisseaux de guerre, grandes trirèmes, pentécontères, et bâtiments bien armés,

sans compter les navires de transport pour le bagage, pour les munitions et les canons, et ceux qui les accompagnaient pour d'autres besoins et par spéculation des marchands.

§ 11.— Il y avait fait placer beaucoup d'armes de tout genre, des boucliers petits et grands, des casques, des lances, aussi des cuirasses et des javelots et une grande masse de flèches et de boulets de tout genre, comme il en fallait pour les arcs, pour les machines et pour les canons. Il y fit mettre beaucoup d'autres objets nécessaires pour le combat mural. Il y fit monter un très grand nombre d'hommes très forts, bien armés et habitués au combat. Il leur donna pour chefs absolus de toute la flotte les généraux Chasim, satrape de Gallipoli, et Iacoub, homme vieilli dans la marine et le meilleur amiral.

§ 12.—Ayant donc ainsi bien préparé et armé la flotte, il la fit partir. Elle passa par le Bosphore et entra dans la haute mer du Pont-Euxin, portée à grande vitesse (p. 228); car les équipages, en s'encourageant avec des cris et en luttant de zèle, les poussaient à force de rames et de voiles, et partout où on la voyait, ce coup d'œil sans pareil remplissait d'étonnement et d'effroi. Mais laissons la flotte voiler!

**Passage du Sultan de l'Europe en Asie avec
ses troupes.**

§ 13.— Le Sultan de son côté, ayant assemblé les forces de l'Europe, les fit passer en Asie, cavalerie et infanterie, et avec les chevaux il y eut un grand train de chars, de mulets de somme et de chameaux, tous les autres bagages et le train de l'armée.

§ 14.— Quand ceux-là furent tous partis, il passa aussi en personne, marcha avec l'armée d'Europe par la Bithynie et arriva à Brousse. Là il trouva toutes les troupes de l'Asie déjà rassemblées. Après s'y être arrêté quelques jours, durant lesquels il fit quelques dispositions nécessaires, il passa en revue toute l'armée, fit un sacrifice auprès du tombeau de son père, ajouta avec magnificence les offrandes usuelles, et l'orna de superbes monuments et de couronnes ; il partit de là, en prenant le chemin de la Galatie et de la Paphlagonie (p. 229).

Voir le nombre des Soldats.

§ 15.— L'armée, comme nous l'avons dit, (où?) était composée de soixante mille hommes de cavalerie, et d'au moins quatre-vingt mille hommes

d'infanterie ; sans compter l'artillerie, le train et ceux qui suivent l'armée.

Marche du Sultan contre Sinope.

§ 16.— Faisant avancer ces troupes en Cappadoce, et franchissant le Halys, il se tourna vers Sinope, ville maritime, la plus belle et la plus riche des villes du Pont-Euxin, possédant une vaste étendue du meilleur terrain ; port commun de toutes les terres voisines et d'une grande partie de la Basse-Asie, ville dotée de beaucoup d'avantages, comme les saisons, la terre et la mer en donnent.

Indique quelle était cette ville.

§ 17.— Mais son plus grand avantage consiste dans le cuivre, qui en abondance provient de ses mines. Il est transporté de tous côtés en Asie et en Europe, et ils en tirent ainsi de grands revenus en or et en argent pour les habitants.

§ 18. — Il y a longtemps déjà que le gouvernement du pays échut en partage à Ismaël, homme puissant et noble parmi les habitants, l'ayant reçu par succession de ses ancêtres, de père en fils. C'est donc contre cette ville-là que le Sultan fit

une expédition, en dressant là son camp. Il y trouva sa flotte, arrivée par mer (p. 230) et ancrée dans les ports, selon les ordres qu'il avait donnés ; car les amiraux, allant par mer plus vite, avaient fait mouiller la flotte, s'étaient emparés des ports et de l'isthme, et, avec leurs vaisseaux, entouraient tout à l'entour la ville et la petite île qui est une péninsule.

**Sortie d'Ismaël auprès du Sultan et reddition
de la ville.**

§ 19. — Ismaël, voyant cette marche du Sultan avec toute l'armée contre lui, et que les forces ennemies par terre et par mer tenaient emprisonnés et la ville et lui-même, fut comme foudroyé par ce fait, et examina ce que les circonstances lui imposaient de faire. A force de réfléchir, il trouva que le meilleur parti était de se rendre chez le Sultan lui-même, pour lui demander la raison de ses procédés, et apprendre, comment il pourrait se tirer d'affaire, si c'était possible. En même temps, il prépara un grand nombre de très-riches présents, et sortit ainsi à la rencontre du Sultan.

§ 20. — Celui-ci le reçut avec affabilité et bienveillance, et le nomma son ami, en lui donnant sa main droite, et en lui témoignant les hon-

neurs dus à son rang. Puis ils entrèrent en pourparlers sur la ville, sur le pays, et sur la régence, et, après avoir beaucoup pesé les nécessités et la justice des deux côtés, de même que les circonstances, les utilités et les opportunités, ils tombèrent à la fin d'accord sur (p. 281) l'arrangement suivant, et se séparèrent en amis.

Indique ce qu'Ismaïl reçut en échange de Sinope.

§ 21.— Le Sultan s'empare de la ville de Sinope et de toutes les terres d'Ismaël y appartenantes, et lui donne en échange la satrapie européenne nommée Skopia, qui touche à la terre des Triballes; très-belle terre et très-fertile, et qui n'est en rien inférieure à la sienne, ni pour les revenus ni pour le gouvernement, ni pour la vie, ni pour les jouissances.

Raisons pour lesquelles le Sultan s'empara de Sinope.

§ 22. — Car le Sultan n'avait aucune plainte à proférer contre Ismaël; mais il avait bien à cœur de posséder Sinope et ses terres; car cela lui paraissait une ville importante, située favorablement, à la plage asiatique du Pont-Euxin, ayant

des ports sûrs, offrant un bel abri pour la flotte et pour les vaisseaux du Sultan, dans leur voyage à Trébizonde, à toutes les côtes supérieures du Pont, et aux villes qui s'y trouvaient. Du reste, elle était située au milieu des terres du Sultan, et il ne lui paraissait pas être une chose avantageuse qu'elle fût soumise à d'autres princes plutôt qu'à lui.

§ 23. — Aussi craignait-il que, sans que l'on s'en (p. 232) doutât, Chasan, le roi de Tigra-nocerte et des Mèdes, ne s'en emparât, soit par traité, soit par les armes ; car cette terre touchait à la sienne, et le Sultan savait par beaucoup de circonstances qu'il s'en occupait sérieusement et voulait se l'approprier.

§ 24. — Voilà pourquoi l'occupation de Sinope était chose nécessaire pour le Sultan. Ismaël donc, sans tarder, partit avec tous les siens dans sa nouvelle satrapie. De son côté, le Sultan, ayant occupé Sinope et toutes les possessions d'Ismaël, et y ayant tout organisé, ordonna à Kassim et à Iagoup de lever l'ancre et de partir sur le champ pour Trapézounte, où ils mouilleraient dans les ports, bloqueraient la ville par terre et par mer et la garderaient bien.

**Marche du Sultan vers les montagnes du Taurus ;
description du Taurus.**

§ 25. — Lui-même partit de là avec toute l'armée terrestre et marcha par l'intérieur. Arrivé au Taurus, il dressa un camp au pied de ces montagnes. Le Taurus est une très grande chaîne de montagnes en Asie, séparant la haute-Asie, de la basse-Asie. Il commence au cap Mycalé et à la mer qui le baigne, et s'avancant de là, il coupe l'Asie et finit auprès de Sinope dans le Pont-Euxin ; puis (p. 233) reprenant de nouveau de là, il se réunit aux montagnes de l'Arménie et de la Médie, et par celles-ci avec le Caucase.

—

Indique ceux qui ont passé le Taurus en armes.
Indique Tomyris, roi des Scythes et des Massagètes.

§ 26. — L'on dit que, sans parler d'Hercule et de Bacchus, Alexandre le Macédonien a le premier passé le Taurus en ennemi armé, quand il marcha contre Darius, le roi des Persans et de toute l'Asie ; et qu'après celui-là, ce fut le grand Pompée avec ses Romains. De nos jours, c'est encore Tomyris, le roi des Massagètes et des Scythes, qui le franchit, quand il fit son expédition contre Païazet, l'aïeul du Sultan, en armes il est vrai, et avec son ar-

mée, mais lui-même étant depuis longtemps le possesseur de ces contrées, et en passant en ami par ses propres terres.

Indique comment le Sultan Méchemet passa le Taurus, malgré l'opposition de Chasan.

§ 27.— Maintenant ce fut donc aussi Méchemet qui le passa, mais en armes et en ennemi, le troisième depuis Alexandre, après les Romains et Pompée. Car Chasan, comme je l'ai dit plus haut, lié par mariage à l'empereur de Trébizonde, et voulant venir au secours de celui-ci, ou bien plutôt lui-même s'emparer de Trébizonde et l'espérant, aussitôt qu'il apprit la marche du Sultan contre cette ville, rassembla ses forces et occupa les défilés, comptant barrer au Sultan le passage.

§ 28.— Le Sultan ayant appris cela, le planta là avec son armée, et lui-même s'ouvrit un chemin direct pour arriver à Tigranocerte, la capitale de Chasan ; chemin non battu, inégal, difficile à passer, et rempli de précipices. D'abord il envoya, sous le commandement de Machoumout Pacha, une partie suffisante de son armée, des soldats légèrement armés, des archers, et des hommes portant petits boucliers, et leur fit occuper les collines les plus opportunes, les parties étroites et difficiles à passer dans les défilés, et tous les endroits coupés ; après quoi il envoya d'autres gens

en grand nombre avec ordre de couper les bois et d'aplanir les inégalités et les précipices, de frayer un chemin aux parties à pic, de faire disparaître les buissons et les autres embarras là où l'armée allait passer, élargissant ainsi et facilitant le passage.

Indique les difficultés et les roideurs de la montagne.

§ 29.—Car ces montagnes du Taurus, dans notre langue, ont un nom au singulier le *Taurus*, mais ils contiennent une masse de chaînes de montagnes en elles, difficiles à monter et à passer; elles renferment des sommets, couverts de neige, et qui escaladent le ciel, des glaciers immensément hauts et à pic, des précipices très profonds, des rochers, des terrains difficiles à passer, (p. 235), des forêts, des ravins, des montées, des descentes, des parties à pic, tout cela rend le chemin difficile, pénible et dangereux.

Indique en combien de jours le Sultan passa le
Taurus.

§ 30.—Mais ce qui plus est, c'est que le Sultan l'a passé en dix-huit jours, chemin pour lequel il faudrait bien plus de temps à des gens légèrement armés et sans fardeaux, et ils auraient encore beaucoup de peines à franchir de tels chemins remplis

de toutes sortes de difficultés, tandis que lui avait avec lui une si grande armée, cavalerie et infanterie, et des armes et machines si immenses, que l'on ne pourrait l'exprimer. Puis il avait des chevaux, des chars, des chameaux, des mulets en masse, tout cela ne l'empêcha pas d'entreprendre et d'accomplir ce passage.

Voir l'ordre de marche du Sultan et comment il passa le Taurus.

§ 34. — Ayant donc rangé et disposé toute l'armée, il s'avança, l'infanterie placée à la tête, précédant toujours, flanquée d'éclaireurs aux ailes ; le train suivait au milieu, et la cavalerie venait la dernière ; celle-ci était encore suivie d'une queue et d'une arrière-garde. Lui-même se trouvait au centre de l'infanterie, avec quelques cavaliers. Quand le chemin se rétrécissait, il formait les ailes en pointe, quelquefois lui-même s'avança jusqu'au front des ailes. Mais quand le passage était plus large il les massa en phalanges, et les conduisit de front en formation rectangulaire, ayant devant lui comme avant-garde des deux côtés réunis sur les flancs, les archers et les hoplites. Les premiers marchaient, les flèches placées sur les cordes de leur arc de manière que les deux ailes, la droite et la gauche, se défendaient mutuelle-

ment ; ceux de la gauche pouvant tirer à droite, ceux de droite prêts à tirer à gauche, et les hoplites portant leurs lances sur les épaules et les tenant tellement, qu'ils pouvaient les vibrer d'ici, de là, selon le besoin.

§ 32. — Voilà l'ordre de bataille dans la marche pendant le jour ; et pendant la nuit on dressait un camp et sur le devant, un peu éloigné, on brûlait beaucoup de feux en cercle à l'entour, avec des gardes et des vedettes en grand nombre, qui faisaient des reconnaissances, et qu'il avait placées avant la nuit aux endroits les plus appropriés. C'est ainsi qu'il prenait (p. 237) grand soin pour la sûreté de l'armée.

Embûche dressée contre Machoumout Pacha, qui est frappé légèrement par un coup de flèche, appréhension et exécution du coupable.

§ 33. — C'est alors qu'il lui arriva un accident, auquel on ne s'attendait guère, accident qui causa un grand chagrin au Sultan, aux grands et à toute l'armée. Un homme ennemi mal intentionné et méchant, n'ayant à se plaindre de rien, qui plutôt aurait dû être rempli de reconnaissance, mu seulement par une sorte de méchanceté et de plaisir au mal, s'attaqua à Machoumout Pacha, ayant épié un moment favorable pour son procédé cri-

minel, se fiant sur la difficulté du terrain, qui lui faisait espérer de pouvoir rester caché, sans que personne n'en sût rien, ou ne le pût soupçonner ; il tendit son arc, tira contre lui une flèche, et le frappa au visage : cependant la blessure ne fut point mortelle.

§ 34. — Ne perdant toutefois la réflexion sous le coup inattendu qu'il vit partir, il étendit les bras et l'amortit ; sans cela le coup aurait été mortel. Il s'ensuivit un grand bruit et trouble, qui se communiqua au Sultan, aux grands et à toute l'armée, qui n'y comprenait rien et qui, au premier moment, croyait que les ennemis, tout d'un coup, s'étaient jetés sur eux. Sur le champ on s'empara de cet homme si méchant et si mal intentionné, et, avant de demander la raison ou les excuses, on fit une justice digne de sa pétulance ; l'infortuné fut impitoyablement (p. 238) taillé en mille morceaux. Il manqua seulement que tous se mirent à manger de son corps et à boire de son sang.

§ 35. — Le Sultan, saisi d'une tristesse, d'une angoisse et d'une peur indescriptible pour son grand-vézir, craignant qu'il pourrait être privé d'un homme si distingué, surtout dans un moment et dans des lieux et des affaires, où il en avait tant besoin, appela sur le champ Iagoup, son médecin particulier, homme sage et possédant à fond son art aussi bien du côté pratique des expériences, que par la théorie et la scolastique, et qui jouissait d'une grande influence au-

près de lui ; et après que Iagoup eut examiné la blessure, le Sultan apprit que ce n'était qu'une égratignure superficielle, sans aucun danger ; alors il se trouva allégé et n'eut plus de tristesse. Il fit de grands présents au médecin, et lui ordonna de traiter le blessé avec le plus grand zèle. C'est ainsi que Machoumout, pansé comme son état l'exigeait, fut bientôt quitte de sa blessure.

§ 36.— Le Sultan ayant employé dix-sept jours de marche à passer avec beaucoup de peine par ces profonds précipices, par ces ravins à pic, par ces grandes difficultés du terrain, par ces endroits inégaux et déserts, et par ce grand nombre de côteaux inaccessibles, et ayant supporté toutes ces fatigues en armes, lui et son armée, était parvenu à franchir le Taurus.

Effroi de Chasan au passage de la grande armée du Sultan et, dans sa peur, envoi de sa propre mère chez le Sultan.

§ 37.— Descendant ensuite dans la plaine, il y dressa son camp, non loin de Tigranocerte. Chasan, voyant que le Sultan marchait contre lui (p. 239) et qu'il avait su franchir si facilement des terrains si difficiles, par un chemin pour la plupart non battu et presque impossible à passer,

et tout cela avec une si grande armée, avec armes et bagages, et que maintenant il menaçait sa capitale, fut terrifié par ce fait incroyable, et frappé comme par un coup de foudre tombé du ciel. Il fut saisi d'une grande perplexité et ne sut que faire. A la fin il se conforma à la nécessité, envoya sa propre mère comme messagère vers le Sultan, avec les plus grands présents, s'excusant de ce qu'il avait paru faire, lui en demandant pardon et le priant en même temps de l'accepter comme allié et ami.

§ 38.— Celui-ci la reçut avec amitié, et lui fit les honneurs dus à son rang. S'étant entendus sur la paix, il en fit le traité et accepta Chasan comme allié et ami. Toutefois, il ne laissa pas partir sur le champ la mère de Chasan, mais, il la prit avec lui dans sa marche contre Trapézounte. Voilà ce qui se passa sur la marche du Sultan lui-même.

Navigation de la flotte vers Trapézounte et descente.

Sortie de ceux de la ville, leur défaite ; la ville bloquée par terre et par mer.

§ 39. — Quant aux amiraux de la flotte, ils avaient voilé vers Trapézounte, et avaient mouillé dans les ports de la ville. Puis ils étaient descendus à terre, avaient livré un combat aux Trapézountiens, sortis contre eux ; et (p. 240) il

les avaient refoulés dans la ville avec force. Puis il les avaient renfermés, en occupant toute la terre à l'entour, et les avenues de la ville; leur armée de terre et les vaisseaux par mer formaient un cercle complet autour d'elle, et veillaient avec zèle, à ce que personne de dedans ne put sortir, ni personne de dehors y entrer.

§ 40. — C'est ainsi qu'ils furent assiégés pendant vingt-huits jours : temps durant lequel il y eut plusieurs sorties de la part des assiégés contre les assiégeans, dans lesquelles ils ne se montrèrent pas inférieurs en bravoure. Toutefois se trouvant en nombre bien moindre, ils furent repoussés avec force et renfermés de nouveau dans la ville.



Proposition du Pacha à ceux de la ville et à leur empereur, de se rendre, eux-mêmes avec la ville.

§ 41. — Au bout de ce temps le Pacha Machoumout arriva avec l'armée par terre devant la ville, devançant d'une journée le Sultan; et après avoir dressé son camp non loin de la ville, il envoya comme messenger Thomas, le fils de Katabolénos, et fit faire des propositions à ceux de la ville et à leur empereur sur la reddition d'eux-mêmes et de la ville; en disant qu'il était préférable pour eux et d'un très grand avantage,

de remettre eux et leur ville au grand Sultan (p. 241) à composition et sur serments sacrés et certains : car cela serait pour le bien et pour l'utilité d'eux tous en commun, de leur empereur, de ses enfans, et de tous ceux de sa suite.

§ 42.—Quant à l'empereur, le grand Sultan le pourvoirait de beaucoup de terres, et de revenus suffisans pour son entretien et ses plaisirs et de toutes les autres choses nécessaires pour l'aisance ; quant aux habitans, ils resteraient dans la ville avec leurs femmes et leurs eufans, sans souffrir aucun mal du tout, et sans abandonner leur patrie ni leurs propriétés.

§ 43.—Si au contraire la sommation, maintenant faite par le Grand Sultan, de se rendre par composition était rejetée, ils n'auraient plus du reste du tout à revenir à une simple mention seulement de composition ou de conventions, puisqu'ils auraient eu recours à la rage et à la fureur du combat ; mais ce seraient les armes et le fer qui les jugeraient, et, prisonniers de guerre, ils seraient la proie du massacre, du pillage et de l'esclavage, et des autres souffrances inséparables de la guerre et de la conquête. Voilà les paroles de Thomas.

§ 44.—Ceux de la ville et leur empereur, après avoir entendu cette sommation, la reçurent avec résignation, et dirent, qu'aussitôt le Grand Sultan arrivé, ils se rendraient à ces conditions.

**Arrivée du Sultan devant Trapézounte, héraut envoyé,
conventions et reddition de la ville.**

§ 45.— Le lendemain arriva aussi celui-ci ; et (p. 242) dressa son camp devant la ville. Puis il envoya comme héraut le même Thomas, pour les sommer aussi en son nom, sur les mêmes conditions et à la même teneur, comme l'avait déjà fait Machoumout. Les assiégés, ayant entendu le héraut, préparèrent de très grands et magnifiques présents, choisirent les hommes les plus distingués parmi eux et les envoyèrent sur le champ, dehors, après leur avoir donné les pleins-pouvoirs. Arrivés devant le Sultan, ils se prosternèrent devant lui, et tombèrent d'accord sur les conventions ; puis, ayant prêté leur serment, et l'ayant reçu d'autre part, ils rendirent la ville et eux-mêmes au Sultan. Après quoi ils ouvrirent les portes, et laissèrent entrer Machoumout avec son armée, et Machoumout reçut la ville.

**Entrée du Pacha dans Trapézounte et prise de la ville.
Sortie de l'Empereur pour se prosterner devant le
Grand Sultan et sa réception.....(?)**

§ 46.—Alors l'empereur de Trapézounte, avec ses enfans et toute sa suite, sortit, pour se pro-

sterner devant le Sultan, qui le reçut avec douceur et bienveillance, en lui donnant sa main droite et en lui faisant les honneurs dus à son rang et leur fit des présents de différentes sortes, pour lui, pour ses fils et pour toute leur suite.

Entrée du Grand Sultan dans Trapézounte.

§ 47.—Après quoi le Sultan fit son entrée dans la ville ; il la contempla en la parcourant, en admira la position et la trouva bien fortifiée ; les avantages de la terre et de la ville le charmèrent de même ; il s'étonna des édifices et du grand nombre (des maisons ?) en elle. Puis il monta dans l'acropole et dans le palais, et il vit et admira la position forte de ce rocher, l'ensemble du palais et sa magnificence ; et il jugea toute la ville digne de sa renommée

Combien de garçons le Sultan prit à Trapezounte.

§ 48.— Ensuite il ordonna de conduire dans les trirèmes l'empereur, et toute sa suite et quelques-uns des puissans de la ville et qui possédaient des richesses, avec leurs femmes, leurs enfans et tous leurs biens.

§ 49.— Il choisit aussi environ mille cinq-cent

adolescents de la ville et de toutes les terres alentour, et les fit aussi conduire dans les trirèmes ; et, après avoir donné de grands présents aux chefs sur les vaisseaux, c'est-à-dire aux triérarques, aux navarques, aux pilotes, aux chefs des rameurs et aux autres, il leur ordonna de partir, et ils levèrent l'ancre et s'en allèrent.

§ 50. Lui-même, il fit venir l'un des amiraux de la flotte, Kassim, le satrape de Gallipoli, et lui donna la satrapie de Trapézounte, et, pour garde particulière, quatre cents hommes, choisis de sa propre garde. Puis ayant encore séjourné peu de jours dans la ville, pour y régler tout, (p. 244), comme cela lui semblait le mieux, il partit de là et retourna chez lui, par le même chemin par lequel il était arrivé.

Démission de la mère de Chasan par le Sultan avec présents et honneurs, et ambassade de Chasan près du Sultan ; amitié et alliance entre eux.

§ 51.— Dans les pays de Chasan, il renvoya la mère de celui-ci, avec de grands présents et avec beaucoup de civilités, et il fit partir avec elle des ambassadeurs à son fils Chasan, pour renouveler les traités et pour se montrer, comme je l'ai dit auparavant, son allié et son ami. Celui-ci, de son côté, dépêcha ausssi des ambassadeurs au Sultan pour lui apporter des présents, lui té-

moigner sa satisfaction sur la bonne réussite de son entreprise, le remercier des honneurs faits à sa mère, et raffermir l'amitié et l'alliance entre eux.

Arrivée du Sultan à Byzance.

§ 52.— Partant de là et s'avancant toujours avec hâte, le Sultan franchit, sans encombres, le Taurus, et passa par toute la terre intérieure dans vingt-huit jours en tout. Arrivé à Brousse il congédia l'armée, et s'y reposa, lui et ceux qui étaient avec lui, assez de jours; après quoi, l'automne finissant déjà, il se rendit à Byzance. Et la six mille neuf cent soixante-neuvième année en tout finit, qui était la onzième du règne du Sultan.

Comment il eut soin de l'Empereur de Trapézounte.

§ 53.— Voilà quel changement subirent les affaires (p. 245) de Sinope et de Trapézounte, villes importantes et renommées de nos jours. Le Sultan, ayant rejoint Constantinople, eut d'abord soin de l'empereur de Trapézounte; et il donna, à lui et à ceux qui étaient avec lui, des terres suffisantes pour leur entretien, près du fleuve

Strymon, pour en recueillir le tribut annuel, taxé à trois cent mille aspres d'argent monnayé.

Sur le philosophe Georges Améroucès; comment le Sultan le reçut et le tint en honneur.

§ 54.— Parmi ceux qui se trouvaient dans la suite de l'empereur il y avait un homme, nommé Georges Améroucès, très fort en philosophie, aussi bien dans la physique que dans la dogmatique, dans les mathématiques comme dans la géométrie et dans les analogies des nombres; il était rompu dans la philosophie des Péripatéticiens et des Stoïciens; et il connaissait à fond toute l'encyclopédie, savoir : la rhétorique et l'art poétique.

§ 55.— Ayant entendu parler de lui, le Sultan le fit venir, et l'ayant bien examiné dans son entretien et dans son commerce avec lui, et sur son instruction et ses connaissances philosophiques, il l'admira plus qu'aucune autre personne, et lui donna une place convenable auprès de lui, lui accorda la faveur de venir chez lui et de s'entretenir avec lui; lui proposant des opinions (p. 246) des anciens, des difficultés et des questions philosophiques et leur résolution : car le Sultan est bien rompu en philosophie.

§ 56.— Ensuite il s'adonna de nouveau aux soins de la ville et s'occupa toujours beaucoup de

l'augmentation de la population, de son embellissement en général, et de ce qui pouvait l'orner et lui être utile ; il fit construire des temples, des arsenaux, des théâtres, des bazars et d'autres édifices pareils. Encore y attira-t-il tous les arts et toutes les sciences, faisant venir et arriver de tous côtés ceux qui étaient instruits ainsi que les artistes, et les établissant dans la ville, sans épargner les frais et les dépenses : car il avait tout-à-fait à cœur de faire que la ville se suffit à elle-même en toute chose, et n'eût besoin d'aucune chose de dehors, soit pour le précieux, soit pour l'utilité ; soit pour l'ornement, soit l'éclat.

Voir la révolte de Dracoulis, Duc des Gètes.

§ 57.— Quand le Sultan, dans l'hiver, était tout occupé de ses affaires et faisait ses dispositions pour la ville, on vint lui annoncer que le duc des Gètes, Dracoulis, s'était révolté, et avait rompu les traités en rassemblant une armée assez grande, en se munissant de chevaux et d'armes, et qu'il marchait contre le Sultan, des mains duquel auparavant il avait eu cette principauté.

§ 58.— Car, lorsque Jean le Gète, duc des Péo-niens (p. 147) et des Gètes, était survenu avec une grande troupe, avait tué le père de Dracoulis, et donné la principauté à un autre ; Dracoulis et

son frère s'étaient enfuis chez le père du Sultan, qui avait reçu ces fugitifs et les avait fait éduquer dans son palais avec magnificence, bien que ce ne fussent encore que des enfans; et à sa mort, il les avait confiés au Sultan, son fils, et celui-ci les avait retenus chez lui et élevés avec beaucoup de distinction, d'honneur et de soin, dans son palais.

§ 59.— Plus tard il y eut une révolution dans la principauté des Gètes, et celui qui la gouvernait, ayant été maltraité, le Sultan leur imposa Dracoulis avec beaucoup de troupes et de grandes dépenses, lui confiant tout le règne des Gètes, se liant à lui par traité et par le serment, qu'il observerait sans fraude et purement ses relations avec le Sultan, ses bons sentimens, les promesses faites et les conventions.

Indique comment Dracoulis passa l'Ister et ravagea les environs de Nicopolis et de Widdin.

§ 60.— Mais, Dracoulis ne les suivit que peu de temps; ensuite, oubliant tout, et se montrant malintentionné pour les traités, il se révolta contre le Sultan. D'abord à la dérobée et sans avis ou déclaration de guerre, il passa l'Ister, avec une force et une armée assez grande, et fit main basse sur tout ce qu'il rencontra dans les pays du Sultan limitrophes aux siens, c'est-à-dire, dans les

terres autour du Widdin et de Nicopolis, et après avoir fait un grand butin et massacré beaucoup de monde, il repassa de nouveau le fleuve (p. 218), et retourna en son pays.

§ 61.— Sur quoi, le Sultan, lui ayant envoyé des ambassadeurs, qui eurent ordre de lui rappeler les traités, de lui faire des propositions de paix, et de demander les raisons de sa défection, celui-ci, avant d'apprendre même qu'elle fut leur mission, les fit prendre et empaler, en menaçant le Sultan et en l'injuriant.

Marche du Sultan contre les Gètes, passage de l'Ister, pillage et saccage de tout le pays.

§ 62.— Le Sultan ne pouvant supporter une telle offense injurieuse, et emporté par une fureur juste, rassembla sur le champ une très grande armée, et l'ayant bien armée et exercée pendant l'hiver, aussitôt le printemps venu, il franchit l'Ister, et parcourut en peu de jours presque toute la terre des Gètes, la ravagea et la pillait et en tombant comme un torrent sur tout ce qu'il trouva sous sa main, il s'empara des châteaux-forts, et ramassa le plus grand butin.

§ 63.— Mais ce Gascon impertinent et vaniteux, n'attendant pas l'attaque de la grande armée du Sultan, s'empressa de prendre la fuite sur le champ, et se retira dans les points les plus inac-

cessibles de son pays et dans les montagnes, et là il resta, pour voir la fin des choses qui arriveraient. Pendant ce temps, le Sultan pillait et s'appropriait ses terres, et à la fin proclama duc du pays Rhados, le frère de Dracoulis : car le Sultan l'avait emmené avec lui.

§ 64.— Dracoulis, alors, désespérant tout-à-fait de ses affaires, et n'osant plus aspirer à rentrer dans son pays et dans son gouvernement, prit la résolution de chercher la mort en la faisant payer cher à ses ennemis. Une fois cette résolution insensée prise, il préféra le faire dans l'obscurité en se jetant sur le camp des Turcs. Rassemblant donc ses soldats au milieu de la nuit, il se précipita (p.219) sur un point avancé du camp hors ligne et sans aucun ordre ; et il fit un grand carnage parmi les animaux, chameaux, chevaux et mulets ; car là il n'y avait point d'hommes.

§ 65.— Quand le Sultan apprit cette attaque, il donna bien judicieusement l'ordre aux soldats de se retirer un peu en arrière, pour l'encourager à s'avancer davantage ; après quoi, ayant donné le signal à l'armée, il donna ordre de l'attaquer de tous côtés, en s'avancant avec force et grand élan, et en poussant les cris de guerre. C'est ainsi que tous les assaillans furent massacrés sur place, excepté un assez grand nombre qui furent faits prisonniers.

Défaite et fuite de Dracoulis.

§ 66.— Dracoulis qui s'était échappé en se cachant quelque part, s'enfuit chez les Péoniens, qui l'arrêtèrent et le jetèrent en prison. Le Sultan, comme je l'ai déjà dit, proclama Rhados, comme archonte et duc des Gètes, mettant dans ses mains le pouvoir et le gouvernement, et recevant de lui l'hommage-lige. Lui-même emportant un grand butin, de prisonniers de guerre (esclaves), et de bestiaux, dont il fit présent à l'armée, repassa l'Ister, et, arrivé dans l'été à Andrinople, il y fit un peu reposer l'armée.

Indique les raisons pour lesquelles le Sultan fait une expédition contre Lesbos et Mitylène.

§ 67.— Après quoi, appelant à lui les chefs de la flotte, il leur ordonna d'armer une flotte de deux cents vaisseaux contre Lesbos : Car Nicorétzos, le fils de Dorieus, ayant hérité en partage (p. 250) avec son frère Dominicos une partie des gouvernemens sur lesquels feu leur père avait régné, sous la suzeraineté du Sultan et comme son tributaire, emporté par une ambition sacrilège contre son frère, l'avait saisi par ruse, jeté en prison et tué.

§ 68. — De plus il tardait à payer au Sultan le tribut, et par fraude il cherchait à se soustraire aux conventions faites avec le Sultan ; il était en secrètes intrigues avec les Italiens, et faisait alliance avec eux, comme je l'ai déjà dit plus haut ; c'est ainsi qu'il mauqua à ses traités avec le Sultan en beaucoup d'autres choses encore, surtout en recevant chez lui les mandits vaisseaux des pirates, et lui-même en arma, les remplit et leur poocura des conducteurs pour les terres, les ports et toutes les places. Il fit donc d'une manière masquée beaucoup de mal à toute la côte maritime du Sultan, vis-à-vis de Lesbos, et étendit ses ravages sur la Chersonnèse, sur la Thrace et la Macédoine qui se trouvent à sa portée.

§ 69. — Ayant eu souvent des renseignements sur cela, le Sultan envoya plusieurs fois des messagers, pour lui intimer de ne pas faire pareille chose, étant son allié paisible ; qu'il ne devait pas penser que de tels méfaits restent cachés, mais qu'il devait sans fraude observer les traités et payer sans hésitation le tribut ; sinon, le Sultan viendrait le mettre à la raison par les armes.

§ 70. — Mais celui-ci, croyant qu'en niant les (p.251) méfaits, ils resteraient inaperçus, et fondant de vaines espérances sur les Italiens, fit peu de cas des représetattons du Sultan. Alors celui-ci l'ayant souvent menacé en vain, fit sortir la flotte, comme je l'ai déjà dit plus haut, et fit saccager

une partie de l'île de Lesbos, afin de lui donner des sentiments plus sages, mais le Duc continua ses manœuvres ; bien que, pour un moment, il paraissait dominé par le peur et s'abstenir ; mais il resta, au fond, le même.

**Marche du Sultan contre Lesbos par terre
et par mer.**

§ 71.— Le Sultan, irrité, fit donc la nouvelle expédition contre lui. Ayant armé la flotte au plus vite, et l'ayant pourvue de tout le nécessaire, de hoplites, d'armes de tout genre, de machines lançant des pierres, et de canons, et ayant nommé comme général en chef avec plein pouvoir et comme amiral de toute la flotte, le grand-vizir Machoumout, il la fit partir.

§ 72.— Le Sultan lui-même, avec l'armée terrestre, ayant franchi l'Hellespont, marcha par la Basse-Phrygie. Arrivé dans les terres d'Ilion, il y examina les ruines et les vestiges de l'antique ville de Troie, sa grandeur, sa position et les autres avantages du terrain, et comme la terre et la mer à l'envi l'ont doté. Puis il alla voir les tombeaux d'Achille, d'Ajax et des autres héros.

Indique comment le Sultan examina les tombeaux des héros, en marchant par la Troiade, et comme il loua ces héros et les proclama heureux.

§ 73.— Et il loua et proclama heureux ces héros pour leurs exploits et pour leur renommée, et d'avoir eu le bonheur de trouver un chantre de leurs exploits comme le poète Homère. L'on dit, qu'alors, en secouant un peu sa tête, le (p.252) Sultan a dit : *C'est moi que Dieu a réservé après une si grande période données pour être le vengeur de cette ville et de ses habitans ; car j'ai vaincu ses ennemis, j'ai saccagé leurs villes et j'ai fait que leurs biens sont devenus le butin des Mysiens : car c'étaient des Hellènes, des Macédoniens, des Thessaliens, des Péloponnésiens, qui autrefois ont saccagé cette ville, et leurs descendants dans ces temps postérieurs ont senti ma main vindicatrice pour les injures qui jadis ont été faites aux peuples d'Asie et répétées jusqu'à nos jours si souvent !*

§ 74. — Parti de là, il arriva au cap Lecton ; s'étant avancé plus loin, il dressa son camp sur la terre ferme qui est opposée à l'île de Lesbos, vis-à-vis de la ville de Mitylène.

§ 75. — Machoumout, qui était parti de Gallipoli avec toute la flotte, composée de deux cents vaisseaux, jeta l'ancre devant Mitylène, le troisième jour ; et, ayant fait débarquer ses troupes, celles-ci dressèrent un camp non loin de la ville.

Les Mitylénien^s ayant alors fait une sortie contre eux sans résultat, furent repoussés par les hoplites, et se défendirent depuis en tenant les portes fermées.

Siège de Mitylène.

§ 76. — Machoumout fut le premier qui leur fit des propositions à eux et à leur Duc, s'ils voulaient rendre eux et la ville sur des conventions, à faire avec le Sultan ; mais comme il ne put les persuader, il commença à raser et à saccager toutes les terres extérieures, puis, palissadant la ville, l'entourant en cercle (p. 233) avec son armée, et y appliquant les canons, il les assiégea, et il réussit en six à sept jours, au moyen de son artillerie, à ébranler et à abattre une assez grande partie des murailles.

§ 77. — Mais quand ceux de la ville virent le mur renversé, ils dressèrent de grandes poutres et y attachèrent des palissades en dehors et en dedans, et ayant rempli cet espace à l'intérieur avec de la terre et d'autres matériaux, ils se défendirent derrière cet abri.

§ 78. — Le Sultan, voyant de l'autre côté où il avait son camp, ce qui se passait, jugea qu'il ne fallait plus attendre, mais que le plus vite il fallait prendre les dispositions pour pouvoir avec toute

l'armée et avec toutes les forces donner l'assaut à la ville et la prendre par un seul premier élan. Et sur le champ, il ordonna de passer dans l'île l'armée et tous ses hoplites ; et ils passèrent.

Passage du Sultan dans l'île.

§ 79. — Et le Sultan étant monté dans une galère, aborda aussi lui-même dans l'île. Quand il eut joint Machomout, il en apprit tout ce qu'il avait fait. Puis à cheval, il alla reconnaître la ville, examiner où elle était attaquable, où non ; aussi bien par terre, que par mer. Puis il donna ordre de former et de ranger toute l'armée, et de même aux trirèmes de s'armer et de s'apprêter à faire l'attaque par mer du côté du port.

§ 80. — Alors, quand ceux de la ville et leur Due, eurent vu arriver le Sultan aussi et former son armée pour faire l'assaut en (p. 254) même temps par terre et par mer, de peur que du premier choc ils ne fussent faits prisonniers de guerre : car ils voyaient bien le mur renversé par les canons, et le nombre infini des soldats tous cuirassés et à la tenue martiale, et que l'attaque du Sultan ne se relâcherait pas par le temps, et que même après un assaut manqué, il ne quitterait pas l'île, avant de l'avoir complètement soumise : ils envoyèrent un héraut, pour se rendre eux et leur

ville au Sultan, avec la prière de leur pardonner, que, à la première sommation, ils ne s'étaient point soumis.

Prise de Mitylène et de toute l'île de Lesbos.

§ 81. — Le Sultan les reçut et leur donna la confirmation désirée. Alors les Mitylénien^s sortirent de la ville. Il les reçut gracieusement et leur fit des présents généreux. Après quoi il entra dans la ville, l'examina bien et il la trouva très bien et très belle. Puis vinrent aussi les commandans des autres château-forts et des petites villes pour se rendre eux et leurs forts.

§ 82. — Le Sultan ayant passé quatre jours entiers dans l'île, l'ayant vue, elle et tout ce qu'il y avait de remarquable, en admira la grandeur et la beauté des établissemens et les autres vertus de la terre, puis il remonta dans la galère et retourna au camp, abandonnant (p. 255) à Machoumout le soin d'organiser tout dans la ville et dans l'île, comme il le lui avait ordonné.

Indique...

§ 83. — Celui-ci, ayant assemblé tous les habi-

tans de la ville, hommes, femmes et enfans, les divisa en trois groupes ; le premier fut destiné à rester dans la ville pour y habiter ayant leurs biens chacun et payant le tribut usuel par an ; le second groupe devait être transporté à Constantinople pour y être établi ; et le troisième échut comme esclave aux soldats. Mais pour les Italiens armés et soldés qu'il y trouva, il les fit tous massacrer.

§ 84. — Quant aux autres forts de l'île et aux petites villes, il les laissa d'abord pour quelque temps encore comme ils étaient ; mais plus-tard il en prit quelques-uns et les rasa, et en transplanta à Constantinople les hommes, les enfans et les femmes. Machoumout ayant donc ainsi organisé les affaires de Mitylène et de toute l'île de Lesbos, et ayant laissé une garnison suffisante pour Mitylène et pour les autres forts, avec un satrape, nommé *Ali de Samos*, homme renommé auprès d'eux pour sa bravoure, pour son savoir militaire et pour ses autres vertus ; il retourna aussi chez le Sultan.

§ 85. — Les amiraux (p. 236) de la flotte, prenant avec eux l'archonte de Lesbos et tous ceux qui étaient avec lui ; de même les hommes, les enfans et les femmes de la ville, destinés à être transplantés à Constantinople, et ayant chargé dans les vaisseaux tout le grand butin qu'ils avaient fait, mirent aux voiles pour retourner à la maison à Gallipoli et à Byzance ; puis ils désarmèrent la flotte.

§ 86. — Le Sultan lui-même, ayant congédié l'armée, arriva à Constantinople avec sa garde, quand l'automne finissait déjà, et ainsi s'écoula la six mille neuf cent soixante dixième année, qui fut la douzième du règne du Sultan.

§ 87. — C'est ainsi que Lesbos fut conquise par le Sultan, avec Mitylène, elle, qui dans cent cinquante années jusqu'à nos jours avait été opulente et s'était élevée à grande gloire, en richesses et pouvoir ; à compter du temps, où pour la première fois la reçut de l'Empereur Roumain comme propre principauté Nicoretzos, le premier des Gatelouzes, homme Italien et de noble origine ; lequel était très intelligent et très instruit, riche en bravoure de l'âme, se distinguant par tous les autres avantages du corps et sachant très bien administrer et diriger un gouvernement, qui la releva tellement et en toutes chose l'améliora tant, avec les sacrifices que peu-à-peu il y fit, que presque en tout elle pouvait lutter avec son antique splendeur.

Car non-seulement il avait soumis les pays voisins et alentour ; mais toute la Syrie et l'Égypte le craignait, et lui paya un tribut annuel, en achetant à ce prix la paix auprès de lui qui y dominait. Car il avait et entretenait des vaisseaux en grand nombre, parmi lesquels il y avait beaucoup de trirèmes, partie flottantes, partie dans les arsenaux, au moyen desquelles il tenait asservi non-seulement la mer voisine, mais aussi celle de Syrie, d'Égypte et de la Lybie.

§ 89.—Car il y pillait et butinait en bon pirate, jusqu'à ce que, ce pouvoir ayant été laissé par succession, et affaibli par le temps, les ancêtres du Sultan, et le Sultan lui-même, s'emparèrent du domaine de la mer avoisinante ; et en asservissant tout ce qui y touchait, celle-ci devint, comme les autres îles, soumise au Sultan et tributaire, et à la fin complètement sa conquête.

§ 90.—Le Sultan, retourné à Constantinople, établit les Mytilénien^s en un quartier de la ville, en donnant, aux uns des maisons, à d'autres une place pour y en ériger, à d'autres encore d'autres choses dont ils avaient besoin.

C'est alors qu'il jeta dans les fers Nicorézos leur duc, et un peu après il le tua « *pour causes.* »



Indique, comment le Sultan voulait former une grande marine et s'emparer de la domination de la mer.

§ 91.—Ensuite il ordonna de construire à la hâte, outre les bâtimens qu'il possédait déjà, un grand nombre d'autres vaisseaux, et de rassembler le plus de marins (p. 258) possible dans tout son empire, qui n'auraient d'autre charge que celle de ramer. Car voyant que le pouvoir que donne la mer est immense ; que les Italiens excellaient justement par le grand nombre de leurs marins et dominaient ainsi non-seulement sur toutes les îles de

la mer Egée, mais faisaient aussi beaucoup de dommages aux côtes qui appartenait au Sultan, en Europe et en Asie—surtout la marine des Vénitiens—: il résolut d'y mettre fin, quoique cela lui pût coûter, et de régner, lui, sur toute la mer, ou du moins d'empêcher ceux-là de faire du mal dans ses parages. Voilà pourquoi il s'occupait avec zèle de former une marine imposante et de s'emparer de la domination de la mer.

§ 92.—Ensuite, il jugea bien convenable et très-nécessaire de renfermer des deux côtés par des châteaux-forts de la plus grande solidité, le détroit de l'Hellespont et de la Chersonèse, de réunir les deux continents, l'Asie et Europe, de faire de toute la mer supérieure, le Pont-Euxin et l'Hellespont (mer de Marmara), une mer intérieure, et de bien assurer celle-ci en fermant l'entrée, afin que les côtes ne pussent en aucune manière être saccagées et pillées par des ennemis qui surviendraient; comme en vérité cela est arrivé auparavant dans le Bosphore.

Indique, comment le Sultan résolut de bâtir deux châteaux-forts dans le détroit de la Chersonèse, en Asie et en Europe, l'un vis-à-vis de l'autre, et de fermer le détroit et toute la mer supérieure de l'Hellespont et du Pont.

§ 93.—Ayant arrêté cela, le Sultan envoya sur

le champ, des gens pour examiner les terrains, et pour mesurer, où le détroit est le plus étroit et le courant le plus fort (p. 259). Ceux-ci, s'y étant rendus, et ayant bien mesuré tout, trouvèrent que la partie la plus étroite et où le courant est le plus fort, était de la pointe entre *Madetos* et *Eléous* d'un côté, et de l'autre côté, la partie du continent de l'Asie qui s'appelle *Dardania*, environ huit stades de distance. Là se trouvaient aussi encore les ruines d'une vieille tour, construite par quelqu'un des anciens empereurs qui avait voulu, à ce que l'on disait, fermer le détroit par une chaîne mais ne l'avaient pu faire, la chaîne s'étant trouvée entortillée, enchevêtrée et entraînée facilement par la grande force du courant. A leur retour, ils annoncèrent cela au Sultan.

§ 94.—Celui-ci, ayant promptement fait venir Jacoup, le satrape de Gallipoli de la Chersonèse, amiral de toute la flotte et commandant de toutes les côtes, il lui ordonna de faire la construction des châteaux-forts le plus vite possible, avec le soin et la surveillance de toute cette affaire, sans relâcher son zèle; et celui-ci, sans tarder, se mit avec ardeur à l'œuvre, n'y épargnant ni monde, ni dépenses.

Indique, pourquoi le Sultan fit une expédition contre le peuple des Bostriens.

§ 95.—L'empereur, dans cet hiver même, se prépara, afin qu'au retour du printemps il pût marcher contre ceux des *Péoniens* qui demeureraient en deça du fleuve de la Save, que l'on nomme aussi *Dalmates* et que les modernes appellent *Bostriens*, peuple grand et nombreux, qui a aussi un royaume vaste et une terre bien étendue, (p. 260) qu'il cultive et dont il retire des fruits ; cette terre est fortifiée par des déchirures, et coupée par des montagnes, difficiles à gravir, et par des rochers et ravins ; de plus elle possède des châteaux-forts et de petites villes bien fortifiées et difficiles à prendre, enfin des chefs opulents et puissants. Ils ont aussi amitié et alliance et parenté de sang avec le Roi des Péoniens et des traités jurés, (stipulant) que, si quelqu'un attaque l'un d'eux, ils doivent venir l'un au secours de l'autre.

§ 96. — Forts de tout cela, ils n'ont voulu rien savoir d'une relation avec le Sultan ; ni payer de tribut annuel, comme les autres peuples de la frontière, les Illyriens et les Triballiens ; ni en général lui obéir ; mais bien souvent, quand le Sultan leur a proposé d'entrer en traité avec lui, ils l'ont repoussé et n'ont accepté aucun traité ; désireux qu'ils étaient de rester toujours autonomes (maîtres chez eux), libres et tout-à-fait indépendans d'une convention quelconque.

§ 97. — Voilà pourquoi souvent le Sultan a envoyé une armée pour faire incursion dans leurs terres, pour y piller et enlever le plus de butin possible, en hommes, enfans, femmes et bétail. Mais, nonobstant cela, ceux-ci ne changèrent pas d'avis, ils restèrent dans leurs sentimens une fois choisis, tout cela pour leur propre malheur.

§ 98.—Car le Sultan, irrité de cette conduite, fit une expédition contre eux; après, s'étant bien préparé, et après avoir rassemblé beaucoup d'armes (p. 261), de canons, de machines de guerre et une très grande armée, cavalerie et infanterie, il se mit en campagne contre eux, quand le printemps brillait déjà dans tout son éclat.

Marche du Sultan contre les Bostriens.

Incursion et soumission du pays des Bostriens.

§ 99.—Etant donc parti d'Andrinople avec toute l'armée, cavalerie et infanterie, et avançant toujours à marches forcées, il sortit bientôt de ses propres terres, et, arrivé aux montagnes de la limite des Bostriens, il y dressa son camp pour quelques jours. Après quoi, il se précipita dans leur pays et le parcourut comme un éclair, brûlant, détruisant et anéantissant tout, s'emparant des châteaux-forts, dans quelques uns desquels il

laissa une garnison, enlevant du butin et soumettant tout ce qu'il rencontrait; car personne ne s'opposait.

§ 400.—Ayant ainsi parcouru et dévasté, en peu de jours, la plus grande partie de leur pays, et s'étant emparé, comme je l'ai dit, de beaucoup de châteaux-forts et de petites villes, soit par l'assaut et la force des armes, soit par composition, il se trouva enfin devant la ville où leur prince s'était réfugié.

Arrivée du Sultan devant Jaïtza et siège de la ville.

§ 401.—Car cette ville était bien fortifiée et se nommait *Jaïtza*, dans la langue du pays. Alors il l'y renferma; puis il fit des propositions à ceux de l'intérieur de se rendre, eux et la ville (p.262). Mais comme il ne put les persuader, il l'entoura de pallissades, dressa ses canons contre elle et en fit le siège. En peu de jours il ébranla et abattit une assez grande partie des murailles et les renversa à coups de canons. Ensuite il prépara l'assaut avec toutes ses forces.

§ 402.—Mais ceux de l'intérieur, voyant qu'une grande partie de la muraille était déjà renversée, et que le Sultan était sur le point de se jeter, avec toutes ses forces, sur eux; de peur que, pris par la force des armes, ils ne périssent, envoyèrent

un héraut, à l'insu de leur prince, chez le Sultan, pour lui annoncer, qu'ils se rendaient eux et la ville. Toutefois, leur prince qui en avait pressenti quelque chose, sortit de la ville en cachette pendant la nuit, et prit la fuite.

§ 103.—Les gardes de l'armée, l'ayant reconnu, le poursuivirent tant qu'ils purent, s'en saisirent, et l'amènèrent prisonnier devant le Sultan. Celui-ci le fit exécuter sur le champ. De leur côté les bourgeois sortirent et se rendirent au Sultan, eux et la ville.

Reddition de la ville à vie sauve.

§ 104.—Celui-ci les reçut avec douceur, leur fit différents présents, et leur accorda de rester dans la ville avec leurs femmes, leurs enfans et tous leurs biens saufs, et sans souffrir aucun mal, n'ayant à payer que leurs impôts annuels d'usage. Après quoi, lui même entra aussi (p.263) dans la ville, en fit le tour, se convainquit que c'était une place très forte, et qu'il était nécessaire de la conserver et d'y mettre une garnison; il croyait que, de cette manière, elle serait d'une grande utilité pour ses autres projets.

Soumission de tout le pays des Bostriens et prise de toutes les villes, au nombre de près de trois cents.

§ 105.—Car la situation de cette terre est très avantageuse. Etant voisine du pays des Péoniens et munie d'une garnison suffisante, elle les peut beaucoup incommoder. Voilà pourquoi le Sultan avait à cœur de la posséder. Y ayant donc placé une garnison suffisante, et y ayant laissé comme commandant une personne de sa maison, il se dirigea avec l'armée contre le reste du pays. Et avant que l'été ne fut entièrement passé, il soumit et pilla tout le royaume des Bostriens et des Dalmates. Il conquit ainsi près de trois cents châteaux-forts et il fit prisonnier quatre des grands chefs du pays.

Indique les raisons, pour lesquelles les Vénitiens rompirent leur amitié avec le Sultan et lui firent la guerre.

§ 106.—Dans le même été, les Vénitiens, rompant les conventions faites avec le Sultan, lui firent la guerre, ayant les griefs et les raisons de se plaindre, qui suivent :

Amarès, satrape du Péloponnèse et du reste de l'Hellade, pour des raisons bien faibles, ou plutôt non pour cela, mais irrité contre les Vénitiens

de ce qu'ils ne lui avaient montré aucune amitié, aucune faveur, quoiqu'il fût le satrape des provinces limitrophes des leurs, et qu'il eût les moyens de leur faire du mal ; enfin parce qu'il croyait avoir été négligé par eux, voulait s'en venger ; il (p. 264) épia donc un moment favorable, et sans que l'on s'y fut attendu, il se jeta sur ceux de Naupacte ; il parcourut en saccageant les environs et les terres de cette ville et emporta avec lui un très grand butin, en hommes, en bestiaux, en enfans et en femmes : car il leur pouvait faire tant de mal, puisque à l'imprévu il était tombé dans le pays, là où personne ne s'attendait à cet événement, où personne n'avait pu se précautionner, et au milieu de la paix et de l'amitié avec les Turcs.

§ 107.— Il ne se borna du reste pas à cette incursion dans Naupacte ; mais il fit presque de même avec les villes vénitiennes du Péloponnèse, Coroneia, Methone et les autres, prétextant des raisons vaines. Les Vénitiens, ne trouvant pas cela de leur goût, virent bien qu'il fallait se résoudre à la lutte. Du reste, il leur en avait coûté de ne pas faire la guerre au Sultan, depuis que celui-ci s'était emparé du Péloponnèse ; car ils avaient toujours compté se l'approprier eux-mêmes ; et croyant avoir perdu ce qui, à leurs yeux, était en quelque sorte déjà leur propriété, ils profitèrent enfin de l'occasion et des prétextes, pour faire la guerre au Sultan, et le combattre, afin de s'emparer du Péloponnèse.

Expédition des Vénitiens dans le Péloponnèse.

§ 108.—Profitant donc de ces raisons, sur le champ et sans avoir envoyé auparavant une ambassade quelconque, pour résoudre les différends à l'amiable; ils rassemblèrent une grande armée et armèrent pour le Péloponnèse une flotte à long cours, de soixante-dix trirèmes et grands vaisseaux. Ils y firent monter des équipages, embarquer des hoplites en grand nombre, et des guerriers cuirassés, rompus à la guerre, de leurs propres enrôlement et corps de troupes, et aussi de beaucoup d'étrangers pris à la solde; puis on y fit porter des armes de tous genres, des canons lançant des pierres, et des bombardes, du fer, du bois et de l'asbeste (chaux) en-masse, et des gens de métiers, architectes, maçons, et autres ouvriers, et des matériaux nécessaires pour la construction d'édifices, les munissant de tout ce qui leur était utile. Ils choisirent comme commandant en chef avec plein pouvoir, un de leurs hommes les plus distingués et les plus renommés pour sa bravoure et pour son expérience stratégique par terre et par mer. Après quoi ils la firent partir.

§ 109.—Levant donc les ancres, ils partirent de Venise avec un pouvoir imposant, avec les munitions de tous genres, une armée brillante, et des espérances plus brillantes encore. Ils cinglèrent par la mer Adriatique et Ionienne, lon-

gèrent Coreyre, Leucade, passèrent entre les îles d'Ithaque et de Céphalonie, se dirigèrent vers l'Élide, au cap du Péloponnèse, et de là, passant par le golfe de Krésaion, ils s'arrêtèrent devant la Corinthie à l'Isthme.

Indique, comment les Vénitiens élevèrent un mur à l'Isthme du Péloponnèse.

§ 110.—Là ils descendirent des vaisseaux et y dressèrent un camp. Car ils avaient résolu d'en prévenir l'occupation, pour fermer le passage de l'Isthme par un mur; et ensuite ils voulaient s'emparer du Péloponnèse. Ayant donc porté hors des vaisseaux tous les matériaux et les choses nécessaires, et disposé sur l'Isthme d'une côte à l'autre, toute l'armée se mit à élever le mur, employant toutes (p. 266) leurs mains, leur zèle, et leur amour pour cette œuvre.

§ 111.—Alors sur le champ une partie des châteaux-forts et des villes du Péloponnèse firent défection au Sultan, aussi bien à l'intérieur que sur la côte, se rangèrent du côté des Vénitiens, et y établirent des garnisons à eux. Ce n'est pas tout. Tout le reste du Péloponnèse était travaillé et attendait ce qui allait arriver, prêt à abandonner aussi le Sultan.

§ 112.—Amarès rassemblant toutes les troupes auxquelles il commandait, s'adjoignant encore

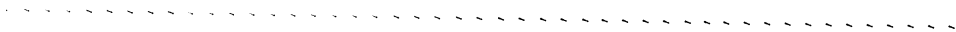
quelques-uns des Illyriens du Péloponnèse, et ayant ainsi réuni une petite armée, s'établit dans Corinthe, pour le défendre et garder, et pour y attendre l'armée du Sultan : car aussitôt qu'il sut que la flotte avançait, il lui avait déjà envoyé un message, pour l'instruire sur cette expédition contre lui. En même temps, il épiait un moment favorable pour tomber sur les Vénitiens.

Indique, comment le Sultan envoya Machoumout dans le Péloponnèse, avec une armée contre les Vénitiens.

§ 113.—Voilà ce que fit Amarès. Le Sultan (qui alors se trouvait en Bosnie), ayant appris l'expédition des Vénitiens dans le Péloponnèse, et comment ils élevaient un mur dans l'isthme, ne crut pas devoir longtemps réfléchir ; mais il fit, sur le champ, appeler Machoumout Pacha, lui donna une armée suffisante, de hoplites, d'archers de sa propre garde les plus guerriers et les mieux armés, et l'envoya vers le Péloponnèse.

§ 114.—Lui-même, ayant dans le royaume des Bostriens, bien organisé et réglé (p.267) tout, selon son bon plaisir, ayant mis des garnisons et des commandans dans Jaïtza et dans les autres châteaux-forts non rasés, et ayant laissé une armée suffisante dans le pays, avec un satrape re-

nommé auprès de lui, pour son courage et son talent de commander ; prit avec lui un grand butin, tant pour lui-même, que pour être distribué dans l'armée , et retourna à Andrinople, quand l'automne finissait déjà. Et en tout finissait la six mille neuf cent soixante et onzième année qui était la treizième du règne du Sultan.



CRITOBoulos.

VIE DE MAHOMET II,

LIVRE V.

SOMMAIRE,

Du livre cinquième de l'histoire de Critoboulos. Il renferme la guerre contre les Vénitiens, la seconde expédition du Sultan dans le pays des Bostriens, et aussi celles contre les Illyriens, la première et la seconde ; et comment le Sultan la soumit et y construisit une ville : période de temps de quatre années (1464-1467).

VIE
DE MAHOMET II,
LIVRE V.

§ 1.—Machoumout, arrivé lui-même près du Péloponnèse, dressa son camp hors de l'Isthme, sur les terrasses qui sont sous le mont Cithairon, envoya en secret un messenger pour s'entendre avec Amarès, lui annoncer l'arrivée de lui et de son armée, s'informer sur l'état des choses dans l'Isthme, et comment étaient les affaires des ennemis, arrêter ensemble un jour fixé pour l'attaque, et convenir, qu'on resterait en repos, jusqu'au signal donné.

§ 2.—Les Vénitiens, pendant ce temps, ayant employé tant de mains, beaucoup de zèle et d'amour pour l'œuvre, le finirent (p.268) promptement; car ils avaient déjà construit tout le mur, de sorte qu'il ne manquait que trois ou quatre stades; toutefois ils ne l'avaient pu encore élever suffisamment, c'est-à-dire, pour pouvoir se défendre derrière le mur avec sûreté.

**Combat de Machoumout avec les Vénitiens dans
l'Isthme, défaite, fuite et massacre de ceux-ci.**

§ 3.—Là-dessus Amarès, bien attentif sur le moment favorable pour l'attaque, donna à Machoumout le signal convenu, et, dans le même instant, tous les deux s'élancèrent et se ruèrent sur le camp des ennemis ; l'un, l'attaquant du côté de l'intérieur, l'autre, du dehors avec des cris de guerre terribles, poussés de la part des soldats.

§ 4.—La lutte devint acharnée, le choc et le combat terrible ; c'était une véritable mêlée ; la mort faisait une riche moisson. Peu de temps les Vénitiens tinrent ferme contre les Hoplites. Ensuite ils lâchèrent pied et se donnèrent à la fuite, en rompant les rangs et se sauvant sans aucun ordre.

§ 5.—Les hoplites se mirent à leurs trousses jusqu'à la mer et les vaisseaux, les tuant sans miséricorde ou les faisant prisonniers. Là les Vénitiens eurent bien de la peine à atteindre les vaisseaux, qui s'étaient un peu éloignés de la côte, pour être hors d'atteinte des armes de trait ; ils reçurent ceux qui nageaient jusqu'à eux par la mer : car beaucoup d'ennemis, fermement poursuivis, avaient jeté leurs armes et s'étaient précipités dans la mer ; d'autres aussi avec les armes ; les uns, en nageant furent assez heureux pour

gagner les vaisseaux, les autres se noyèrent, à cause de la pesanteur des armes.

Pillage du camp des Vénitiens.

§ 6.—Dans cette bataille périrent beaucoup de l'armée des Vénitiens, des habitans de leur ville et des étrangers, et leur général lui-même en combattant vaillamment. Il y eut aussi près de trois cents prisonniers de guerre. De leur côté, les soldats turcs se mirent à piller tout le camp des ennemis. On y trouva beaucoup de richesses, en meubles et en vases, et tant d'autres objets et utensiles. Il y eut aussi beaucoup d'armes de prises, en partie enlevées comme butin sur les morts, en partie jetées par les fuyards, il y eut des canons et machines de tous genres et d'autres choses pareilles.

§ 7.—Après cette victoire éclatante, Machoumout se mit à la tête de l'armée, et marcha avec Amars, dans l'intérieur du Péloponnèse, contre les châteaux-forts qui s'étaient révoltés, et ceux qui de quelqu'autre manière avaient agi contre le Sultan dans le Péloponnèse; et en peu de jours, tous les châteaux-forts furent pris, en partie par la force des armes, en partie par une reddition volontaire.

**Reddition d'Argos à Machoumout et colonisation
des Argiens dans Byzance. Argos rasé.**

§ 8.—Après cela il arriva devant Argos, ville des Vénitiens. Il dressa son camp devant la ville, et fit une sommation à ceux de la ville de se rendre, eux et la place. Les Argiens, voyant une si puissante armée qui entourait la ville en cercle, leurs murs faibles et tout-à-fait faciles pour l'assaut (p. 220), n'ayant aucun secours d'aucun côté à attendre et ne pouvant même l'espérer, et craignant, que dans l'assaut ils ne fussent pris par la force des armes et ne périssent ainsi ; se rendirent sans combat, eux-mêmes et la ville à Machoumout, sur convention jurée.

§ 9.—Celui-ci, pour repeupler Byzance, les fit transporter avec femmes, enfans et tout leur avoir, saufs et sans souffrir aucun mal. Quant à la ville, il la fit raser. Puis ayant de nouveau tout bien organisé dans le Péloponnèse, comme cela lui semblait le mieux, il mit dans les châteaux-forts des garnisons de la garde du Sultan, les plus braves, et ayant rétabli tout ce qui avait été bouleversé, remis le gouvernement dans les mains d'Amarès ; lui-même, il emmena avec lui tous les prisonniers de guerre faits dans l'Isthme, ceux qu'il avait trouvés dans les châteaux-forts des Vénitiens, et les révolutionnaires des Péloponnésiens, et aussi un faible butin ; puis il retourna à Constantinople, quand c'était déjà au milieu de l'hiver.

§ 10.—Le Sultan établit tous les Argiens dans le quartier du monastère de Sainte-Marie, nommée *Périblepte*, leur donnant des maisons, des vignes et des champs. Mais les autres hommes des ennemis (Vénitiens), faits prisonniers comme je l'ai dit, et ceux qui s'étaient trouvés dans les châteaux-forts (révoltés) et ceux des Péloponnésiens, qui s'étaient révoltés, il les fit tous exécuter.

Indique, comment furent finis les châteaux-forts de l'Hellespont, bien armés, et le détroit fermé par Jagoup.

§ 11.—Dans ces mêmes jours, *Jagoup*, le satrape de Gallipoli, finit les châteaux-forts sur l'Hellespont, y établit une garnison, y fit mettre un grand nombre d'armes et y plaça des canons et des machines, lançant des pierres, par lesquels il allait empêcher l'entrée et la sortie des vaisseaux, qui monteraient ou descendraient, quand et pour qui il le voudrait. Il y finit aussi tout le reste, d'après les instructions qu'il en avait reçues par le Sultan.

Indique...

§ 12.—C'est ainsi que fut accomplie une grande

et importante construction, munie de tout le nécessaire et digne de l'admiration de tout le monde : chose que personne parmi les anciens Hellènes, ni aucun des grands rois ou capitaines Romains et Persans n'osèrent même inventer, ni avaient pu l'oser, savoir : de séparer la mer supérieure de l'inférieure, de la fermer complètement et de rendre tout-à-fait impossible le passage pour ceux qui voudraient monter ou descendre en naviguant, à moins que cela ne leur fût permis. Ces forteresses formaient comme des portes des deux côtés ; elles étaient armées de bombardes à lancer des pierres, crainte desquelles de loin se gardent peureusement les trirèmes, les plus grands vaisseaux, et tout autre petit ou grand navire, puisque sur le champ, quand on ne fait que s'approcher, on est abimé et coulé à fond par les immenses pierres que lancent les canons, les deux forts les enlaçant comme Scylla et Charybde (p. 272).

§ 13.—Il est vrai que Xerxès a réuni autrefois l'Hellespont : mais avec des radeaux et un pont en bois, qui n'était pas capable de résister longtemps contre les vents et les choes de la mer ; et, en vérité, qui n'a pas résisté. Aussi une force ennemie aurait pu facilement se jeter sur ce pont et le détruire.

§ 14.—Maintenant là rien de pareil ne peut jamais ni être, ni arriver : car, ni les choes, ni les courants de la mer et des vents, ni l'assaut d'ennemis qui surviendraient, ne peuvent, ni cou-

ler au fond de la mer tout cela, ni les forcer d'une manière quelconque. Tant est devenu imprenable et ferme ce nouveau pont et ce nouveau radeau.

Indique comment, après le départ du Sultan, le roi des Péoniens assiégea et prit Jaïtza par trahison, ceux de dedans se rendant à lui, et comment de même il prit encore quelques autres forteresses par composition.

§ 15.—Dans le même hiver, le roi des Péoniens et des Daces, fit une expédition armée dans le pays des Dalmates et des Bostriens, que le Sultan avait occupé auparavant, afin que, si possible, il le reprit, et s'emparât des forteresses qui s'y trouvent, et que surtout il chassât de Jaïtza la garnison du Sultan ; car il croyait que c'était chose bien terrible et dangereuse, surtout pour son propre pays et pour son gouvernement, et même le plus grand dommage, et une ruine évidente, si le Sultan possédait et occupait cette terre des Bostriens et les forteresses qui s'y trouvent ; puisqu'elle était située avantageusement pour des entreprises contre la Péonie et en était partout limitrophe, facilitant ainsi les incursions en Péonie.

§ 16.—L'assaillant (p. 273) donc, avec une armée suffisante et de l'artillerie, il détacha du Sultan sur le champ la plus grande partie des châteaux-forts, abordant les uns par la persuasion, d'autres

par la peur et par les menaces, et en soumettant quelques-uns par la force des armes. De même il se présenta devant Jaïtza, et s'en rendit maître sans peine, puisque la discorde s'était mise parmi les habitans, les uns égorgeant les autres, et qu'ils se rendirent volontairement à lui.

Indique...

§ 17.—Y ayant passé peu de temps, et ayant mis, là et dans les autres châteaux-forts, une bonne garnison, composée d'hommes cuirassés et formés à la guerre, et les ayant munis d'armes et de beaucoup de provisions, il retourna chez lui.

**Seconde marche du Sultan contre les Péoniens
et les Bostriens.**

§ 18.—Lui fit donc ainsi ; mais, quand le Sultan apprit cela, il en fut profondément frappé et il se prépara sur le champ pour faire une expédition avec une armée innombrable, non seulement contre le pays des Bostriens et contre les châteaux-forts qui l'avaient abandonné ; mais pour attaquer même le pays des Péoniens. Assemblant donc l'armée la plus grande possible, cavalerie et infan-

terie, et beaucoup d'armes, et des bombardes qui lancent des pierres, et des petits canons, et bien approvisonné de tout ce qui était nécessaire; dans l'hiver même, lorsque le printemps ne faisait que paraître, il partit contre eux.

§ 19.—Etant donc sorti d'Andrinople avec toute (p.274) l'armée, cavalerie et infanterie, et prenant avec lui non seulement les bouches à feu, mais aussi de l'airain et du fer en masse, il entra dans la terre des Bostriens. Arrivé là, il jugea à propos de se diriger d'abord sur Jaïtza pour s'en emparer, pour la prendre, s'il était possible, par composition, sinon par la force des armes, et de ne s'occuper qu'après des autres forteresses.

Second siège de Jaïtza.

§ 20.—S'étant donc approché d'elle, et ayant dressé son camp devant la ville, il fit d'abord des pourparlers, sommant les habitans de rendre la ville et eux-mêmes sur foi jurée. Mais comme il ne put les persuader, il commença par saccager les pays d'alentour et par incendier tout; puis, ayant creusé un fossé autour de la ville, et l'ayant entourée avec son armée, il dressa les batteries et commença le siège; et en peu de jours il ébranla et renversa le mur au moyen de projectiles.

§ 21.—Quand il croyait qu'il y en avait assez de

renversé, il se prépara à faire l'assaut du mur avec toute son armée ; l'ayant donc bien disposée et pourvue des armes nécessaires, il fit un assaut général, et lui-même prit la place devant la brèche avec sa propre garde, et avec la plus vaillante partie de l'armée, je veux dire, les hoplites, les archers, les frondeurs, et surtout les fusiliers. Sur le champ, les soldats (p.275), sur le signal de l'assaut, se ruèrent en poussant de grands et terribles cris de guerre, avec beaucoup d'entrain et de zèle et au pas de course, sur la partie renversée du mur, et cherchèrent à l'escalader de force.

—

Premier assaut de Jaitza par le Sultan manqué.

§ 22.—Cependant les Péoniens vinrent à leur rencontre avec grande bravoure et énergie, et en poussant des cris non moins terribles, et la bataille devint une mêlée sanglante. Des deux côtés l'on frappait, l'on poussait, l'on criait avec acharnement en blasphémant, et un grand nombre périt de la mort des braves. Les uns s'efforcèrent à entrer dans la ville et à s'en rendre maîtres ; les autres à repousser ceux-là, à sauver leurs propriétés, les enfans, les femmes et ce qu'ils avaient de plus cher. Et tantôt les hoplites, sur les murailles, vainquant les Péoniens, l'emportèrent ; tantôt, par revanche, poussés par les Péoniens, ils

furent chassés avec vigueur, et il en expira un grand nombre sur la place en combattant et en tombant.

§ 23.—Ce flux et reflux se répéta assez longtemps ; des deux côtés la bravoure était égale ; mais bientôt l'on voyait que les Péoniens étaient dans l'avantage, les hoplites pressés eurent le plus à souffrir ; et succombèrent en grand nombre malgré leur courage. Le Sultan, s'apercevant de ce désavantage et ayant beaucoup de chagrin qu'il en périssent tant, donna le signal de la retraite, en leur enjoignant de prendre une position hors de la portée des projectiles (p.276), et l'on se retira.

Second assaut, manqué aussi.

§ 24.—Cependant quelques jours après, ayant donné du repos à son armée, l'ayant bien disposée et bien fournie des choses nécessaires pour le siège, il recommença ainsi l'assaut, se mettant lui-même à la tête, après avoir publié qu'il donnerait les récompenses les plus belles et les plus grandes, et il leur en avait nommé quelques-unes : de grandes places et de grands honneurs à ceux qui les premiers monteraient sur les murs, et après leur avoir encore permis le rapt et le pillage de tout ce qu'il y aurait dans la ville.

§ 25.—Sur quoi, les soldats, en poussant de

formidables cris de guerre, et semblables à des oiseaux de proie, se lancèrent avec zèle et au pas de course, en rompant les rangs et sans aucun commandement et aucune réflexion, contre les murailles et cherchèrent à y monter. Les uns y appuyèrent des échelles, les autres attachèrent des cordes, d'autres encore fichèrent des chevilles dans les murailles ; enfin d'autres de quelque autre manière possible s'efforcèrent à y entrer ; puisque le Sultan était présent et regardait ce qui se faisait ; qu'il remarquait l'empressement, le zèle, la bravoure et la tenue de chacun : tout cela en vue des grandes récompenses que l'on en gagnerait. Ils ne s'attendaient pas à de petites choses ; mais chacun voulait être le premier à monter sur la muraille, à tuer un Péonien et à planter l'étendard sur les murailles et les créneux.

Indique le combat acharné.

§ 26.—Mais de l'autre côté, les Péoniens les reçurent en braves et avec beaucoup de zèle (p.277) d'énergie et de promptitude, en poussant des cris inouis, et ils combattirent noblement et fortement. Il s'ensuivit une bataille sanglante et terrible et un tel combat mural que jamais personne n'en a vu ou entendu de pareil ; et c'était surtout là où le mur était battu en brèche ; la bataille

s'y montrait dans toute la fureur des acharnés, et tous en toute chose ne se possédaient plus de fureur et de rage. Ne connaissant plus la nature humaine, ils s'entreheurtaient et s'entretuaient sans miséricorde. On frappait, on était frappé ; on blessait, on était blessé ; on massacrait, on était massacré ; l'on vociférait, l'on injuriait, l'on blasphémait, l'on ne sentait rien de ce qui se passait ou se faisait autour ; en un mot, l'on était enragé.

§ 27.—Beaucoup périrent en braves d'entre les hoplites et d'entre la garde du Sultan, gens qui n'avaient pas épargné leur vie, et qui auraient eu honte d'en agir autrement sous les yeux du Sultan. Mais les Péoniens, cette fois-ci encore, se trouvaient dans l'avantage de tout côté, puisqu'ils combattaient d'en haut, et que d'autres assaillirent en même temps les assiégeans par les flancs. Aussi les Péoniens montraient-ils une grande vaillance : car tous étaient des soldats braves et choisis de parmi la noblesse.

§ 28.—Alors le Sultan, voyant que beaucoup de ses hommes périssaient, sans que son dessein avançât, qu'au contraire il pouvait se convaincre qu'il était absolument impossible de se rendre maître de la ville, en combattant par les armes, et par assaut, mais qu'il ne pouvait atteindre son but, que par la famine et par un long blocus, donna à l'armée le signal de se retirer hors l'atteinte des projectiles.

§ 29.—Etant donc retourné dans son camp, il résolut de laisser devant la ville une armée, suffisante pour continuer le siège, en empêchant, que rien de ce qui était dans la ville ne pût sortir, ni rien entrer de ce qui était dehors. Lui-même avec le reste de l'armée, entra dans les autres terres contre les châteaux, qui avaient abandonné sa cause ; il fit même des excursions dans le pays des Péoniens.

Marche du roi des Péoniens contre le Sultan.

§ 30.—C'est alors que la nouvelle se répandit que le roi des Péoniens, après avoir rassemblé une armée plus nombreuse que jamais, s'avancait contre lui.

Car celui-ci, aussitôt qu'il eut appris l'invasion du pays des Bostriens par le Sultan, et le siège mis devant la ville de Jaïtza, ayant rassemblé une grande armée, et l'ayant pourvue suffisamment de tout l'armement qui était nécessaire pour une campagne, marcha à l'encontre du Sultan, espérant ainsi qu'il lui ferait, ou lever le siège de cette ville, en attirant de son côté le Sultan et son armée; ou bien, l'armée du Sultan devant être occupée de deux côtés et séparée ainsi, une partie pour la guerre contre l'armée des Péoniens, l'autre pour le siège, elle se trouverait de l'un

et de l'autre côté trop faible. Mais il se trompa dans son calcul.

§ 31.—Car, le Sultan ayant appris cela, prit le parti de rester lui-même devant Jaïtza, dont il fallait continuer le siège et le blocus ; et d'envoyer Machoumout, avec une armée suffisante, cavalerie et infanterie, et une assez grande partie de sa propre garde, contre le roi des Péoniens.

§ 32.—Car il ne crut pas devoir lui-même aller le combattre. Machoumout s'avança donc à la hâte avec son armée, et, arrivé très près de l'ennemi, il y dressa un camp. Il y avait entre les deux camps environ vingt-cinq stades de distance, de sorte que tous les deux pouvaient s'observer ; et au milieu, entre les deux camps, se trouvait comme ligne de séparation, le fleuve Erygon, nommé maintenant dans la langue des gens du pays Brynos. Car le roi des Péoniens avait déjà dressé son camp au-delà du fleuve.

§ 33.—Machoumout était disposé à passer sur le champ le fleuve, pour livrer bataille aux Péoniens ; mais un messenger du Sultan l'empêcha, en lui apportant l'avis que, pour le moment, il n'y avait aucune nécessité de passer le fleuve ; qu'il suffisait de rester là, et de harceler l'ennemi dans tous ses mouvemens. Après quoi, Machoumout s'y tint tranquillement, et en observant les opérations de l'ennemi.

§ 34.—De son côté, le roi des Péoniens, voyant que le Sultan continuait à assiéger Jaïtza, et n'y

renonçait point, tandis que Machoumout avec une grande armée, l'empêchait de se fournir, désespéra de pouvoir venir au secours de la ville directement. Il envoya donc en secret un messenger, pour dire à ceux de la ville, qu'ils devaient persister dans la défense et ne pas se rendre, et, quelque prompt que pût être un nouveau retour du Sultan, lui ne le laisserait pas inaperçu, et que, la nécessité le demandant, il viendrait lui-même tout près, pour la secourir de tout son pouvoir.

Départ du roi des Péoniens, et fuite honteuse et à la débandade, pendant que Machoumout le poursuit.

§ 35.—Voilà ce que le roi leur fit dire. Après quoi il mit dans la nuit le feu à son camp, et partit en toute hâte avec son armée. Mais, aussitôt que Machoumout aperçut cela, il franchit promptement le fleuve, et, avec le plus grand zèle, il se mit à la poursuite; et ayant atteint une partie assez grande de l'armée des Péoniens, à laquelle il incombait de couvrir, comme arrière-garde, le train de l'armée, il se précipita sur eux, et, les ayant mis en fuite, il les poursuivit jusqu'au corps principal de l'armée.

§ 36.—Cette arrivée (p. 280) débandée et subite de l'arrière-garde, mit le désordre dans toute l'armée, et déconcentra le roi des Hongrois lui-même.

Il s'ensuivit un sauve-qui-peut de tous, sans conserver les rangs, ni écouter aucun ordre ou aucune représentation.

§ 37.—De son côté, Machoumout continua à les poursuivre, abattant et tuant sans miséricorde. Toutefois, après les avoir poursuivis assez loin, après en avoir tué et fait prisonniers un assez grand nombre, il retourna chez le Sultan, emmenant avec lui tout le train de l'artillerie et autre de l'armée ennemie, les voitures, les armes, les chevaux et les artilleurs eux-mêmes. Il y eut un très-grand nombre d'ennemis de tués, et il y eut aussi près de deux cents prisonniers, que le Sultan plus tard emmena avec lui à Constantinople, où il leur fit trancher la tête.

§ 38.—Lui-même, étant encore resté quelques jours à faire le siège de Jaïtza, et ayant fait quelques vains essais nouveaux de prendre la ville, y renonça, et, suivi de son armée, il alla attaquer les autres villes fortifiées, qui s'étaient révoltées, et, s'en étant rendu maître en peu de jours, il mit dans une partie d'elles une garnison Turque, et il démantela les autres. Il tua les habitans mâles de ces villes et fit esclaves les femmes et les enfans. En même temps il livra au pillage la plus grande partie du reste du pays des Bostriens, et même une partie de la Péonie. Ayant ainsi fait un grand butin, pour lui-même et pour son armée, il laissa un satrape pour le pays, et retourna à la fin de l'été à Constantinople, après avoir congédié l'armée.

**Expédition des Vénitiens contre l'île de Lesbos avec
soixante-dix vaisseaux.**

§ 39.—Voilà ce que fit le Sultan. Quant aux Vénitiens (p.284), ceux-ci, dans le même été, firent une expédition dans l'île de Lesbos et contre Mitylène, avec soixante-dix trirèmes et grands vaisseaux, sur les ponts desquels se trouvaient trois mille hoplites. Il se trouvait aussi sur ces vaisseaux des armes de tous genres, des bouches-à-feu lançant des boulets de pierre, des bombardes et des échelles de siège, et toutes les autres machines nécessaires pour faire un siège. Arrivé dans les eaux de Lesbos, ils mouillèrent dans le port de Mitylène, descendirent à terre, dressèrent un camp devant la ville, et entrèrent en pourparlers avec ceux du dedans de la ville pour la reddition d'eux et de la ville. Mais leur proposition ne fut pas acceptée : car il y avait dans elle une garnison de quatre cents hommes cuirassés, choisis de la garde du Sultan.

§ 40.—Alors les Vénitiens se mirent d'abord à raser une partie du terrain : car ils ne voulaient pas tout saccager, espérant s'en emparer, Après quoi, ayant entouré la ville tout autour, par terre avec l'armée, par mer avec les vaisseaux, et dressé leurs bouches à feu, ils en firent le siège; pendant le jour ils ébranlèrent bien une petite partie du mur avec leurs canons, et l'abattirent;

mais ceux de la ville, dans la nuit, le relevèrent de nouveau, en y apportant des pierres, du bois et de la terre, et puis encore ils érigèrent de grandes poutres et palissadèrent ainsi tout le mur autour (p.282), les raffermirent avec des chaînes, et amortissaient ainsi le choc des pierres, qui ne pouvaient plus faire si grand dommage.

§ 41.—Tous les jours il y eut aussi quelques attaques à distance, et des sorties des Impériaux assiégés contre les Vénitiens. Toutefois il n'y eut point de morts, mais seulement beaucoup de blessés. Les Vénitiens creusèrent sur plusieurs points des mines, en faisant des galeries souterraines pour entrer dans la ville, et ils appliquèrent des échelles et employèrent différentes machines de siège.

§ 42.—Parmi les autres petites villes de Lesbos, il y en eut deux qui se rendirent à eux, et ils se berçaient déjà dans le plus grand espoir de s'emparer aussi de Mitylène et de soumettre et de conquérir de même tout le reste de l'île de Lesbos.

Départ de la flotte du Sultan contre la flotte des Vénitiens à Lesbos.

§ 43.—Voilà l'espoir dans lequel ils se trouvaient. Mais quand le Sultan apprit l'attaque faite par la flotte des Vénitiens sur Mitylène, et comme elle était

en danger d'être prise, si elle ne recevait pas un prompt secours ; sur le champ et plus vite que la pensée, il arma cent dix trirèmes, y embarqua un grand nombre d'hoplites, des armes de tous genres et des bouches à feu, et leur donna suffisamment tout ce qui leur était nécessaire ; puis il confia cette flotte à Machoumout pacha, en lui ordonnant de voiler le plus vite possible, pour combattre les vaisseaux ennemis, de quelque part qu'il les trouvât.

**Prise de deux trirèmes vénitiennes qui faisaient
la garde à Ténédos.**

§ 44.—Celui-ci, parti de Byzance, cingla par l'Hellespont (la Propontide) et le troisième jour mouilla devant Gallipoli. Ayant appris là, que quatre trirèmes, faisant la garde, étaient ancrées dans le port de Ténédos, et que celles-ci venaient jusqu'à l'embouchure du détroit, et, après avoir croisé là, retournaient toujours à leur ancrage ; Machoumout, sur le champ et sans attendre un instant, par un vent favorable partit de Gallipoli dans la nuit avec toute la flotte, afin que son arrivée ne parvint pas à leurs oreilles, et se trouva à la pointe du jour devant Ténédos. Là il surprit les trirèmes mouillées dans le port ; et il s'empara de deux avec tout leur équipage à l'entrée du port, car elles n'avaient pu assez vite se soustraire en naviguant.

Fuite désordonnée de la flotte Vénitienne de Lesbos, quand elle apprit que la flotte du Sultan marchait contre elle.

§ 45.—Quant aux autres deux trirèmes, comme elles avaient mis plus de promptitude, elles échappèrent, mais à peine ; elles étaient les meilleurs marcheurs ; et, en naviguant au plus vite, elles arrivèrent à Mitylène, où elles annoncèrent aux généraux la venue de la flotte du Sultan, et la perte des deux vaisseaux. Ceux-ci, ayant à peine entendu cette nouvelle, furent frappés, comme d'un coup de foudre ; ils abandonnèrent là les canons, les armes et toutes les autres machines, se sauvèrent dans les trirèmes, sans ordre et sans observer aucune règle et aucun commandement, emmenèrent avec eux les hommes, les femmes et les enfans des villes qui s'étaient rangées de leur parti ; et partirent à pleines voiles, avant que la flotte du Sultan ne fût arrivée devant Mitylène, même la devançant, comme l'on dit, seulement de huit heures.

§ 46.—Machoumout, étant arrivé à Mitylène, et ayant appris que peu de temps auparavant ils étaient partis, se hâta de les poursuivre (p.284) et, arrivé dans la haute mer, il put à peine les voir se dirigeant à pleines voiles vers Lemnos. Renonçant donc à leur poursuite, il retourna à Mitylène. Il y passa quatre jours, à tout bien dis-

poser, en mettant une garnison suffisante dans la ville, des armes, beaucoup de provisions et toutes les autres choses nécessaires ; puis il retourna à Byzance, quand l'automne finissait déjà. Là il désarma la flotte. Et la six mille neuf cent soixante douzième année en tout finit, qui est la quatorzième du règne du Sultan.

Voir la chose effrayante.

§ 47.—Il y eut dans ces jours un phénomène merveilleux. Car, juste au milieu de la journée, quand le soleil brillait dans tout son éclat et qu'il n'y eut pas le moindre nuage, cet astre tout d'un coup s'assombrit, devint tout obscur ; il était tigré noir, non comme d'ordinaire dans les éclipses du soleil ; car il n'y a avait pas alors d'éclipse ; mais c'était un autre phénomène et une autre manière inconnue ; c'était comme une fumée, ou un nuage ténébreux et obscur qui le couvrait en se roulant dessus ; et cela dura ainsi en tout trois jours et trois nuits, que tout le monde le voyait. Ce grand phénomène monstrueux paraissait à tous un signe de Dieu, prophétisant que de grands (p.285) maux allaient venir, comme ils arrivèrent aussi bientôt.

Indique, comment fut fini le palais du Sultan.

§ 48.—Mais laissons là le phénomène! Le Sultan, passant l'hiver à Byzance, parmi les autres occupations, eut encore soin de repeupler la ville, de faire des constructions et des embellissements. Aussi finit-il le palais, chose la plus belle, aussi bien pour la vue, que pour la jouissance, les utilités et les ornemens; rien n'y manqua de ce que l'on pouvait désirer de renommé et de brillant, quand on le comparrait aux anciens édifices et merveilles du monde.

§ 49.—Car il y avait érigé des tours d'une hauteur, beauté et grandeur extraordinaires, des salles pour les hommes, des salles pour les femmes, des chambres à coucher, des salles triclines, des tômes (voûtes ornées d'arabesques en queue de paon?), un grand nombre de maisonnettes très belles, des habitations soignées, des corridors, des cours et des avant-cours, de grosses tours (donjons?) des antichambres, des cuisines et des bains dignes d'être remarqués.

§ 50.—Il y eut aussi un très grand péribolos (mur) qui l'entourait. Tout fut construit, comme je l'ai dit, en réunissant la variété, la beauté, la grandeur et la magnificence; de tous côtés brillait et étincelait l'abondance de l'or et de l'argent, à l'intérieur et à l'extérieur, les ornements en pierres précieuses et en perles avec leur di-

versité brillante d'éclat et de couleurs, luttaien^t par leur poli et leur diaphane, travaillés qu'ils étaient avec prédilection par l'art (p. 286) le plus fini et le plus distingué, en glyphique, plastique et peinture. Aussi les toits étaient couverts de plomb très épais sur tout l'édifice. En un mot le palais était embelli et orné d'un millier de choses brillantes et gracieuses.

§ 51.—Tout autour se déroulaient les plus vastes et les plus beaux jardins, où poussaient une végétation de tout genre et les plus beaux fruits se présentaient ; une abondance d'eaux ruisselait de tout côté, fraîches, potables, et transparentes ; des essaims d'oiseaux mangeables et chanteurs y gazouillaient et babillaient de tous côtés ; les races des animaux apprivoisés et sauvages, brouaient là ! tant d'autres beautés différentes et charmantes se montraient à chaque pas ; enfin le Sultan y avait réuni tout ce qu'il savait pouvoir servir pour l'ornement, pour la jouissance, le plaisir et le repos. Le Sultan avait avec tant de magnificence et de profusion fait construire ce palais.

§ 52.—Ayant donc passé l'hiver dans ce palais, le Sultan préparait une expédition, et la fixa pour l'apparition du printemps. Mais comme il apprenait, que cela déplaisait aux soldats, que sa propre garde était mécontente et dégoûtée, surtout de ces continuelles et longues marches et expéditions, et de ce qu'ils (p. 287) étaient toujours éloignés de leurs foyers au delà des frontières, accablés de

fatigues, perdant tout, leurs corps, leurs biens, leurs chevaux, leurs chars, et en quelque sorte, ne voyaient que souffrances et ruines, il remit l'expédition.

Comment le Sultan fit d'amples présents à l'armée.

§ 53.—Du reste, le Sultan lui-même se trouvait bien fatigué et tout à fait abattu de corps et d'âme, à cause des soins et des occupations continuels et non interrompus, et des fatigues, des dangers et des difficultés insupportables; il avait besoin d'un repos pour lui-même et pour son armée pendant cet été, afin d'être rajeunis et fraîchement encouragés pour ce qu'il y avait encore à faire. Ayant donc pris cette résolution, il congédia la grande masse de l'armée, après lui avoir donné des présents; aux uns des chevaux, à d'autres des habits, à d'autres encore de l'argent, enfin à d'autres autre chose.

§ 54.—Quant aux soldats de sa propre garde, desquels il savait qu'ils aimaient les fatigues et les dangers, qu'ils étaient remplis de zèle et de grandes capacités, et que c'étaient des braves: il les récompensa de charges convenables, d'honneurs et de brillans présents, et de beaucoup d'autres belles choses, les encourageant par son propre exemple à se perfectionner.

§ 55.—Les ayant donc ainsi honorés et gratifiés

de beaucoup de manières, il les congédia, comme nous l'avons dit ; mais lui-même, en séjournant pendant l'été à Byzance, ne renonça pas à s'occuper, comme c'était son habitude, de la ville, je veux dire, qu'il prit toujours soin de l'augmentation des habitans, de ses besoins et de l'embellissement de la ville. Aussi s'adonna-t-il à la philosophie, autant qu'elle s'était développée chez les Arabes et chez les Persans, et surtout chez les Hellènes, dont les livres étaient traduits en Arabe. Journallement il s'entretenait avec les chefs et les maîtres ; il n'en avait pas peu, avec lesquels il faisait des recherches et des études sur la philosophie et sur les dogmes de cette science ; surtout il se plaisait dans ceux des Péripatéticiens et des Stoïciens.

§ 56.—Rencontrant un jour les œuvres de Ptolémée, dans lesquelles celui-ci expose en homme de la science et en philosophe, le monde entier et tout ce qu'il renferme, il voulait, du premier abord, que cette description et les cartes montrant les terres séparées, coupées et dispersées dans le livre et ne donnant ainsi que difficilement une idée de leur ensemble et de leurs rapports mutuels, soient réunies sur une seule toile, dans une seule image ou représentation ; étant ainsi plus claires, plus faciles à saisir et permettant de les réunir dans l'esprit, de les retenir et de les bien connaître. Car la science de la géographie lui paraissait nécessaire et précieuse.

Comment le philosophe Georges, sur l'ordre du Sultan, réunit dans un seul plan toute la représentation du monde qui se trouvait séparée dans les cartes de Ptolémée.

§ 57.—Ayant donc fait appeler le philosophe Georges, il le chargea du soin de cette exécution, en lui promettant des honneurs et des récompenses royales. Celui-ci se chargea de ce travail avec plaisir, se conformant avec zèle aux desseins et aux ordres du Sultan. Prenant donc en main le livre, et se donnant (p. 289) pendant tout l'été à le bien étudier et à réunir ses notices, il dépeignit très bien et conformément à la science, tout l'ensemble de la terre habitée, sur une seule toile ou un tableau, la terre et la mer ensemble, c'est-à-dire, les fleuves, les lacs, les îles, les montagnes et les villes, en un mot tout, y joignant les règles, les mesures, les distances et toute autre chose nécessaire à savoir. Puis il remit au Sultan ce travail sur une science très-nécessaire et utile, pour ceux qui étudient, et qui aiment les fatigues et le bien.

§ 58.—Il avait aussi placé sur le tableau les noms des pays, des places et des villes en arabe, en se servant comme interprète de son fils, bien instruit dans la langue des Arabes et des Hellènes. Le Sultan, bien réjoui de ce travail, et plein d'admiration du savoir et des connaissances de

Ptolémée et d'une si belle exécution de cela, lui fit plusieurs magnifiques présents,

§ 59.—Il lui donna encore ordre de traduire en arabe tout le texte de l'ouvrage, lui promettant un grand honoraire et des présents pour cela.

§ 60.—Voilà ce qui en est de Ptolémée. Mais pendant que le Sultan s'occupait de cela et de choses (p. 290) parcellées, se passa l'été entier, même l'automne, et finit l'année six mille neuf cent soixante-treizième en tout, qui était la quinzième du règne du Sultan.

**Raisons qui entraînèrent le Sultan à une campagne
en Illyrie.**

§ 61.-- Pendant toute l'année écoulée, le Sultan et son armée s'étaient bien reposés, il se prépara pour une nouvelle campagne pendant l'hiver, pour pouvoir attaquer le pays des Illyriens au commencement du printemps. Car les Illyriens, comme nous l'avons déjà dit auparavant, habitant depuis l'antiquité, des côtes de la mer Ionienne, sur des montagnes immensément hautes, et possédant des châteaux bien forts et difficiles à prendre, dans l'intérieur et sur la côte et des endroits presque infranchissables pleins de ravins, et raffermis de toutes parts, pleins de confiance dans cette position, voulaient être autono-

mes et libres tout-à-fait, et ne voulaient pas payer de tribut annuel, comme les autres peuples limitrophes, ni livrer des soldats dans les campagnes du Sultan, ni au père du Sultan, ni au Sultan lui-même, ni enfin lui obéir.

§ 62.—Ce n'est pas tout ; mais souvent ils sortaient avec leur prince effrontément et s'abattaient sur les pays limitrophes du Sultan et les pillaient.

§ 63.—Déjà, il est vrai, le Sultan avait fait auparavant une campagne contre eux, et son père avant lui ; et ils avaient parcouru (p.291) tout leur pays, en saccageant et en pillant ; ils y avaient fait beaucoup de dévastations, conquis des forteresses, et emporté un très-grand butin en troupeaux et en esclaves ; mais alors, ayant vu ainsi par ces incursions leurs terres saccagées et dévastées, ils avaient cédé et fait une convention passagère ; mais après quelque temps, ils furent de nouveau assez éhontés pour piller et dévaster les terres du Sultan ; et ils faisaient cela parce qu'ils avaient les montagnes et le terrain coupé comme receptacle, repaire et refuge.

§ 64.—Car, comme il n'y avait qu'un ou deux défilés par les montagnes qui conduisent dans leur pays, ils les occupaient avec des bonnes gardes, et leur terre en devenaient tout-à-fait inaccessible aux ennemis, et n'avaient à souffrir aucun dégât, à moins qu'une grande armée quelconque ne survint, et ne se rendit maîtresse des montagnes et

des défilés par la force, et n'ouvrit complètement l'entrée du pays; et c'est là, ce que le Sultan avait résolu de faire, et ce qu'il fit à perfection.

Départ du Sultan contre les Illyriens.

§ 65.—S'étant donc bien armé dans l'hiver, comme nous l'avons dit, il partit contre eux au commencement du printemps, avec une grande et forte armée, cavalerie et infanterie, portant avec lui des canons, des armes, des matériaux pour constructions, des maçons, des architectes et des ouvriers, beaucoup de fer et d'airain, et toute autre chose nécessaire pour la bâtisse et la construction d'une forteresse.

Attaque du Sultan auprès des défilés, combat, victoire et occupation des défilés.

§ 66.—Partant donc d'Andrinople avec toute son armée, cavalerie et infanterie, il s'avança promptement par ses propres terres, et arriva devant les montagnes des Illyriens. Là il dressa son camp (la veille). Le lendemain il fit avancer les troupes légères, les archers, les frondeurs, les lanciers et les hommes à boucliers légers, et il les

fit marcher contre les défilés, qui étaient fortement gardés par les Illyriens ; il y eut une mêlée acharnée, un choc, une lutte et des efforts inouïs, car les Illyriens firent tout leur possible en défendant chaque pas très cher ; mais ils lâchèrent pied, et le Sultan força les défilés, et en poursuivant les ennemis, il fit un grand carnage d'eux.

§ 67.—Après quoi, le Sultan établit dans les défilés une forte garde, afin que ceux qui entreraient et sortiraient, le pussent faire sans danger vis-à-vis des Illyriens pillards. Ensuite il ordonna aux coupeurs de bois, et à une partie de son infanterie, d'y entrer, de couper les bois et d'abattre les terrains boisés, remplis d'arbustes et difficiles à passer sur le chemin, de niveler et d'égaliser les endroits pleins de rochers et de ravins, et de les élargir pour la marche de la cavalerie, de l'infanterie, des bêtes de somme, des voitures et de tout le reste des bagages et du train de l'armée.

Invasion de toute la terre des Illyriens et complète destruction.

§ 68.—Lui-même, s'avança ainsi avec toute l'armée, d'abord dans les terres inférieures, dans les plaines, (p. 293) où la cavalerie pouvait se déployer, et là il fit tout parcourir et piller. Après quoi il dressa des camps par stations, et saccagea

la terre, en brûlant, détruisant et anéantissant les fruits et les terres cultivées.

§ 69.—Les Illyriens, ayant sauvé leurs enfants, leurs femmes, leur bétail et toutes leurs autres richesses transportables sur les hauteurs des montagnes d'un accès difficile, eux-mêmes bien armés, avaient occupé les terrains coupés et fortifiés, et les défilés, pour s'y défendre contre les agresseurs.

L'armée attaque et chasse les Illyriens, et escalade les montagnes.

§ 70.—Le Sultan, ayant donc pillé et dévasté toutes les terres basses des Illyriens, fit une disposition particulière de toutes les troupes de l'armée, et assaillit ainsi les montagnes, les terrains difficiles et les collines fortifiées, où il y avait des Illyriens, leurs enfants, femmes et autres biens. Il plaça à la tête les archers, les fusiliers et les frondeurs, pour tirer et lancer des projectiles contre les Illyriens, pour les forcer à se retirer plus en arrière, et les refouler en tirant en haut sur eux.

Voir le massacre des Illyriens.

§ 71.—Il les fit suivre immédiatement par l'infanterie légère, par les lanciers et par les hommes

aux boucliers légers, et derrière ceux-ci vinrent tous les hoplites, et montèrent, à leur aise et en marche militaire, jusqu'à une certaine hauteur, où ils forcèrent bientôt les Illyriens à lâcher le pied. Ensuite, en poussant leurs cris de guerre, l'infanterie légère, les hoplites et les lanciers se précipitèrent au pas de charge sur les ennemis, les mirent bientôt en fuite, et les poursuivirent en vainqueurs; ils massacrèrent ceux qu'ils pouvaient atteindre, ou les faisaient prisonniers. Quelques-uns d'entre les Illyriens, voyant les hoplites à leurs trousses, et ne trouvant aucun refuge, se précipitèrent des rochers dans les ravins, et périrent.

§ 72.—Toute l'infanterie légère et autre, se dispersant sur les montagnes, dans les endroits escarpés et dans les ravins, s'empara des enfans et des femmes des Illyriens qui s'y étaient réfugiés, et fit butin de tout ce qu'ils avaient avec eux, de même des troupeaux de bétail, qu'on fit marcher devant soi. En parcourant et scrutant toutes les montagnes, on y ramassa un riche butin en esclaves, bestiaux et autres, et l'on fit tout descendre dans le camp.

§ 73.—Il périt là un grand nombre d'Illyriens, soit dans le combat, soit faits prisonniers; le Sultan l'ayant ordonné ainsi. Le nombre d'enfans, de femmes et d'hommes, faits esclaves, montait à près de vingt mille.

§ 74.—Le reste des Illyriens se trouvait en partie dans les châteaux-forts, en partie réfugiés dans

d'autres montagnes avec leur prince Alexandre.

§ 75.—Il y avait aussi là une forteresse des Illyriens, pour ainsi dire, entièrement imprenable et des mieux fortifiées, nommée Krouës (Croja) qui était comme une espèce d'acropole et de garde de tout le pays (p. 295). Déjà auparavant le père du Sultan avait essayé de différentes manières, par assaut, par des canons lançant des pierres, et par un long siège de s'en rendre maître, mais en vain; tant elle est difficile à prendre.

Arrivée du Sultan auprès de Krouës.

§ 76.—Le Sultan, s'en étant approché, et ayant vu combien cette position était forte et difficile à prendre, résolut de ne pas l'assaillir de force, pour n'y point perdre ses peines, ne pas s'y faire fatiguer et ne point détruire son armée en y stationnant et l'assiégeant dans un siège trainé en longueur, et pour ne pas y perdre les hommes et des frais inutilement; mais il trouva une autre manière de se rendre maître de la ville et du pays sans ces peines et sans ces périls.

§ 77—Il voulut pour cela fonder une forteresse et construire pour celle-ci des murs bien forts, le tout au milieu du pays; et y laisser des troupes suffisantes, qui feraient continuellement des incursions et des pillages, et qui ne per-

mettraient nulle part aux Illyriens de sortir de la ville, ou de descendre des montagnes pour labourer leurs terres dans l'hiver, ou pour faire paître leurs troupeaux ou pour autre chose quelconque, mais qui les tiendraient enfermés et souffrant tous les maux, jusqu'à ce que les Illyriens se sentiraient forcés de se soumettre au Sultan.

Construction de la nouvelle forteresse en Illyrie
par le Sultan.

§ 78.—Ayant donc parcouru le pays en cherchant une position convenable pour y bâtir une telle forteresse, il trouva les ruines d'une antique ville et ses restes, à une place convenable, dans un (p.296) terrain qui paraissait autrefois un des plus beaux. Il choisit cette place pour sa forteresse. Et, ayant commencé aux premiers jours de l'été avec beaucoup de monde, avec zèle et à grandes dépenses, stimulant les travailleurs par son inspection personnelle, (car lui-même était partout présent à l'exécution, dirigeant tout et encourageant tous les ouvriers, les uns par ses discours, les autres par des présents, et les rendant plus zélés dans l'exécution,) il finit toute la forteresse, avant que l'été ne fût passé. C'était une œuvre digne d'admiration. Puis il la peupla bien; il y assembla

un grand nombre des habitans des villes, villages et endroits, situés alentour.

§ 79.—Il y fit aussi réunir en abondance les choses nécessaires, en provisions de bouche et autres, et toutes les autres choses utiles, qu'il y fit arriver. Aussi n'oublia-t-il pas les armes, les canons, lançant des pierres, les bombardes, et tous les autres objets qui servent pour la guerre.

§ 80.—Tout cela fut fait par lui si bien, que l'on pourrait dire qu'il rétablit la ville, comme elle pouvait avoir été dans les temps antérieurs, de la manière la plus splendide et la plus riche. Il y établit aussi une garnison suffisante, dont le noyau était formé par quatre cents hommes, choisis de sa propre garde, les plus forts et les plus rompus à la guerre.

§ 81.—En outre il laissa dans le pays un général pour satrape avec une armée suffisante. Ce général était un homme des plus braves de sa suite (p. 297), exercé à la guerre, qui eut ordre de parcourir avec les soldats tout le pays des Illyriens, continuellement et sans relâche, et de bloquer la ville de Krouès.

§ 82.—Le Sultan ayant fait cela, et ayant ramassé un très grand butin en esclaves et en bestiaux, pour lui-même et pour être distribué aux soldats, il retourna dans l'automne à Byzance, et l'année six mille neuf cent soixante quatorzième en tout finit, qui était la seizième du règne du Sultan.

Comment les Vénitiens firent une expédition contre Patras la vieille.

§ 83. — Déjà au commencement de ce même été, les Vénitiens firent une expédition contre Patras la vieille, avec quarante vaisseaux et deux mille hoplites. Etant descendus à terre, ils assiégèrent la ville, l'ayant enfermée tout alentour et dressé des canons lançant des pierres. Ils eurent comme alliés quelques-uns des Péloponnésiens, qui, ayant abandonné le parti du Sultan, s'étaient joints à eux. Ils assiégèrent donc assez longtemps Patras, l'entourant et renversant le mur avec leurs bombardes.

Comment Amarès dressa des embûches aux Vénitiens, les repoussa et les poursuivit jusqu'à la mer, en fit un grand carnage, et en fit beaucoup prisonniers.

§ 84. — Mais Amarès, le satrape du Péloponnèse, bien que sans grande armée à sa disposition, les empêcha pourtant d'y entrer, leur dressant des embûches, et épiant les momens favorables pour se jeter inopinément sur eux. Il avait pour cela des espions ou des vedettes, qui, du Mont-du-Bœuf, voyaient tout ce qui se passait dans le camp, et le lui annonçaient. Ayant donc choisi le moment

favorable, il se précipita à l'improviste sur eux, et les ayant déconcertés par cette attaque générale, il les mit en fuite (p.289) et les poursuivit jusqu'à la mer, et non-seulement jusqu'au bord de la mer, mais dans la mer même, jusqu'aux vaisseaux : car sans conserver aucun rang et sans écouter leurs généraux, ils s'étaient débandés en fuyant, et l'on frappait sur leurs têtes. quand ils se trouvaient dans l'eau, on les massacrait sans pitié, et on faisait quelques prisonniers.

§ 85.—Il en périt, comme on disait, environ six cents, et le nombre des prisonniers montait un peu au delà de cent. Il y eut parmi les derniers un assez grand nombre qui se noyèrent : car, poursuivis par les hoplites et chassés de tout côté, ils se lancèrent armés dans la mer, pour essayer de nager jusqu'aux vaisseaux, et, chargés du poids de leur armure, ils allèrent à fond.

§ 86.—Amarès, ayant dépouillé les morts, et butiné tout ce qu'il y avait dans le camp, eut lui-même de grandes richesses, de même que ses soldats, en armes et ustensiles et toutes sortes d'autres effets. Ayant donc tout bien disposé dans la ville, il prit les prisonniers et le butin, et retourna à Corinthe.

§ 87.—Après quoi, il continua son chemin vers le Sultan à Byzance, toujours avec son butin et les prisonniers de guerre. Celui-ci le reçut avec amitié et le combla de grands présents et d'honneurs ; mais il fit exécuter les prisonniers.

Voir la merveille inouïe.

§ 88.—Dans ces mêmes jours l'on vit au ciel un phénomène, brillant par son éclat, spectacle merveilleux et que l'on n'avait jamais vu. C'était à la première heure d'une nuit qui était sans lune, que, tout d'un coup, brilla du côté du Nord et des parties arctiques, une grande lumière avec des rayons en feu comme partant d'un astre, jetant des éclairs sur tout le firmament et l'illuminant comme un soleil, puis, s'avancant de là, elle marchait comme vers le Midi (p. 299) dans une direction oblique, comme une raquette enflammée, restant entière, sans paraître diminuer, s'enflant plutôt et grossissant dans son cour; puis, s'arrêtant dans son mouvement, elle restait brillante l'espace d'environ une heure entière; après quoi, s'éparpillant en mille éclats et tombant en bas, elle a disparu. Ce phénomène merveilleux fut remarqué au ciel; je ne saurais dire, si c'était une étoile comète, ou un météore, ou quelque'autre corps enflammé. Mais ce qui est certain, c'est que c'était un présage d'une ruine, d'une destruction ou d'une grande calamité pour les hommes, comme il s'ensuivit une bientôt, à ce que l'on verra dans les pages suivantes.

§ 89.—Mais laissons là le phénomène. Le Sultan passa l'hiver à Byzance, se reposant des longues fa-

tigues, et s'occupant selon son habitude, des embellissements de la ville, et surtout de la construction de sa mosquée, y prodiguant tous ses soins et stimulant les ouvriers, ordonnant aux gens des métiers et aux artistes de le faire avec magnificence et opulence ; lui-même n'ayant rien épargné dans les frais et les dépenses. Et en vérité, tout y fut prodigué pour avoir une merveille de beauté, de forme, de dispositions, de variété et de grandeur.

§ 90.—Dans le même hiver, arriva aussi une ambassade de la part des Vénitiens, demandant à s'entendre sur les griefs, et à faire la paix aux conditions égales pour les deux parties, chacun gardant ce qu'il possédait. Mais le Sultan n'accepta point ces propositions, et renvoya l'ambassade, en ajoutant : « Allez-vous-en, et prenez un conseil plus salutaire, si vous voulez jouir de la paix et d'un traité, avec moi ! » Car il leur redemanda les îles d'*Imbros* et de *Lemnos* et un tribut annuel.

§ 91.—Quand on en était là, le Sultan eut la nouvelle, que le prince des Illyriens, Alexandre, avait demandé l'alliance chez les Péoniens, qu'elle avait été accordée, qu'il avait rassemblé ses compatriotes, qu'il avait dressé des embûches (p.200), et que sans que *Palapan*, le satrape, que le Sultan avait laissé pour bloquer et assiéger la ville de Krouès, en sût rien du tout, et l'ayant déconcerté par cette attaque générale, mis en fuite et poursuivi, avait fait un grand carnage de ses gens, et

tué le satrape lui-même, qui avait lutté en brave.

§ 92.—On ajoutait, qu'Alexandre avait ensuite pourvu la ville d'amples provisions de vivres, d'armes et de toutes les autres choses nécessaires, qu'il y avait mis une garnison meilleure encore, comme il en fallait pour un long siège, qu'il s'en était retourné, maître de tout le pays, assiégeant la nouvelle ville et enfermant la garnison.

Seconde expédition du Sultan contre les Illyriens.

§ 93.—Après avoir reçu cette nouvelle, le Sultan ne se possédait plus de fureur, et, sans attendre, il rassembla une très grande armée en cavalerie et infanterie, la munit bien de tout, et—déjà l'hiver était passé—avec l'approche du printemps il partit pour lui faire la guerre. Arrivé dans le pays des Illyriens, il le dévasta entièrement, s'empara des parties qui s'étaient révoltées contre lui, et fit un grand carnage de ceux-ci. Tout ce qui lui tomba sous les mains fut pris et renversé. Il pillait, incendiait, saccageait, ruina et anéantit tout.

§ 94. Il poursuivit aussi leur prince Alexandre, qui se refugia de nouveau dans les parties fortifiées et inaccessibles des montagnes (p.331), et dans ses habituels repaires et ravins des collines, ne pouvant même résister à la vue de l'armée, qui faisait sur lui l'effet d'une tête de Méduse.

§ 95.—Le Sultan ordonnant et permettant aux soldats de piller et de butiner tous les prisonniers, fit monter dans les montagnes la plus grande partie des guerriers les plus robustes, sous le commandement de Machoumout. Lui-même, avec le reste de l'armée, continua à parcourir tout autour dans le reste du pays, saccageant tout dans sa marche et dressant par stations son camp.

Indique, comment les soldats sondèrent tous les recoins des montagnes et en emmenèrent un immense butin.

§ 96.—Or les soldats, je veux dire les hoplites, les archers, les frondeurs et les lanciers, après avoir reçu l'ordre du Sultan, partirent et escaladèrent les plus hautes montagnes, les rochers et les parties presque inaccessibles, comme des oiseaux de proie, avec leurs armes ; ils parcoururent tout, comme la cavalerie le ferait dans une plaine. Ne rencontrant nulle résistance, ils scrutèrent tout scrupuleusement, et plus que Datis, comme l'on dit, ne l'a fait dans le pays des Érétriens, les montagnes, les ravins, les crevasses, les repaires, les cavernes, les fentes, les puits puants, enfin tous les recoins de la terre, furent foulés. Rien n'échappa et ne leur resta caché de tout ce qu'il y a d'inaccessible, d'éloigné, de sau-

vage et de recelé dans la terre. Non-seulement ils prirent les châteaux-forts et tout ce qui y avait cherché refuge ; mais tout le reste fut parcouru et soumis , fait esclave, et ravagé dans quinze jours en tout (p.302).

§ 97.—Et l'on fit le plus grand butin en esclaves, hommes, femmes et enfans, en bestiaux de tous genres, enfin en toute sorte de mobilier, et tout cela fut descendu dans le camp.

§ 98.—Le prince des Illyriens Alexandre, quand il vit que l'armée dominait aussi dans les montagnes, prit en hâte la fuite, je n'ai pas su où. Le Sultan, après avoir saccagé et ravagé tout le pays, marcha de nouveau contre Krouès ; et, arrivé devant la forteresse, il y dressa son camp, y creusa un fossé et l'enferma tout autour par son armée. Puis il dressa les mortiers et l'assiégea.

Voir le commencement de la maladie pestilentielle,
de quel côté elle éclata.

§ 99.—Dans ces jours—c'était déjà au milieu de l'été—une maladie pestilentielle éclata dans les provinces de Thrace et de Macédoine. Elle avait commencé en Thessalie et dans les contrées limitrophes, je ne sais comment elle y est entrée. S'étant répandue dans toutes les villes et terres de l'intérieur de cette province et des côtes, et les ayant

corrompues, ayant sauté de là en Asie, elle y fit ses dévastations dans toute la côte de l'Hellespont et de la Propontide, et les changea en déserts. Puis, montant à l'intérieur, dans la ville de Brousse et dans tous les alentours, jusque vers la Galatie et dans la Galatie elle-même, elle y affligea et emporta la population.

Voir la grande et terrible souffrance.

§ 100.—Ayant été introduite aussi dans la grande ville, je veux dire dans Constantinople, comment pourrais-je exprimer les souffrances qu'elle y fit naître, souffrances incroyables et que l'oreille n'a pas entendues et ne voudrait entendre? (p.303). Il y eut par jour un nombre de plus de six cents décès, de sorte que les fossoyeurs ne suffisaient pas pour creuser les fosses; car il en manquait. Les uns, craignant d'être atteints par la maladie contagieuse, ne bougeaient pas, ne pensaient qu'à leur propre nourriture, n'ayant aucun souci de leurs plus proches parents, ou plutôt s'en séparant, bien que fort souvent en soupirant et en versant des larmes, on les appelait au secours; mais on abandonnait les malades, sans leur porter aucun soin, et les cadavres, sans les enterrer.

§ 101.—Ceux-ci étaient eux-mêmes atteints de la peste, luttaient avec la mort et ne pouvaient en

aucune manière se porter à eux-mêmes quelque soulagement ou secours. Il y en avait aussi qui s'enfermèrent dans leurs maisonnettes et qui y restèrent, sans que l'on pût parvenir chez eux ; et beaucoup de ceux-ci moururent et restèrent sans être enterrés, plus de deux à trois jours, souvent sans que personne n'en sût rien. On enterrait deux, trois et plus de morts encore, dans une et même bière, et celui qui enterrait aujourd'hui, le lendemain était enterré à son tour.

§ 102.—Les prêtres, les encenseurs, les ecclésiastiques, ne suffisaient plus pour les enterremens, les accompagnemens, les chants et les prières des conduits, ni pour confier à la terre les décédés, mais ils succombaient sous leur tâche en persévérant, sans manger et sans boire, malgré la chaleur de l'été ; ils ne pouvaient résister à ces peines.

§ 103.—On mourait, les uns après trois, les autres après quatre jours, d'autres enfin après une semaine de souffrances, et, ce qu'il y avait de terrible : c'est que de jour en jour la maladie augmentait, se propageant dans tous les âges, et gagnant en force, et la ville se dépeupla d'habitans (p.304), de bourgeois, d'étrangers et des paysans ; elle semblait tout-à-fait désertée par les habitans ; une partie ayant succombé ou succombant à la maladie ; une autre, comme je l'ai déjà dit, abandonnant les maisons et s'enfuyant ; d'autres encore, s'enfermant dans leurs maisons comme des reclus condamnés. Le découragement était

grand, la tristesse insupportable, et partout des souffrances et des sanglots ; la résignation et le désespoir s'étaient emparés de toutes les âmes ; la confiance dans une prévoyance quelconque s'était évanouie ; et on laissa tout aller comme cela voulait, comme si la fatalité avait détrôné le bon Dieu, qui préside à tout ; tant l'incompréhensible maladie avait rendu perplexe tout le monde.

Indique la nature de la maladie.

§ 104.—Mais je vais exposer la nature de cette maladie.

D'abord le mal s'attaque d'une manière quelconque autour des bubons, et s'y exprime en symptômes soit plus ou moins fortement. Après, il se présente à la tête, sous la forme de fortes chaleurs et d'inflammations, autour du creux de la cervelle, à ses liens et aux méninges ; il s'ensuit des inflammations et des rougeurs au visage et pour quelques-uns insensibilité, profond sommeil et étourdissement ; mais pour d'autres le contraire, une rage frénétique, déraisonnement et insomnie.

§ 105.—Après quoi, toute la terrible douleur descend dans le cœur, avec une fièvre véhémence et brûlante, enflammant et séchant l'intérieur et y produisant les plus fortes phlegmonies (p. 305),

bouillant et corrompant tout le sang, avec des douleurs déchirantes et mordantes, accompagnées des cris de ces malheureux, et des contorsions tranchantes et successives et d'une respiration difficile, profonde, avec mauvaises odeurs, avec de terribles frissons, puis refroidissement et mort des extrémités, et à la fin la mort elle-même.

§ 106.—Voilà la nature de la maladie, telle que pour la plupart elle s'est présentée à moi. Quant au Sultan, ayant pendant peu de jours assiégé Krouès, comme il reconnut, qu'il lui serait impossible de la prendre avec les armes par un assaut —car la ville est très-forte et tout-à-fait imprénable—ni non plus de se la faire rendre par persuasion, il résolut d'y laisser une armée suffisante avec un général qui continuerait le blocus, et de retourner lui-même à Byzance; pour ne pas s'exposer en vain, lui-même et toute son armée, aux fatigues et aux pertes; puisqu'il y avait la possibilité de s'en rendre maître par la famine et par un blocus continué.

§ 107.—Ayant donc, conformément à cette résolution, laissé là un général et une armée de soldats choisis de sa garde, suffisante pour pouvoir aussi bien assiéger la ville, que dominer tout le pays; lui-même, après avoir distribué le butin et les esclaves dans toute l'armée, la congédia et partit avec sa propre garde pour Byzance.

§ 108.—Mais, comme il réfléchissait en chemin, que tout le pays de la Thrace et de la Macédoine,

ainsi que les villes de ces pays, par lesquelles il allait passer, étaient ravagées (p. 306) par la maladie pestilentielle et dépeuplées par elle ; comme aussi la capitale elle-même était attristée et maltraitée par cet horrible fléau, il changea sur le champ de route, et se dirigea vers le mont Hémus et la Mysie supérieure ; car il avait appris que ce pays et toutes les contrées au Nord de l'Hémus étaient restés intacts.

§ 109.—Arrivé dans les environs de Nicopolis et de Widin, qui étaient des contrées saines et qui avaient un air pur, il y passa tout l'automne. Puis, apprenant, après quelque temps, que la maladie diminuait, et qu'elle disparaissait dans la capitale—car il avait souvent, presque tous les jours, des couriers, qui voyageaient en se relayant, et qui lui annonçaient ce qui y arrivait—il s'y rendit, quand l'hiver avait déjà commencé. Ainsi finit la six mille neuf cent soixante-quinzième année en tout, qui fut la dix-septième du règne du Sultan.

N^o II.

HIÉRAX, LE GRAND LOGOTHÈTE.

THRÉNOS,

C'EST-A-DIRE : COMPLAINTE,

OU

HISTOIRE DE

L'EMPIRE DES TURCS,

COMPOSÉE VERS 1597.

TRADUCTION FRANÇAISE, FAITE

PAR LE

D^r PHIL. ANT. DETHIER

SUR LE MANUSCRIT GREC INÉDIT, DONT M. LE GRAND LOGOTHÈTE

ARISTARCHI

A EU L'EXTRÊME BONTÉ DE LUI COMMUNIQUER UNE COPIE, FAITE PAR LUI
SUR L'ORIGINAL EXISTANT DANS LE MONASTÈRE DU ST. SÉPULCRE
DU PHANAR A CONSTANTINOPLE.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DES TURCS.

§ 1. *)

Avant tout je prie notre Seigneur et Maître qui règne sur toutes choses, de me donner la force de relater en un récit court, tout ce que nous avons lu ou entendu de la bouche de ceux qui le savaient : car on désire s'instruire sur les derniers jours de l'Empire Romain, sur la chute finale des Grecs, sur la venue des Turcs, et sur bien d'autres faits remarquables arrivés de nos jours. 5

*) Nous avons trouvé inutile d'exercer notre talent à faire une traduction en *vers* français, mais pour la commodité du lecteur nous avons placé en marge le chiffre correspondant aux vers grecs numérotés de même; ce qui facilite, en même temps, la recherche des quelques remarques ajoutées par nous, non pas au texte grec mais à la traduction, parce que nous avons attendu des réponses à certaines informations et que l'impression du grec ne permettait point d'arrêt.

§ 2.

Commencement.

Quand du temps de Mourtzoufle, Constantinople plia les genoux, courba sa tête chevaleresque et sa nuque et abandonna le règne et le pouvoir à des
 10 étrangers barbares d'Italie et de l'Ausonie, et que, d'après les arrêts incompréhensibles du Seigneur, notre despote et les Romains eurent tout-à-fait perdu l'Empire ; qu'une partie des Hellènes ou Grecs, établie en Asie, régnait encore sur beaucoup
 15 de peuples et de villes, et de cette manière, occupa Sébastopole, nommée de nos jours Souvas et qui auparavant avait appartenu aux Romains : les citoyens et les cités se lamentaient, tout était bouleversé : car leurs villes étaient atterrées de
 20 souffrances. C'était alors *Othman* ¹⁾, homme vaillant, guerrier d'une race martiale et favori de la Fortune dans les guerres, qui s'empara du pouvoir et régna pendant vingt-huit ans indépendant comme monarque dans ses Etats.

§ 3.

Puis *Orchan* son fils, lui succéda en Asie comme maître, prince, commandant et autocrate, hérita

Remarques au *θηρωνος*.

1) Vers 49. *Othman* régna depuis 4299-1326 de l'ère Chrétienne ou 699-726 de l'Hégire, ainsi qu'on l'indique ordinairement à tort. C'est plutôt de 698-726 qu'il faut placer son règne.

du trône et de la dignité paternels et fut proclamé 25
 Emir de l'Asie, ²⁾ continuant à saccager et à réduire en cendres les villes des Romains. Alors il s'allia par mariage à des chefs les plus renommés, au prince de la Lycaonie, qui maintenant se nomme Caramanie ³⁾, en épousant sa fille très noble 30
 et en recevant pour dot des peuples étrangers, ce qui nourrissait son désir de s'enrichir aux dépens des Romains ; il s'empara ainsi de leurs villes et de leurs terres d'Asie et les pillait. C'est ainsi que parmi beaucoup d'autres villes il s'empara aussi de la ville de *Proussa*, de laquelle il enleva de riches butins en or et en argent. Mais, frappé au 35
 combat, il expira pendant le siège comme trois fois glorieux dans un tel combat. ⁴⁾

2) V. 26. Quant au titre d'*emir*, ce n'est pas le fils Orchan qui le reçut le premier. *Othman* avait déjà eu du Sultan des Seljouks ce titre avec un drapeau, un tambour et une queue de cheval, en signe d'investiture.

3) V. 30. Ce mariage d'Orchan avec une princesse de Caramanie n'est pas connu ; mais bien un autre avec une princesse impériale grecque, fille de l'Empereur Cantacuzène, triste mariage raconté en détail par ce prince. Ce n'est pas une raison pour rejeter l'un et l'autre : l'institution musulmane de la polygamie et des harems permet bien pareille chose ; d'autant que nous savons que lors du mariage avec Théodora Cantacuzène il avait déjà 4 fils, issus d'autres femmes.

4) V. 36. Cette mort d'Orchan pendant un siège ne s'accorde guère avec le récit des autres historiens. La perte de son fils, le célèbre Soliman, conquérant de Sestos et de Gallipoli, mort à la chasse ou à l'exercice près de Sidi-Kavak d'une chute de cheval, le remplit tellement de douleur qu'il en mourut deux mois après en pleurant sur la tombe de son enfant. Voir Ham-

§ 4.

Ensuite le pouvoir échut à *Morat*, homme d'un génie brillant et semblable au dieu Mars dans les batailles : il renversa tout, et imposa son joug à
 40 beaucoup de peuples. Voilà pourquoi il accomplit toute chose qu'il se proposait ; car il n'y avait aucun pouvoir qui put y mettre obstacle, ni celui des Romains, ni celui des Italiens, ni celui de l'Istrie.

De plus, quand les Byzantins étaient en guerre contre les Bulgares, il joua le rôle d'allié de son
 45 voisin, et envoya, comme auxiliaires, douze mille hommes, partie hoplites Turcs choisis, partie nobles cavaliers et braves archers, tous vaillants soldats habitués à la guerre. Le roi de la ville,
 50 l'empereur des Romains, les reçut avec plaisir comme étant les siens propres, et, ayant envahi avec eux la Bulgarie, il en sortit triomphant, et parut couronné de la victoire, lui Hellène comme empereur des Hellènes. Il mit en fuite les bataillons et les forces des Bulgares, conquit les villes des Illyriens et des Triballes, et égorgea comme
 55 des agneaux les fils des Péoniens, et *Marc Crambobicès*, (Brankovich ? ⁵⁾) le grand chef et prince des

mer l. c. I. 436 et Salaberry Hist. de l'Emp. Ott., trad. Ital. de Barbieri I. 42) Notre *θῆνος* aurait-il confondu cette mort du fils avec celle du père, en y joignant l'erreur d'une mort au siège au lieu de celle dans l'exercice de l'*agiritid* ?

5) V. 54. Ce *Marc Crambovich* est un personnage inconnu à tous les auteurs que nous avons pu consulter.

Il nous paraît presque qu'il faut lire *Brankovich* au lieu de

Péoniens. Mais l'empereur des Romains oublia entièrement de se montrer reconnaissant pour ce secours ; il ne donna en retour, ni présents, ni

Crambovich. Dans ce cas il pourrait être la souche de la famille Brankovich de Servie.

La métathésis des deux lettres K et B dans l'auteur grec, étranger à la langue Slave, n'a rien qui étonne. D'ailleurs, *Crambo* n'existe point en langue slave, comme on me dit ; mais *Branco* dans la langue russe veut dire un bavard, et il ne serait pas étonnant que le mot vantard *miles gloriosus*, Schwaetzer, remonte au mot *Warègue Barangkos*. Barankowich fils de Warègue ?

Le fait raconté ici m'a d'abord paru être celui relaté par Cantacuzène à l'année 1349, d'après lequel (ed. Bonn III, p. 3.) Orchan envoie son fils Solyman avec 20000 cavaliers au secours de son beau-père l'empereur Cantacuzène contre les Serviens.

Cependant tout bien pesé, je renonce à Orchan, mot par lequel je croyais d'abord pouvoir remplacer Morat, v. 37. Je préfère entre le choix d'une erreur de nom, celui de l'erreur d'allié : car Morat n'a jamais été l'allié des Grecs.

Il faut donc penser dans ce qui suit, à la bataille de *Ser/-Sindoughi* près de la Maritza, gagnée en 1663 par Hadji Ilbeki, général de Lalachahin, Beyler-bey d'Andrinople, sur la croisade, prêchée contre les Turcs par le pape Urbain V, et envoyée par Louis I^{er}, roi de Hongrie, de Servie et de Bosnie, avec des auxiliaires de la Valachie (v. Hammer Gesch. d. osm. Reichs. I. p. 150 sg.) Salaberry ne parle point de cette bataille, ni de cette croisade.

Ce Brankovich pourrait être le père de Lazare ou Vuko Brankovich, époux de Marie de Servie, dont les fils *George*, etc. héritèrent du despotat.

Dans ce cas, il serait curieux de constater que cette famille viendrait de Hongrie : si le doute ne se manifestait à cause du mot vague *Péonien*.

J'ai communiqué à des juges plus compétents en Hongrie et en Servie les observations ci-dessus, sans qu'il me soit arrivé jusqu'à présent quelque chose qui ressemble soit à une appro-

biens à ces alliés, et les renvoya sans merci dans leur patrie. ⁶⁾

§ 5.

60 Voilà donc pourquoi Morat entra en grande fureur, et saisit l'occasion favorable pour exécuter ce que depuis longtemps il désirait, c'est-à-dire de faire boire à l'empereur des flots d'amertume, de

bation, soit à une réfutation. J'ai donc une autre fois mûrement examiné cette question et bien que le personnage soit, d'après moi, le même—c'est-à-dire que je reste convaincu qu'il s'agit non de Lazarus de Servië, mort à la bataille de Kossova, mais de son père Wko — l'explication étymologique du *Crambovich* de notre *θηρωνος* serait une autre. Je crois devoir la joindre pour laisser le choix aux lecteurs compétents dans la langue et dans l'histoire des peuples Slaves.

L'on voit dans le tableau généalogique de Ducange, (familles byzantines page 333) que le père de Lazare (mort à la bataille de Kossova) avait les noms *Peristasius* CHREBALANOVICIUS, et qu'il vivait sous le roi Etienne de Hongrie. Ce même nom transformé en CREBAZLIANOVICH pour le fils Lazare, pourrait bien être un peu plus transformé par notre poète en CRAMBOVICH.

Lazare eut de plus le nom de *Buko* ou *Bukovich* ce qui prouverait que son père doit avoir porté le nom de *Buko* ou *Wko*, que d'autres disent *Bulko*, tandis que notre poète donne encore au père le nom de *Marco*. De sorte que les noms complets de ce père seraient : *Peristasius* (Pero ou Pereslav ?) *Marco Bulko Chrabalanovich* (ou *Crambovich*) et *Brankovich* ou *Branko*.

Ceux qui sont un peu versés dans les historiens de cette époque savent que sans aucune exactitude et différence, on dit souvent *Branko* et *Brankovich*, *Buko* et *Bukovich*, etc.

6) V. 59. Ce renvoi sans leur avoir donné de salaire est bien singulier pour des troupes qui n'ont fait que piller et dévaster, comme nous le lisons fort bien exposé dans le discours I, prêté par Critoboulos à Mahomet II lui-même.

le frapper au cœur d'une flèche à pointe empoisonnée, en asservissant ses villes et ses peuples. Ayant donc rassemblé des armées et des troupes, 65 à mains fortes, il alla saccager *Sestos* 7) en Europe, et il écrivit à l'Empereur des Grecs d'une manière très irritée : « Je vais détruire sur le champ les » ennemis qui ont rompu mon alliance et mes » conventions, et qui m'ont tant chagriné. »

Il en a été de même pour les Romains. Morat, 70 sans trêve préluda aux larmes, à la douleur et à la destruction des villes grecques et de l'Empire lui-même. A la fin, avec une multitude innombrable, se comptant par myriades, il assiégea et prit d'abord Andrinople ensuite Philippople et tout ce 75 qu'il rencontra en chemin. Il ne tarda pas à s'abattre aussi sur la Servie, sur la Dacie et sur la Mysie, et il a parcouru ces pays en y coupant les semences, en récoltant les vignes, en se rejoissant du suc des raisins, et en versant le sang rouge des habitants.

§ 6.

C'est alors que *Lazare*, le despote de la Servie, 80 les chefs des Bulgares, ceux de l'Albanie, nommés autrefois Dardaniens, ceux de la Mysie, les

7) V. 66. Ici l'anachronisme est bien clair. Car *Sestos* avait déjà été prise sous Orchan le père et prédécesseur de Morat par le prince Soliman, son frère, vers 1350 ; et il serait ridicule d'aller ravager une ville soumise.

Acrocérauniens et les Epirotes et tous ceux qui habitent les côtes de la mer Adriatique, s'étant
 85 unis et ayant décidé dans un conseil de faire préparer une formidable artillerie ⁸⁾, s'armèrent aussi amplement, sans pouvoir pourtant rien accomplir.

Car lorsque tous entrèrent en campagne contre ce Sultan, Lazarus et un grand nombre d'autres
 90 périrent dans le combat; et le Sultan lui-même se montra grand et victorieux au monde entier. Toutefois, comblé de richesses, de gloire et de butin, le malheureux fut atteint de la mort, comme nous allons le raconter.

§ 7.

Car au milieu de son triomphe et de sa victoire sanglante, le despote de Servie avait un serviteur
 95 très-fidèle nommé *Indériatès*, ⁹⁾ homme des plus

8) V. 86. Ordinairement on n'attribue qu'à Morat l'honneur d'avoir employé, le premier, les canons nouvellement inventés, dans cette célèbre bataille de Cossova en 1389; mais nous apprenons ici par notre *ῥῆνος* que ses adversaires s'en étaient aussi procuré. Ce n'est pas étonnant: car l'invention de la poudre à canon ayant été faite en Chine, puis apportée par les Arabes en Europe, on voit les canons en usage une centaine d'années avant la bataille de Cossova.

9) V. 95. *Indériatès*, comme nom du fidèle ami ou serviteur de Lazarus, qui a vengé la mort de son prince, en tuant Morat à la bataille de Cossova, est une nouvelle variation dans le récit de ce fait, raconté différemment par presque tous les historiens. Déjà Zinkeisen *Gesch. des osmaunischen Reiches in Europa* I. p. 362, et avant lui Leunclave *Pandectae Turcicae* f. 449 ont réuni tous ces récits pleins de contradictions, en avou-

fidèles. Quand celui-ci s'aperçut que son maître était mort pendant le combat par les ordres de Morat, il résolut de se venger sur l'assassin et il frappa, de sa dague, celui qui avait tué son propre despote à lui, et il tua ainsi Morat le Seigneur et prince des Turcs.

100

§ 8.

Ensuite *Bajazet* saisit le sceptre de son père ; on lui donna le surnom d'*Ilderim* dans la langue des Turcs, à cause du caractère tranchant, fougueux et vaillant qu'il montrait dans les combats, dans les conseils, dans les raisonnements, dans les désastres, dans toutes les circonstances, et 105

ant qu'il est impossible d'éclairer ce fait si important. Chalcondylas p. 54 ed. Bonn. le nomme *Milois*. Doucas, texte grec, n'a qu'un récit court sans le nom p. 46 ed. Bonn. Le traducteur italien du même Doucas p. 353, *ibid.* remplit cette lacune en lui donnant le nom de *Milos C'obolichio*, et en racontant tous les détails du fait d'une telle manière que l'on ne saurait d'autant moins en douter que d'après une judicieuse remarque de Leunclave, depuis ce temps l'usage a été introduit à la cour des Sultans de ne présenter au Grand Seigneur un légat ou un étranger quelconque autrement, que, introduit dans sa présence par deux eubéculaires, qui lui tiennent les bras.

Dans les noms nous trouvons encore *Milosch* et *Cabilovich*.

Notre nouveau nom d'*Indériatis* nous a fait perdre beaucoup de temps sans un résultat certain. Peut-être n'est-ce point un nom propre mais un appellatif de la langue serbe, signifiant étranger, mais défiguré à la manière grecque, de sorte que *Milosch* aurait imité Ulysse qui en s'introduisant chez le Cyclope, se donne le nom d'Ὀδυσσεύς. Du moins en Russe И'НДѢ signifie « autrepars », et ИНОСТРАНКА signifie étranger.

dans les événements imprévus : car les Turcs nomment Ilderim la foudre, l'éclair.

Celui-ci donc, après être parvenu au pouvoir et au trône, commença par combattre les Bulgares ; ensuite il voulut venger la mort de son père, et
110 trouver comme antidote un remède dans la ruine de toute la Servie, puis détruire et briser morceau par morceau l'Empire Romain, même renverser Constantinople jusque dans ses fondemens et ses racines.

Promptement il arrive en Péonie, massacre les
115 hommes et les enfants et pille les terres, n'épargnant ni le nourrisson à la poitrine des femmes, ni un âge quelconque, détruisant beaucoup de races différentes aux confins de la Bulgarie, faisant une boucherie horrible d'hommes et disparaître les villes, aussi bien celles de la Mysie et des Triballes, que celles des rives du Danube, celles des Serviens, celles des Serriens (Macédoine) et celles de la Dardanie.

§ 9.

120 Le mont Sardos trembla, l'Aimos s'épouvanta, le Rhodope et l'Orbilos retentirent d'un écho triste. Ces belles villes de l'Illyrie furent ravagées par une *peste*, cette maladie sans remède, la plus insupportable, pernicieuse, mordante, douloureuse
125 épidémique, qui, comme un désastre, enlève les hommes et leur donne la mort en bravant tout remède. Elle se répandit aussi dans les terres des

adversaires ; elle se distinguait par une humeur bileuse jointe à une forte fièvre, réunie à une méchante inflammation, avec mort subite ; véritable fléau d'une maladie la plus incurable, qui remplit toute la terre de tombeaux : Car tous ceux 130 qui habitaient dans ces pays ont succombé à son atteinte.

De là elle fit un retour sur la ville de Byzance, comme un foudre incendiaire, s'abattit, en punition des péchés, sur cette ville, qui jadis avait retenti du chant des grâces, et qui était la résidence des muses, la gloire des villes et la fille aux belles 135 joues de la vieille Rome.

§ 10.

Alors régnait sur les Gaules *Charles*, grand homme de bien, et la colonne des Chrétiens : lequel voyant que tout allait être bouleversé, et jouissant d'une grande renommée parmi les peuples chrétiens leur en fait part dans un appel 140 écrit, où il expose ce qui est nécessaire pour le bien de tous ; il rappelle les malheurs aux gouverneurs et aux commandants des bourgs, il excite, il échauffe, il enflamme leurs cœurs, et il les entraîne à abattre et à détruire l'Empire des Turcs. Il donne pour commandant aux alliés dans cette croisade en faveur des malheureux, son propre allié 145 de sang *Jean* (sans peur, fils du duc de Bourgogne) avec des troupes, armées de fer, c'est-à-dire avec des hommes gaulois, et les plus grands généraux,

des hypaspistes aux cuissards d'airain , vaillans
guerriers, de beaux cavaliers munis d'une targe,
150 dignes porteurs de lances, de nobles chefs et des
archers, des braves aux grands boucliers et de
vaillans lansquenets.

§ 11.

Toute cette armée de croisés sortie de France,
des autres pays, et même de celui des Celtes, s'ac-
crut encore tout le long du chemin, et arriva avec
155 Jean sans Peur sur les bords de l'Istrie près de la
ville de Nicopolis. Dans la Servie s'étaient encore
réunis à la marche brillante des Croisés les Hon-
grois, commandés par leur roi Sigismond. Là
160 on était tombé d'accord de faire une guerre d'ex-
termination aux Turcs sur le Danube et d'arracher
de leurs mains leur métropole de Nicopolis. Mais
ils n'ont pu accomplir leur volonté et n'ont jamais
165 pu s'en rendre maître.

§ 12.

Car Bajazet ayant été bien informé de tout, se
prépara bien à les recevoir avec une formidable
armée rangée en bataille, avec des canons, des ar-
mes de tout genre, cavalerie et infanterie, il ne
170 rumina que la destruction de l'ennemi, n'hésita
point et ne se pressa point, et ne fit aucun cas du
grand nombre des ennemis, ni de leurs armes, ni
de leur artillerie. Il réunit pour s'avancer contre

eux promptement ses vaillans soldats même de 175
l'Asie et arrive au bord du Danube avec rapidité.

§ 13.

Et quelle fut l'issue de cette bataille? L'Istrie l'a
vue. Jean sans Peur prisonnier! Hélas! Quelle
sinistre fatalité! quel grand malheur! Le roi Si-
gismond et tant d'autres furent obligés de se sau-
ver par la fuite. As-tu attendu cela ô Charles VII, 180
l'eusses-tu cru ô roi Sigismond! Quel massacre et
combien de sang versé! Le destin a filé de nou-
veaux malheurs; la fileuse Clotho a filé aux Hon-
grois ce qu'elle avait filé auparavant à Lazare, le
despote de Servie.

§ 14.

Et le Sultan victorieux et triomphateur s'em- 185
pressa de tourner ses armes contre Byzance, en
occupant, menaçant et pillant les possessions des
Roumains.

§ 15.

Mais ce fut alors que *Zamporlan* (Timour Leng)
le Scythe, guerrier formidable, sortit contre lui
de *Samarcande*, lui livra une bataille fatale, qui 190
allait renverser et troubler tout. C'était un combat
des plus sanguinaires, l'armée et les phalanges des
Turcs furent anéanties, et il prit avec ses propres
rêts l'amphibie, il prit avec ses propres griffes le

- 195 Sultan, et fit prisonnier le chef et le maître des
 Turcs. Il le transportait à sa suite comme un pois-
 son dans les filets. Celui qui avait été prince il en
 fait un esclave enchaîné. Car à son cou il fit atta-
 cher une chaîne d'or et l'enferma ainsi dans une
 200 cage de fer. ¹⁰⁾ Quelle destinée amère et inattendue

10) V. 100. Cette histoire de Bajazet prisonnier dans une cage en fer ne se trouve que chez l'historien byzantin Phrantzes et le calligraphe Syrien *Arabschah*. La vérité paraît être que dans les voyages à la suite de l'armée de Timur, il fut porté enfermé dans une chaise portative sur le dos de deux bêtes de somme. Une telle litière se nomme *cafès*, mot qui signifie aussi une cage, comme le déclare nettement Séadeddin de Bratutti p. 230, et le fait résulter un examen détaillé de Hammer v. I. p. 255. Le peuple aime les Romains plus que la prose historique des simples faits, et il se plaît à lire des fabliaux et des contes poétiques, pour avoir lieu de faire de longues déclamations exagérés sur les revers et l'instabilité de la fortune. Le simple fait historique n'est-il pas assez saillant par lui-même, et ne suffit-il pas pour faire ces réflexions philosophiques?

Et malgré tout cela je ne puis supprimer ici une autre réflexion, contraire qui n'a pas été faite sur ce récit quasi fabuleux. Si cette cage de fer est une fable « *se non è vero, è ben trovato* », Timur et son colossal prédécesseur Gengis-Khan, c'est-à-dire le Roi des armées, représentent l'arrogance d'être les maîtres du monde, parcequ'ils ont *déclaré l'être*. Ne pas reconnaître cette déclaration, c'est un crime de désobéissance qu'il faut châtier le plus brutalement possible, pour que la « *terreur* » et la crainte agissent sur les autres. *Thèbes* saccagée et *Tyr* anéantie par Alexandre; les anciens rois de Perse marchant sur le ventre des rois vaincus; Sésostris faisant tirer son char par les princes défaits; Persée et ses fils enchaînés à la marche triomphale de Paul-Émile, et mis en prison sans nourriture pour mourir de faim; l'empereur Romain Valérien prisonnier servant de marche-pied à Sapor; l'empereur Henri IV trois jours nu-pieds dans la neige devant le château de

pour un grand Sultan ; qui avait été pour tout le 200 monde foudroyant , téméraire au-delà de toute attente , qui avait refoulé tant de peuples , rasé tant de villes ; lui, le brave, l'intrépide, le vaillant dans les combats, devient un esclave enchainé et le captif d'un autre !

§ 16.

Tous ne se soucièrent point de cet état d'escla- 205 vage dans lequel ils le laissèrent : ni ses propres enfans, ni ses adhérents.

Destinée ! tu es amère, douloureuse et navrante ; jamais tu n'as épargné rien à ceux qui souffrent. Tu roules en bas ce qui est en haut ; inconstante et 210 envieuse, tu ne connais rien de stable et de durable.

Après le désastre du Sultan, ses fils s'enfuirent à Byzance chez les Roumains, qui les traitèrent aussi comme prisonniers. ¹¹⁾

Canossa, où Grégoire VII se trouvait avec Mathilde ; les milliers de bûchers d'autodafé ; les Médicis assassinés dans l'église, pendant qu'ils se courbaient pour adorer le corps du Christ élevé par le prêtre à l'autel ; l'empereur Henri VII, victime d'une St. hostie empoisonnée et d'autres faits révoltants de l'histoire politique, religieuse et civile de tous les peuples, nous démontrent qu'il faut la lanterne de Diogène pour trouver dans le domaine de l'équité, de la justice et de la morale autre chose, que ce que le microscope trouve dans la goutte d'eau : un ANIMAL, INVISIBLE A L'OEIL NU, EN DÉVORANT UN AUTRE, sans se soucier de la question, si c'est cruel et brutal, ou non !

D. D.

11) Vers 244. Cela ne paraît pas exact. Un seul des nombreux fils de Bayazet, savoir l'aîné, Soliman (surnommé aussi

§ 17.

215 Il s'éleva, de nouveau, une guerre contre les Hongrois : car le *Chalepin*¹²⁾ [Mahomet Tchélébi]

Tchélebi, comme tous les jeunes princes fils des Emirs ou Sultans à cette époque, titre qui est travesti souvent en grec par l'expression de *Chalepinos* pour Tchélébi, et même pris alors pour un nom propre) fut, selon les récits les plus croyables, amicalement reçu à Byzance et fit une alliance avec l'empereur Manuel. Toutefois, il ne faut point croire que notre poète seul paraisse être dans l'erreur. Du moins, nous lisons dans notre Paul Giovius p. 90-91, sous réserve, qu'il y a des récits d'après lesquels *Mustapha* et son frère *Célébin*, arrivant, après la bataille d'Angora, comme fugitifs, au détroit de Gallipoli pour se sauver à Andrinople, y furent arrêtés par les vaisseaux grecs, qui y étaient stationnés comme garde, emmenés à Byzance et jetés en prison, que Célébin se serait échappé d'abord en corrompant les gardes, et que Mustapha ne serait parvenu à la liberté qu'après la mort de ce Célébin (Soliman). Dès lors Mustapha n'eut rien de plus pressé que de massacrer *Orcan*, un des fils de Soliman ; un autre nommé *Mohammed* réussissant à se réfugier à Byzance. D. D.

12) Vers 216. Ce *Χαλεπινος* dans notre poète vient, comme le *lupus in fabula*, à la suite de notre remarque précédente. Les Grecs, en transformant le titre des princes ou fils de Sultan « Tchélébi » en *Χαλεπινος*, et croyant que c'était un nom propre, ouvraient la porte à toutes les confusions. Ce qui est plus beau et plus extravagant encore, c'est que nous lisons dans Paul Giovius, Bildnisse Teutsch Basel 1582 fol. p. 90. Etliche Historischreiber zeygen an, dass der Tuercken Koenig Baiazet, vier Soehne, *Celebin* oder CYRISCELEBIN, Mahumeten, Mosen und Mustaffa erzeugt und hinderlassen gehabt, « c'est-à-dire, quelques écrivains d'histoire, annoncent, que le Roi des Turcs Bayazet a procréé et laissé quatre fils: *Célébin* ou CYRISCÉLEBIN, *Mahomet*, *Moyse* et *Moustaffa*. »

Or, les Grecs donnaient aux jeunes princes de leur Empire le nom de *Kyr*. Après avoir donc pris le nom Turc de Tchélebi (prince) pour un nom propre, on croyait devoir, comme appel-

fils du Sultan Bayazet—s'étant en cachette échappé
 de Byzance, et des fers Roumains, arriva bientôt
 à la ville d'Andrinople. Là, pour se venger, il ra- 220
 massa une grande armée et alla à la rencontre
 des Hongrois. La bataille eut lieu dans les plaines
 de *Salampetz* ; elle fut très sanglante , mais Ma-
 homet défit tous ses adversaires avec leur Roi Si-

latif y adjoindre le mot grec kyr (prince); Ce qui n'empêcha
 point que tout cela encore devint ensemble un nouveau nom
 propre, et que l'on pût même parler du prince Cyriscélébin
 (c'est-à-dire du prince prince prince). Lonicer Turc hist. p.
 16. en fait un « *Calepinus Cyrocelebes. vel Cibelius*. Cela n'est-il
 pas bien beaucoup plus mieux ?

Or, retournons à notre sujet, et nous verrons qu'il y a encore
 d'autres causes pour faire naître la confusion dans l'histoire
 de la Turquie pendant les 19 années, depuis la défaite d'An-
 gora en 1402 jusqu'à l'avènement de Murat II en 1421.

Cette époque (très bien traitée dans l'histoire abrégée de
 l'Empire Ottoman par M^{me} Caroline Furet , Constantinople
 1869 in 8^o) est curieuse comme document de la vitalité de la
 race ottomane; mais elle prouve, en même temps, que la loi
 et l'usage des Sultans de faire tuer tous les princes nés dans
 la famille, à l'exception de l'héritier présomptif, avait sa raison
 d'être. En vérité, n'est-ce pas moins cruel de faire le sacrifice
 d'un seul, que de faire s'entretuer une nation par milliers des
 deux côtés, quand un prétendant dispute le sceptre à l'autre ?

Eh bien ! c'est la triste image que nous offrent ces dix-neuf
 années !

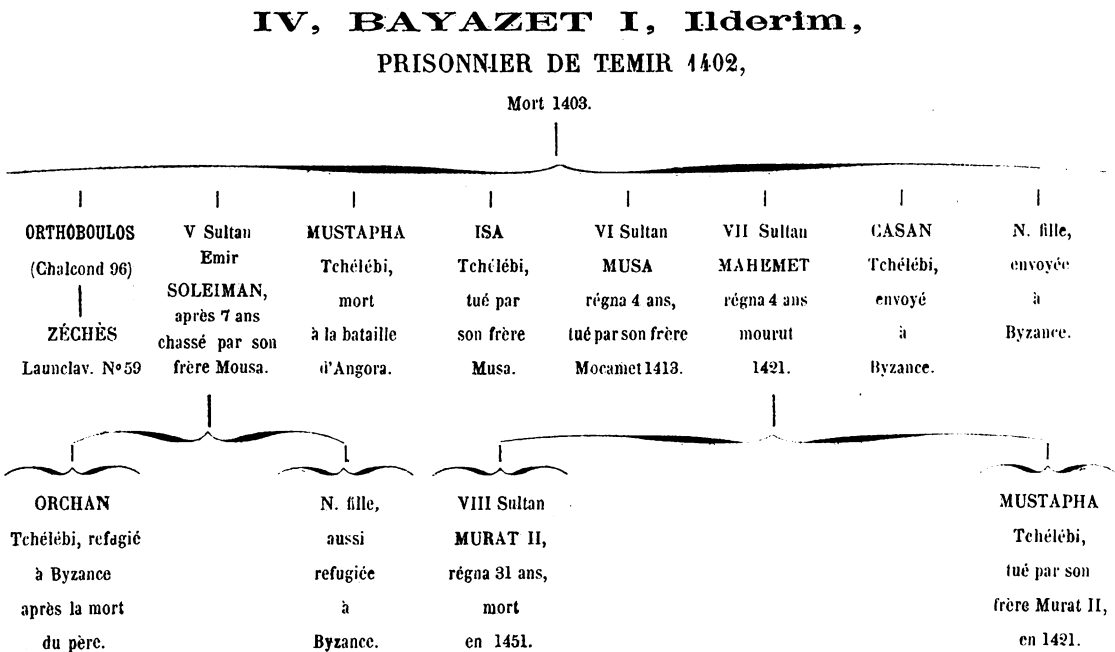
Non seulement, les princes vassaux des Sultans se détachè-
 rent, disloquèrent l'Empire ottoman de Bayazet, le prince des
 princes ; mais les fils et petits-fils, assez difficiles à grouper et
 à classer, se disputent les restes de ce cadavre toujours vivant
 malgré les désastres ; les prétendants s'allient souvent, deux à
 deux, prêts à bientôt tirer l'épée l'un contre l'autre.

Selon le tableau généalogique de Du Cange (homme qui
 réunit l'exactitude française à la patience germanique) familles
 Byzantines p. 359, que nous préférons, malgré quelques dou-

225 gismond, comme auparavant l'avait fait son père.

tes, l'on a, comme quatrième Sultan des descendants d'Osman :

Or, nous nous demandons quel est le personnage que notre



§ 18.

Du reste le Sultan, captif avait encore deux fils

poète entend sous le nom de *Chalepin*? Comme plus bas v. 228, il en distingue Méhémetès, on est tenté de penser au cinquième Sultan *Soleiman*; mais, ce qu'il raconte de lui dans la bataille de Salampetz, est un fait, non de Soliman, mais de MÉHÉMET. Il faut donc, malgré notre poète confus, entendre ici Méhémet.

Ce Χαλεπινος est donc le jeune fils de Bayazet, nemmé *Mahomet* Tchélébi, et la bataille perdue contre lui par les Hongrois eut lieu en 1446. Mais lui n'avait jamais été prisonnier à Byzance. Au contraire, quand son frère Mousa — qui, avec les secours de Mahomet, avait vaincu Soliman, et, après la mort de celui-ci, l'avait remplacé, — vint saccager les terres appartenant encore aux Grecs, voire même assiéger Byzance, l'empereur grec appela à son secours Mohammed. Celui-ci vint aussi à deux reprises se ruer sur les soldats de son frère. La première fois la Fortune se déclara contre lui; mais à la seconde fois en 1443 Mousa eut le dessous et périt. Alors presque tous les Etats du père se trouvèrent, de nouveau, réunis sous le sceptre glorieux de Mahomet I.

L'on sait que le despote *Mirtche* de Valachie, et un prétendant à cette principauté nommé *Dan*, furent la cause de cette guerre. *Dan* avait appelé à son secours Mahomet; de l'autre côté, Mirtche, les Hongrois. Le lieu de la bataille *Salampetz* paraît ne pas se trouver dans les autres récits (v. Thwroc Chronie. Hungar. Pars. IV, c. 17. Schwandt, sec. I. p. 234; Hammer, I. 298, et Zinkeisen I. 467.)

Pourtant, Paul Giovius, dans le livre cité p. 94, dit: «Bey Salambetz in Siruen Lannde» auprès de Salampetz dans le pays des Serviens et Lonicer dit Columbacium juxta Semendriam.

C'est à cette occasion que Mahomet construisit vis-à-vis de Roustschouk une tête de pont ou de descente dans la terre basse, et la nomma racine de terre, en Turc *Yerkeuki*, d'où est née la ville et le nom de *Giourgevo*. Aujourd'hui c'est le point de jonction pour les chemins de fer; ce qui parle en faveur du génie judicieux de Mahomet I.

D. D.

procrées par lui : Méhémètès et Orcanas, ¹³⁾ qui se trouvaient chez les Roumains, frères du Chalépin
 230 et ses parents. Mais comme Orcan voulait s'emparer de la couronne, et que d'un autre côté Moÿse, qui était son oncle, avait soif de la gloire et du pouvoir, Orcan fut tué par l'épée de Moÿse et envoyé dans le Hadès par son propre oncle. ¹⁴⁾

13) Vers. 228. Il se trompe sur Orcan, c'est le fils de Soliman comme nous l'avons démontré dans la note précédente N° 42.

14) Vers 234. Cette mort d'Orcan paraît encore une erreur. C'est probablement cet Orcan qui a été tué lors de la prise de Constantinople par Mahomet II. Il y défendit la partie de la ville près de l'acropole du Sérail d'aujourd'hui. Il paraît qu'il s'agit d'un autre frère nommé *Isa*, que Musa ou Moÿse, ou selon d'autres Mustapha a massacré. Voir encore notre note N° 42.

Nous savons que cet *Orcan* est regardé par les uns comme fils de Soliman I, Sultan, par d'autres comme son petit-fils. Les Turcs en parlent comme d'un descendant faux ou supposé de Soliman. Doucas le nomme p. 233, un descendant d'Othman. Selon Leunclave l. 41, il était fils de Soliman, et, pour se soustraire au glaive de son oncle Musa, il s'était enfui à Byzance avec sa sœur. Paul Giovius le nomme aussi *fils* de Soliman; mais dit, comme notre poète, qu'il fut assassiné par son oncle Mustapha, et il ajoute, qu'un autre fils de Soliman, nommé Mohammet échappa au glaive de l'oncle et trouva un asyle à Byzance. Pourtant plus loin, l'on voit que ce dernier nommé Mohammet est, selon lui, le même qui devint Sultan après la mort de Solyman et qu'il nomme Cyrocélébin : c'est à faire tourner la tête. De Hammer regarde notre Orcan encore comme fils de Solyman I. Zinkeisen hésite à se prononcer sur sa qualité de fils ou de petit-fils de Soliman, quoiqu'il ne me semble point probable que père et fils eussent eu le même nom d'Orcan. Quoiqu'il en soit, cet *Orcan*, réfugié, à Byzance fut la véritable cause de l'*Ouragan* qui mit fin à l'empire grec de Byzance. Ceci se conçoit, quand on pense que Mahomet II était cruel

§ 19.

Ensuite Méhémétès, s'avancant à la tête d'une 235
 armée, se rua sur Moïse, le tua et s'empara de
 tout le pouvoir impérial. Sous lui, recommen-
 cèrent le cliquetis des épées et des couteaux, et
 les guerres et les combats. Partout régnait l'in-
 quiétude, partout du tapage et du bruit et des 240
 machinations de tout genre, massacres, sanglots
 et des cris de gens qui craignaient la mort. Le
 père abandonnait le fils, les femmes furent délaïs-
 sées, jusqu'à ce qu'il eut repris les villes qui
 avaient appartenu à son père et qui avaient été 245
 enlevées par Tzépélan, Scythe de nation, Scythe
 de cette partie scythique de l'Asie qui est de
 Tzagotai, et voisine de Chourouzoum, de la mer
 Caspienne ou plutôt de l'Hyrcanie, et il mas-
 sacra tous leurs princes et ceux de race turque 250
 qui refusaient de se soumettre à lui. Il imposa ainsi
 son joug à toute la Galatie et à la Cappadoce, et à
 beaucoup d'autres villes, et établit sa résidence
 dans Andrinople pour en faire la première capi-
 tale, et il quitta celle de Brousse.

lorsqu'il y avait une raison d'Etat. A son avènement au trône, il fit massacrer son unique frère. Et la cour de Byzance fut assez irréfléchie pour exiger une plus grande somme comme frais d'entretien du prince Orcan, sous menace de relâcher le prétendant, qui, au fond, avait seul droit à la succession. Il n'en fallait pas davantage pour Mahomet. Après une réponse évasive, il conclut en hâte la paix avec Caraman en Asie, retourna avec l'armée à Andrinople et s'arma pour en finir avec Constantinople et les Grecs.

§ 20.

- 255 Voilà le destin filé par Clotho, et bientôt elle en filera de pareils. Et cela arriva quand portait le sceptre en Roumanie *Manuël*, issu du sang des Paléologues ; le pouvoir des Chrétiens fut amoindri et celui des Agarens augmenta et se fortifia.
- 260 Voilà pourquoi Manuël crut nécessaire, de se rendre en Italie, afin d'y trouver des alliés et une main secourable, que la plupart des Italiens s'empres-
saient de lui tendre. Mais une dérision scandaleuse qui empêcha l'alliance se produisit alors. Car, puis-
que, durant une fête solennelle donnée dans la
- 265 ville de *Ferrare*, il ne se conforma pas à l'usage de baiser le bout du vêtement (les pantoufles) de l'Evêque d'Italie—du Pape, celui-ci devint furieux et empêcha l'alliance, et l'Empereur s'en retourna vide, et sans aucun secours.

(15) Vers 268. Tout ce récit de notre poète est une calomnie grecque. Manuël lui-même n'a pas été en Italie. Il abdiqua en 1423 et mourut moine en 1425. Son fils, Jean VIII, lui succéda en 1423 et, après de longs pourparlers, faits dans l'intention de parvenir à la réunion des deux églises, afin d'avoir des secours plus efficaces de l'Occident contre les Turcs, il se décida à partir lui-même de Constantinople, pour l'Italie, le 27 Nov. 1437. Il arriva le 8 Février 1438 à Venise et de là il se rendit à Ferrare, où il fut reçu le 4 Mars par Eugène IV et la fraction des prélats et évêques que ce Pape avait convoqués contre le grand concile de Constance. Voici ce que dit de la réception faite à l'empereur grec par le Pape, un auteur que l'on ne saurait taxer de partialité pour la papauté romaine (Archibald Bowyer history of the popes London 1766, 4^o vol. 7, p. 252). A Ferrare vinrent à la rencontre de l'empereur, dans la rue, tous les car-

§ 21.

Alors mourut Méhémètès, le Sultan des Turcs, laissant son fils Mourat, comme successeur au trône. Ce Mourat avait, de son père, un frère nommé Moustapha qui s'était enfui à Byzance, pour y trouver secours, subsides et alliance, afin de faire la guerre à Mourat, lui enlever l'Empire et le sceptre des Turcs, et être le soutien et l'ami des Roumains. Auprès de ceux-ci, il eut la satisfaction de trouver des espérances, car ils lui firent une réception plus honorable qu'il ne s'y attendait. Les Roumains ayant toujours pris plaisir à voir s'entre-déchirer les Turcs avec leurs propres dents.¹⁶⁾

dinaux, qui y étaient alors avec le Pape, et la noblesse en corps; il fut conduit sous un baldaquin d'étoffe d'or jusqu'au palais du Pape. Le Pape se leva, avant que l'Empereur entrât et debout il le reçut. L'empereur allait s'agenouiller, mais Sa Sainteté l'en empêcha, lui offrit sa main à baiser, le fit assoir à sa gauche et conféra longtemps en particulier avec lui! »

L'on comprend la possibilité de confondre Manuël avec son fils Jean VIII, quand on remarque que Manuël avait, en 1400, fait un voyage à Paris, pour avoir des secours de l'Occident.

(16) Vers 280. Ce que notre poète raconte ici et dans les vers suivants, sur Moustapha, frère de Mourat II, pèche par la confusion de deux personnages différents, lesquels, l'un après l'autre, ont cherché, au commencement du règne de Mourat II, à lui disputer le trône, ce qui se comprend, quand on remarque que tous deux portaient le nom de Moustapha. Le premier de ces compétiteurs, le plus dangereux et qui pour quelque temps réussit à dominer en Asie et en Europe, était un fils de Bayazet et l'oncle de Mourat II; l'autre, frère de Mourat, âgé seulement de 15 ans, ne fit qu'apparaître en Asie et fut étranglé dans Nicée.

§ 22.

Voilà pourquoi ils lui donnèrent pour femme *Zampia* ¹⁷⁾, la fille d'un archonte de parmi les Génois, issue de la race des Paléologues, qu'à tort on nommait aussi la Maitresse de l'Asie.

285 Ils la lui accouplèrent, malgré sa religion différente, n'ayant aucun souci du divin David, chantant dans les Psaumes, les vers sacrés : « Quand, dit-il, ce n'est pas le Seigneur qui bâtit la maison, c'est en vain que l'architecte construit une telle

290 habitation, et de plus, quand le Seigneur ne protège pas une ville ou un état, c'est en vain que la garde veille sur elle. Quand pour la gloire, apparaît un ennemi de l'Empire, pour les frères et toute la nation d'une religion différente, comment peut-il se montrer, par le fait, ami des chrétiens et de

295 l'Empire? Il sera la verge qui punira l'un et l'autre. »

(17) Vers 282. Ce mariage avec une *Zampia* Paléologine génoise, malgré nos recherches nombreuses n'a pu être vérifié par nous. Peut-être d'autres sont-ils plus heureux. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que cette alliance ne pouvait avoir eu lieu avec le jeune Moustapha, frère de Mourat. C'est moins encore sa jeunesse (car il arrive qu'à 14 ans les jeunes Mahométans prennent des femmes, quand les pères sont dans une position qui permet de telles dépenses) que la circonstance, que la révolte de ce jeune prince ne fut qu'une promenade du fond de l'Asie jusqu'à Nicée, où il trouva la mort; tandis que l'autre Moustapha eut le temps, dans sa carrière plus longue, de contracter une telle alliance avec les Paléologues. D. D.

§ 23.

Moustapha, lui-même, s'étant donc rendu à Prouse avec une armée assez grande et avec l'épée Roumaine, suivi de lanciers Hellènes, les villes d'Asie se courbèrent sous son joug. Il passa 300 son temps à manger, à s'amuser et à boire, et fut proclamé et sacré comme chef, monarque et roi.

§ 24.

Lorsque son frère Mourat, à Andrinople, fut informé de ce qui se passait, il eut recours à un stratagème hardi et rusé et résolut de prendre son frère comme un oiseau dans les filets. Il se rendit, 305 lui-même, à Prouse ¹⁸⁾ sous les vêtements d'un simple homme, et se trouva au palais, ruminant la mort de son frère en cachette. Pour mettre ce projet à exécution, il avait amené avec lui quelques hommes courageux, entreprenants et téméraires, sur lesquels il pouvait compter. Après avoir con- 310 staté que Moustapha était si insouciant, qu'il s'amusait aux bains, à la chasse, entouré d'une foule de flatteurs et de parasites efféminés — comme cela arrive à des personnes qui occupent un rang

(18) Vers 305. Ce stratagème n'est pas historique et, en tout cas, il faut remplacer la ville de Prouse par celle de Nicée : car Prouse n'a jamais été occupée par Moustapha, le jeune frère de Mourat II (voir notre remarque 15) et Moustapha l'oncle fut exécuté à Andrinople.

315 élevé — il se jeta à l'improviste sur lui, l'assassina et s'empara ainsi de toute la monarchie.

§ 25.

De là naquit une nouvelle rancune, une nouvelle fureur contre les Roumains, et les alentours de la Byzantide furent de nouveau saccagés et pillés; de nouveau la tempête s'y abattit, et la massue de fer s'appesantit sur la terre de la Roumanie. Les villes furent rasées, les sanglots y régnèrent et les larmes amères des Roumains les arrosaient. Car Mourat voulait tirer une vengeance des habitants de Constantinople pour le soutien donné à Moustapba, pour le mariage conclu avec lui et les troupes auxiliaires qui l'avaient suivi en Asie. « Et si tu te repents d'avoir bien reçu le frère, tu dois
325 rendre grâce à Mourat d'avoir pu encore régner plus longtemps : car pendant trois années consécutives et dans sa fureur, il n'a cessé d'assiéger et d'abattre des villes Roumaines et de saccager les terres des Byzantins.

§ 26.

330 Alors donc il mit fin à sa haine, en jurant un traité avec les Roumains, et bientôt, l'empereur Manuel Paléologue étant mort, le pouvoir passa à Jean son fils, homme sage, raisonnable et digne de l'empire, qui fut couronné dans un âge brillant, en l'année six mille neuf cent quarante, tout bien

compté. ¹⁹⁾ Pendant son règne, il resta en paix 335 avec les Turcs.

§ 27.

Mais quand il eut nouvelle de l'entreprise du Sultan contre *Saloniki*, comme ce serpent rumi- 340 nait et respirait autre chose, l'Empereur lui écrivit, lui rappela ses serments et lui signifia de ne pas oublier les promesses faites et les traités, et de s'abstenir de la guerre.

§ 28.

Celui-ci lui répondit, que si cette ville était en possession des Roumains, il n'y aurait rien à répli- 345 quer; mais comme ce sont les Vénitiens qui la possèdent et qui y règnent maintenant, il a jugé à propos de la prendre, et qu'il s'est empressé de s'y présenter. Voilà comme sans tarder il répondit par une lettre au chef des Roumains, dans la question de *Saloniki*. ²⁰⁾

(19) Vers 335. L'année 6940 de la création du monde est celle de 1432 après J.-Chr. Ceci n'est pas bien compté, car c'est l'année 1423, c'est-à-dire 9 années avant l'avènement de Jean VIII à l'empire, comme nous l'avons dit à la note N° 45.

(20) Vers 349. Cette lettre de l'empereur Jean VIII à Mourat II et la réponse sont presque littéralement les mêmes que celles que nous avons conservées Phrantzes, p. 155 et 156. Aussi, nomme-t-il de même Andronicus celui qui aurait vendu la ville aux Vénitiens, tandis que d'autres disent que c'est l'empereur Jean VIII lui-même qui l'aurait vendue. Dans Phrantzes l'on

§ 29.

350 Mais comment Saloniki passa-t-elle entre les mains
des Vénitiens? C'est la vente faite par Andronic
qui la rendit esclave (sujette des étrangers) : car il
en était (encore) le maître et le roi. Et les Vénitiens,
pour étendre leur commerce, cherchaient la
possession de cette ville florissante; ils donnèrent
355 cinquante mille bezans d'or, et ayant ainsi acheté
cette cité des Thessaliens, ils en devinrent dès-
lors maîtres et gouverneurs.

§ 30.

Lui-même donc, Andronic, passa au Mont Saint
d'Athos, comme moine, portant l'habit noir. Or,
360 dès que le Sultan se fut avancé sur la ville et qu'il
eut enfermé dans elle les habitants Thessaliens ²¹⁾,

voit que cet Andronicus n'est pas un des empereurs Paléologues de ce nom, mais le despote Andronicus, fils de Manuel, qui eut de son père la ville de Thessalonique comme despotat lui appartenant, ce qui constituait donc un despotat sous la suzeraineté de l'empire de Constantinople, de sorte que les empereurs auraient eu un droit à s'interposer contre l'attaque de la ville par les Turcs, dans le cas, où le despote Andronic eut été empêché de vendre la ville aux Vénitiens, pour aller se retirer avec ses richesses dans un cloître et y mourir en moine qui enrichit le monastère.

(21 Vers 356 et 361. Les « *Thessaliens* » est encore une erreur étymologique de notre poète: car cette ville au milieu des pays lacustres des Péoniens asiatiques, plus tard dominée par les Macédoniens, eut d'abord le nom de *Therma* à cause des eaux chaudes qui se trouvent dans son voisinage. Plus tard, en 315,

il se trouva bien embarrassé sur la manière de s'en rendre maître : car c'était chose entièrement impossible pour lui de réduire par la force ce rempart magnifique qui faisait la gloire des Thessaliens. Il s'agitait, il s'irritait et souffrait grande peine. A- 365
lors donc quelques uns des moines mendiants nom-
més *Rhaquendytes*—c'est-à-dire, à l'habit en lam-
beaux—du monastère des *Blates* ²²⁾, qui y demeu-
raient, écrivirent et découvrirent tout au Sultan;
ils écrivent donc et disent : « O seigneur Sultan,
quand tu as le désir de régner sur Saloniki et que 370
tu veux la prendre avec nous et avec ceux qui
sont dans elle, il faudra couper les conduits
d'eau et les aqueducs du Chortiatès ²³⁾. C'est

Cassandre, roi de Macédoine, l'ayant rebâtie, lui donna un nouveau nom en l'honneur de sa femme Thessalonique, sœur d'Alexandre le Grand.

(22) Vers 368. Monastère des *Blates*. Dans les livres topographiques sur la ville nous n'avons point trouvé ce nom. Serait-ce « *Blautes* » de sorte qu'il resterait à choisir entre deux explications, l'une que ce mot signifierait les lambeaux, comme au Bas-Rhin « *Pluten* » et en bon Allemand « *Plunder* » ; l'autre « *Βλαῦται* » signifiant des pantouffles ou des sandales. L'un et l'autre conviendrait à des Raquendytes, ou moines mendiants en lambeaux.

D. p.

(23) Vers 375. Cette montagne a le nom de Chortiatès, et un monastère de Chortaitès est cité dans l'Anagnoste de Thessalonicensi excidio narratio ed. Bonn, p. 503.5 à p. 520, où l'on trouve le nom de monastère de St-Jean-Baptiste. Nous ne saurions dire si c'est le même que notre poète appelle le monastère du Tchauch. Mais nous en doutons, puisque, selon lui, ce monastère serait resté aux moines chrétiens, tandis que l'Anagnoste dit expressément que le monastère de St-Jean-Baptiste a été changé par Mourat en Mosquée.

D. D.

ainsi que par la disette et le manque d'eau tu for-
ceras tous malgré eux, à faire selon ta volonté et
375 tes désirs. Ce Chortiatès est une montagne située
plus haut que la ville d'où cette dernière reçoit la
plus belle eau douce.

§ 31.

Le Sultan donc, ayant appris cela et s'en réjouis-
sant, se met immédiatement à l'œuvre, emploie le
stratagème que les moines lui ont indiqué, et il se
380 rend maître de la ville comme d'un nid d'oiseaux,
comme de petits poulets qui sont restés sans leur
mère; bien qu'il n'y eut pas d'amour véritable
parmi ceux qui étaient dans l'intérieur.

§ 32.

Alors le Sultan mit, comme garde, un Tchaüche
pour ceux qui restaient dans le monastère et qui
385 avaient trahi la ville. Encore aujourd'hui ce cloître
a le nom de monastère du *Tchaüche*. Il fit cela, pour
empêcher qu'aucun soldat de son armée ne trou-
blât les moines. Aussi, sont-ils pour cela sans im-
pôts de la part des Turcs, en souvenir de l'action
des moines de ce temps. ²⁴⁾

(24) Vers 388. Toute cette légende de la trahison des moines
est une variante inconnue de la prise de Salonique, qui dé-
montre, une fois de plus, jusqu'à quel degré va le penchant du
vulgaire à ne vouloir expliquer un brillant fait belliqueux que

§ 33.

Ensuite il retourna à Andrinople, et établit, pour être roi de tout son empire, son propre successeur 390 et fils Méhémet. Et pendant que Méhémet régnait à Andrinople, avec les ministres Chalil et Ibrahim, que l'on nommait ordinairement les Vézirs, hommes judicieux, de bien et pleins de bon sens; et 395 qu'en jeune homme il s'amusait à la chasse : furent pris et soumis les terres et les châteaux-forts des Bulgares et de la Servie, Dieu lui étant favorable et personne ne l'empêchant pendant l'attaque.

§ 34.

Car nos méchancetés, nos péchés étaient com- 400 me un mur qui coupait les secours de Dieu, qui éloignait chaque allié et qui arrêtaît la main du Seigneur. Mais l'empereur *Jean*, bien qu'il eût la dignité suprême, voyant que, par leur grand nombre, les fils d'Agar l'emportaient sur lui, étendaient 405 leurs conquêtes et bloquaient même sa capitale, il écrivit en *Italie*, pour demander alliance. Et alors

par la trahison. «Traître! traître! traître!» est la seule explication qu'il connaît, et plût à Dieu qu'il n'y eût que le vulgaire et les peuples qui jugent tout sous ce point de vue. Ce n'est, du reste, pas la seule histoire de trahison racontée sur la prise de cette ville. On peut en voir dans Chalcondylas, v. p. 125, et Mar. Sanuto hist. Venet. p. 1000.

D. D.

Eugène, le pape des Romains, trouva l'occasion favorable pour commencer à travailler à la réunion des Eglises. Voilà pourquoi l'Empereur, s'adjoignant des hommes judicieux, célèbres et du
 410 plus haut rang, les grand-prêtres et des clercs renommés, s'empessa de se rendre en Italie avec le patriarche Joseph, et l'on y assembla le huitième Concile œcuménique.

§ 35.

Mais comme l'on perdit trois années en des disputes interminables sur les mots—comme cela a été démontré à la fin—et que bravement l'on fit une mi-
 415 sérable réunion non réunie, l'on en vint à des reproches et à des insultes réciproques du côté des Grecs et des Latins²⁵). Alors l'Empereur retourna à

(25) Vers 412. Quant aux 3 années, ce n'est guère exact, car les conciles de Ferrare et de Florence, qui n'en font qu'un ensemble, ne virent l'Empereur grec avec sa suite, que depuis le 18 février 1438 jusqu'au 9 juin 1439, ce qui fait ensemble une année trois mois et 21 jours. Les trois années ne se complètent pas non plus en comptant même tout le temps que les deux conciles ont duré. Car celui de Ferrare a commencé le 8 janv. 1438, pour finir à la même date de l'année suivante, et celui de Florence, inauguré le 6 février 1439, finit le 26 avril; (ce qui fait, pour les deux ensemble, une année deux mois et vingt jours.

Quant aux disputes interminables sur les mots, il faut observer, que la différence des Églises d'Orient et d'Occident roulait sur quatre choses principales :

1^o La suprématie du pape;

2^o La doctrine de la procession du Saint-Esprit, du père « et du fils ; »

Constantinople, où il ne trouva plus sa propre femme Marie, morte peu de temps auparavant. La tristesse et l'inquiétude s'emparèrent de son âme 420 à cause de ces disgrâces sans fin, et, pour mettre

3° Sur la nature de la purgation dans le purgatoire;

4° Sur le pain levé ou non levé.

Nous avons mis en tête la *suprématie* du pape, comme la principale; car les autres questions sont des micrologies théologiques, indifférentes au jugement de tout homme sensé, et desquelles, ceux qui tranchent le plus hardiment, ne comprennent rien. Nous demandons, si un homme sensé s'occupera à savoir, si le feu du purgatoire est un feu matériel, comme disait l'Eglise Romaine, ou moral, comme le veut l'Eglise Orientale, ou bien si le pain avec levain ou sans levain change son but religieux, ou enfin, si le Saint-Esprit procède du père seul, ou du père et du fils. La véritable explication a, dans la dispute, échappé aux uns comme aux autres. Si le Christ représente l'homme par excellence, et que toute idée de Divinité n'est que le reflet dans l'homme qui pense et cherche Dieu le créateur: son esprit pour être *saint* est son œuvre, comme le grand penseur Epicharme l'a dit, sans-esprit de futilité, dans sa politique, quatre cent ans avant Jésus-Christ :

Ὁ τῶν ἀνθρώπων λόγος πέφυκεν ἀπὸ τοῦ Θεοῦ λόγου.

C'est-à-dire : « l'esprit, l'idée, le logos de l'homme est né, est le reflet du logos de Dieu. »

(Stromates de Clément d'Alexandrie.)

La seule chose d'importance était « *la domination* ». Or, chaque peuple ayant le droit de s'arranger en politique, en lois, en coutumes et en religion indépendamment de l'étranger, les Grecs avaient le droit de vouloir être les maîtres chez eux; et, il suffisait de cultiver l'esprit de fraternité avec les autres nations, pour être Chrétiens et pour être soutenus par les nations chrétiennes voisines. Mais, comme Rome ne voulait que profiter de l'embarras des Grecs, pour parvenir à régner sur les âmes en Orient, force fut aux Grecs, qui avaient besoin de secours, de sacrifier leurs consciences et leurs devoirs religieux, pour avoir politiquement des secours. On peut leur par-

le comble à sa misère, l'Arthritis le jeta sur le lit de souffrance.

§ 36.

Alors on apprit que du côté de la Hongrie on avait convoqué une assemblée, et que l'on y tenait des discours très agités. L'on y disait que le
 425 Sultan était jeune, que, peu formé pour le règne, pour les armées, il ne connaissait point l'artillerie ni la tactique de la guerre, et qu'il ne courait qu'à la chasse; et l'on résolut de lui faire la guerre. Là se mit à la tête des troupes *Iancos* (Huniade), ayant
 430 le courage du Dieu de la guerre, brave et intrépide, sachant faire vibrer le javelot, lancer la flèche, frapper de l'épée et se servir de l'arc comme les anciens; auquel l'empereur et autocrate des Roumains avait lui-même écrit qu'il le ceindrait de la célèbre couronne royale, si, comme allié, il réussis-
 435 sait à venger les Roumains sur les Turcs.

§ 37.

Mais à quoi bon faire un récit si long? Ceux qui

donner et plaindre ces quelques personnes qui se rendirent en Italie; mais la faute n'en retombe que sur Rome. L'on ne saurait condamner Marc d'Ephèse de s'être retiré avant la conclusion pour ne pas vendre sa conscience, et, s'il ya quelqu'un à blâmer, c'est le cardinal Isidore: car Kiew n'avait pas besoin des secours Latins contre les Turcs, et, pour lui, il ne s'agissait que d'augmenter son pouvoir personnel à l'ombre de la suprématie exagérée d'un pape éloigné, au nom duquel, il pouvait, en personne, imposer son joug à son bercail. D. D.

étaient autour du Sultan en firent part à son père alors à Magnésie, en lui écrivant dans des lettres pressées et plein de zèle : « Si, ô puissant prince, tu n'arrives pas promptement ici, notre nation est 440 perdue misérablement, car notre jeune Sultan ne s'entend point aux affaires de la guerre. » Le vieillard Mourat, à cette nouvelle, fut tout saisi et troublé; mais avec l'armée il s'avança contre les Hongrois.

§ 38.

Arrivé à Chalcédoine, vis-à-vis de Byzance, il chercha le moyen de franchir le Bosphore de Thra- 445 ce ²⁶⁾: il envoya son serviteur Chalil auprès de Jean, empereur des Roumains, pour lui demander des vaisseaux et le libre passage des Turcs en Europe. Et Jean lui envoie aussi trois galères, salut amical, et de riches présents. ²⁷⁾ 450

(26) Vers 445. Ce témoignage net est une éclatante confirmation de l'examen que nous avons fait dans *Pusculus*, libr. I, v. 482, sur la question de savoir, où Mourat a passé alors avec son armée d'Asie en Europe. D. D.

(27) Vers 449. Ce récit au détriment de Jean ne nous paraît pas probable. Jean n'a pas aidé Mourat; mais il n'était pas en état d'empêcher ce foudre de guerre si téméraire d'opérer le passage, comme nous l'avons démontré, *Pusculus* lib. I, vers. 485. D'ailleurs, un prince, cassé par les malheurs et allité par l'arthritisme, comme notre poète le dit, manquait d'énergie, même dans le cas où il eût eu assez de troupes pour s'opposer à ce dessin. *Pusculus* ne parle que d'une nacelle, et notre poète mentionne *trois galères*. Il est encore curieux de constater que,

§ 39.

Le Sultan, après son passage prompt en Europe avec l'armée rangée et beaucoup d'armes, arriva bientôt devant Varna, où les Hongrois se trouvaient, butinant et mangeant méchamment les biens des
455 Roumains, après y être descendus de leur patric. Quand la bataille s'engagea, bataille des plus terribles, le Sultan frappé tomba sur ses genoux, et la peur le saisit : car le chef de l'Asie, le commandant des troupes qui eut nom Karantzas, vaillant au
460 combat, fut malheureusement tué, avec d'autres personnages distingués, de sorte que le Sultan inclinait déjà à prendre la fuite.

§ 40.

Mais il y avait eu un petit conseil de guerre parmi les Hongrois à l'esprit chevaleresque, pour en finir avec la personne de Mourat, et le roi Ladislas avait prétendu vouloir vaincre, dans un
465 duel, le Sultan, et s'en emparer. Mais, dans ce conseil, Jancos avait dit ce qui suit :

d'après Pusculus, l'empereur craignait que Huniade ne se fit proclamer empereur d'Orient. S'il faut en croire notre poète, l'Empereur Jean aurait promis à Huniade une couronne royale, s'il était vainqueur. Conciliez toutes ses versions, si vous l'osez.

D. D.

§ 41.

« Kral puissant, et vous autres Hongrois, de-
« main dans la bataille, moi je m'avancerai plutôt
« pour un tel duel, avec ceux des guerriers que je
« choisirai, et, si je suis victorieux, ce sera une
« chose agréable à vous, mes compatriotes. Mais 470
« si le contraire m'arrive, ce que le bon Dieu ne
« veuille point permettre, moi, parmi tous, j'en
« aurai seul à supporter la honte. Dans ce cas,
« notre Kral et prince, continuant la lutte avec
« Mourat, pourra le vaincre, le mettre en fuite 475
« et le tuer, et ce sera une chose glorieuse et
« belle pour les Hongrois. Mais s'il est vaincu par le
« Sultan, quelle honte n'en résultera-t-il pas? Alors
« seront anéantis tous nos compatriotes. Je suis
« d'avis qu'il vaut mieux que je courre seul la chan-
« ce d'être vaincu par le Sultan, plutôt que de met- 480
« tre en péril notre Prince à nous tous. Comme, si
« pendant une grande tempête en pleine mer,
« celui qui tient le gouvernail du vaisseau aban-
« donne sa place, et qu'un matelot, qui ne s'y en-
« tend pas, le prend en main, ce bateau ne sera-t-il
« pas en péril au milieu des flots avec ceux qui s'y 485
« trouvent? Il faut de même que notre chef ne
« joue pas le rôle du simple soldat, et ne courre
« pas un danger, en abandonnant le gouvernail et
« en exécutant ce que peut faire le soldat. »

§ 42.

Ayant adressé ces paroles à tous, il cessa de parler. Tous ceux qui étaient raisonnables et avaient entendu ces mots, applaudirent au discours de leur général Jancos. Mais les autres ne trouvaient point ces mots de leur goût ; et en gens déraisonnables, méchants, animés de haine pour les gens de bien, et ne respirant que l'envie, ils donnèrent un mauvais conseil au Kral en lui disant : « O Seigneur
495 puissant, comprends-tu ce que veut Jancos ? Il cherche à avoir seul le prix auprès de notre nation, il veut seul être nommé le victorieux et le triomphateur : car, quand la victoire complète appartiendra aux Hongrois, et que le Sultan avec ses
500 Turcs succombera aux malheurs, alors il veut, sous main, attirer à lui la louange, et ne laisser à Toi qu'un mépris général. » Voilà les paroles que ces misérables lui tinrent alors. « Écoute donc, firent-ils, nos conseils, et demain mets en fuite l'ennemi !
505 Car Dieu nous a donné une victoire complète, et tous les Turcs mordront la poussière sous les coups de nos épées ! »

§ 43.

Voilà, du reste, les vains discours qu'ils lui adressèrent. Persuadé par eux, le Roi perdit son sang froid et ne se domina pas, d'autant plus que, amateur du vin, il en avait pris trop avant la bataille ;
510 il se lança dans le combat avec impétuosité, dans

le dessin de vaincre et de s'emparer du Sultan ; quittant avec son cheval les rangs, et excité par le vin pour avoir un duel avec Mourat.

§ 44.

Alors se montra un noble élan dans l'âme de Chamouzas ; d'un coup de sa hâche il trancha les 515 pieds de devant du cheval du Kral, puis il coupa la tête au cavalier tombé ; un Turc d'entre tous les Turcs acheva un tel fait d'armes. Hélas ! o malheureux Kral aveuglé et ivre, tu as fait que Chamouzas, un homme de rien, a été promu aux 520 plus grands honneurs comme gouverneur et Bey de Philadelphie.

§ 45.

Dans les autres parties de la bataille il y eut un grand carnage, de la confusion, des torrens desang, le cliquetis des armes, une boucherie effroyable. Les Agaréens criant à tue-tête : Allah, Allah ! se ruèrent sur les ennemis, et frappèrent sans merci. 525 La fuite fut la part des Hongrois, et les épées des Turcs furent rougies du sang des fuyards, qui tombaient comme des épis sous la faux des moissonneurs. Les uns, perdant tout espoir furent faits prisonniers, d'autres eurent le malheur de tomber et d'être noyés dans les eaux du fleuve qui 530 baigne Varna. Voilà ce qui vous est arrivé pour avoir écouté un mauvais conseil, et, à vous autres, pour l'avoir donné.

§ 46.

Après la défaite que subirent les Hongrois, Jancos seul, avec quelques autres assez heureux eut la satisfaction de regagner sa patrie par la fuite; car, comme Lot a tourné le dos à Sodome, ainsi Jancos, le magnanime, s'échappa avec quelques autres combattants jusque dans ses foyers.

§ 47.

Mourat, de son côté, rassasié de gloire et de splendeur, retourna à Magnésie pour s'y reposer. Là il construisit, pour sa tranquillité, des châteaux de plaisance, où il mugissait comme le lion dans l'attente.

§ 48.

Mais quand les deux chefs eurent fini leur règne; d'abord l'empereur Jean, homme des plus circonspects, sous Constantin Dragasès, à la fin s'écroula l'empire malheureux, tandis que les deux despotes, Thomas et Démétrius se rendirent dans la presque-île de Pélopos, pour y partager entr'eux les terres du Péloponnèse : alors de l'autre côté saisit Méhémét, à lui seul, le sceptre des Turcs, et fut reconnu comme Seigneur de l'Asie et de l'Europe.

§ 49.

Alors, il prit une résolution contre Byzance, une résolution d'une profonde amertume, celle de

la ruine totale de cette ville. Pour cet effet, il construisit, à l'endroit nommé Phonéas au Phare⁽²⁸⁾, 555
situé au Bosphore sur la côte de Thrace, une petite
ville aux crénelures invincibles, en prétextant que,
quand de l'Asie il voulait passer en Europe, un tel

(28) Vers 555. Dans l'endroit nommé *Phonéas du Phare* à la côte Thracienne du Bosphore. C'est une notice toute nouvelle, dont nous ne savons que faire pour le moment, d'autant plus que cela pourrait être le produit d'une confusion d'idées et de choses dont Byzantios, dans son ouvrage Constantinople, liv. I, p. 521 299, donne un brillant exemple, en parlant au quartier de Bachtche-Capoussou—tout cela comme s'y trouvant en même temps — du *Bosporio*, du *Chrysocéras*, du *Bosporos*, du *Boos-péros*, du *Βόος-Ῥόρος*, du *Phosphorion*, du *Prophorion* et du *Prosbo-phorion*, sans oublier les trois statues immenses citées par Démosthène, qu'il prétend y avoir été élevées l'une à côté de l'autre, dont l'une aurait représenté Athènes, la seconde Byzance, la troisième Périnthe.

Nous remarquons seulement, en passant, que cette opinion sur l'emplacement des trois statues l'une à côté de l'autre dans le quartier de Bachtche-Capoussou auprès de la Corne d'or à Constantinople, semble s'appuyer sur l'édition des orateurs Attici faite par Bekker en 1824, qui, d'un seul manuscrit, a adopté la leçon de *Βοσπορίχ* dans le *Pséphisma* Byzantin au lieu de *Βοσπορεί*, comme tous les autres l'ont et comme Dindorf. Demosth. orat. ed. de 1855 de Leipzig l'a de nouveau rétablie.

Pour notre *Phonéas du Phare*, tout bien examiné, il se pourra qu'il faille lire *Phineus du Phare*. Gilly de Bosporo Thracico, liv. II, ch. 13, a démontré que l'oncle du fameux roi de Thrace Phineus, d'Argonautique mémoire, se trouvait à la rive du Bosphore Européen en deça des Cyanées et presque vis-à-vis de l'*aula* du roi des Bébryces (Sultanie Skelessi), dans une position entre Roumili Hissar et les Cyanées. De cette manière l'emplacement étant vague, le nom pouvait aussi, par notre Hiérax, être donné d'une manière vague à l'endroit où le Néocastron fut construit par Mahomet.

D. D.

point était nécessaire pour lui et pour ses hom-
560 mes, de même que pour le voyage d'Andrinople
de ce côté là : car il était difficile de passer en cet
endroit de Gallipolis à Abydos. Les Byzantins, de
leur côté, se soumirent, et laissèrent tout faire, ne
perdant pas l'espoir, et se disaient, pour se consoler,
que plus tard ils s'en rendraient maîtres, s'ils en
565 étaient incommodés. Voilà quels furent les dis-
cours et les résolutions des Roumains. Mais lui,
le Sultan, l'entendait autrement. Ce fort s'appelle
encore aujourd'hui *Néocastron*, fort situé auprès
du détroit du Pont-Euxin, à la partie occidentale.
Il conserva dans tout cela un air de bienveillance
570 en faveur des Roumains, et sembla ne vouloir bri-
ser ses rapports d'amitié avec eux. Après avoir
achevé la construction de ce fort, il y plaça une
garnison et l'artillerie nécessaires.

§ 50.

Lui même alors se retira dans Andrinople, me-
575 naçant déjà Constantinople avec les discours sui-
vants : « Sachez, vous autres Roumains tous, qui
demeurez dans la ville ! Je retournerai à l'heure
du printemps, alors attendez-moi ! » Dès lors, déjà
une partie de son armée mit la confusion dans les
terres avoisinantes, enlevant comme esclaves les
580 hommes, les femmes et les enfants, et mille autres
choses pareilles, et commençant à se moquer des
Roumains par des maux et des scandales.

§ 51.

Aussitôt que le printemps parut, le Sultan se hâta de partir brillamment avec son armée et ses gens pour la ville, ne respirant dans son âme que fureur et rage; il arriva pour raser et détruire complètement la malheureuse capitale, et faire disparaître, 585 pour ainsi dire, tous les Roumains. Il voulait éteindre le feu sacré, arracher l'œil de toute la terre habitée. Il avait avec lui une multitude innombrable de gens, une armée considérable, un ordre de bataille immense en cavalerie et en infanterie, avec lesquels il enferma complètement la ville de Constantin, comme un serpent des plus 590 vénimeux, comme un lion sauvage, mugissant et respirant la mort.

§ 52.

Parmi les autres maux, il inventa un stratagème nouveau, celui de traîner par-dessus les cimes des montagnes de Galata les galères dans le golfe de la Corne d'or, portant ainsi une masse d'hommes 595 et de canons dans l'intérieur du port, lesquels, lui-même, il avait fait venir du Pont-Euxin ⁽²⁹⁾ : car la

(29) Vers 597. *Du Pont Euxin*. L'on pourrait vouloir se servir de ces mots pour prouver, que notre opinion, d'après laquelle les vaisseaux ont été portés par de-cà la colline, en commençant par Top-hané, n'est pas fondée. Mais nous ferons d'abord observer, que l'on ne voudra pas prétendre que les vaisseaux aient fait par terre le long chemin, depuis les côtes de la mer

chaine tendue et fermée depuis l'Aula (mur du palais ou acropole) de Byzance jusqu'à Galata, empêchait l'entrée par mer. Voilà ce qu'on inventa avec ruse, voilà ce qu'on accomplit. Or, après que les galères furent introduites ainsi dans le port, et que les assiégeants s'en furent rendus maîtres, le peuple tout-à-fait enfermé dans la ville trembla : car il était entouré et attaqué des deux côtés, par terre et par mer.

§ 53.

Après quoi, ayant eu recours à des planches, il forma un pont dans le port, du côté opposé à la Xyloporte. C'est de cette manière que les Turcs passaient à sec la mer.

§ 54.

Quand ainsi tout l'immense nombre des ennemis entourait la ville, les murailles furent foudroyés par l'artillerie. Mais dès que les murailles devant la porte de *Charsous*, celle de Saint-Romain, que l'on nomme maintenant Top-Capoussou ⁽³⁰⁾, furent at-

Noire; ensuite il est certain que notre poète, selon son habitude, a probablement confondu le fait, que pour la bâtisse de Roumili-Hissar (Néocastron) le matériel est venu, pour la plus grande partie, des villes Turques sur les côtes de la mer Noire, avec l'arrivée de la flotte Turque pour le siège de Constantinople. Cette flotte s'était assemblée à Gallipoli, et vint de là se placer à Bechiktachi ou à Scoutari. D. D.

(30) Vers 642. Ces vers sont d'une importance immense pour décider, sans appel, la question de préciser où était la pseudo-

taquées, ceux qui étaient chargés de les défendre y placèrent des corbeilles, des planches et d'autres matériaux, pour se parer contre les dards qui causaient un grand carnage et de grandes pertes parmi eux, et se gardèrent ainsi contre l'entrée des ennemis dans la ville. Ils dressèrent en cet endroit leurs tentes, ne sachant du reste que faire pour sauver la ville, et se contentèrent de lever leurs mains suppliantes vers le ciel, en versant des larmes du fond de leur cœur. 615

§ 55.

Alors il se trouvait par hasard dans la ville un capitaine Génois, nommé Tzoustounias (Justinien), qui avait amené avec lui deux vaisseaux. Il s'avança au milieu de tout le peuple de la ville, et fit une proposition pour l'avantage de tous : « O Empereur, dit-il, si Toi-même, avec Tes grands, Tu ne te sens pas le courage de repousser les ennemis, de T'opposer à eux et de les combattre sur le champ de bataille, moi, je les combattrai, et je défendrai la ville, et je serai le sauveur de Vous et de la patrie ! » Tous applaudirent à ces propositions si agréables, et tous louèrent son courage et sa bravoure. Lui, avant tous, combattait au milieu des palissades, et il montra dans la bataille une fermeté remarquable. 620 625 630

porte de Charisous. C'est donc la porte militaire, voisine de la véritable porte bourgeoise de Saint-Romain, aujourd'hui nommée Topcapoussy. D. D.

§ 56.

Mais un homme, animé par l'envie, frappa le vaillant héros d'une balle de fusil et causa la mort
635 de cet homme si grand. On dit que celui qui fit cela, qui dressa au Génois cette embûche de traître, était un des Roumains de l'intérieur de la ville comme ont coutume de le faire les méchants ⁽³¹⁾. Ce malheureux, blessé et agonisant, partit avec ses
640 vaisseaux pour le pays natal, où il rendit son âme et fut bientôt enterré par ses amis.

§ 57.

Les Constantinopolitains, voyant leurs malheurs, s'avisèrent d'un autre stratagème, pour se sauver de la perte qui les menaçait, stratagème qui eut
645 une issue mauvaise, terrible et malheureuse. Ils embarquèrent quarante jeunes gens dans des galères, les firent partir en cachette vers la flotte ennemie, pour brûler et faire couler à fond le tout.

(31) Vers 638. Notre Hiérax confirme le récit de Critoboulos, d'après lequel une balle de machine frappa mortellement Justinien. Mais ce qui est nouveau, c'est que notre poète relate une légende, d'après laquelle ce serait un Grec qui, par envie, l'aurait tué. Ce n'est guère croyable, et ceci confirme notre observation, que les légendes sont des inventions du vulgaire, qui ne veut pas comprendre les simples faits naturels. Ou bien serait-ce une manière prosaïque de transformer le fait vérita-

§ 58.

Mais quand cette affaire approchait d'être mise en exécution, une balle lancée par un des plus 650 immenses et détestables obus, partit soudainement du haut de la tour de la ville de Galata ⁽³²⁾, car ceux qui y habitaient, étaient liés d'amitié avec les Turcs, qui combattaient autour de Byzance ; c'est ainsi que furent noyés dans les abîmes de la mer les malheureux jeunes gens. Et les Constan- 655 tinopolitains furent bien attristés de la fin misérable de ces quarante malheureux.

§ 59.

En comptant depuis l'existence du Christ, mil

ble que les ennemis des Génois, les Vénitiens et autres, ont fait mourir en lâche cet homme si brave et si noble? A. D.

(32) Vers 651. Dans la calomnie assez répandue, d'après laquelle les Génois de Galata, par leur trahison, ont fait manquer cette entreprise hardie du capitaine Coco, et que notre Hiérax donne sur une légende un peu différente et plus méchante, en les faisant eux-mêmes tirer sur les galères du capitaine, se refute ici par le récit même que Hiérax nous donne. Il parle d'un canon ou d'un obus immense. Or, tout le monde sait que de tels immenses canons ne se trouvaient que dans les mains des Turcs ; et, il est certain que Mahomet en a placé à la petite baie de Kassim-Pacha, aussitôt que ses galères y furent entrées. C'est la seule raison pour laquelle la grande flotte des Chrétiens auprès des murs de Galata, bien supérieure aux galères Turques, qui avaient passé la colline, ne s'avança point pour les prendre et les détruire. Là, où les immenses canons de Mahomet pouvaient être placés, lui, devenait le maître. Ce canon était probablement placé près de la tour. D. D.

quatre cent cinquante et trois, le Sultan devint
660 maître de la ville. Et lorsque subitement les Turcs
entrèrent avec force dans la ville, la malheureuse
fut en proie à leurs mains ; et les Roumains furent
misérablement réduits à l'esclavage ; d'autres fu-
rent noyés dans leur sang pourpré ; les sanglots
et les cris étaient poussés par la foule des femmes ;
la plupart des moines, hommes les plus vénérables,
665 succombèrent au carnage ; ce qui pis est, les
femmes révérees des monastères étaient trainées
par leurs chevelures et obligées de courir derrière
les forcenés et barbares.

§ 60.

L'empereur Constantin, surnommé Dragasès,
670 s'était enfui malheureusement avec ses femmes et
ses enfants dans le grand temple de la Sagesse de
Dieu, que Justinien avait rebâti entièrement à neuf ;
là il reçut les saints mystères du Seigneur, lui-
même, ses enfants et sa suite. Puis il coupa d'a-
675 bord la tête à son épouse, ensuite celles de ses en-
fants, de ses parents et de toute sa suite, préférant
ne plus vivre et plutôt mourir, et se confiant
dans l'indulgence du Seigneur et du Roi de tout
le monde⁽³³⁾.

(33) Ver 678. Il est presque inutile de dire qu'ici le poète a brodé l'histoire à sa guise et que cet acte tragique et théâtral n'a pas eu lieu. L'Empereur n'avait ni femme ni enfants. D'ailleurs, nous savons qu'il est mort étouffé dans la 5^e porte militaire

§ 61.

Lui-même avec quelques soldats distingués, qui lui restaient, tira l'épée et se précipita au milieu 680 des ennemis, comme autrefois les trois cent compagnons de Léonidas sont morts en combattant contre les Persans. Ils se sont tous immortalisés au milieu des ennemis ; mais le grand nombre des Turcs l'emporta ; et la patrie si chérie devint le 685 tombeau de l'empereur Constantin et de tous ses braves. « C'est une terrible chose que la foulé et le grand nombre » a déjà dit le sage Euripide ⁽³⁴⁾. Quand bientôt après le Sultan vit la tête de l'empereur Constantin, et l'eut reconnue, il en éprouva un grand plaisir ; et, vainqueur des Roumains, 690 il devint Seigneur et Empereur de cette terre de Byzance, de ma chère patrie, de Constantinople.

§ 62.

Mais comme cette ville était entièrement dépeuplée, et que les Roumains s'étaient expatriés de tous

nommée Charisous, quand il voulait se sauver à l'intérieur de la ville, lors de l'assaut décisif. D. D.

34. Vers 687. Euripid. Hecuba : 872.

Agén. Καὶ πῶς γυναιξὶν ἀρσένων ἔσται κράτος ;

Hec. Δεινὸν τό πλῆθος, ξὺν ὅλῳ τε δύσμαχον.

C'est-à-dire : Et comment les femmes veulent-elles être plus fortes que les hommes ?

La multitude a un pouvoir terrible, et elle est invincible, quand elle s'allie à la ruse. D. D.

695 côtés, il jugea à propos de gagner les fils des Rou-
mains qui avaient vécu autrefois sous la loi im-
périale. Et comme il cherchait les moyens propres
à attirer à lui tous les Roumains, quelques hom-
700 mes réfléchis lui dirent : « Si Tu veux, ô Empe-
reur glorieux, que toute la nation des Roumains
reste dans sa patrie, et se soumette à Toi, donne
lui comme chef, un homme supérieur de son église
que l'on nomme patriarche, pour gouverner les
705 églises et le clergé; un tel homme sera bien accueilli
par tous les Roumains et tous se soumettront à tout
ce que Tu désires, ô Seigneur. » Ayant donc trouvé
Scholarius ⁽³⁵⁾, homme sage, qui avait été aussi
auparavant juge dans le palais, et qui avait écrit
beaucoup de livres sur l'église ; le clergé et le syno-
710 de le placèrent sur le siège patriarcal, lui donnant
le pouvoir, concédé par le Sultan, de gouverner
les affaires des Roumains.

§ 63.

Toutefois, Mélémet fit décapiter beaucoup de
ceux des Roumains qui auparavant avaient été ar-

(35) Vers 706. Ce n'est pas dans les premiers jours après la prise, que le Sultan adopta la résolution de laisser les Grecs sous le gouvernement ecclésiastique et civil du patriarcat; mais après quelques mois, quand le Sultan eut trouvé à son retour à Andrinople le Scholaire comme prisonnier chez un des grands (v. Kritoboulos). Cela explique pourquoi Notaras, qui avait cette idée, disait qu'il préférerait le turban des Turcs à la tiare papale, et périt sans voir son idée acceptée. D. D.

chontes ; de même que Chalil son pacha fut livré à la mort. Car celui-ci avait dit : « Si, ô Seigneur 715
puissant, Tu deviens maître de Constantinople,
et que par ruses et par embuscades Tu l'emportes
sur ceux de l'Occident, alors nous serons attaqués
par toutes les nations de l'Europe. Car tous ne
pourront le supporter à voir que la principale de
leurs villes soit sous le joug des Turcs. » 720

§ 64.

Mais le Sultan remplit la ville de nouveaux habitants, venus de Sélymbrie, de Rodosto, de Panias et des alentours de Constantinople même et des environs, de même il en fit venir du Pont-Euxin, de la Médie, d'Anchialos, d'Ænos, de Samothrace, 725
de Thasos et de Lemnos ; avec ceux-là encore ceux de Mytilène, d'Imbros, d'Athènes, ensuite de Thèbes, de Castamouni, de Sinope, où régnait en prince Kyr-Kizil Akhmet, qui s'enfuit en Perse chez Ouzoun-Chasan, pour échapper à la mort et aux menaces 730
du Sultan : tous se soumirent de crainte, et courbèrent leur têtes et leurs genoux sous lui.

Mais que ce court récit sur ces choses soit suffisant, il est fait selon mes forces dans le malheur.

Nombre des vers 740 ⁽³⁶⁾.

(36) Voilà ce que le manuscrit dit ; mais en vérité il n'y a que 734 vers.

SUPPLEMENTS
A LA COMPLAINTE DE HIÉRAX N° 1.

QUELQUES PETITES COMPLAINTES

ROUMAINE

SUR

LA PRISE DE CONSTANTINOPLE,

TRADUITES EN FRANÇAIS

.....
PAR LE

D^r PHIL.^{ES} ANT. DETHIER

CHANSON I.

—

Prise de Constantinople,

(Les Turcs) ont pris la ville de Constantinople, ils l'ont prise; ils ont pris Salonique; ils ont pris Sainte Sophie, le grand moûtier⁽¹⁾, où il y avait

(1) Vers. 2. « Moûtier. » Nous avons traduit le mot grec *Monastir*, employé dans toutes ces chansons ou complaintes, pour désigner et caractériser la première cathédrale de l'Orient, la grande église de Sainte Sophie, par l'expression analogue française du moyen-âge « Moûtier » ou « Monstier » contracté de « Monastiers, » équivalant au « Muenster » des Allemands, tel qu'on l'a encore dans le « Muenster de Strasbourg, puis étendu à la ville capitale de Westphalie « Muenster » et à la ville de Monastir en Thessalie. C'est ainsi que l'on disait « le moûtier de Notre-Dame, » et le proverbe « mener une fille au moûtier, » signifie : « la mener à l'église pour la marier. » Les Allemands disent de même : « Das Lieb-Frauen-Muenster. » Les autres langues Romanes n'ont pas adopté le mot « *monasterio* » pour indiquer une cathédrale, bien que le latin du moyen-âge ait le premier employé le « *monasterium* » dans cette acception. Au Nord de l'Europe on trouve partout la nouvelle signification de cathédrale, ou d'église abbatiale. Dans l'anglo-saxon c'est le « *Mynster* », et tout le monde admire le *Westmynster* de Londres; dans le suédois on a le *Moenster* et dans la langue islandaise le *Mouster*.

En considérant ce singulier phénomène dans presque tous les pays de la chrétienté d'appliquer le nom de *cloître* ou de *monastère* à ses plus grandes églises ou cathédrales, il nous a semblé que sous ce nom est cachée, ou plutôt naïvement en-

trois cents barres sonnantes et soixante-deux cloches. Pour chaque cloche il y avait un prêtre, et pour chaque prêtre il y avait un diacre. Là se
 5 trouvait exposé le Saint-Corps de Dieu, le Roi du monde. Alors une voix se fit entendre du haut du ciel par la bouche des anges, disant : Finissez vos psalmodies et que le rideau Saint s'abaisse devant le Sacrement ! Envoyez des messages dans

registrée et resumée toute l'histoire de l'église chrétienne avant les derniers siècles du moyen-âge.

L'église chrétienne, qui sous Jésus-Christ était une *ἐκκλησία*, c'est-à-dire une assemblée du peuple, du peuple *chrétien* d'un endroit, exprimant le droit du peuple et de la commune à se gouverner elle-même, se trouve vers la fin du moyen-âge, pas à pas, et dans une marche toujours plus accélérée, transformée en un gouvernement par une armée permanente de reclus ou de moines et leur chef; la grande église ou cathédrale alors a mérité le nom de *Monastère*, de *Moûtier* et de *Muenster*.

Nous avons constaté là un fait sans haine et sans prédilection : car nous savons les défauts du plébiscite et ceux du césarisme, desquels on peut dire, que les extrêmes se touchent. Et nous pouvons citer à notre appui le jugement infailible du Pape Benoît XIV, qui a taxé les Jésuites de Janissaires du Saint-Siège Romain. (v. Zimmermann Nazionalstolz und Religionstolz 1789, p. 112, 113.)

Il est certain que la nouvelle église épiscopale anglaise, de même que l'église orientale, n'obligeant point au *célibat*, se trouvent, pour le clergé, moins écartées du monde, que l'église catholique Romaine; mais il n'en est pas moins vrai, que, si chez les Byzantins, au lieu de surpeupler leurs cloîtres, une bonne partie de ces moines eussent été instruits à manier les armes, s'ils avaient imité à temps la grandiose institution des Janissaires, Constantin aurait eu de quoi combattre ses ennemis et n'aurait pas eu le triste résultat de ne compter que sur 4000 soldats pour se défendre. Nos plaintes donnent à Sainte-Sophie quatre cent religieuses et mille moines sans compter

les pays des Francs, afin qu'ils viennent les sauver, qu'ils prennent la croix d'or et le Saint Évangile, avec la Sainte Table pour la préserver d'être souil- 10
lée. Aussitôt que la Sainte Vierge eut entendu ces paroles, ses images ont versé des larmes « Calme-toi, Sainte Vierge, ne pleure pas et ne verse point de larmes : car derechef après des années et en d'autres temps tout te sera rendu ! »

les prêtres et les diacres qui sonnaient les six cents barres de fer et les soixante deux cloches. Le mont Athos, à lui seul, aurait pu former une petite armée.

Et pourtant ce serait une ingratitude des plus noires de ne pas reconnaître qu'après la prise de Constantinople, en Orient, pendant quatre siècles, l'église seule pouvait être et qu'elle a été *l'abri, le salut, la conservatrice* et la *mère* de la nation *Grecque*. En vérité, elle n'aurait pu l'être, si elle avait eu une autre forme, une autre constitution, si la nation n'avait pas été habituée à voir sa vitalité civile envahie et absorbée par la vie religieuse, enfin si l'église n'avait pas eu la forme disciplinée dans laquelle elle s'était métamorphosée à la fin du moyen-âge. Autant qu'elle avait énervé l'empire chrétien avant sa chute, en attirant à elle les meilleures forces et les trésors de l'état, autant elle était seule appelée à gérer, au contentement de toute la nation grecque, et les affaires ecclésiastiques, et les affaires civiles, sous la direction générale du patriarcat, et de cette constitution hiérarchique qui représentait une stabilité rare, et qui, par sa nature, rencontrait partout une soumission et une docilité portant des fruits centuples.

D. D.

CHANSON II.

La Prise de Constantinople.

Dieu sonne, la terre sonne, les cieux sonnent,
et Sainte-Sophie, le vénérable moûtier, sonne aus-
si avec ses quatres cents barres de fer sonnantes
et avec ses soixante deux cloches. Là se trouvaient
trois cents religieuses et mille moines ; le Roi y
5 psalmodie à gauche et le patriarche à droite. Alors
la voix de Dieu se fait entendre à leurs oreilles
par l'intermédiaire d'un ange :

« Prêtres, cessez les offices religieux et fermez
» les évangiles, parce que (les Turcs) se sont em-
» parés de Constantinople, de Salonique et de S^c-
» Sophie, le grand moûtier ; ils ont enlevé les gar-
10 » çons à leurs précepteurs et les filles au métier ;
» ils ont pris les mères et les enfants, les femmes
» et les maris. »



CHANSON III.

La Prise de Constantinople.

Dieu sonne, la terre sonne, les cieux sonnent,
et Sainté-Sophie, l'immense moultier, sonne aussi
avec ses quatre cents fers sonnans et avec ses
soixante deux cloches. Pour chaque cloche il y
avait un prêtre et chaque prêtre avait un diacre.
Entonnez le chant des chérubins et que le roi (le
Saint-Sacrement) sorte. Une colombe descendit du 5
milieu des cieux et leur dit : « Cessez le chant des
» chérubins et que le Saint des Saints s'abaisse ;
» vous, prêtres, communiez, et vous, cierges,
» éteignez-vous, parce que c'est la volonté de Dieu
» que la ville devienne Turque. Seulement aver-
» tissez les Francs pour qu'ils envoient trois vais- 10
» seaux ; que l'un prenne la croix, l'autre l'évan-
» gile, et le troisième, le meilleur, la table sainte,
» afin que les infidèles ne s'en emparent et ne la
» souillent. » La vierge s'est troublée, et les ima-
ges ont versé de larmes. « O Vierge, sois tran-
quille, et vous images, ne pleurez pas ; parce que
tout vous sera rendu en des temps meilleurs. »

CHANSON IV.

La Prise de Constantinople.

Une religieuse faisait frire des poissons dans la poêle. Alors elle entendit une voix, une voix délicate lui crier du haut des cieux : « Vieille, abandonnez la cuisine : car la ville tombera entre les mains des Turcs. »

— « Quand les poissons déjà frisés, répondit la religieuse, se ressuscitant, sauteront de la poêle, alors
5 seulement je croirais que le Turc prendra possession de la cité. »

Mais les poissons ont sauté et ils sont revenus à la vie, et le Sultan en personne a fait son entrée à cheval dans Constantinople ⁽¹⁾.

(1) Cette légende, produit naïf de l'esprit des bêtises et des miracles, est attachée de nos jours à l'église de *Balykly*, autrefois Pighi, devant les fortifications terrestres de Constantinople. Ce nom de Balykly en est même tiré : car en turc *balyk* veut dire poisson. On y montre même encore aujourd'hui ces poissons miraculeux, éternels et tous vivants ; et les fidèles y vont encore en procession à l'anniversaire de ce miracle, qui constitue pour l'église un grand revenu en offrandes. On n'examine pas même, comment il était possible que Balykly, occupé et envahi par l'immense multitude des Turcs lors du siège, pouvait encore avoir une âme chrétienne. Aussi notre poème assez primitif, se garde-t-il de dire, où la religieuse se

CHANSON V.

Prise de Constantinople.

Quand regnait dans Constantinople Constantin l'Hellène, et qu'il gouvernait la ville, sonnèrent dans Sainte-Sophie quinze barres de fer et dix-huit cloches ; il y avait douze évêques et quatre cents prêtres avec vingt quatre diacres , et soixante dix chantres ; ils chantaient, et lui, il gouvernait la ville de la Roumanie, et Sainte-Sophie, le grand 5 moultier, retentissait de leurs louanges. A gauche était assis le Roi, à droite le Patriarche ; c'était le roi, le roi Constantin l'Hellène. On chantait le « Deus Sanctus » et le « Magnificat ». Arriva une

trouvait ; et certainement le poème inventé est l'origine de la légende. Il est même curieux qu'une âme pieuse n'ait pas ajouté foi à un ange, avec sa fine voix du ciel.

De Hammer dans son livre « Constantinople et le Bosphore » l. I, p. 459 dit : « Les poissons frais de la fontaine de Notre-Dame de Balykly sont un digne pendant des poulets rôtis de Saint-Jacques de Compostella et prouvent, à quel degré se sont abaissées les qualités intellectuelles d'un peuple, capable d'inventer de pareilles fables et de s'y cramponner. » Il est seulement à observer , qu'aujourd'hui c'est une agréable promenade de printemps, où l'un voit l'autre et se fait voir, et, pour les poissons, l'on en rit, quand on n'est pas enfant ou vieille femme.

D. D.

10 colombe et s'assit sur la porte de Sainte-Sophie; l'une de ses ailes était teinte de sang, de l'autre aile elle tint un papier écrit; et personne ne sut le lire, pas même le Métropolitain; un enfant
15 fant savant, un bel enfant, c'est lui qui l'a lu : Helas ! malheur à nous, après qu'il l'a lu et expliqué; hélas pour nous, malheur à nous, les Turcs ont pris la ville, ils ont conquis le trône impérial, le pouvoir a changé de main. On entend des lamentations dans les églises; les monastères sont en larmes; Sainte-Sophie est aussi dé-
20 solée, et le Théologien pleure. Et, si tous se consolent et s'appaisent, Saint Jean le Théologien continue à se désoler. Le Diacre a saisi l'épée et le javelot Hellénique, il perce les Turcs de son épée, il les renverse avec sa lance; il a fait mordre la poussière à trois cents Turcs, et à treize
25 Pachas. Mais son épée s'est brisée, sa lance s'est rompue, et ainsi, sans armes, tout seul, il est la proie des Turcs. Ce sont trois Turcs gigantesques et quatre Pachas qui l'ont pu alors saisir, et ils l'ont amené devers le Pacha (chef), le Turcopolite. « Diacre, dit-il, si tu m'avais pris, moi, qu'est-ce que tu aurais fait de moi? Tu m'aurais
30 jeté dans les fers, et je serais dans le frais! Or, c'est maintenant moi qui t'ai pris; que dois-je faire de toi? N'est-ce pas, c'est moi qui te jeterai dans la prison, et c'est toi qui seras dans le frais! »
— « Je t'en prie, mon bon pacha et mon Turcopolite, j'ai mille florins d'or, mille pièces de cents

sous ; prends ces mille florins d'or, ces mille pièces de cents sous, et laisse moi la liberté pour cinq à six jours ! » Et il prit les mille florins d'or, les milles pièces de cents sous, mais il ne lui accorda point la liberté pour cinq à six jours. « Diacre, dit-il, si tu deviens Turc, je te fais grâce de la vie ! » — « Arrière, arrière de moi, Maure de Pacha ; maure de Turcopolite, je suis né diacre chrétien, et je mourrai diacre chrétien ! » Après quoi le Turc fit décapiter ce vaillant commandant.

Quant l'Hellène Constantin régnait dans la ville de Constantin, il avait des commandans traîtres aux portes, et des seigneurs peureux et sans courage. Ceux-ci tinrent un conseil de douze Roumains, oui, c'était un conseil de nobles Roumains. Ils jugèrent à propos de porter au Turc les clefs (de la ville ?). On ferma les églises et tous les monastères, on ferma Sainte-Sophie, le grand moultier.

Et du ciel tomba une clef pour la porte de Sainte-Sophie. Des années sont venues, des années sont allées ; des temps sont venus, des temps sont passés ; la clef a été oubliée. Elle attend du ciel un Sauveur et de la terre un ouvrier. *)

*) Dans la traduction du Hiérax et des 5 Tragoudia, M. le prof. Tipaldy nous a assisté, et nous lui devons une grande reconnaissance pour ses explications des mots et des formes souvent étranges.

N^o I. a.

ATHANASE COMNÈNE HYPsilANTÈS

LES PREMIERS QUATRE CHAPITRES

DES

AFFAIRES ECCLÉSIASTIQUES ET CIVILES

APRÈS LA PRISE

DE CONSTANTINOPLÉ

SOUS LE RÈGNE DE

MAHOMET II,

1453-1481

PUBLIÉS D'APRÈS UN MANUSCRIT, CONSERVÉ AU COUVENT SACRÉ DU SINAI,

PAR L'ARCHIMANDRITE

GERMANOS APHTHONIDÈS, LE SINAÏTE.

Suivis d'une pseudépigraphie, soi-disant trouvée sur le tombeau
de CONSTANTIN-LE-GRAND, avec
explication, rédigée par un pseudoscholaris en 1463, et publiée maintenant
avec une critique

PAR LE

D^r PH. A. DÉTHIER.

DES AFFAIRES
ECCLÉSIASTIQUES ET CIVILES
APRÈS LA PRISE
DE CONSTANTINOPLE

PAR
ATHANASE COMNÈNE HYPsilANTÈS.

CHAPITRE 1^{er}

Du Patriarchat de Gennadius le Scholaire.

L'an de Grâce 1453, et de l'Hégire 857.

La prise de Constantinople ayant eu lieu en l'an de l'Hégire 857, le 28 de la lune Djémazi-ul-ewel, et l'an de grâce 1453, le 29 mai, au jour de mardi, et à la fête de la Pentecôte; après les trois jours de massacre et de pillage, et lorsque le calme fut rétabli, le Sultan vainqueur Mahomet, ayant en vue l'augmentation des habitants de la ville, qui était devenue presque déserte, donna aux Chrétiens qui n'avaient point abandonné cette dernière,

la permission de suivre librement les coutumes de leur église, et ayant appris qu'ils avaient besoin d'un patriarche, il leur ordonna de choisir celui qu'ils voulaient, leur promettant de sanctionner par écrit son élection et de lui donner des privilèges pour exercer son patriarcat sans obstacle et à peu près comme ses prédécesseurs. Tels ordres furent donnés par politique, pour que des Chrétiens de tous les pays se rassemblaient à Constantinople. Un synode local ayant eu lieu, on a élu, selon les canons, Georges le Scholaire, homme renommé par sa vertu et sa science, et on le surnomma Genadius. Après l'élection du patriarche, le Sultan l'ayant fait venir dans le sérail, lui donna de ses propres mains une crosse pastorale très précieuse, faite en argent, ainsi que des pièces d'or, et lui dit :
» Sois Patriarche en paix et aies Notre amitié tant
» que tu la mériteras, et tu jouiras de tous les privilèges de tes prédécesseurs ! » Ensuite il le fit monter sur un cheval richement harnaché et le renvoya à l'église des Saints Apôtres, la lui donnant pour résidence, comme (elle ?) était auparavant le patriarcat ¹⁾.

C'est ainsi que toutes les églises grecques de Constantinople et des provinces soumises, se rangèrent sous le patriarche par le rescrit du Sultan, et son pouvoir devint encore plus grand que sous

(1) Ainsi d'après Phrantzes. Mais il faut voir Critoboulos II, 5, et les notes. D. D.

les patriarches précédents, (qui n'avaient eu que les affaires ecclésiastiques des Grecs).

Bourgas et Sélybrie se sont soumis volontairement au Sultan vainqueur. Dans l'église métropolitaine de Sélybrie se trouvaient alors les reliques de Sainte Euphémie.

D'autres petites villes des environs se sont soumises après aussi au Sultan.

L'an de Grâce 1455.

Michel d'Antioche IV, mort en 1449, eut pour successeur Dorothéos II, qui, ayant été patriarche six ans et étant mort la même année 1455, fut remplacé par le patriarche Marc III, lequel régna pendant vingt-neuf ans.

Vers la même époque mourut le pape Nicolas V. Ce pontife protecteur des sciences, avait fait venir à Rome et traduire en latin tous les livres grecs, transportés de Grèce en Occident. Ces traductions ont été faites par Georges de Trébizonde, Laurent de Bala, Pierre Candide, Georges le Castellan, et Démétrius le Grec. Nicolas V leur avait accordé libéralement des salaires et des récompenses. Il a été beaucoup blâmé, parce qu'il avait promis de répondre aux appels de Constantin, dernier empereur de Constantinople, et de lui donner un prompt secours contre les Turcs, s'il souscrivait à tout ce que le pape exigeait, comme à Florence son frère

Jean l'avait souscrit ; tandis qu'à la fin il ne l'a que faiblement soutenu en lui reprochant de s'être séparé de l'église romaine, et il ne lui donna presque aucun secours, ni en argent ni en soldats.

Le patriarche Joachim de Jérusalem, mort en 1455 après dix ans de règne, eut pour successeur Athanase III ; celui-ci a reçu du Fatih Sultan Mahomet , après la prise de Constantinople , un Hatti-Chérif pour tous les lieux révéérés de pèlerinage de la sainte ville de Jérusalem ; ce document existe jusqu'à présent au trône patriarchal de Jérusalem avec d'autres Hatti-Chérifs, émanés après.

L'an de Grâce 1456.

Le Sultan se met en campagne contre le prince de Hongrie Ladislas, fils d'Albert, Empereur des Allemands (Nemtches), et l'ayant vaincu entièrement, il le blessa dans le combat. Puis, il marche contre Belgrade, et l'ayant assiégée longtemps, il se retire sans résultat, après avoir perdu beaucoup de troupes , par les rigueurs de l'hiver.

Dans la même année il fait circoncire ses fils Murat et Bayazet, au milieu de solennités splendides.

L'an de Grâce 1457.

Le Sultan soumet Corinthe et fait tributaire tout le Péloponnèse, en expulsant de là Thomas le Paléologue.

Le pape Calliste III meurt, ayant laissé 150,000 pièces d'argent, qu'il avait demandées aux Chrétiens pour servir à une expédition contre les Turcs. Après lui, fut élu, le 19 août, pape de Rome Pie II, qui se nommait avant, Ænéas Silvius.

L'an de grâce 1459.

Les Autrichiens avaient délivré auparavant Sémendria, mais le Sultan l'a reconquise ; et notez qu'après la prise de la ville (de Constantinople) jusqu'à cette année, il a soumis 40 villes, les unes par la guerre et l'épée, les autres par convention. Dans l'intervalle de son règne il a soumis douze souverainetés qui renfermaient deux cents villes.

Philippe d'Alexandrie, ayant été patriarche pendant vingt-un an, meurt, et Grégoire VI lui succède dans la même année.

Le patriarche Gennadius ayant quitté le temple des Saints Apôtres, parce que dans le voisinage il n'y avait pas de Chrétiens, et ayant reçu du Sultan le temple de la Pammacariste, il l'a érigé en patriarchat. Le Sultan y étant entré une fois et s'étant entretenu avec le patriarche, a appris beaucoup sur la religion des Chrétiens.

Le Sultan reconstruit à Constantinople, jusqu'aux fondements le palais, maintenant nommé Eski-Séraï.

L'an de Grâce 1460.

On a trouvé sous terre le tombeau d'Eyoupi-Ensari Mouavighié, l'arabe, premier khalife des tyrans de Damas, qui se nommait Houléfaï-béni-Oumighié ; il avait envoyé son fils Yazid avec Ebi-Eyoub-Halid, fils de Zeïdout-Ensari, et une très-nombreuse armée pour soumettre Constantinople. Et aussitôt après leur arrivée, ils ont commencé le siège de la ville—en l'an de grâce 667—alors gouvernée par Constant, petit-fils d'Héraclius, et ce siège s'est prolongé pendant sept mois, puisqu'on a hiverné dans les terres de Cyzique. Ce Ebi-Eyoupi-Ensari ayant été tué par les Romains dans le siège, il a été enseveli en cet endroit ; et maintenant, le tombeau ayant été retrouvé, le vainqueur Sultan Mahomet a appelé cet endroit Eyoup, en l'honneur d'Ebi-Eyoub-Halid, fils de Zeïdout-Ensari.

Comme Mahomet le révérait beaucoup, il a donné ordre de bâtir là une mosquée, c'est-à-dire, dans l'endroit où le tombeau s'est trouvé ; et elle a été bâtie majestueusement et splendidement et jusqu'aujourd'hui elle existe, et les Sultans qui montent au trône, se rendent tout de suite là avec

une grande pompe, pour ceindre l'épée dans cette mosquée, ce qui se pratiquait ainsi chez nous : car alors les rois Roumains étaient couronnés par les patriarches de Constantinople 1).

Voilà ce que fit le Sultan Mahomet. Quant à Constant, après la mort d'Eyoupi-Ensari, par un miracle de la très-sainte mère de Dieu et toujours vierge Marie, notre maitresse, Yezid s'est enfui ; et cette flotte arabe, rebroussant chemin vers le Scylléon, fut la proie d'une tempête, et la plupart des vaisseaux se sont abimés.

Le patriarche Gennadius, étant resté sur le trône cinq ans et six mois, et ayant bien gouverné le peuple du Seigneur, a écrit un ouvrage théologique contre l'erreur latine, et à la fin ayant convoqué un concile, il s'est démis du trône volontairement. De là il s'est retiré dans le couvent du Précurseur, situé en Miniqué, près de Serrès, où ayant vécu en douceur tranquillement, il est aussi mort.

(1) Plutôt le même qu'anciennement les Romains, car dans le champ voisin les soldats élevaient sur un bouclier celui qu'on avait proclamé Empereur.

CHAPITRE II.

Ce qui s'est passé pendant le patriarchat d'Isidore.

Donc, le sieur Gennadius s'étant démis, le hiéromonaque et confesseur Isidore, de la famille des Xanthopoulos, surnommé par tous les citoyens le père chéri et commun, est monté sur le trône œcuménique, par le vote et le consentement du concile local. Il a été sacré dans l'église de la Pammacariste par l'archevêque d'Héraclée et ceux qui étaient présents, et ayant reçu du Sultan Mahomet les cadeaux d'usage, il a trouvé le même accueil que son prédécesseur.

L'an de Grâce 1461.

En cette année, l'Asie a été le théâtre de la guerre pour le Sultan Mahomet. Il a soumis d'abord les provinces Asiatiques de Kizil-Ahmet, que son propre frère Ismail Bey, avait trahi, et qui s'est réfugié, après la perte de ses provinces, chez Ouzonn-Hassan, qui régnait en Perse et dans une partie de la Cappadocie. Mais le Sultan Mahomet ayant appris qu'Ouzoun-Hassan lui avait accordé cette retraite, il s'avança contre Ouzoun-Hassan, et ayant vaincu son armée, il soumet

Sinope, ville de sa domination, du littoral de la Paphlagonie et de la Galatie, si célèbre par le royaume de Mithridate et pour son tombeau. Car, là il est né et là il a été élevé. Cette ville fut bâtie par Macritius Côssus, sur la langue d'une Chersonèse qui s'avance 27 stades dans la mer, et sur son isthme est située la ville, ayant de chaque côté la mer et un port naturel ; c'est la patrie de Diogène le Cynique, et elle appartient au diocèse du métropolitain d'Amasie. Le pays de Sinope produit beaucoup de cuivre. Les Ottomans y construisent des vaisseaux de guerre grâce à l'abondance du bois.

Après, le Sultan Mahomet se met d'accord avec Hussein, gendre de David, roi de Trébizonde, et reçoit de lui la ville de Coyounlou-Issar qu'il possédait. Mais sur cela il passa outre, viola les traités, et assiégea Trébizonde. David Comnène, huitième roi de cette ville depuis Alexis Comnène, premier roi de Trébizonde, sur les conseils de sa marâtre Saréhana, vint alors faire hommage au Sultan Mahomet de tout son royaume qui embrassait le Paphlagonie, le Pont, une partie de la Cappadoce et d'autres provinces ; le fleuve Halys, (en turc Kizil-Irmac) divise la Paphlagonie et la Galatie de la Cappadoce, et se jette dans le golfe Aminsien, près de la ville d'Aminos, (Samson-Calessi en ture). Le Sultan Mahomet le reçut avec bienveillance et l'envoya à Constantinople avec ses sept fils et sa fille Anne ; mais il fit entrer

Anne dans son harem, et quant à David avec ses sept fils, il les tua.

Cependant un de ses fils, Georges Comnène, qui était instruit dans la langue turque, avait trouvé un asyle chez le susdit Ouzoun-Hassan, mari de sa tante Catherine.

Donc, tout l'Empire d'Orient ayant été détruit, a passé aux Turcs. Et le roi de Trébizonde David a été tué avec ses sept fils ; quant à Georges Comnène, son fils, celui qui était instruit dans la langue turque et qui se trouvait auprès d'Ouzoun-Hassan et de sa tante Catherine, l'histoire n'en fait plus aucune mention ; or, après cette destruction il paraît que des Comnènes n'ont plus existé en aucune part, et s'il y en a en France qui ont changé leur nom et se sont nommés * * * ceux-ci sûrement ont quitté Constantinople et sont parvenus en France bien avant la prise de Trébizonde. Moi je suis Comnène, non de ligne masculine, de celle qui a tout à fait disparu, mais de ligne féminine, ce qui est permis aujourd'hui en Europe, c'est-à-dire, de se surnommer d'après la génération de son père et de sa mère.

Quand en l'an 1384 régnait à Trébizonde, Emmanuel Comnène, qui était le fils d'Alexis Comnène, il donna en mariage sa fille Eudoxie au grand Domesticos Constantin Hypsilantès, comme c'est notoire par l'histoire et par la généalogie des Comnènes, car cela a été raconté ainsi par les historiens Byzantins et surtout par Laonique Chal-

cocondylas, par Zonaras, hist. liv. XVIII, p. 27, et par d'autres.

Le premier originaire de Paphlagonie fut Jean Comnène; de qui sont nés Manuel Comnène, surnommé l'érotique (l'amoureux ou le troubadour) qui était aussi grand Domesticos de l'Asie sous le règne de Basile le Bulgaroctone, et Nécéphore Comnène, sous le même Basile, Protospathaire (1) et éparque (préfet) d'Aspracania, qui est mort sans enfants.

De Manuel sont nés une fille et Isaac Comnène, qui a été roi en l'an de grâce 1057 le 1^{er} septembre, et Jean Comnène Couropalate et après grand Domesticos.

Et du roi Isaac est né Manuel Comnène qui est mort sans enfants, et une fille. Et du Couropalate et grand Domesticos Jean, sont nés trois filles, Marie, Eudoxie et Théodora, et cinq fils Manuel Comnène, Protostrate et Couropalate, de qui est née une fille, Isaac Comnène, Sébastocrate, Alexis Comnène—qui a été proclamé empereur de Constantinople—et Adrien Comnène, Protosébaste et grand Domesticos (mort sans enfants); et Nicéphore Comnène, Sébaste (Auguste 2) et grand Droungaire (mort sans enfants). Et de Manuel le Protostrate et Couropalate est née une fille. D'Isaac Comnène

(1) Dignité sous les empereurs de Byzance de celui qui portait l'épée du roi.

(2) Surnom donné aux empereurs Romains et après dignité inférieure à la cour de Byzance, comme *Πρωτοσέβαστος*.

le Sébastocrate est né Jean Comnène duc de Dyrhachium, mort sans enfants; et Alexis, aussi duc de Dyrhachium, mort sans enfants, et Constantin duc de Berrhoia, mort sans enfants.

Du roi Alexis Comnène est né le roi Jean Comnène et Andronic Comnène, Sébastocrator, mort sans enfants, et Isaac Comnène, César et Sébastocrator; et Anne Comnène, celle qui a écrit l'histoire, et deux autres filles.

Du roi Jean Comnène, mort en 1143, sont nés Alexis Comnène, que son père a proclamé roi encore de son vivant, et qui est mort sans enfants; Andronic Comnène, Sébastocrator; Isaac Comnène, Sébastocrator, de qui sont nés cinq filles; Manuel Comnène, qui a été proclamé roi, et qui a laissé deux filles.

D'Isaac Comnène, César et Sébastocrator, sont nés trois fils, Jean Comnène, qui, ayant abjuré Jésus Christ à Koniah, a pris pour femme la fille du Sultan de Koniah; Andronic Comnène, proclamé roi, et Nicolas Comnène.

Et d'Andronic Comnène, Sébastocrator 1) sont nés Jean Comnène, Protosébasté, et Alexis Comnène; Protosébasté et Protovestiaire 2).

De Manuel Comnène, proclamé roi, sont nés deux filles et deux fils, Alexis Comnène II, pro-

(1) Sébastocrator, dignité de la cour de Constantinople, inférieure à celle de Despote.

(2) Dignité d'Intendant de l'habillement du palais royal sous les empereurs de Byzance.

clamé roi, (la femme de celui-ci fut Agnès de France), qui est mort sans héritier, et Alexis Comnène, Sébastocrator, mort sans héritiers.

Du roi Andronic Comnène, qui un peu avant avait la dignité de Sébastocrator, sont nés deux filles et trois fils, Manuel Comnène, Sébastocrator, Jean Comnène, né l'an 1156 et mort sans enfants en 1186, et Alexis Comnène, mort lui aussi sans enfants.

De Nicolas Comnène est né Isaac Comnène, qui sous le règne d'Isaac l'Ange, a entrepris d'usurper le trône, et qui est mort sans enfants.

Et de Jean, protosébaste, sont nés trois filles, et Alexis Comnène qui est mort sans enfants.

Et d'Alexis Comnène, Protosébaste et Protovestiaire, est né Etienne Comnène, le grand Droungarius, mort sans enfants.

De Manuel Comnène, le Sébastocrator, est né David, prince de Paphlagonie, mort sans enfants; et Alexis Comnène, surnommé le grand, premier prince de Trébizonde, qui a régné depuis l'an 1204, et de qui est né Nicolas Comnène, prince aussi de Trébizonde et de la Colchide. De celui-ci est né Constantin Comnène, prince lui aussi de la Colchide et de Trébizonde, et de lui est né Jean Comnène, roi de Trébizonde. Ce Jean donc a été surnommé, le premier, roi de Trébizonde en l'an de grâce 1295, quand sur les Roumains à Constantinople régnait Michel Paléologue, et comme celui-ci penchait pour le Papisme, la population de la

ville, attaché à l'orthodoxie, a proclamé roi le prince de Trébizonde et de la Colchide. De ce Jean donc sont nés Constantin Comnène, qui, après la mort de son père Jean et de sa mère Eudoxie, est venu à Constantinople, et Alexis Comnène, roi de Trébizonde. Celui-ci en l'an de grâce 1302 a fait la guerre aux Génois. De celui-ci, est né Basile Comnène, roi de Trébizonde, proclamé en l'an de grâce 1320. De lui est né Basilius II Comnène, roi de Trébizonde qui a été surnommé le jeune. Et de celui-ci et de la reine Eudoxie est né leur fils Alexis Comnène, roi de Trébizonde, qui a régné 46 ans. Après la mort de celui-ci a régné son fils Manuel Comnène, qui a marié sa fille Eudoxie au grand Domesticos Constantin Xiphilène Ypsilantès.

De Manuel est né Nicolas Comnène, de Trébizonde, et Alexis Comnène, de qui est né Georges Comnène, Protovestiaire, dont le fils Constantin Comnène, est mort sans enfants.

De Nicolas Comnène est né Alexis Comnène, roi de Trébizonde; après lui Jean Comnène, son fils, surnommé Caloyannis (Jean le beau), ayant tué son père Alexis, devint roi en l'an de grâce 1449. Après il tua aussi le susdit Georges le Protovestiaire, son propre oncle, et il mourut sans enfants. Son frère Alexandre Comnène devint (roi) après lui: car le susdit Alexis eut trois fils, le susdit Jean, autrement Caloyannis, Alexandre dont nous venons de parler, et un troisième fils David. D'Alexandre est né Démétrius Comnène, qui, par

peur de son oncle David s'est enfui à Sinope, où, avant la prise de Trébizonde, il a procréé un fils, Jean Comnène, mort sans enfants; Alexandre étant mort, son frère David Comnène lui a succédé comme dernier roi de Trébizonde; il a eu huit fils et trois filles, Catherine qui a épousé Ouzoun-Hassan, roi des Perses; Eudoxie, mariée au Despote de Serbie, et Anne, autrement Marie, qui a épousé le maître du Sultan Mahomet après la prise de Trébizonde, ayant eu lieu en l'an 1462.

Outre cela, l'hiéromonaque Parthénius Métaxopoulos, de Trébizonde et archimandrite de l'abbaye royale de la Ste. Vierge de Soumélà, ayant écrit l'histoire des rois de Trébizonde, réunie avec le bréviaire (livre des prières) de la Ste. Vierge de Soumélà, histoire composée d'après les récits de Georges Syncellus, de Syméon le Métaphraste, de Théophile l'Homologète (confesseur de la foi), de Zosime, de Nicodème de Colchide et de Jean Mélal, dit ce qui suit:

« La ville a été conquise par les Latins en l'an
» de grâce 1204 le 12 mai. Alors, le petit-fils
» d'Andronic, roi de Constantinople, et fils d'Em
» manuel Comnène le Sébastocrator, Alexis, sur-
» nommé le Grand, venant à mourir, et le roi de
» Trébizonde appelé Nicéphore Paléologue, étant
» venu de la reine des villes, s'est assis sur le
» trône royal de Trébizonde et y a régné 35 ans.
» Après sa mort, son fils Jean, a régné sept ans.
» Après, Nicolas, frère de Jean, dix ans. Après,

» Adrien, fils de Jean, 23 ans. Après Jean Comnène,
 » fils d'Adrien, 15 ans. Après, son fils Alexis
 » Comnène, 26 ans. Après, Basile Comnène. Après
 » Basile II. Après, Alexis Comnène, fils de Ba-
 » sile II et d'Eudoxie. Après, son fils Manuel 10
 » ans, qui a uni en mariage sa fille Eudoxie au
 » grand Domesticos Constantin Xiphilin, surnom-
 » mé aussi Ypsilantès. »

Une autre preuve de l'ancienneté de la race d'Ypsilantès de Constantinople, se trouve dans Nectarius patriarche de Jérusalem, pag. 24 et 201, où il est dit : « Notre Saint Père Jean, surnommé » Xiphilin, originaire de Trébizonde, qui avait » une bonne instruction, était compté parmi les » membres les plus distingués du Sénat. Ayant tout » abandonné de sa volonté propre et se retirant » chez les moines révéérés de l'Olympe, il se ton- » sura la tête et embrassa la vie monastique. Après » avoir séjourné quelque temps dans le couvent, il » a été jugé digne du siège patriarchale de Cons- » tantinople sous Constantin Ducas, en l'an de grâ- » ce 1064. » Dans l'abbaye de Soumela il est con- » servé jusqu'aujourd'hui un codex manuscrit sur les rois de Trébizonde de sa race, et aux alentours de Trébizonde et ailleurs se trouvent des personnes appelés Xiphilantès et Ypsilantès, qui sont les descendants de ce Constantin Xiphilin Ypsilantès, grand Domesticos et gendre de la fille de l'empereur Emmanuel Comnène, roi de Trébizonde, l'an après Jésus Christ 1390.

L'an de Grâce 1462.

Le Sultan Mahomet, revenu à Constantinople vainqueur et tropéophore, songea à soumettre aussi les îles, encore libres parce que la mer en défendait l'approche. Or la même année, ayant préparé une flotte, il s'est jeté sur Mitylène. Les Mitylinéens se sont défendus et ils ont combattu vigoureusement; mais, cédant au nombre, ils furent soumis au joug. Toutes les îles de la mer Méditerranée auraient déjà dû subir le même sort, si le prince de la Valachie, Léotas, appelé par les Turcs Kazikli-Voïvode (parce que pour une petite faute il avait fait empâler six mille personnes), pour échapper au joug de l'esclavage, n'eût refusé de payer le tribut annuel; et pour cette résistance, le Sultan Mahomet, laissant pour le moment les îles, marcha contre la Valachie. Or Léotas s'est courbé devant lui, et il est resté de nouveau prince comme auparavant, ayant promis de payer ce tribut qu'il ne voulait pas payer auparavant.

Dans le Katerga-Limani, situé entre la porte Tchalladi-Capou et Coum-Capou, le Sultan a construit un port pour ses vaisseaux (caterga), faisant là ce qu'on appelle un tersané, c'est-à-dire arsenal. Mais maintenant ce port n'existe plus, il est comblé et fait partie de la terre ferme, et il n'est resté que le nom dans ce lieu.

Les Roumains s'unissant avec les Vénitiens se révoltent dans la Morée, et ayant soumis là trois

viles, après Dyrrhachion aussi (situé dans l'embouchure du golfe Adriatique aux confins de la Dalmatie et de l'Albanie) et Ezornik, ils cherchaient à chasser les Turcs du Péloponnèse. Mais le Sultan Mahomet n'a pas daigné marcher lui-même contre eux, il a envoyé Mehmet pacha (1) qui, s'y étant rendu et n'y ayant pas trouvé d'ennemi à combattre (parce que tous les Roumains avaient pris la fuite), non-seulement a réoccupé les villes prises, mais il a encore soumis de nouvelles provinces, c'est-à-dire, celles qui sont limitrophes de l'Illyrie, appelées par les Turcs Coyé-Ersek.

Dans cette même année, le Sultan Mahomet a commencé à abattre le temple des Saints-Apôtres à Constantinople, et à bâtir à sa place une mosquée, appelée maintenant Sultan-Mehemet-Djamissi. Elle ne fut finie, avec les autres constructions avoisinantes, qu'à peine en l'an de grâce 1471 et de l'hégire 876. Alors pour récompense il a fait présent d'une rue tout entière, de celle qui s'appelle Kiutzuk-Djafer, près de l'église de Mouhliò, à l'architecte grec nommé Christodoule, par un Hatti-chérif, lequel a existé longtemps dans l'église du Mouhliò, et il était écrit ainsi : « Toi, » qui as le rang et l'honneur d'être soubassi » de Constantinople, pour montrer notre reconnaissance et notre clémence, à l'architecte

(1) C'est-à-dire Mahmoud Pacha.

» Christodoulos, nous lui accordons pour salaire
 » de son travail, le mahalé (quartier) appelé Kiu-
 » tzuk-Djafer, tu iras donc au temple de la Mouh-
 » liote, et tu ordonneras que le susdit mahalé
 » avec les terrains sans bâtisses, soit mis à la
 » disposition de Christodoulos, d'après notre sa-
 » crée ordonnance, à laquelle tu donneras foi au-
 » jourd'hui. » Une pareille affaire aujourd'hui
 chez les Turcs se recommande au meïmar-agma
 et non au soubassi ; par cela on voit, combien a
 changé la forme du gouvernement dans l'Empire
 Ottoman.

Mais après Christodoulos ayant dit qu'il pouvait
 bâtir une autre mosquée plus belle que celle-ci,
 il a été tué.

L'an de Grâce 1463, de l'Hégire 867.

Le Sultan marche contre la Bosnie et la soumet,
 ayant tué au combat le prince Etienne, qui rési-
 dait à Yaziga 1), et il construit beaucoup de fortifi-
 cations en Bosnie.

L'an de Grâce 1464, de l'Hégire 868.

Le pape Pie II écrit au Sultan Mahomet, l'exhor-
 tant à embrasser le christianisme ; mais, dans son

(1) C'est-à-dire Jaïtza.

expédition contre les Turcs, il meurt à Ancône. Le 31 août de la même année Paul II, est sacré pape.

L'an de Grâce 1465, de l'Hégire 869.

Cette année le fameux Caraman-Oglou, ennemi des Sultans successeurs d'Osmandjik et par suite aussi du Sultan Mahomet, meurt laissant six fils. Le plus grand de ceux-ci, nommé Isaac bey, s'est emparé du royaume de la Caramanie et a dépouillé les autres de la succession paternelle. Ceux-ci demandèrent alors du secours au Sultan Mahomet, qui, avec le consentement des autres frères, a proclamé un d'eux Ahmet bey, prince de Caramanie, et avec une grande armée l'a envoyé prendre possession de cette province. Donc, une bataille ayant eu lieu, Isaac bey fut vaincu et se sauva chez Ouzoun Hassan. Ahmet bey maître alors de la Caramanie, renvoya l'armée au Sultan Mahomet avec des présents, et traita ses frères avec distinction, en leur donnant des emplois, et de grands revenus.

Le patriarche de Jérusalem Grégoire II, voyant la grande puissance du Sultan Mahomet, est venu, pour lui présenter l'écrit d'Omer-Ibni-Hitab, accordant aux Grecs orthodoxes la possession des Lieux-Saints de Jérusalem, et il a demandé la ratification royale, ce qui a été fait aussi par un

écrit du Sultan Mahomet, qui existe jusqu'à présent au siège patriarcal de Jérusalem.

Dans l'église Occidentale l'étude des lettres et des sciences grecques faisait chaque jour des progrès : car indépendamment du Pape Nicolas V, dont il est fait mention plus haut, le prince de Florence Laurent de Medicis, père de l'évêque de Rome Léon X, a aussi largement favorisé leur étude. Les maîtres ont été des Grecs, qui, après la prise de Constantinople se sont réfugiés en Italie et en d'autres pays limitrophes. Non seulement là, mais aussi en Allemagne étaient transportées les études grecques par Jean Rheuchlin (le fumeur 1), maître en droit (ecclésiastique ?), et civil, élève d'Andronic Contovraki le grec dans la ville de Bâle, par lequel aussi premièrement en France s'est propagée l'étude de la langue hellénique ; et après celui-ci, à Paris les lettres helléniques ont été enseignées par Georges Hermonyme, le Spartiate ; à Rome par le Byzantin Argyropoulos ; à Milan et à Florence par Démétrius Chalcocondylas, et à Messine par Constantin Lascaris, le Byzantin.

L'an de Grâce 1466, de l'Hégire 870.

Le Sultan Mourat, père du Sultan Mahomet, avait vaincu Iskender bey, prince de l'Albanie, et

1) Petite fumée en allemand Raeuchlein.

avait conquis beaucoup de ses forteresses ou châteaux-forts. Après la mort de celui-là, Iskender bey, étant devenu puissant à cause de la longue absence du Sultan Mahomet, incommodait les provinces limitrophes des Turcs. Or, le Sultan Mahomet marcha contre l'Albanie, et ayant démoli les châteaux-forts, il soumit la province, et construisit une puissante forteresse dans l'intérieur du pays.

CHAPITRE III.

Du patriarchat de Sophronius Syropoulos, de Joasaph Cocca et de Marc le Xylocarabe.

Le patriarche Isidore, ayant occupé le siège patriarchal en tranquillité pendant six ans et deux mois, s'est endormi dans les bras du Seigneur; après quoi fut sacré patriarche Sophronius Syropoulos, qui reçut du Sultan les présents d'usage en pareille circonstance.

Le Sultan Mahomet marche contre la Caramanie, chasse de nouveau le susdit Ahmet bey et ses frères et soumet toute la province, excepté quelques châteaux-forts, il y installe comme prince son fils Moustapha.

L'an de Grâce 1467, de l'Hégire 871.

Patriarcat de Joasaph Cocca.

Le patriarche Sophronius, après un patriarchat d'un an, a été déposé par le clergé et remplacé sur le siège œcuménique par Joasaph Cocca. Celui-ci, malgré sa douceur et son amour pour la paix, n'a pourtant pu éviter les querelles et les troubles soulevés par le clergé, et dans son indignation extrême il s'est même précipité dans un puits. Les personnes qui avaient remarqué l'action du patriarche, étant accourus, n'ont pu l'arracher qu'avec grand peine à la mort.

L'an de Grâce 1468, de l'Hégire 872.

Le Sultan Mahomet, revenant de nouveau en Caramanie, soumet les châteaux-forts qui étaient restés, et ayant institué une armée gardienne à Ak-Séraï et à Ghiunluk, il retourne à Constantinople.

L'an de Grâce 1469, de l'Hégire 873-874.

Le Sultan Mahomet marcha contre l'île d'Eubée, près de l'Euripe, (dont la métropole est Chalcis), appelée en ture Egripoz et en italien Negroponte. Dans l'espace d'un mois il l'enlève aux Vénitiens, dont la flotte n'osait pas se mesurer avec

la sienne, mais elle reste spectatrice de la conquête. Le Sultan donc, ayant réparé les portions ébréchées de la muraille, rentre en vainqueur à Constantinople.

Le prince de Philadelphie (Ala-chehiri en turc) nommé Kizil-Aslan, soumet volontairement ses provinces au Sultan Mahomet, lequel l'honorant, l'institue prince de Kiumoulgina, qui est une province en Europe, près de Larisse.

Ouzoun-Hassan, roi de Perse, ayant fait une alliance avec les Scythes, envoya son général Issouftzé bey contre les Ottomans. Arrivé à Néocésarée, il l'incendie de même que les provinces environnantes; puis il s'avance jusqu'en Caramanie, où le susdit Moustapha, fils du Sultan Mahomet, l'ayant vaincu, le fait prisonnier et l'envoie enchaîné à son père.

L'an de Grâce 1470, de l'Hégire 875.

Ouzoun-Hassan, indigné de la défaite de son général, marche lui-même contre les Ottomans. Le Sultan Mahomet le rencontre avec son armée près de Payas, ville de la Paphlagonie, lui livre une bataille sanglante et à la fin remporte la victoire. Dans le combat, son propre fils Zeïnouldin trouve la mort et Ouzoun-Hassan s'enfuit perdant la plus grande partie de son armée. Après la fuite des Perses, le Sultan Mahomet met le siège devant leur ville Arsingue dans la Paphlagonie, appelée en

ture Kara-Hissar-Sarki, et livre les provinces environnantes au fer et au feu. Après, voulant retourner à Constantinople, il y laisse le général Yédik-Ahmet pacha avec l'armée, lequel, ayant pris les villes d'Erménak et de Zilifki, il soumet à la dynastie des Ottomans toute la province de Paphlagonie, appelée en turc Varsak.

L'an de Grâce 1471, de l'Hégire 876.

Le même Yédik-Ahmed pacha marche contre la Chersonèse de Tauride, appelée en turc Kirim, et, ayant vaincu les Génois, il soumet la métropole de Kirim, où les Génois commandaient. Là il trouve Bingli-Guéraï, originaire de la tribu des princes Coptchaks, nommés aussi Ogouzi, et de la race de Tzinguiz-kan. (Les Coptchaks sont d'une race Scythique de laquelle descendent les Turcs et les Tartares. Ils sont voisins de la province d'Ouzm-bek, et habitent les confins des Tartares Chagatéens à l'Est de la mer Caspienne. Dans les nouvelles cartes géographiques la province des Coptchaks s'appelle royaume de Tibet, ou Turkestan). Ce Bingli-Guéraï donc, ayant été attaqué par son frère, qui régnait sur une partie de la Chersonèse de Tauride, avait cherché un refuge chez les Génois. Le Sultan Mahomet l'accueille maintenant, le nomme Khan de la Crimée, et lui donne des forces, afin qu'il puisse soumettre son frère, qui régnait dans une

autre partie de la Crimée, avec des conditions convenues formellement. Le nouveau khan marche contre lui, le défait, le tue, et soumet ainsi toute la Chersonèse de la Tauride. C'est lui qui est le premier Khan des Tartares de la Crimée sous les Ottomans, et c'est lui qui le premier a ordonné de crier sur le minaret le Khoutbé des Sultans Ottomans.

Mais, bien que les auteurs chrétiens soient ridicules dans leurs récits sur Tzinguiz, Michel de Lithuanie est plus ridicule encore dans son catalogue de la ligne des Khans de la Crimée. Car on lit dans la Tartarie écrite de lui, p. 296, que le premier prince de la Crimée descendit de la race du Tzinguiz ; et dans cela il dit la vérité, mais il ment, quand il écrit, p. 193, qu'un descendant de Tzinguiz, qu'il appelle Lotone, était allé dans la Litouanie (Lithuanie) polonaise ou lechitique. De lui il nous débite une ligne controuvée des Khans de Lithuanie, dont le dernierest appelé par lui Ak-kiéras, qui soumet la Chersonèse Taurique et procrée Binkli-Guéraï, duquel vient Méhemet-Guéraï, père de Sap-Guéraï.

Tout cela n'est que fable, car voici la vérité : Tous les auteurs tures sont d'accord en cela , qu'un certain Guéraï, descendant de la race de Tzinguiz-Khan a soumis la Chersonèse Taurique, et ses descendants ont tous gardé son nom en mémoire delui, s'en servant comme surnom depuis lors jusqu'à présent. De plus, les Tartares de la Lithua-

nie ne descendent pas des Ogouziens , desquels provient Tzinguiz, mais des Khérémisses, et parmi les Turcs on les appelle Lipka-Tatari. Et cela est ainsi. Notez encore, que les descendants du susdit Guéraï forment une double ligne, les uns sont légitimes et furent les Khans de la Crimée, les autres sont bâtards et s'appellent Khompan-Guéraï, car la femme d'un khan ayant commis un adultère, a eu un fils ; puis l'adultère ayant été connu, la femme a été tuée, et le nouveau-né a été remis à quelqu'un pour le faire mourir. Mais celui-ci ayant eu pitié de lui, l'a conduit en Circassie où il l'a élevé ; et c'est de lui que descendent les Khampans-Guéraïs, demeurant à Yamboli. Après la guerre de Vienne, les Ottomans ayant manqué de foi au khan d'alors, nommé Sélim-Guéraï, ils ont nommé khan Kior-Guéraï, de la race des Khompans ; mais après quelques mois celui-ci a été dégradé et un de ceux de l'autre race mis à sa place. Il n'y pas d'espoir que les Khompans-Guéraïs s'élèvent une autre fois à cette dignité ; ils ont pour leur race d'autres emplois, comme celui de Kalga Sultan, de Nourradin et d'autres.

Lorsque la Chersonèse Taurique fut soumise aux Ottomans, Suleïman pachia marcha contre la Moldavie. Mais Stephan-voda l'ayant rencontré près de Phaltzi sur les bords du Pruth , et une bataille acharnée ayant eu lieu, Suleïman pachia a été vaincu et tué, et avec lui beaucoup de soldats turcs ; un grand nombre de prisonniers est resté entre

les mains de l'ennemi et le reste de l'armée a trouvé son salut de l'autre côté du Danube.

Le fils de Stephan-voda s'appelait Bogdan, et de celui-ci les Turcs ont appelé la Moldavie (Bogdanie). Ce Stephan-voda a été intronisé en l'an de grâce 1456, et son règne continua pendant 47 ans et cinq mois.

Le susdit pape Paul II, a écrit au pseudopatriarche des Maronites, — qui faisait usage du titre de patriarche d'Antioche, et demeurait au mont Liban, — sur la Sainte-Trinité et le mystère de l'incarnation du Fils et Verbe de Dieu, Notre Seigneur Jésus Christ. Il haïssait les savants, les appelant hérétiques, et les chassait de Rome, et les privait des emplois qu'ils y avaient; parmi eux on doit compter aussi Platina, historien des papes. Il a mis mal les Turcs avec les Celtogalates, malgré son inimitié contre eux, et il exigea de toutes les églises de l'Allemagne qu'on lui payât des dimes sans délai pour les combattre. Dans cet intervalle, le pape Paul II, d'après l'auteur Mornéy, meurt impudiquement, et Sixte IV, est élu pape le 9 août de la même année.

L'an de Grâce 1472.

Patriarchat de Marc Kylocarabas.

Le Sultan Mahomet coupa la barbe au patriarche Joasaph sur le bema, et fendit le nez à l'écclési-

che (maître de chapelle), pour ne pas avoir écouté son ordonnance, par laquelle il demandait un permis de l'église en faveur du Protovestiaire de Trébizonde, qui, quoique sa femme fut encore vivante, voulait se marier avec l'épouse de l'archonte d'Athènes, ou, selon d'autres, avec sa fille qui surpassait en beauté les femmes de ce temps là; après il déposa du trône œcuménique ce Joasaph, et, les archevêques présents à Constantinople avec le clergé s'étant réunis, on a élu comme patriarche l'hieromonaque Marc, surnommé Xylocarabas, le byzantin, homme de bien et instruit.

Le Sultan Mahomet ayant appris la destruction de son armée en Moldavie et s'indignant de cette défaite, marcha personnellement contre les Moldaves; mais comme personne ne se présentait et craignant de pénétrer dans les montagnes, il pilla les plaines et il retourna emportant un grand nombre de prisonniers et de bestiaux.

La Castille d'Espagne était gouvernée par Henri IV, fils de Jean II décédé. Celui-ci, étant mort en l'an 1472, et Ferdinand V ayant épousé Isabelle, sœur d'Henri, vint à posséder le royaume, et il gouverna les affaires heureusement. Et après quelques années, sous le pape Innocent VIII, il soumit le royaume de Grenade, en faisant prisonnier son roi, qui seul dans le royaume d'Espagne professait encore la religion de Mahomet, et s'opposait à la foi du Christ. Voilà pourquoi Ferdinand V, par une loi et un édit, a institué l'office appelé de

la *Sainte Inquisition*, sur l'exhortation de Thomas l'Encremate, de l'ordre des Dominicains, qui a été nommé Inquisiteur général de la foi. Il voulait que l'Espagne ne fut peuplée que de Chrétiens. De là 120 mille familles de Juifs exilées et chassées: et pour les Juifs qui étaient restés, on les forçait d'abjurer la foi israélite. Tous les Maures et les Juifs, pour ne pas être exilés embrassèrent, plutôt de bouche que de cœur, la foi du Christ. Et les Inquisiteurs ordonnaient aux Juifs et aux Maures d'être zélés Chrétiens; ceux qui ne s'y conformaient, après beaucoup d'emprisonnements, étaient brûlés. Voici de quelle manière procédait cette exécration Inquisition. Quand quelqu'un était accusé comme coupable, on l'emprisonnait, et trois mois après on lui annonçait qu'il avait fait telle ou telle chose contre la foi; si celui-ci donc reniait, on le brûlait, et ses biens étaient confisqués; s'il avouait la faute pour se délivrer, on ne le brûlait pas, mais on le condamnait à un emprisonnement perpétuel dans des galères, on le dépouillait de tous ses biens; et le pire était, que ceux qui l'avaient accusé, n'étaient pas nommés, et on ne les présentait pas au tribunal avec l'incriminé. Il n'existait à l'accusé qu'une seule voie pour se sauver: dire qu'il avait des ennemis, et qu'il était calomnié par eux, et les nommer par leurs noms; si cela était vrai, on ne l'interrogeait pas pour l'accusation portée, mais on interrogeait ses voisins

sur sa vie et sur sa conduite, et, s'il se trouvait pur de la lèpre hérétique, on le laissait ; la cause du condamné s'inscrivait dans les temples avec de grandes lettres pour le déshonneur perpétuel de sa parenté.

Cet office de l'Inquisition a été ordonné par un concile assemblé à Narbonne, l'an 1235 ; mais à présent en Espagne l'Inquisition est devenue une tyrannie néronienne. Jusqu'aujourd'hui cet office existe dans tous les royaumes qui reconnaissent la suprématie du pape, mais ils n'ont pas autant d'autorité qu'auparavant, excepté à Rome et dans les villes qui sont sous sa dépendance.

Les Espagnols pleuraient amèrement sous la très-amère tyrannie papale et sous le joug accablant de l'exécrable Sainte Inquisition, et même Ferdinand V, cédant aux ordres du pape, a interdit par un édit, sous des peines très-fortes, aux Espagnols de traduire la Sainte Ecriture en langue vulgaire, ou de faire usage de la traduction des autres.

Les Juifs du Portugal aussi s'empressaient de se faire Chrétiens, mais inutilement.



L'an de Grâce 1473, de l'Hégire 878.

Le patriarche Marc Xylocarabas, victime de la démeuce et de l'animosité du clergé contre lui, a été déposé du siège. Les Trapézountiens, voyant

chaque jour le clergé en dispute avec le patriarche, envoyèrent au roi mille pièces en or, en le priant de leur accorder la permission d'élire eux-mêmes le patriarche qu'ils voulaient. Le Sultan ayant agréé à cette demande, et comprenant leur imprudence, leur a donné l'autorisation de procéder à l'élection.

CHAPITRE IV.

Du patriarchat de Syméon de Trébizonde et de Denis de Philippopolis.

Or, les Trapézountiens, ayant éloigné Marc à la manière des brigands, font monter sur le siège Syméon de Trébizonde, homme orné de beaucoup de vertus et aimé de tous. Et Marc étant descendu du siège comblé d'injures, alla demeurer en simple particulier à Constantinople.

L'an de grâce 1476, de l'Hégire 881.

Alors Marc exhorta les métropolitains des provinces par des lettres de venir à Constantinople, et, ayant constitué un concile, on examina les faits. Cette année donc ce concile étant convoqué à Constantinople, l'assemblée ne put s'entendre, et

un schisme en est né ; parce que les uns étaient du parti de Marc Xylocarabas, les autres de celui de Syméon de Trébizonde.

Patriarchat de Denis de Philippopolis.

Marie, la marâtre du Sultan et femme du Sultan Mourat, ayant su cela, chercha à faire élire patriarche Denis, métropolitain de Philippopolis, qu'elle connaissait depuis longtemps. Or, ayant mis sur une assiette en argent deux mille pièces d'or, elle l'a remise au Sultan, et a demandé que son ami Denis fut proposé pour patriarche ; lui, ayant reçu l'or et la remerciant, a donné un édit pour qu'il fut fait selon sa demande.

Voilà comment le susdit Denis, est parvenu à monter sur le siège œcuménique. Il était originaire du Péloponnèse, était venu à Byzance, avait servi Marc Eugénicos, métropolitain d'Ephèse, par lequel il fut élevé dans la vie monastique et les principes de la vertu.

Lors de la prise de Constantinople ayant été fait prisonnier avec les autres, il a été délivré de l'esclavage par un chrétien d'Andrinople, et quelque temps après, pour sa vertu, il a été nommé métropolitain de Philippopolis, après quoi, de la dite manière il est monté sur le siège œcuménique ; cela fait, Marc Xylocarabas d'une part fut transféré à l'archevêché d'Achride, de l'autre, Syméon de Trébi-

zonde, s'en est allé au couvent de Sténimache pour y vivre en moine.

L'an de Grâce 1477, et de l'Hégire 882.

Le Sultan Mahomet soumet Alexandrie, près de l'Issus en Cilicie, ville bâtie autrefois par Alexandre le Macédonien; elle est appelée en ture Skenderouna, et en italien Alexandretta; elle est dans la diocèse du siège d'Antioche, située au bord de la mer, et son air est malsain. (Je suis passé par celle-ci avec Raghip pacha, en l'an de grâce 1751, lorsqu'il allait à Edesse, et de nouveau repassé avec lui en l'an de grâce 1757, quand il venait à Constantinople avec le vezaret-i-ouzma). Le Sultan Mahomet alors a arraché cette ville du pouvoir du roi d'Egypte, Kaït-bey, qui était un des rois du Devlète-Tzerakissé.

L'an de Grâce 1478, de l'Hégire 883.

Le Sultan Mahomet fait bâtir à Constantinople un palais, lequel est celui qui jusqu'à présent est habité par les Sultans ses successeurs à Byzance 1).

(1) C'est-à-dire jusqu'à la fin du 18^e siècle. Car c'est le Sérail à la pointe de la Corne d'or, que les Sultans depuis ont abandonné.

L'an de Grâce 1479 de l'Hégire 884.

Alliadin bey, demande l'alliance du Sultan Mahomet contre son père, Baddac bey, roi de Chine, appelée en ture Tzin-i-Matzin. Et le Sultan donne à Alliadin bey une armée, et par elle ayant vaincu son père, il l'a obligé à s'enfuir chez le roi d'Egypte.

L'an de Grâce 1480 de l'Hégire 885.

Le Sultan Mahomet tue son propre fils le susdit Moustapha, prince de Caramanie, parce qu'il avait violé la femme de Yedik Ahmet pacha.

Le Sultan combat les Vénitiens, et les défait près du fleuve Pontios, par Yedik Ahmet pacha.

Après, le Sultan voulant soumettre l'Italie à ses lois, prépare une flotte et l'envoie sous le commandement du même Yedik Ahmet pacha, auquel il donne les fonctions d'amiral. Celui-ci ayant pris terre dans la Pouille, province de l'Italie, ravage la province et soumet quelques-unes de ses forteresses ; mais au milieu de tous ces faits, le Sultan le rappelle pour la guerre contre les Perses, car Ouzoun-Hasan avait commencé à envahir les provinces ottomanes. Les Vénitiens demandent à faire la paix avec Mahomet ; ils envoient dans ce but Benoit le Trévizan comme ambassadeur chez le Sultan, qui, ayant la guerre persique sur les bras, conclut la paix avec eux.

L'an de grâce 1481 de l'Hégire 886.

Mais la paix ne dura pas longtemps ; car la même année, le Sultan envoya une flotte commandée par Messih pacha pour soumettre Rhodes. Les auteurs chrétiens racontent que Messih pacha était un chrétien parjure de la race des Paléologues. Arrivé devant Rhodes il en fit le blocus qu'il dût lever après que son armée eut éprouvé des pertes considérables et que sa propre vie eut couru le plus grand danger.

La même année, le Sultan Mahomet avec toutes les forces de son royaume ayant passé le Bosphore du côté de Scutari, c'est-à-dire par Chrysopolis, dressa un camp à Maltépé, haute montagne près de Nicée, d'où il menaçait non-seulement Ouzoun Hassan, mais tous les royaumes de l'Asie. Là, il eut une maladie singulière. Sa cervelle s'ammollit, il eut dans la fièvre des hallucinations, ses sens se dérangèrent, à cela se joignit une podalgie et une douleur abdominale. Le mal étant aigu et accompagné de fortes convulsions, il a occasionné la mort, et le Sultan s'éteignit le cinquième jour de la lune de Djémazi-ul-evvel, après qu'il eut nommé pour successeur au trône son fils Bayazet. Il avait vécu 51 ans, et régné 30 ans et trois mois, sans compter les trois ans pendant lesquels il avait régné du vivant de son père le Sultan Mourat. Ce nombre est selon le cours de la lune, qui, d'après le cours solaire, fait quarante-neuf ans, sept mois et sept jours.

Bayazet était alors prince d'Amasie, pendant que son frère Djem était prince de Koniah. Bayazet ces jours-là se préparait pour aller en pèlerinage de Kiabé à la Mecque. Les princes d'alors s'appelaient *sandjak*, mais non *pacha* comme tel est l'usage aujourd'hui, parce que maintenant le nom de sandjak est donné au gouverneur d'une province où il gouverne, sans qu'il ait reçu ce qu'on nomme *tou-gia*, c'est-à-dire deux ou trois queues de cheval. L'ordre des gouverneurs aujourd'hui est de cette manière : le titre de Sandjak est inférieur à celui de bey, le bey inférieur au pacha, et le pacha inférieur au beïlerbey.

Royauté de Cordouk, fils de Bayazet.

Bayazet donc reçoit inopinément de Constantinople les lettres d'Ali pacha Grand-Vézir d'alors et des autres grands dignitaires, par lesquelles ils lui annonçaient la mort de son père, sa succession à la royauté, l'invitaient à venir prendre possession de cette dernière et à renoncer à son voyage pour la Mecque dans l'intérêt du royaume.

Mais Bayazet, après avoir bien réfléchi, s'est décidé à ne pas accepter la royauté, mais à continuer son pèlerinage de Kiabé, et l'ayant écrit au vizir, il désigna pour roi son fils Cordouk, qui se trouvait alors dans la capitale auprès de son grand père quelques jours avant pour être circoncis. Et

ayant écrit cela, sans attendre une réponse, il poursuivit son pèlerinage pour la Mecque. Le vizir et les autres, ayant reçu les lettres, placèrent sur le taht (trône), comme roi, Cordouk, le fils de Bayazet qui a très bien gouverné le royaume.

L'an de Grâce 1482, de l'Hégire 887.

Quelques malveillants et malintentionnés parmi le clergé de Constantinople, ayant calomnié le patriarche œcuménique, en disant qu'il avait été circoncis par les Turcs, pendant qu'il était prisonnier parmi eux, un concile fut convoqué et un grand nombre confirmèrent ce qu'on disait. Alors, Denis, se levant au milieu du Synode, et retroussant le bas de sa robe, montra à tous, intact son prépuce, pour l'affermissement de la vérité et le grand déshonneur des calomniateurs, qui en rougissant de leur mensonge se sont prosternés à ses pieds en lui demandant pardon de leur calomnie. Tout le peuple donc et les évêques l'ayant prié de rester sur le trône patriarchal comme auparavant, il n'a pas consenti ; il a quitté la ville, emportant avec lui tout le nécessaire, et il a été s'installer à la sainte abbaïe de Konitza, près de Christopolis, où, vivant en paix, il a fait beaucoup de constructions et de bonnes œuvres.

NOTES.

Les quatre précédents chapitres qui contiennent l'époque du règne de Sultan Mahomet, sont une partie d'un livre instructif nouvellement publié, et indispensable à toutes les bibliothèques. Son auteur Athanase Comnène Ypsilantès l'a composé sous le titre : **Affaires Ecclésiastiques et Civiles**, en douze livres. Le VIII^e IX^e et X^e, c'est-à-dire, ce qui s'esé fait après la prise de Constantinople (1453—1789) a été publié sur le manuscrit inédit de la Sainte-Abbaie de Sinaï, par l'archimandrite Germanos Aphthonidès, le Sinaïte, et imprimé à Constantinople, dans l'imprimerie de S. A. Vrétos 1871, où il se vend à 3 médjidiés en argent (fr. 14). Et tout ce livre n'est qu'une partie du manuscrit inédit, précieuse preuve de l'instruction de l'auteur.

Celui qui l'a publié, en rendant un grand service à l'histoire, dit dans son prologue (p. 13) que : « Le livre a été imprimé absolument comme le manuscrit original, en conservant fidèlement la langue de l'auteur et la partie orthographique, excepté quelques fautes minimes du copiste ; nous n'avons pas osé faire la moindre correction, même aux fautes les plus visibles susmentionnées. Les seules additions que nous ayons cru nécessaires à l'usage méthodique du livre, sont la chronologie en tête des pages et la composition de la table qui est à la fin. »

Nous, en reproduisant ici comme échantillon les susdits quatre premiers chapitres, nous avons cru nécessaire de faire quelques faibles corrections. Comme : au lieu de *Modiolanon*, *Médiolanon*, etc., que nous avons pris pour une faute d'impression. Et dans la page 450, ligne 27, nous avons ajouté le mot *roi* comme dans la page 464, ligne 14, le mot *Bogdanie* qui manquait.

Nous avons jugé bon d'ajouter encore ici quelques pages, pour faire plaisir à nos studieux lecteurs, qui aiment à entendre l'auteur, exposant lui-même son but et ses fatigues dans le même manuscrit. Il écrit ainsi :

« Sur les affaires Ecclésiastiques et Civiles d'Athanase Comnène Ypsilantès, douze livres, dédiés à ses bien-aimés parents, Monsieur Théodore Comnène Ypsilantès et Madame Cassandre Djannéti. »

PRÉFACE.

Ce que c'est que cet ouvrage, quels en sont le but et le sujet.

A vos âmes bienheureuses, mes aimables parents, j'ai voulu confier cette suite chronologique des faits ecclésiastiques et civils ; d'une part comme signe mémorable de l'amour filial, de l'autre comme preuve ineffaçable de la reconnaissance que je leur dois ; car, comment vous prouverai-je ma reconnaissance, sinon en vous dédiant mon ouvrage ? C'est un récit des affaires civiles et ecclésiastiques raconté brièvement, capable pourtant d'être utile au public. Et pour l'utilité qui résultera du récit des choses civiles, que d'autres en parlent : mais quant à l'histoire ecclésiastique, nous observerons qu'elle est bien nécessaire au peuple catholique orthodoxe, tant laïque qu'ecclésiastique, tous ont compris cela : car il n'y a aucun doute que la grande foule par un tel livre peut s'instruire de tout ce qui concerne l'église catholique, tant l'ancienne que la moderne. Et partout les supérieurs des églises, à quelque degré qu'ils appartiennent, y apprendront

non-seulement, quels sont les hauts dignitaires qui ont exercé leur épiscopat saintement, canoniquement, et selon la foi orthodoxe, et les verront parvenus aux plus hauts degrés de la gloire, mais y recueilleront encore comme dans des prairies intellectuelles, les bonnes actions convenant à leur état, et ils seront excités à les imiter autant qu'il est possible ; tandis que ceux qui sont trouvés tout le contraire, seront regardés avec mépris, et seront sujets à entendre mille imprécations et malédictions.

De plus, cette histoire contribuera aussi grandement à l'augmentation et à la propagation de l'orthodoxie ; car l'essaim des hérétiques par celle-là seule devenant plus muet que les poissons, disparaît sans peine ; et la cause en est que c'est naturel aux hommes qu'il leur déplaît d'être vaincus par des raisonnements et par la dialectique ; et quand ils se voient vaincus et réduits au mutisme, ils l'attribuent à la véhémence de l'entretien de ceux qui les contredisent plutôt qu'à la vérité du dogme ; c'est pourquoi il est à observer que les hérétiques s'exaltent plutôt que de se corriger par les disputes ; mais au contraire, l'histoire des choses ecclésiastiques s'introduisant dans leur âme, fait plus d'effet et remporte plus aisément la victoire sur eux. Qui donc des hérétiques ayant l'histoire ecclésiastique sous les yeux, ne rougira pas de ses innovations et de ses erreurs, trouvant celles-ci intelligibles, et ne s'avouera pas comme un mem-

bre pourri, et tout-à-fait étranger du corps de l'église catholique ?

Car, entre autres, l'histoire ecclésiastique, contenant la succession des évêques sur les trônes apostoliques dans les paroisses les plus distinguées, (dont la plupart, par leurs ouvrages et leurs actes ont défait et anéanti les sciences pseudonymes, les néotérismes et les nouveaux mots de la totalité des hérétiques, qui, en différents temps ont attaqué impitoyablement le troupeau du Christ), ceux des hérétiques qui liront plus tard la succession des patriarches orthodoxes, avoueront certainement, s'ils ne sont pas méchants, qu'ils sont hors de la succession des Apôtres, et séparés de la réunion et de la communion des Saints évêques, trouvant leurs innovations et leurs sentiments hérétiques condamnés et anathématisés unanimement par les successeurs des Apôtres, par ceux mêmes qui, dans le temps, ont condamné unanimement les sentiments impurs des Novateurs, des Donatistes et des Ariens. (Sophisme orthodoxe !)

Ceux-ci donc, au lieu d'être recalcitrants, doivent avoir honte certainement de leur innovation, voyant dans l'histoire la vérité et l'ancienneté de l'église orthodoxe catholique du Christ qui contredit et est diamétralement opposée aux entêtements et aux hérésies de leur innovation.

Ainsi donc, la connaissance non interrompue de tous les successeurs des Apôtres qui jusqu'à présent ont dirigé les cinq chaires les plus renom-

mées, les plus élevées, étant tout-à-fait nécessaire, je tâcherai de raconter rapidement les quatre autres successions apostoliques des paroisses les plus distinguées ; mais pour la succession de la Sainte église apostolique de Constantinople, quoique en abrégé, je suivrai l'histoire non-interrompue, en mettant par suite chronologique ceux qui ont été patriarches ; et je prie Dieu de me servir de guide et d'aide, dans cette tâche que je viens d'entreprendre.

Bien que, depuis l'apôtre André jusqu'à la prise de la ville par les Ottomans, et depuis cette époque jusqu'à nos jours, plusieurs personnes aient raconté l'histoire des successeurs apostoliques à Constantinople (qui sont, avant la prise, les auteurs de la *Byzantis*, parmi lesquels le plus accrédité est un certain Calliste à qui nous devons un volume intitulé *Chroniques* et contenant les évêques Byzantins depuis Stachius jusqu'à Joseph, présent au concile de Florence ; l'abrégé que le diacre justicier, Théodore l'Agallien, a écrit sous Constantin Dragozès, contenant tout ce qui s'est passé depuis Adam jusqu'à Constantin le Paléologue et quelques uns après la prise de Constantinople jusqu'au célèbre Dosithée, patriarche de Jérusalem, qui en parle dans son très-laborieux ouvrage *Sur les patriarches de Jérusalem*) elle est consignée dans des ouvrages volumineux, de sorte qu'il faut avoir beaucoup de livres, et une longue étude pour leur parfait discernement.

C'est donc pour rendre la route facile à ceux qui désirent s'instruire, que je compléterai ce qui a été raconté par les autres, et que j'y ajouterai ce qui s'est passé de mon temps.

Je pourrai résoudre ainsi, dans la mesure du possible, beaucoup de faits sujets à contestation, ayant réuni en un seul et même ouvrage tous les patriarches de Constantinople depuis l'apôtre saint André jusqu'à ce jour, intercallant, non-seulement tout ce qui concerne les Augustes Romains et les Empereurs, mais ce qui se rapporte aux Chahs de Perse, aux Khalifes Arabes, aux rois et empereurs d'Allemagne, aux rois de France, quelquefois les évènements de l'Italie, de l'Espagne et de la Bretagne, et enfin ceux des Sultans Ottomans pour expliquer, d'une manière claire, ce qui a trait aux affaires de l'église et de la royauté romaine.

Pour faciliter le récit, j'ai jugé nécessaire de diviser l'histoire entière en douze livres, et d'en commencer le premier par Jules César lui-même.

LIVRE PREMIER,

Contenant les faits depuis Jules César jusqu'à la mort de l'évêque de Byzance saint Laurent, comprenant l'espace de *deux cent soixante huit* ans.

(Pages de manuscrit 1—402).

.

Cela a été rédigé par moi à Magnésie—dans l'Asie

Mineure, près du fleuve Méandre, autrement Ilioupolis, et de nos jours nommée en ture *Aïdin-guzel-Hissari*—en l'an de grâce 1749, où j'ai demeuré avec mon suprême maître Raghîb-Mohamet pacha, prince d'Aïdin, depuis l'an 1748, le 8 février, jusqu'à l'année 1750, le 14 novembre.

LIVRE SECOND,

Contenant les faits depuis saint Alypius, évêque de Byzance, jusqu'à l'avènement au trône patriarchal de Constantinople de Paul l'Homologète (confesseur de la foi), comprenant l'espace de *cent soixante douze ans*.

Dédié au bienheureux, très-saint et très-érudit patriarche de la sainte ville de Jérusalem et de toute la Palestine, Seigneur, Seigneur Parthénîus.

PRÉFACE.

✠ Dans cette extrémité des provinces ottomanes qui est au-delà des frontières et au-delà des mers, loin de la patrie, environné, au lieu de parents et d'amis, d'une tribu d'Arabes nomades, appelés en langue du pays *Assiret*, c'est-à-dire *Mallèdes*, *Derghezanlès*, *Gheïzides* et *Soubessides*, et entouré, au lieu de nobles et de savants orthodoxes, d'un

essaim d'hérétiques, Jacobins, Monophysites, et Monothélites, de ceux qui s'appellent Assourès, Arméniens et Sourghiens, je risquais de perdre, (selon le proverbe : *si vous demeurez avec un boiteux vous apprendrez à clopiner*) et les manières d'une éducation réglée et l'exercice de l'occupation à l'étude.

Mais encore me chagrinant de ceux-ci, de la fumée, je m'élançais dans le feu, selon le proverbe « éviter Scylla pour tomber en Charybde » « *incidit in Scyllam, cupiens vitare Charybdim*, » demeurant privé aux heures libres d'une société humaine, et voyant se vérifier en moi le proverbe Arabe :

وبلدة لبس لها انيس (*)

les travaux de mon ministère sont aussi très nombreux, le ciel est sans nuages et la température est bonne. Les Edesséens jouissent d'une bonne santé ; mais la société de mes co-habitants est loin d'être réjouissante, surtout à cause de la grande différence dans la diète et dans les habitudes.

Embarrassé donc de tout, j'ai eu recours à la société des trépassés par les ouvrages qu'ils nous ont laissés, et j'ai employé mes loisirs à la continuation de l'histoire mixte, civile et ecclésiastique,

(*) « *Ve beldet leïssa leha anis* » c'est-à-dire, en français, « le pays ne lui est pas ami ! » selon l'explication de M. de Kosiek, dragoman de l'ambassade Austro-Hongroise.

que j'avais commencée autrefois à Magnésie, sur le Méandre ; car, ce genre d'occupation réjouit considérablement et supplée à la société des vivants ; le découragement s'évanouit par la lecture des événements passés il y a longtemps, mais qui charment le lecteur, comme s'il y assistait.

Cela donc m'a semblé une espèce de délassement agréable, mais cela aussi, n'était pas sans difficulté, faute de livres ; car, quoi de commun entre l'âne et la lyre, ou entre Edesse et les livres ? excepté les miens, que j'avais renvoyés à mon pays natal de Magnésie près du Méandre par la voie de Smyrne, quand je suis allé à Edesse, à cause de la longueur du voyage et de la saison d'hiver.

Dans cette perplexité un véritable service m'a été rendu par Elie Phachri, le premier dragoman de la cour consulaire anglaise à Berrhie, en Syrie, homme qui ne manquait pas d'instruction, et qui se piquait d'orthodoxie parmi une foule de papistes, hommes pervers et amis des troubles. Celui-ci donc m'a envoyé un grand nombre de livres et en diverses langues, à l'aide desquels, par l'étude et le choix, j'ai composé le *Second* livre de l'histoire mixte que voici. Mais je n'ai pu terminer qu'avec une certaine hésitation d'âme ; car, en vérité, c'est un travail sérieux que de créer ou d'abrég^{er} l'histoire des temps très réculés, écrite par d'autres ; car on a deux grands maux à combattre : d'abord, le cours des

temps ensevelit beaucoup de choses dans l'oubli, et les évènements même qui sont transmis à la postérité, sont, dit-on, défigurés; ensuite, parce que beaucoup d'historiens ont écrit des mensonges, quoiqu'ils connaissent la vérité, tandis que plusieurs autres, induits en erreur de bonne foi, ont trompé à leur issu.

Je crois pouvoir trouver un remède au premier mal; c'est-à-dire, en ce qui regarde les évènements ensevelis dans l'oubli et dont personne n'a fait la moindre mention, ainsi que pour les altérations: j'ai eu recours aux historiens postérieurs, ayant foi, non seulement à tous ceux qui ont raconté et copié les faits, (car l'âme, croyant facilement tout ce qui se dit, prépare commodément l'entrée aux mensonges), mais surtout à ces faits contemporains, à ces histoires ou faits accomplis peu après. Pour celui qui désire, qui veut une plus ample information, je le renvoie aux auteurs qui ont raconté l'histoire, comme le pouvant être trompés. Quant au second mal, j'en ai trouvé le remède en recueillant, non pas d'une, mais de plusieurs personnes, tout ce qui est témoigné; car, j'ai voulu croire plutôt plusieurs qu'un seul, comme il est d'usage d'ajouter foi au plus grand nombre de témoins; car l'accord de plusieurs confirme ce dont il s'agit et dont on parle, bien que la passion ou d'autres causes non raisonnables puissent rendre douteux un grand nombre de témoins et faire préférer un seul qui mérite la foi.

Done, engagé dans cette voie certaine, je ne me suis pas lassé d'accomplir cet ouvrage, ayant désiré être égal à la lumière de soleil. Mais la nature, mon maître, peut m'avoir séduit, moi, son enfant ; elle peut m'avoir fait dévier de mon but ; et selon la sentence de Gallien à Thrasybulos *sur la meilleure hérésie*, il faut pour l'histoire quelque tribunal. Quel tribunal plus impartial trouverai-je que celui de Votre Béalitude, Vous qui exercez la suprématie de la science ecclésiastique parmi nos notabilités ? Et enfin, en attendant, je me soumettrai sans hésiter, à la boule blanche ou noire, (boule) jetée par Vous pour le *Premier* livre qui est terminé, je Vous sou mets le commencement de ce *Second*.

(Pages du manuscrit 1—349).

.

Ce livre a été rédigé à Edesse, de l'éparchie d'Osrhoène en Mésopotamie, et il a été fini en l'an de grâce mil sept cent cinquante deux, au mois de Novembre.

LIVRE TROISIÈME,

Contenant les événements depuis Paul l'Homologète, patriarche de Constantinople, jusqu'à l'expulsion du patriarche Euphémios, période de cent cinquante cinq ans.

(An de grâce 340 --496.)

Dédié à Sa Grandeur le très-savant métropolitite de la sainte métropole d'Ephèse, Seigneur Seigneur Nathanaël Callonarès, de Chio.

La grandeur et la gloire récente de la Sublimité du siège patriarcal très saint et apostolique de Constantinople, exigeant nécessairement que l'histoire de ceux qui ont été patriarches soit connue à tous indistinctement, tant laïques qu'ecclésiastiques, beaucoup d'auteurs l'ont traitée soit en abrégé et occasionellement, soit dans des livres volumineux. Ils ont ainsi conservé tout ce qui concerne la suite chronologique des patriarches de Constantinople. Les réunir et les coordonner en un et seul ouvrage, exige beaucoup de peine et de fatigues ; mais comme un travail de cette nature intéresse la nation et lui est en même temps nécessaire, j'ai osé m'en charger, en y joignant quelques parties de l'histoire politique, puisées dans les auteurs étrangers et dignes de foi. Je dis qu'il est nécessaire à la nation, parce que la lec-

ture de gros livres sur cette matière exigeant beaucoup de temps, mon ouvrage sera utile en ce sens, que le lecteur studieux apprendra, par une lecture de quelques jours, ce qu'il ne parviendra jamais à savoir, en lisant longtemps dans d'autres livres. Pourvu qu'il ne m'arrive pas ce que Synésius raconte de la manière suivante : « On dit que lorsque les guenons enfantent, elles fixent leurs regards sur leurs nouveaux-nés comme sur une statue et en admirent la beauté, tandis qu'elles ne voient dans les jeunes les unes des autres que ce qu'ils sont : des enfants de singes. » Voilà pourquoi, moi, comme le faisaient Lysippus et Apellès, je demande pour juge de ma peinture chronologique Votre Grandeur ; car ayant reçu de Vous, dès mon enfance, mon instruction, c'est de toute justice que mes productions soient traitées comme si elles Vous appartenaient, car elles ont besoin d'être revues et corrigées par Vous ; c'est pourquoi je Vous prie pieusement de daigner être mon correcteur, et, si ce petit ouvrage Vous est agréable, que Vous me donniez à son égard, Votre opinion et Votre jugement sincère. Si je raconte les innovations et les hérésies des schismatiques, tant de ces pays-ci que de ceux de l'Occident, je ne le fais pas avec l'intention de dire du mal, mais, puisque ceux de l'Occident, toutes les fois qu'ils écrivent sur les affaires ecclésiastiques, ne peuvent mettre la plume sur le papier, sans qu'ils nous appellent des schismatique et des membres

pourris de l'église, et nous adressent d'autres paroles pareillement grossières, qui conviennent à des payens plutôt qu'à des philanthropes—bien que nous soyons des orthodoxes et des catholiques Chrétiens—s'acharnant ainsi contre nous et nous comblent d'invectives : quoi d'étonnant, si moi, constatant la seule vérité, et suivant étroitement ses traces dans les évènements qui, en différents temps, ont eu lieu dans l'église, et ce qui a été ordonné par elle catholiquement et œcuméniquement par l'intercession du Saint Esprit, j'en infère démonstrativement, que leurs dogmes sont mensongers, contraires à la vérité, bizarres et des innovations inouïes dans l'église. Or, en attendant pieusement le résultat de mon livre, je Vous prie de ne pas me laisser manquer de Vos bénédictions, et de m'ordonner tout ce que Vous jugerez bon que je fasse pour Votre service sacré, je promets que je veux et que j'aime être, en vérité, empressé à exécuter Vos ordres jusqu'à mon dernier soupir.

Athanase Comnène Hypsilantès, originaire de Trébizonde, Constantinopolitain, et médecin en chef de celui qui est à présent gouverneur d'Edesse, Raghip-Mohamet Pacha.

(Pages du manuscrit 1—350).

.

Cette partie a été rédigée dans la même ville

d'Edesse, de l'éparchie n'Osrhoène, sous son même prince Raghîb-Mohamet Pacha, en l'an de grâce mil sept cent cinquante deux, au mois de Novembre.

LIVRE QUATRIÈME (1)

Contenant tous les événements dès le commencement du patriarcat de Macédonius, patriarche de Constantinople, jusqu'au décès du patriarche Thomas, renfermant cent treize années,

(L'an de grâce 496—610).

(Pages du manuscrit 1—236).

.

Cette partie a été rédigée dans la même ville d'Edesse, de l'éparchie d'Osrhoène, sous son même prince Raghîb-Mohamet Pacha, l'an de grâce mil sept cent cinquante trois, au mois du Décembre.

(1) Les livres 4, 7, 9—12 manquent de préface.

LIVRE CINQUIÈME,

Contenant les événements depuis le patriarcat de Sergius, jusqu'au décès de Nicolas le Mystique, renfermant trois cent vingt années,

(L'an de grâce 610 -- 930).

Dédié au Très-bienheureux et Très-saint père et patriarche de la grande ville d'Alexandrie, au Seigneur, Seigneur Mathieu.

Un sentiment d'aversion contre quelques faits passés et la haine que l'on ressent à leur sujet, ou bien le désir d'acquérir de la renommée (c'est-à-dire la crainte de passer pour un simple homme de la foule, lorsqu'on n'écrit rien) ou enfin le simple et seul désir d'enregistrer des faits, ont été les motifs de ceux qui ont composé une histoire, en passant souvent jour et nuit à griffonner du papier. Il est notoire que de ces trois causes, la dernière est seule digne d'éloges. C'est elle qui a engagé évidemment un grand nombre de personnes à écrire. Et laquelle m'a engagé moi-même à prendre la plume? Personne ne peut mieux en juger que celui qui, avec moi, a vu naître mon opinion? Pendant cinq années consécutives de fréquentation avec Votre Grandeur au Caire en Egypte, il Vous a été possible de consta-

ter, comme un discret Ulysse de notre siècle les travaux de mon cerveau et d'assister aux débats soulevés sur différentes questions avec tant de personnes, étrangères et indigènes, quand j'ai été courru, comme on dit, par les notables du pays à cause de la bienveillance que Son Altesse mon Mécène témoignait à mon égard pour mes consultations médicales, si fréquentes dans la célèbre ville où les médecins expérimentés faisaient défaut; (l'espace de ces années que j'ai passées au Caire était d'or pour moi en comparaison de mon séjour dans la ville d'Edesse, anciennement si renommée et maintenant justement méprisée); mais je n'ai vu personne, grâce à Dieu, qui m'ait reproché mon aversion et ma prédilection. Si donc je puis dire cela de moi pour la vie sociale, comment ne pourrai-je m'en vanter quand j'écris? C'est pourquoi, moi, (je le jure par la vérité, mon amie) je ne porte pas d'aversion contre les Latins dans le présent livre, mais seulement pour la vérité chérie-j'écris les vrais faits, et cela, pas tous, mais ceux qui ont échappé à la mémoire du célèbre patriarche de Jérusalem, Monseigneur Dosithée, dans son livre: « *Sur les Patriarches de Jérusalem*, » et à l'histoire ecclésiastique de Sa Grandeur Mélélius, d'Athènes. Sans ceux-ci mon travail aurait été incomplet; mais si j'unissais ceux-là à mes travaux, il aurait été nécessaire de publier ces écrits en un ouvrage de mille volumes; or, ce qui a été dit de ceux-là (dans l'es-

pace de ces trois cent vingt ans dont ce petit livre s'occupe), et ce qui a été ajouté par moi, formera l'histoire complète de ces siècles. Voilà ce que j'avais à dire sur ma véracité. Mais cela ne veut pas dire que je ne puis m'être trompé moi-même : cela est bien possible; c'est pourquoi je dépose humblement à l'intègre jugement de Votre savante Béatitude ce qui est de moi.

(Pages du manuscrit 1—267).

.

FIN DU CINQUIÈME LIVRE,

Lequel a été fini à Edesse, dans l'éparchie d'Os-rhoëne, maintenant appelée en ture *Ourfa*, en l'an de grâce mil sept cent cinquante cinq, au mois de Juillet.

LIVRE SIXIÈME,

Renfermant l'époque depuis le patriarcat d'Etienne II, d'Amasie, jusqu'à la démission de Jean le Camataire (1), en tout deux cent soixante dix huit ans.

(L'an de grâce 934—1207).

(1) « Laborieux » du grec vulgaire *καματερός*.

Dédié à Sa Grandeur, Monseigneur Sophronius, préposé par Dieu comme métropolitte de la sainte métropole de la Ptolémaïde.

Dans ce même Alep, où quelques années auparavant pour le bien de l'orthodoxie, Votre Grandeur a été méchamment condamnée à la réclusion et à l'emprisonnement, et avec beaucoup de bruit illégalement privée de l'épiscopat, moi aussi aujourd'hui je souffre de voir le rebelle de l'orthodoxie, le papolatre Maximus monter après Elle, comme un brigand, sur le siège de l'épiscopat, et rejeter bien loin de lui l'orthodoxie. Or je souffre d'un extrême accablement, mais sans aucun profit. Toutefois, j'espère obtenir des lettres de Sa Béatitute Silvestre d'Antioche, par lesquelles je puisse délivrer l'épiscopat des mains du scélérat, en recourant à la protection et à la puissance de l'actuel Vali d'Alep, mon suprême Seigneur Raghip Pacha. Ce résultat est un peu difficile à obtenir, car il y a cinq mille maisons papistes qui le protègent, et à peine celles des orthodoxes s'élèvent à trente; mais, Dieu aidant, je ne désespère pas d'élever des trophées de victoire sur les innovations apportées de l'école papiste du Liban, où il a étudié, et d'où il les a follement transplantées ici. Donc, par ce que cette histoire des trois siècles contient, comme les autres, les innovations papistes des dixième, onzième et douzième siècles, c'est pour cela que je l'ai réduite

en brégué avec plus de soin et de peine, et je la soumetts au jugement intègre de Votre Grandeur.

(Pages du manuscrit 1—242).

.

EPILOGUE.

Il me semble avoir démontré dans ce livre, sinon d'une manière suffisante, du moins avec clarté, les dispositions des Occidentaux contre les Orientaux, leurs calomnies, leur aversion et tant d'autres reproches non fondés, adressés à la royauté des Grecs, avec les sophismes étranges et mensongers des auteurs papistes. Je n'ai reculé devant aucune fatigue pour découvrir la vérité et l'exposer aux yeux de tous ; je l'ai écrite sans passion ni parti pris. Et vous donc, ô lecteur, si le bonheur veut que vous apparteniez à la religion orthodoxe, soyez y attaché fermement en rendant grâce à Dieu ; si, par malheur, vous êtes de ceux qui ont été entraînés par le torrent, réveillez-vous, car c'est à vous, c'est pour vous, et c'est avec vous, que parle celui qui écrit ces lignes, qui ne demande que votre salut et votre beauté première ; qui pleure pour vous avec Jérémie. « Comment, dit il, a été noirci l'or, altéré le meilleur métal, ont été dispersées les pierres du sanctuaire dans toutes les

rués?» Souvenez-vous, pour l'amour de Dieu, d'où vous êtes tombés et où vous êtes réduits, et par quels fourbes et perfides soit-disant «frères» ce phénomène a été opéré. Au lieu d'ajouter foi à leur parole, croyez plutôt votre mère, d'où dépend votre salut et beauté; ne vous éloignez pas de l'église qui a été fondée par les apôtres, et reste jusqu'à présent sans innovations et sans insinuations furtives, vous ne serez ni *Luthériens*, ni *Calvinistes*, ni enfin semblables aux Papistes, mais des Chrétiens Orthodoxes, c'est-à-dire des Chrétiens qui croient une église du Christ Sainte, catholique et apostolique, fondée par les apôtres et expliquée par les sept Saints Conciles. Condamnez la fourberie des Occidentaux, qui n'ont pas tardé à assembler et appeler illégalement concile œcuménique la petite réunion de Lyon; qui ne font aucun cas de ceux de Pise et de Constance (où les prélats étaient si nombreux), et cela pour cause, car ces conciles ont condamné la monarchie antichriste, papale; de sorte que, égarés du droit chemin, ils ne disent pas la vérité, mais ils proposent ce qui leur convient pour le rétablissement des innovations, raccommoquant à leur plaisir tout ce qui pourra contribuer à votre illusion; le temps fait défaut pour vous raconter toutes ces choses, qu'il me suffise de vous rappeler les paroles de Saint-Jean: «Celui qui ne reste pas dans la doctrine du Christ, n'a pas Dieu en lui.» Comme de la tour de David, c'est-à-dire de cette suite chronologique des

patriarches de Constantinople, Saint-Jean vous engage à combattre les soit disant *frères*, les ennemis du Christ en apprenant ici les fourberies des Occidentaux, leurs innombrables mensonges, leurs perversités, leurs schismes, leurs déviations des Ecritures, leurs nombreuses hérésies et leurs opinions blasphématrices! Chassez de vous ceux qui attentent à votre âme et à votre honneur dans cette vie: car se sont réellement contre vous des gens affublés du nom de « frati » plutôt que des frères.

Et que Votre Grandeur, protégée par Dieu, par sa grande expérience connue de tous, porte un jugement sincère sur ce que j'ai écrit ici, non à la hâte, mais avec beaucoup de fatigues, de jour et de nuit, après avoir consulté une grande quantité d'auteurs orthodoxes et papistes, pour le bien général de la nation hellénique; j'ai réuni le tout en un livre, et je le sou mets à votre adhésion; j'espère que vous ne blâ merez pas non plus l'exiguïté du livre, même si j'ai narré brièvement tout ce que d'autres ont écrit çà et là dans des livres volumineux pour les transmettre à la postérité, sur les faits des mémorables patriarches de Constantinople, durant une période de 1207 ans en tout; mais en retraçant l'histoire ecclésiastique, j'ai détruit en même temps quelques mensonges des auteurs papistes, et ajouté beaucoup de notes sur l'Eglise Romaine, ou plutôt j'ai recueilli des faits dont la connaissance contribue à confirmer nos suppositions, et à démontrer les

innovations, l'impiété et la perversité de Rome. Sans le vouloir, mon livre est devenu un volume assez grand. Et je n'ai pu éviter cette circonstance, car, si j'avais négligé ces faits, j'aurais encouru certainement de vous qui les connaissez, le reproche que je ne distingue pas ces ruses, que je ne suis pas capable de refuter les sophismes, de démontrer les mensonges, de découvrir la sainte vérité, mon amie, cachée sous les voiles des papistes, et d'en placer le flambeau sur son piédestal.

Quoi qu'il en soit, comme les précédents cinq livres qui exposaient les faits de mille dix neuf ans en tout, ont obtenu la sanction de Sa Béatitude l'archevêque de Chypre, Monseigneur Philothée, et de Sa Béatitude le patriarche de Jérusalem, Monseigneur Parthénios, et de Sa Grandeur le métropolite d'Ephèse, Monseigneur Nathanaël Callonari, et de Sa Béatitude l'archevêque d'Alexandrie, Monseigneur Mathieu, et d'autres savants hommes, peut-être le présent livre méritera l'approbation de ces mêmes pasteurs et celle de Votre Grandeur.

En attendant votre jugement sincère, je déclare que je chercherai et que j'aimerai la vérité jusqu'à mon dernier soupir, et que je serai, de Votre Grandeur, le très-humble et empressé serviteur, soutenu par vos saintes bénédictions si agréables à Dieu.

Athanase Comnène Hypsilantès, originaire de Trébizonde, Constantinopolitain, et médecin en

chef de Raghib-Méhemet Pacha, gouverneur actuel de Berrhée, en Syrie.

Fin du SIXIÈME livre, composé à Berrhée de Syrie, à présent nommée en ture Halep, en l'an de grâce mil sept cent cinquante six, au mois du Décembre.

Le SEPTIÈME LIVRE

D'Athanase Comnène Hypsilantès, Grand Sacristain de la Grande Eglise du Christ, sur les affaires ecclésiastiques et politiques en douze livres, contient les faits qui se sont passés depuis le patriache Michel l'Autorien et ses successeurs, jusqu'à la prise de Constantinople.

(L'an de grâce 1208—1453).

(Pages du manuscrit 1—198).

.

Fin du SEPTIÈME livre, terminé à Constantinople, au Phanar, en l'an de grâce mil sept cent soixante un, lorsque Son Altesse Raghib-Méhemet Pacha, mon très-clément maitre, dirigeait les affaires de l'Empire Ottoman.

LIVRE HUITIÈME.

Au lecteur orthodoxe et amateur de la vérité.

Bien malheureux est l'historien Grec qui entreprend d'écrire l'histoire ecclésiastique de sa patrie et de tout ce qui lui est arrivé depuis 1453 ; il n'écrit pas avec plaisir ; car, pour ne point faire outrage à la vérité, ni mutiler l'ouvrage, il ne peut omettre certains écarts, ni voiler les crimes d'un assez grand nombre de personnages. Cela lui est d'autant plus pénible, qu'il prévoit clairement que les partisans de ces écarts le traiteront de détracteur de prêtres et de critique plutôt que d'historien. Il connaît la cause du silence de ceux de la nation qui ont étudié à fond cette matière, et qui seraient capables d'écrire les faits passés dans ces temps-là, mais qui se retirent de la lutte, pour ne pas publier les choses qui font plutôt du bien quand on ne les connaît pas que quand on les connaît ; agissant ainsi, ils ne veulent ni pécher contre la vérité, ni la faire voir (1).

Mais l'histoire est une école qui enseigne à tous le bien, bénissant ceux qui le pratiquent, et blâmant ceux qui font le mal. Les faits racontés des uns et des autres engagent les lecteurs à évi-

(1) Voyez la noble excuse de Critoboulos, liv. I, § 10-15. D.D.

ter les défauts de ceux-ci, et à atteindre les mérites de ceux-là. C'est dans une telle école qu'ont été instruits en politique les Alexandre, les Pyrrhus, les Annibal, les Scipion et les César ; et en religion : les Eustache, les Mélétiüs, les Grégoire, les Ambroise et d'autres pères innombrables. Une telle école est nécessaire aux rois, car elle leur enseigne à rendre leurs sujets meilleurs et plus heureux ; elle éclaire les officiers et les employés, puisqu'elle les rend circonspects et prévoyants pour tout ce qui peut arriver, en leur permettant la comparaison du présent avec le passé. Elle offre aussi des charmes aux simples particuliers, à la vue desquels elle expose les aristocraties, les régénées, les royaumes, et donne une connaissance curieuse sur leur commencement leur accroissement, leur puissance, leur décadence, leur grandeur, leur faiblesse, en un mot de leur gouvernement bon ou mauvais. Par conséquent, cette école devient intéressante, nécessaire et agréable à ceux qui appartiennent au clergé. Elle leur enseigne à éviter les hérésies, les usurpations des sièges des patriarches, les escroqueries et les manières simoniennes, avec le blâme de ceux qui ont trempé dans ces intrigues. La description de ces inconvénients est un lien et un frein préventif contre la méchanceté. Elle engage tous ceux qui ont un jugement sûr, à ne pas imiter les perversités. C'est pourquoi, moi aussi, par le présent livre, je lègue à la postérité le récit de quel-

ques usurpations illégales du trône œcuménique, des corruptions et des gaspillages; et si j'ai persiflé les conjurations du clergé et des notables ou d'autres personnes qui, sous des prétextes futiles et seulement pour leur propre profit et pour leurs propres fins, ont fait descendre de leur siège des patriarches œcuméniques, et si j'ai réprimandé quelques uns en dévoilant leurs escroqueries, que leur défenseur dise ce qu'il voudra; car « Ippoclidès ne s'en soucie pas, » et d'après l'adage connu, « le fougueux parle bien au fougueux. » Et vous qui aimez la vérité et qui êtes un zélé partisan de l'orthodoxie, parce que je vous connais comme tel, vous ne me croirez point un détracteur; et plutôt vous ajouterez: que l'ecclésiastique qui ne veut pas être accusé, cherche à éviter dorénavant de pareilles inconvenances, pour mériter dans les écrits l'admiration et les éloges, comme ceux qui ont été préconisés dans la même époque, c'est-à-dire les patriarches qui ont bien administré l'église de Dieu, et les évêques ainsi que les laïques qui les ont assisté dans cette œuvre; car il ne manquera jamais à Dieu de bon soldats dans les églises. Or, ceux qui ont nui en cela à l'église de Dieu, et ceux qui ont bravé par esprit d'opposition le pouvoir suprême du trône œcuménique, qu'ils reçoivent ici le châtiment de leurs mauvais procédés comme juste récompense de leur propre folie. Et moi, pour empêcher dans l'avenir, le renouvellement de maux pareils, j'ai dit et

enseigné la vérité, je n'ai pas péché : que le Seigneur me soit favorable en tout.

LIVRE ONZIÈME.

PREMIÈRE PARTIE, LES ÉVÉNEMENTS PERSANS:

(Pages du manuscrit 1—152).

.

Ce livre : « *Les événements Persans* » a été achevé à Alexandrie, en l'an de grâce mil sept cent quarante cinq, sous les hospices de mon Mécène Raghib-Méhemet Pacha, éparque d'Egypte, en profitant des livres de la bibliothèque du siège apostolique d'Alexandrie qui existe dans le patriarcat de la susmentionnée grande ville du Caire et de ceux de la bibliothèque des Sinaïtes qui se trouve dans leur succursale en Tzouvanie, (une rue de Caire), et de beaucoup d'autres livres, composés en langues étrangères.

SECONDE PARTIE, LES ÉVÉNEMENTS ARABES.

(Pages du manuscrit 1—206).

.

Cette partie a été finie l'an mil sept cent soi-

xante quinze, au mois de Mars, dans la maison nouvellement bâtie au Phanar de Constantinople, la vieille ayant été détruite par un incendie.

LIVRE DOUZIÈME.

PREMIÈRE PARTIE, LES ÉVÉNEMENTS FRANÇAIS.

(Pages du manuscrit 1—160).

SECONDE PARTIE, LES ÉVÉNEMENTS ALLEMANDS.

(Pages du manuscrit 1—68).

REMARQUE SUR L'ORTHODOXIE.

L'on a vu dans les mots précédents que A. Hypsilantès repousse le reproche fait par les papistes à l'Église Orientale de former un schisme et d'être des hérétiques. Il croit avoir réussi à se laver de ce reproche en faisant valoir la descendance non interrompue depuis les églises des apôtres dans la succession des patriarches de l'Orient, ainsi que l'observation des dogmes décrétés successivement dans les conciles œcuméniques, et des condamnations des hérésies de toutes les époques, par ces mêmes conciles. Tout cela il le fait en ne donnant aucune valeur aux conciles postérieurs, dits œcuméniques aussi, et auxquels l'Église Orientale n'a point participé.

Dans le principe cette manière de raisonner est en contradiction avec elle-même. Car une fois que vous admettez que l'église, telle qu'elle a été fondée par le Christ, n'exclue point les corrections et les développements par des conciles d'une classe privilégiée et par la majorité de ses votans, il ne sert de rien de dire : *telle ou telle fraction de privilégiés n'a point pris part au concile, et elle s'est abstenue de s'y présenter,* » surtout quand on a été invité, comme par exemple au

concile romain de 1870, auquel les prélats de toutes les églises orientales, ceux de la Russie, et même les supérieurs des églises protestantes de tout le monde ont été convoqués.

Néanmoins, nous sommes loin de vouloir par là jeter un blâme sur les églises orientales. Seulement nous tenons à faire valoir que ce raisonnement *est faux*. Au contraire nous les louons. En se tenant à l'écart durant les derniers siècles, nous trouvons que les églises d'Orient ont instinctivement, les premières, senti qu'il fallait s'arrêter dans un chemin qui mène au précipice; qu'elles, les premières, ont senti qu'il fallait dire : *Assez de dogmes!* Après elles d'autres ont, peu à peu, suivi cet exemple, et de nos jours les Doellinger et les abbé Hyacinthe ne viennent qu'un peu plus tard faire la même chose.

C'est le plus grand avantage du concile de l'infailibilité du pape, que, dans notre siècle, où rien ne peut se voiler et où la critique a les yeux ouverts, il a démontré à toute personne, capable d'un jugement, ce que c'est qu'un tel concile, et, par suite le présent est un miroir du passé. Il nous permet d'examiner les précédents et sur quoi est fondée la prétention qu'un concile de privilégiés, plus ou moins œcuménique, a le droit de faire la loi à la Chrétienté.

Quand le Christ a propagé sa doctrine dans la terre sainte, a-t-il voulu détruire le judaïsme et fonder une nouvelle religion? Il a dit expresse-

ment lui-même qu'il n'a point voulu anéantir la loi antique, il n'a pas voulu enlever même un crochet d'une lettre de cette loi; mais il a fait une guerre mortelle au Pharisaïsme qui, même dans sa prière orgueilleuse n'a pas honte de dire : « Je te remercie, ô mon Dieu, de ne pas être comme mon prochain ! »

Le symbole dit apostolique, déjà plein de dogmes, n'a pas été composé tel par le Christ, ni laissé à l'église par lui. Il en avait un plus simple :

« Aimez-vous les uns les autres ! c'est à quoi je veux reconnaître que vous êtes mes disciples ! »

Après Jésus Christ la zizanie du Pharisaïsme a repoussé et a étouffé le symbole sublime du maître.

L'orgueil du dogme a fait naître les anathèmes, les excommunications et la condamnation des hérésies. Il était défendu d'avoir une pensée autre que dans la forme officielle. Le chrétien orthodoxe était condamné à être un « cadavre » ; à ne pas avoir de vitalité individuelle ; et l'on peut dire, que, tandis que le soi-disant orthodoxe ou fidèle était une machine d'une dogmatomanie pétrifiée sans vie profonde, la plupart des soi-disant hérétiques, par superfétation de sentiments religieux pouvaient arriver à quelques écarts, mais ils étaient pleins de vie et de sentiment religieux.

L'on peut dire que cette tendance à la dogmatomanie a été favorisée toujours davantage, à mesure que les laïques ont été exclus des assemblées. Car, à l'origine, toute la commune décidait dans les

réunions, les femmes seules exclues, ou plutôt elles pouvaient encore y être, mais elles ne pouvaient ni parler ni voter. De là la sentence : « Que la femme se taise dans la commune : *mulier taceat in ecclesia.* »

Bientôt le nombre des chrétiens augmentant dans le monde romain, et celui-ci se trouvant alors dans la constitution politique d'un empire des plus despotiques, sans aucune liberté des citoyens, l'influence de cette forme favorisa les désirs du clergé à dominer sous une pareille forme dans la constitution de la grande communauté chrétienne. Une hiérarchie enregimentée remplaça et absorba l'église chrétienne, et se donna seule le nom d'église. Elle pensa plus à l'intérêt de sa classe qu'à celui de la grande communauté chrétienne, et, comme elle finissait à être seule dans les conciles, ses intentions se posèrent comme loi à la Chrétienté.

Vouloir purifier le Christianisme de nos jours est une tâche d'autant plus difficile, que l'on n'a reculé devant aucun procédé pour arriver au but proposé; l'histoire, les documents, les livres saints mêmes, ont été plus ou moins falsifiés, et nous ne possédons aucun livre écrit par le Christ lui-même; aussi, tout le monde convient qu'il y a des livres, même des évangiles apocryphes. Il est donc certain que l'on n'a pas eu honte d'en composer de faux.

Ceci impose au véritable chrétien la loi de ne

pas trop s'enorgueillir, d'être modeste et de pardonner même les écarts de son prochain dans ses recherches de la vérité, pourvu qu'il les fasse avec le désir de parvenir le plus possible à connaître le Créateur et sa création.

Il est donc naturel, que, dans-le fond, aucune église particulière, ni ce que l'on nomme l'Eglise Romaine de l'Occident, ni celle de l'Orient, ne peut rien reprocher l'une à l'autre, que l'on ne puisse lui reprocher de même.

Il y a dans les pages d'Hypsilantès reproduites par nous, un exemple assez curieux, que nous nous permettons encore de relever ici ; c'est l'institution de la soi-disante « Sainte Inquisition. »

Certes ! on n'attendra pas de nous, que nous parlions en faveur d'elle, et, il n'est que trop certain que l'Espagne surtout nous a montré à son apogée cette infernale action de l'orgueil du dogme. On a eu le macchiavellisme de nommer le procédé de brûler un soi-disant hérétique « *auto da fe* », c'est-à-dire : « acte de foi ! »

Eh bien ! quand on lit Hypsilantès et tant d'autres qui en ont parlé, l'on dirait que c'est une institution de la seule Église Romaine.

Et pourtant c'est contraire à l'histoire. Cette institution ne fut que renouvelée, sur l'ancienne législation Visigothe des rois d'Espagne Récaré-dus, Chindasuinthus et Sisebut, qui, à leur tour, n'ont fait autre chose qu'adopter les lois publiées par les empereurs Justinien le grand et d'autres.

Par ex. loi de Récarédus, liv. XII, titre 2. 1 :

« L'église du Dieu vivant a revêtu la diversité
 » des nations et des hommes de l'immortalité
 » d'une seule tunique ; elle les a liés en même
 » temps par les liens d'une seule religion sacrée :
 » donc point de Juifs—*il faut les écraser comme*
 » *la poussière et les détruire comme la boue sordide*
 » *des rues.* »

« Tout individu clerc ou laïque, sans distinc-
 » tion de nation, de race ou de sexe, qui parle
 » ou *pense* contre la foi catholique, et qui est pris
 » sur le *fait* (!), perdra sa dignité et ses biens, et
 » périra dans une prison éternelle ! »

La peine d'un criminel du Judaïsme était d'être lapidé ou brûlé. Récarédus, I. L.; Chintasuinthus chap. 12, tit. 2, 11.

Charlemagne, imbu des idées dominantes de la soi-disante église, fit un supplément aux lois antiques des Saxons vaincus.

Cap. Pad. 7, 22: « *Si quis corpus defuncti hominis secundum ritum paganorum flamma consumi fecerit et ossa ejus ad cinerem redegerit, capite punietur.* »

« Celui qui, au lieu d'enterrer un cadavre dans le cimetière des chrétiens, le brûle à la manière des païens, *sera puni de mort.* »

Ib. 8: *Si quis deinceps in gente Saxonum inter eos latens non baptizatus, se abscondere voluerit, et ad baptismum venire contempserit, paganusque permanere voluerit, morte moriatur.* »

« Pour le Saxon qui se cache, afin de se soustraire au baptême, *la mort.* »

Ib. 4 : « *Si quis sanctum quadragesimale jejunium pro despectu christianitatis contempserit et carnem comederit, morte moriatur.* »

« Quiconque mange de la viande pendant le carême, subira la peine *de mort.* »

Il est assez curieux d'observer que ces lois, en contradiction avec l'esprit du christianisme, sont, avec le temps, devenues toujours plus barbares, et cela est nommé dans une loi de Récarédus (C. L, liv. 12, tit. 2, 15 : « *embellir* » (*pulchritudine venustare*) les anciennes lois, un peu moins brutales.

Celles-ci naissaient peu à peu, au fur et à mesure que la suffisance gagnait les esprits et que l'on voulait, comme l'exprime si naïvement Récarédus, pour tous les chrétiens *une et même tunique*, on voulait le lit de Procruste, en coupant les jambes que la nature a fait plus longues, et en allongeant et disloquant par la torture celles qu'elle a formées plus courtes. En vain vous cherchez un oiseau qui donne l'anathème à un oiseau d'une autre espèce, parce qu'il chante la louange du Créateur sur un air différent. Pour ce crime il a fallu le sophisme des hommes !

Pour Justinien nous renvoyons le lecteur au livre de M. Isambert sur la vie de Justinien, où l'on n'a qu'à voir dans l'index, sous les mots Juifs et hérétiques, les persécutions exercées et les lois publiées contre eux ; leurs églises étaient confis-

quées, il leur était défendu de s'assembler, ils étaient exclus des successions et on ne leur laissait tout au plus que le droit de vivre dans la misère et maltraités par tout le monde.

Déjà l'impitoyable Théodose II, en 407, d'accord avec Arcadius et Honorius, avait déclaré que l'hérésie constituait un crime public, punissable de mort civile et même de mort naturelle.

Cette loi avait été confirmée en 428 par le même Théodose II et Valentinien. Martianus, en 457, avait cependant permis que les hérétiques reçussent les honneurs de la sépulture. D.D.



COMPLAINTE

SOUS FORME DE PROPHÉTIE,

ou

INSCRIPTION APOCRYPHE,

Que l'on prétend avoir trouvée sur le couvercle du sarcophage de porphyre du Grand Constantin, publiée avec une explication apocryphe de Georges le Scholaire nommé aussi Gennadius, par Matthieu Tzigala et reproduite par Bandouri, maintenant republiée et expliquée avec un examen critique.

PAR LE DOCTEUR

PHIL. ANT. DÉTHIER.

Rien de plus curieux ni de plus instructif, que d'examiner et de constater une mauvaise habitude de toutes les époques, de toutes les nations et de tous les états, celle de fabriquer de faux livres et des documents mensongers. L'inscription en ques-

stion nous paraît une des preuves les plus convainquantes de ce pernicieux usage :

Le savant Bandouri l'a publiée dans son *Imperium Orientale* t. I. § III. p. 182 sq. parmi les autres inscriptions de Constantinople; avec la notice :

« *Récit de Matthieu Cigala sur le tombeau de Constantin le Grand, avec l'explication que Gennadius le Scholaire, patriarche de Constantinople, a donnée des lettres énigmatiques qui sont inscrites sur ce tombeau.* »

(Bandouri donne ce qui suit en grec et en latin) :

Sur les Reliques de Constantin le Grand.

Quand Constantin, le fils du Grand Constantin, gouvernait l'Empire, il fit avec toute la pompe impériale transporter, de Nicomédie, dans la ville de Constantinople, les restes de son père, et puis déposer avec la plus grande magnificence, et avec les honneurs dûs à cet empereur distingué, dans le temple des Saints Apôtres; et sur le couvercle du sarcophage de porphyre de ce très pieux et premier des empereurs chrétiens furent inscrites les lettres énigmatiques que nous allons reproduire, composées par des hommes très savants et très saints de cette époque, et qui prévoyaient l'avenir. Ces lettres n'exprimaient pas complètement ce qu'elles voulaient signifier, mais n'offraient que les premiers éléments des paroles qu'elles devaient indiquer. Or, elles prophétisaient l'Empire Turc et sa fin, et on nomme cela un oracle.

C'est le très-érudit patriarche Monseigneur Gennadius qui, sous l'Empire de Jean Paléologue (de celui qui a célébré le huitième concile à Florence) les a expliquées. A cette époque Gennadius était encore un séculier et juge à la cour impériale. Nous allons donner les lettres telles qu'elles étaient inscrites sur la tombe impériale.

(Voir l'original dans le texte grec.)

L'explication donnée, comme l'on prétend, par Gennadius en grec, veut dire en traduction française ce qui suit :

- 1 A la première année de l'indiction, l'empire
- 2 d'Ismaël, ce que l'on nomme | Mahomet, rem-
- 3 portera la victoire sur la dynastie des Paléo-
- 4 logues, | s'emparera de la ville aux sept col-
- 5 lines, et y régnera ; | il soumettra un grand
- 6 nombre de nations, dépeuplera les îles, pil-
- 7 lera les habitants des bords du Danube jus-
- 8 qu'au Pont Euxin. | A la huitième année de
- 9 l'indiction, il soumettra le Péloponnèse. | A
- 10 la neuvième année de l'indiction il fera une
- 11 expédition dans les parties boréales. | A la
- 12 dixième année de l'indiction il vaincra les
- 13 Dalmates. Puis | il retournera. Ensuite il fera
- 14 une grande guerre aux Dalmates et on y souf-
- 15 frira en partie. | Alors une multitude im-
- 16 mense, comme les feuilles des arbres, des
- 17 peuples de l'Occident s'assemblera | et fera
- 18 la guerre à Ismaël par terre et par mer, et vain-
- 19 cra Ismaël.—Ses descendants régneront tou-

- 12 tefois encore quelque temps. | Alors la nation
à la chevelure blonde, unie aux habitants pri-
13 mitifs fera la conquête de tout Ismaël, | sou-
mettra la ville aux sept collines et les terres
qui en dépendent. Alors naîtra une guerre |
14 civile et barbare, qui durera jusqu'à la cin-
quième heure, et une voix sera entendue, qui
15 s'écriera | trois fois : Restez, restez debout
avec la crainte de Dieu ! Armez-vous avec
16 zèle ! A | votre droite vous trouverez un
homme noble, merveilleux et d'une bra-
17 voure extraordinaire. | C'est lui qui sera votre
18 roi ! Car il est chéri par moi ; et | quand vous
le reconnaîtrez, vous ferez selon ma volonté !

puis la notice de Cigala continue :

« Depuis l'époque du Grand Constantin où les lettres ci-dessus furent inscrites sur son tombeau jusqu'au règne du prince Jean Paléologue, c'est-à-dire ; jusqu'au temps, où le Scholaire Gennadius les a expliquées, il y a mille cent et un an (depuis la naissance corporelle de notre Seigneur Jésus-Christ¹). Ensuite depuis Jésus-Christ jusqu'au

1) Ces mots mis en parenthèses, se trouvent dans le texte grec de Tzigala, et sont aussi reproduites ainsi par Bandouri, mais il a bien fait de ne pas les traduire en latin, et ce n'est qu'un glossema superflu, erroné même. Voir plus bas page 529 une autre erreur pareille dans la traduction Géorgienné de cette explication.

temps de la mort du Grand Constantin, il y a trois cent trente sept ans (1).

Le même Bandouri dit dans le second volume de son *Imperium Orientale* page 875 sur cette même inscription, ce qui suit :

Voilà ce que dit Mathieu *Cigala* de Chypre, dont la *nova variarum historiarum Synopsis* n'a été publiée qu'en grec seulement à Venise chez Antoine Julien 1637 in 4°, et à la fin se trouve l'explication de la susdite prophétie par Gennadius le Scholaire, patriarche de Constantinople. Cette même prophétie avec l'exégèse de Gennadius se trouve aussi éditée à la fin de la chronique de *Dorotheus*, métropolitaine de Monembasie, publiée à Venise dans la même année chez Jean Pierre Pinelli. Mais dans l'une comme dans l'autre publication, je crois qu'il faut lire *προκτητόρων* (anciens possesseurs) au lieu de *μετὰ τῶν προκτόρων*, ainsi que nous l'avons aussi accepté et exprimé dans notre version; car en grec moderne *προκτήτωρ* veut dire: *premier possesseur*. Dans un manuscrit des lois

(1) Au lieu de 337 ans Bandouri et tous les copistes mettent *trois cent vingt neuf ans*. Erreur manifeste, car celui qui a écrit la prophétie, a voulu nous faire croire, que l'époque où l'explication a été faite, était à peu près l'année dans laquelle l'empereur Jean Paléologue avec le Patriarche et d'autres savants de l'église Orientale s'était rendu au huitième concile, celui de Florence, c'est-à-dire à l'année 1438 après J.-Ch. Or, 329 et 4101 font 4430; de sorte qu'il en manque 8. Mais quand on prend la véritable mort du Grand Constantin (337) telle qu'elle a été, l'on a 1438, l'année du concile de Florence. D. D.

de l'île de Chypre : ἐὰν ὁ προκτήτωρ οὐκ ἤδυνάτο κωλύσαι τὴν τοῦ ὕδατος πρόσδον, οὐδὲ νῦν ἀγοραστῆς δύναται κωλύειν. κ.τ.λ. c'est-à-dire : Si le premier possesseur n'a pas empêché le passage de l'eau, l'acheteur ne pourra non plus l'empêcher, etc.

Quelques uns de mes amis au lieu de προκτήρων ont voulu lire προκτόρων c'est-à-dire *des exacteurs*. »

Mais pour ce que Gennadius le Scholaire entend par les précédents mots : « la race à la chevelure blonde (τὸ δὲ ξανθὸν γένος), » nous en trouvons l'explication dans les (anciens) auteurs. C'est ainsi que l'empereur Léon dans son oracle sur la restitution de Constantinople, publié d'abord par Leunclave à la fin des Annales de Constantin Manasses, et ensuite par Lambeck, à la suite des oracles du même Léon, au pied de Codinus sur les Origines de Constantinople, dit :

Ἄλλὰ σὲ πυρίστατον καὶ ξανθὸν γένος,

Πᾶσαν τεφρώσει, καὶ τὸ σὸν λύσει κράτος.

en français : « mais la nation à la chevelure blonde te mettra complètement en feu et en cendres, et renversera ton empire ! »

Lambeck y ajoute la remarque suivante : un ancien explicateur des oracles de Léon traduit cela : *Mais une flamme immense : la nation à chevelure blonde.* » Il paraît par là, ajoute Lambeck, que dans le manuscrit de ce traducteur il y avait la légende πῦρ ὕστατον « *dernier feu* » au lieu de πυρίστατον. Du reste, selon le même Lambeck, la race d'hommes que Léon nomme ici : « *le feu dernier*,

la blonde nation, » paraît signifier la nation latine qui, commandée par Baudouin, comte de Flandre, en l'année 1203 (il faut corriger 1204), après avoir chassé Alexius Comnène, l'Ange, a pris Constantinople et y a régné pendant cinquante années. Cette même race est nommée « *blonde* » dans une vieille paraphrase grecque des oracles de Léon : « Portant avec lui la guerre et les machines des *Blonds*. » Voilà ce qu'en dit Lambeck, et cela bien à propos, car les Grecs donnent le nom de « *Blonds* » aux « *Francs* » et aux « *Alemanni*. » C'est ainsi que Pachymérès, liv. I, chap. 18, dit : « La nation blonde et arimaniennne, » c'est-à-dire belliqueuse. Les visions de Daniël dans le cod. Reg. 1845 : « Et sur la ville aux sept collines régnera la race blonde » Le manuscrit des Enigmes de Léon le Sage, expliquées en langue grecque vulgaire qui se trouve dans la bibliothèque de Colbert, sous le N° 5104 : « Et le roi de l'Alémanie, viendra dans la nouvelle Rome dans un bosquet (ou tente) de la vigne qui se trouve dans le quartier nommé *Roufianae*, pour aider la race blonde de Rome, » et plus loin : quand la race blonde pillera toute la terre. » Voir encore le livre de Mauricius Stratégique, liv. 3, chap. 5 ; —liv. 4, chap. 1 ; —liv. 11, chap. 4. Or les Grecs appellent blonds les « *Francs*, » les « *Alemans* » et les autres peuples du Nord, à cause de la couleur de leur chevelure. Priscus le Rhéteur dans sa Légat. p. 40. dit, qu'il a vu à Rome le fils du Roi

des Francs, alors chargé d'une ambassade et « dont à peine la barbe commençait à poindre, mais dont la chevelure blonde couvrait largement les épaules. » Du reste, ces mêmes peuples sont déjà nommés « *Flavi: blonds* » par les auteurs Latins, par ex. dans *Claudianus in Rufinum* liv. 2, sur les Gaulois :

« Ensuite vinrent les Gaulois orgueilleux avec leur tête blonde. »

Le même Claudien, de bello Getico, en parlant des Sicambres, dit :

« Même il y eut des bataillons lancés contre les Sicambres blonds. »

L'auteur du livre sur la discipline des écoles chap. 2, nomme blonds les Bretons. Saint Jérôme aussi dans son ep. 7 à Lacta, dit la race rousse et blonde des Gètes. Du reste, quant à l'intègre vérité de cette inscription ou prophétie, il n'y a pas de savant qui n'y reconnaisse la fabrique néogrecque assez méprisable. Mais, quoi qu'il en soit avec cet oracle, il est certain qu'on le trouve comme manuscrit dans beaucoup de bibliothèques en même temps avec l'explication de Gennadius le Scholaire, patriarche de Constantinople, bien que cela ne porte pas toujours le même titre. Car dans la bibliothèque Impériale (d'Autriche) livre V, on la trouve avec le titre : « Les oracles de Salomon et » d'autres sages. Ces lettres ont été trouvées sur » une pierre de marbre du tombeau du Grand » Constantin, et c'est le patriarche Scholarius qui » les a expliquées. »

Toutefois, la prophétie elle-même avec l'explication interlinéaire de Gennadius offre dans quelques manuscrits des variantes avec nos leçons, comme cela se voit clairement par le commencement tel qu'il se trouve dans Lambeck :

(Voir le texte original grec.)

Léon Allatius fait aussi mention de cette prophétie et de l'explication de Gennadius dans sa diatribe sur les Georges pag. 404, et il nous apprend que ce même oracle se conserve dans la bibliothèque du Vatican, armoire Royale, VII, § 1, de même dans la bibliothèque Bavaroise cod. 193, et dans la bibliothèque d'Antoine Augustini cod. 140. Dans ce même livre Don Allatius dit qu'un des manuscrits sus-nommé donne à cet oracle le titre suivant : « Oracle qui fut trouvé à Constantinople inscrit sur une colonne de marbre avec de petites pierres en mosaïque, qu'il(?) a expliqué. Mais d'autres disent, que ces lettres ont été trouvées indiquées sur le marbre du tombeau de Constantin le Grand et que le bienheureux patriarche Scholaire les a expliquées. » A cela le même Allatius ajoute : Moi-même j'ai réuni cette prophétie au premier tome de mes *Variantes antiques*, dans mon *Auctarium des antiquités constantinopolitaines* que je me suis procurées avec d'autres du même Leva, de Méthodius de Patara, de Théophile le Romain, de Daniel le moine, et autres oracles. » Mais cet ouvrage de Léon Allatius, intitulé *Varia antiqua*, n'a jamais été publié, et il ne se trouve pas même dans

le catalogue des livres inédits d'Allatius. Voilà pourquoi je crois (dit Bandouri) que cet homme, qui a si bien mérité de la république des lettres, est probablement mort, avant d'avoir pu achever cet ouvrage. »

Voilà les remarques de l'érudit Bandouri sur cette inscription prophétique. Il se prononce sur la nature apocryphe de l'inscription. Cependant, il se tient sur la réserve au sujet de l'explication prétendue du Scholaire. Il explique très-bien la signification de la nation blonde. Mais il n'a pas fait attention à la circonstance, que le sens attaché à cette expression dépend de l'époque à laquelle l'inscription a été composée ou fabriquée. Car de nos temps la nation *Rousse* s'entend de préférence des Russes, qui dans l'origine étaient des Normans et des Varègues, comme classe dominante sur les Slaves Moscovites, et le nom même des Russes est dérivé de ce mot de Roux ou Rhôs,

Il nous paraît donc qu'avant tout il importe de fixer l'époque, à laquelle cette fausse inscription a été fabriquée.

D'abord il est certain qu'elle n'est pas postérieure à l'année 1637, dans laquelle elle fut deux fois publiée (par Cigala et par Dorotheüs le métropolitain de Monembasic). D'autre part, non seulement il faut laisser de côté l'année 337, date de la mort de Constantin le Grand, mais encore sauter un millier d'années; car, non-seulement cette inscription a des mots et des formes incon-

nues au quatrième siècle après Jésus-Christ (comme le « διὰ τὰ » au lieu du futur des verbes), mais il y a tant d'événemens d'une importance immense, arrivés dans ces temps, et que l'oracle ne prédit pas, comme par exemple : la victoire complète de la religion chrétienne sur le paganisme et l'anéantissement complet de celui-ci ; Attila et la grande migration des peuples et la restauration de l'empire Romain par Justinien le Grand ; la fondation de la religion de Mahomet ; les guerres entre les Iconolâtres et les Iconoclastes ; les expéditions saintes des Croisés et la prise de Constantinople par les Latins, avec la restauration des Comnènes Paléologues.

Celui qui a écrit cette prophétie ne souffle mot sur ces grands événemens pour le monde entier et pour la ville de Constantinople. Il y a autre chose qui pèse sur son cœur. C'est le joug des Turcs et l'espoir de les chasser un jour de l'Empire et de la ville, dont il connaît la prise comme ayant lieu dans l'année 1453 tout juste.

Il est donc plus clair que le soleil que celui qui a écrit cela est un prophète qui a vécu après la prise de la ville par les Turcs.

Cependant, il nous sera permis d'examiner d'abord si celui qui a écrit l'inscription et celui qui a fait l'explication est le même ; ou encore si Scholarius a été l'un ou l'autre.

Mais cette recherche se fera mieux en examinant le dernier le premier, à la manière d'Homère.

Quant à nous, il nous paraît que Scholarius n'est l'auteur ni de l'une ni de l'autre.

Car un prophète sait prédire dans leurs plus petits détails les choses déjà arrivées, mais pour celles qui vont arriver *année par année*, c'est une autre affaire, et cela il ne le pourra.

Or, l'inscription dit qu'à la 1^{re} année de l'Indiction (c'est-à-dire en 1443) Mahomet s'emparera de la ville aux sept collines ; et qu'à la 8^e de la même Indiction, (c'est-à-dire en 1461) il soumettra le Péloponnèse ; il ajoute que la 9^e de l'Indiction (c'est-à-dire en 1562) il fera une expédition dans les parties du Nord ; et qu'à la 10^e de l'Indiction (c'est-à-dire en 1463) il vaincra les Dalmates. Cependant le patriarche Scholarius est mort en 1461, c'est-à-dire avant les 8^e 9^e et 10^e années de l'Indiction. C'est de là que nous faisons la conclusion que ce ne pourra être le Scholaire qui a fabriqué l'inscription ou l'explication ; mais quelque autre personnage obscur qui a vécu plus tard et qui a voulu donner plus de relief à l'inscription et à l'explication apocryphe, et les rendre plus accréditées, en y attachant le nom du célèbre Genadius.

Du reste, ce faux prophète chancelait entre deux autres mensonges. D'après l'un, il prétendait que cette inscription était écrite sur une colonne de marbre en petites pierres de mosaïque, sans dire mot sur l'emplacement d'une telle colonne, dont aucun des historiens de Byzance ne sait la moi-

dre chose ; d'après l'autre mensonge, il prétendait qu'elle a été trouvée inscrite sur le couvercle du sarcophage de porphyre de Constantin : et cela est en contradiction avec les catalogues des sarcophages impériaux du Polyandrion de l'église des Apôtres. Voir Codinus et tant d'autres.

Donc l'époque de la fabrique se trouve circonscrite entre les années 1465 et 1637. Et nous pouvons ajouter que l'explication est plus vieille que l'inscription, qui ne fut pas écrite clairement, mais pour la plupart avec les consonnes sans les voyelles (ce qui est un peu la manière turque ou orientale), de sorte que cela fut une espèce d'énigme, ce que les Français nomment « *Rébus*. » Ce n'est pas même un oracle mais plutôt une plainte en forme de prédiction. Voilà pourquoi nous l'avons réunie ici avec les autres plaintes.

Enfin cette plainte nous paraît avoir été fabriquée au commencement du seizième siècle ; voilà pourquoi Léon Allatius nous rapporte en 1675 qu'il s'en trouve un grand nombre de manuscrits dans beaucoup de bibliothèques.

Dans les années 1487-1500 déjà Ivan Basiliovich le Veleki-Knès et Tzar de toute la Russie, avait brisé le joug et l'Empire des Tatares, et voilà pourquoi il est probable que les Russes sont justement entendus et indiqués par la race blonde, toujours d'une manière énigmatique, comme c'est dans le goût des oracles, sans exclure pour cela ni les Franks ni les Allemands.

Après avoir fini ainsi l'examen critique de cette complainte en forme d'oracle, M. le grand logothète Aristarchi nous a prêté de sa riche bibliothèque, le 21^e volume de l'histoire de Byzance par Le Beau (Hist. du Bas-Empire, nouvelle édition, augmentée par St.-Martin, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles lettres) et continuée par Brosset, membre du conseil de la Société Asiatique, (Paris, Didot, 1836).

J'ai été étonné, en ouvrant page 327 - 331, d'y trouver notre fausse inscription avec l'explication de Gennadius, traduite d'un manuscrit écrit en langue géorgienne du dix-huitième siècle, dans un livre autographe d'un certain Artzil, roi des Géorgiens du Caucase, et apporté dans la ville de Paris. Ce livre autographe contient une histoire universelle de tout le monde.

La traduction française (car nous n'avons pas vu le manuscrit géorgien) est une production bien malheureuse. Et pourtant il est dit, que L'Evêque l'a publiée dans l'histoire de la Russie, vol. III, page 281, en 1714, et que dans sa traduction il est dit : « *le peuple roux.* »

L'éditeur de l'histoire du Bas-Empire remarque qu'il a traité de cette inscription dans le livre : « Cabinet de Lecture, 14 Août 1833. »

Dans la traduction de l'autographe géorgien sur l'oracle et son explication par Gennadius, nous remarquons ce qui suit :

« Le tombeau avait bien un couvercle, mais

l'inscription était dans le sarcophage de porphyre en des paroles difficiles à comprendre (voir plus haut p. 514). Gennadius a expliqué ces paroles dans les temps de l'empereur Jean Paléologue, qui a assemblé le huitième concile à Florence (voir plus haut p. 515).

Vers 1 (voir plus haut p. 515) :

« Dans la première année de l'Indiction au règne d'Ismaël sous le nom de Machmad, celui-ci vaincra, etc. »

Vers 3 : « ville impériale » au lieu de : « ville aux sept collines. »

Vers 5 : « Et Strasousendi jusqu'à Waktchichtché » au lieu de consulter Cigala et Dorothéos, qui ont publié l'oracle en 1637, ou bien Bandouri de l'an 1711, dans lesquels on lit : « Il vaincra les habitants qui demeurent sur le Danube (Istrogeïtones). »

Ensuite il traduit comme il suit :

« A la 8^{me} année de l'Indiction dans les parties boréales ! etc. »

en ne disant mot sur la neuvième année de l'indiction, il est clair, qu'il a sauté de la septième à la neuvième, ou plutôt qu'il dit à la huitième ce qui appartient à la neuvième.

Vers 7 : « à la dixième année de l'Indiction, après avoir été vainqueur, *Damantha* fera retraite. » Et il ajoute la remarque : Nous ignorons quel est cet homme énigmatique et mystérieux, que plus bas il nomme *Damthos*. »

Eh bien ! ce personnage énigmatique, on l'aurait facilement trouvé en consultant Bandouri ou les autres, car ils disent :

« A la dixième année de l'Indiction il vaincra les *Dalmates*, puis il retournera et après quelque temps il fera encore une grande campagne contre les *Dalmates*. »

Vers 9 et 10 : « Beaucoup de nations se réuniront dans le Pont Euxin et par terre. »

Il est clair par cela que le roi Artzil voulait flatter et cajoler les Russes dans le temps qu'il a passé à St.-Petersbourg pour composer ou traduire son livre en langue géorgienne.

Dans ce but il paraît aussi avoir un peu transformé les paroles :

« Et le grand nombre et la foule réunie aux peuples de l'Occident feront la guerre par terre et par mer. »

Vers 11 : « Et la puissance de leur nation ébranlée, tombera dans la défaillance. » Probablement que c'est là une traduction française un peu hardie, comme cette langue l'aime.

Vers 12 : « Les peuples coalisés de la Russie et des environs subjuguèrent Ismaïl. »

Voir la note aux vers 9 et 10.

Vers 15. Au lieu de : « pour la troisième fois » il y a « trois fois, » et au lieu de « avec zèle » il y a « avec frayeur ! »

Vers 17 et 18 : « Accomplissez avec frayeur ma volonté. » au lieu de : « et si vous le reconnaissez, vous ferez selon ma volonté. »

La fin de l'explication (voir p. 515) a été traduite par M. Brossetti, comme il suit :

« Ceci a été écrit sur le couvercle du tombeau de Constantin le Grand, et *Gennad Scholar* l'a expliqué dans les temps du règne de Jean Paléologue, en 1101 depuis la naissance de notre Seigneur Jésus-Christ ». Constantin le Grand est mort en 329.

Ensuite M. Brossetti fait la remarque :

« L'année 1101 est une faute manifeste, mais sans doute c'est une faute de copiste. »

Et pourtant M. Brossetti se trompe. Car l'année 1101 est juste, seulement il faut compter depuis la mort de Constantin le Grand, arrivée en 337, année sur laquelle tous ces manuscrits se trompent, en disant que c'est en 329. (voir la remarque p. 517.)

L'erreur est donc dans les traductions et nous ne savons cette fois, si c'est dans la traduction géorgienne ou dans la française de M. Brossetti.

D. D.



N^o II. a.

POÈTE ANONYME CHRONIQUE EN VERS

SUR LA

PRISE

DE CONSTANTINOPLE

PAR LES LATINS

ET SUR LA

RESTAURATION

DES COMNÈNES ROUMAINS

DE LA BRANCHE DES

PALÉOLOGUES

Extrait d'un manuscrit de la bibliothèque de St. Marc à Venise (N^o 403 in 4^{to}) écrit sur papier en 1392, publié en partie par les érudits Em. BEKKER et BUCHON, et en entier par le professeur de langue grecque JOSEPH MUELLER dans ses *Analectes Byzantines*, à Vienne en 1852; maintenant republiée avec les remarques de M. Müller et d'autres nouvelles

PAR LE

D^r PH. A. DÉTHIER.

PROLOGUE.

Ces vers paraissent d'abord insignifiants, décousus, sans une idée qui les unisse. Mais pour qui les examine attentivement, il s'apercevra bientôt que l'unité de ce poème est, *la liberté de la patrie et de la nation des Hellènes.*

Or, quel sujet plus beau et plus brillant peut-on trouver que celui de la liberté politique et religieuse de la patrie, et quelle poésie est plus douce que celle qui chante les souffrances et les fortunes de la nation, et surtout, quand on le fait sous la modeste forme de l'anonyme, en imitant les troubadours de l'Iliade et de l'Odyssée, et le chantre des Nibeloungen? Quel drame est plus grand que les combats et les guerres contre les conquérants étrangers, et ici contre les Latins et les Papistes, qui, selon leur naturel antique immuable, méprisant toute autre nation ou religion, et ne cherchant qu'à étancher leur soif de gloire et de richesse, croient pouvoir cacher sous la croix leur domination et leur ambition brutales. Après la conquête de Byzance et un court règne, des «vêpres siciliennes» s'organisent contre eux, et bientôt eux et leur Donquichotisme féodal sont chassés de la terre Roumaine, à laquelle

cette plante est tellement exotique, que la langue grecque n'a pas même de mots pour peindre ces institutions, et elle est obligée de les emprunter à l'étranger.

Au reste, quoi d'étonnant si notre poète anonyme ne peut se trouver tout-à-fait l'égal d'Homère ! Les temps et la situation ont bien changé. Homère aurait certainement chanté d'autres vers dans ce moyen-âge, où le plus sublime but des hommes était une bergerie de brebis et des pâtres également brutes et à la vue aveuglée. Il aurait autrement chanté « *la fureur de Stratégopoule* » que celle d'*Achille*, autrement « *l'homme rusé Michaël le Paléologue*, que son *Odyseus si roué* ; » autrement l'apparition surnaturelle de *Saint Georges à cheval et tuant le dragon comme porte-clef de la porte de Charisius et de toute la ville*, que celle de *la Minerve protectrice de la cité antique*.

Nous félicitons seulement notre poète anonyme, de ce qu'il n'a pas pressenti, que son poème en entier n'est qu'un prologue d'un drame tragique bien plus grand, celui de la prise de la ville par une autre nation.

D. D.

SOMMAIRE.

Les chefs des croisés Latins de la 4^{me} croisade, v. 1—10.

Mort de Manuël Comnène, v. 41—43.

Le même laisse le sceptre à son jeune fils Alexius, v. 44—46.

Andronic tue Alexius et s'empare du trône, v. 17—32,
et quoique vieillard, il épouse Anna qui n'avait pas
encore accompli sa onzième année, et qui était veuve
d'Alexius, v. 33—38.

Christophorités, conseiller d'Andronic, v. 39—43.

Andronic consulte un devin, v. 44—69.

Christophorités allant tuer Isaac l'Ange, est lui-même
tué par celui-ci, v. 70—80.

Isaac est couronné empereur, v. 81—87.

Andronic prend la fuite, mais il est pris et trouve une
mort tragique, v. 88—128.

Lui-même avait prédit sa mort, v. 129—137.

Isaac règne bien pendant dix années, v. 138—140.

Isaac est aveuglé par son propre frère Alexius III, v. 141—148.

Alexius III l'Ange, surnommé Bambacorabdès (c'est-à-dire à la baguette de coton) règne après lui, v. 149—151.

Alexius (IV) fils d'Isaac aveuglé, s'enfuit à Rome chez le Pape, v. 152—160.

Sur le conseil du Pape, l'armée des Croisés fait alliance avec cet Alexius (IV), v. 161—177.

Recensement de l'armée Latine, v. 178—187.

Les Italiens attaquent Byzance par mer en 6711 (1203 après J-Christ) v. 188—193.

Alexius III l'Ange régna 8 ans, 3 mois et 10 jours, vers 194—198.

Le même s'enfuit à Mosynopolis, v. 199—202.

Les Latins couronnent comme empereur Alexius IV, qui règne 6 mois, v. 203—209.

Les Latins attendent quelque temps pour avoir le paiement convenu, mais Alexius IV, ne trouvant nulle part de quoi les satisfaire, sur le conseil de son père aveuglé, a recours aux vases sacrés des temples, v. 210-224.

Alexius V, Mourtzouphle, tue l'empereur, v. 225—232.

Les Latins retournent et attaquent la ville du côté du port, v. 233—239.

Combat à la tour du Petrium, v. 240—269.

Prise de la ville le 12 avril 6112 ou 1204 après J.-Ch. v. 270—278.

Les Latins dépouillent les images des Saints et les jettent dans la rue, v. 279—291. Ils enlèvent les ornements des portes de Sainte-Sophie, v. 292—294. Ils y foulent sous leurs pieds le voile saint et brisent la table sainte, v. 295—297. Ils jettent par terre les décorations du sanctuaire, v. 298. Une des mules chargée d'or, y tombe et périt, v. 299—306.

Une courtisane Latine, assise sur le trône du sanctuaire, chante un air obscène, et se met à en battre la mesure en trépignant, v. 307—323.

Les Roumains prennent la fuite, en sortant par la porte d'or (nouvelle), v. 324—326.

Les Latins règnent pendant 58 années dans la ville ; leur premier empereur est Baudouin de Flandre, v. 327-331.

Mort de Mourtzouphle, qui, après avoir été aveuglé par Alexius IV à Mosynès, est amené prisonnier à Constantinople et précipité du haut de la colonne de la place du Taureau par les Latins, v. 332—353.

L'empire des Lascars en Orient, Théodore I Doucas, Jean Batatzès, Théodore II, Jean, l'enfant de sept ans, aveuglé par Michaël Comnène le Paléologue v. 354—366.

Après Baudouin I règne Baudouin II, (!) v. 367—370.

Construction d'une église en mémoire du martyr du Christ Georges, près de la porte de Charsias, où dans une niche se trouvait son image miraculeuse, le représentant à cheval, v. 374—380.

Première descente de Michaël à Sélybrie, v. 384—385.

Baudouin II ferme toutes les portes opposées à la mer, excepté celle de Saint Romain, où se voit le temple de Sainte Cyriacé, v. 386—391. Sorti par cette porte et se dirigeant du côté de celle de Charisous—où à l'intérieur se trouve dans une petite niche la statue équestre de Saint Georges le porte-clef—il voit ce Saint armé comme un guerrier marchant devant lui et disparaissant sous la porte. Une seconde et troisième fois il a la même vision, v. 392—414.

Retournant alors à la porte de Sainte Cyriacé ou de Saint Romain, et entrant par elle, il court vers celle de Charsias, pour découvrir l'homme qui lui avait apparu au dehors, et il le reconnaît alors monté à cheval dans la niche, v. 415—420.

Alors il y fait bâtir un très-beau petit temple en sa mémoire, v. 421—429.

Autre miracle du temps d'Andronic II : des yeux de cette image de St-Georges le sang coule comme d'une fontaine, prophétisant ainsi la chute du trône de cet Andronic, v. 430—444.

Michaël le Paléologue, veut s'emparer du petit fort des Latins près de Gérion (Hierion sur la côte asiatique du Bosphore) v. 445—451.

Basile le Bulgaroctone construisit pour St-Jean le Théologien un très-beau temple hors de Byzance, sur la côte septentrionale au Hebdomon, et y fut enterré, v. 452—476.

Ce temple fut saccagé par les Latins, et devint un bercail pour les brebis, v. 477—482.

Des bergers Latins tirent le cadavre hors de la tombe, lui mettent dans la bouche un chalumeau pour s'en

- moquer, et le placent ainsi debout devant son tombeau, v. 483—494.
- Quelques soldats parcourant ce faubourg, trouvent le cadavre ainsi placé, et il est transporté à Sélybrie dans le monastère du Sauveur, v. 495—522.
- Michaël abandonne le siège du fort Latin (le Hiérion) et se retire en Anatolie, v. 523—533.
- Il envoie le César Stratégopoulos contre les Latins, v. 534—542.
- Un certain Coutritzacès l'instruit de l'absence des soldats Latins dans une expédition navale contre Daphnousie, et qu'il existe une entrée cachée par les conduits d'eau pour pénétrer dans la ville, v. 543—567.
- On entre, du côté de la Fontaine de Balykly, par les conduits d'eau dans la ville, et à l'intérieur on débarrasse la porte de la Fontaine et on l'ouvre, v. 568—581.
- Stratégopoulos entre avec l'armée et Baudouin s'enfuit v. 582—592.
- La flotte des Latins arrive le même jour pour défendre les Latins, v. 593—598.
- Les Roumains mettent le feu aux parties Latines de la ville près de la mer et à leurs maisons, v. 599—609.
- Les Latins s'enfuient avec Baudouin le 25 juillet, v. 610—616.
- Michaël aveugle l'enfant Lascaris, v. 617—622,
- Arsénios lance des imprécations contre Michaël, v. 623—626.
- Michaël courbe la tête sous le Pape, v. 627—629.
- Baudouin II donne sa fille en mariage à un riche Latin avec l'empire de Byzance comme dot, v. 630—638.
- Baudouin demande l'assistance du Pape, v. 639—646.
- Le Pape prépare une grande flotte de 200 navires, v. 647—655.
- Proimpement Michaël double la hauteur des murailles depuis la porte des Blachernes jusqu'à celle d'or, v. 656—662.
- Il envoie au Pape le Métochite et le Méliténiate, v. 663—672.

Le Pape envoie des cardinaux pour obtenir la primauté,
v. 673—684.

Michaël l'accorde et le confirme par son sceau, v. 685 —
687.

Le Pape défend à la flotte des Italiens de partir contre
les Roumains, v. 688—701.

Michaël chasse le patriarche Joseph de l'église, et le rem-
place par le Latin Bécon, v. 702—707.

Le Métochite et le Méliténote l'assistent ; mais plus tard
Andronic II les jette en prison, v. 708—716.

Michaël persécute entre beaucoup d'autres les Ralis et
aveugle un certain Pachousi, v. 717—731.

On enterre Michaël à Sélybrie. Andronic II se laisse per-
suader par Pachomius de rejeter le latinisme ; chasse
Bécon, transporte les restes d'Arsénios dans le temple
de Ste Sophie, et rétablit l'église orthodoxe, v. 732—
751.

Les Paléologues règnent jusqu'à l'année du poète ano-
nyme 6900 (1392) Ind. 15, v. 752—759.

REMARQUE—Nous ne savons pas pourquoi M. Muel-
ler dans son sommaire met tous les nombres faux,
toujours d'une unité de trop. D. D.

D'UN POÈTE ANONYME

CHRONIQUE EN VERS.

I.

**Comment la reine des villes fut prise par les Italiens,
et comment après les Roumains s'en rendirent de
nouveau maîtres, cela est ici décrit en détail, et si
tu veux, tu peux en prendre connaissance. (1)**

Les Latins qui ont conquis Constantinople, la
saccageant selon les lois de la guerre, Sieurs et
Contes, étaient tous des hommes géants et de no-
ble extraction. Le premier c'était Henri Dando-
lo, doge de Venise, ensuite le comte Boniface,
marquis de Montferrat (2), Baudouin de Flandre, 5

(1) Ces trois vers ont été écrits dans le manuscrit avec de l'encre rouge, de même que les sommaires qui étaient sur la marge des vers. J. M.

Dans l'édition de M. Müller les sommaires sont imprimés à la marge comme dans le manuscrit. Nous avons préféré la méthode suivie dans l'édition de M. Bekker, en les distinguant au milieu des autres vers par des caractères plus petits. D.D.

(2) Vers 5. Au lieu de « Μόντης ὁ τῆς Φεράντης » Müller et le

Henri, comte de Saint-Paul (1) qui a occupé le premier siège apostolique de Rome (?), Louis, comte de Blois (2) et encore beaucoup d'autres ; mais le chef
 10 le plus actif de tous était le doge de Venise. Mais je vais raconter plus longuement comment la chose s'est passée. Quand l'homme aux bras de Briareus, Manuël Comnène (3), lui, si fort en guerre, si

manuscrit ont ici, comme plus bas dans les mémoires prosaïques § 1, « Μάρτης ὁ τῆς Φαρώντης. » Pourtant ces mots ne signifient rien. Et il s'agit bien du comte Boniface, marquis de Montferrat, un des chefs de cette croisade Latine, tant renommés, auquel, après la prise de Constantinople, échut en partage le trône de Thessalonique ; mais il fut devancé par Michaël l'Ange Comnène, fils naturel du Sébastocrator Jean l'Ange Comnène. Ce Boniface, marquis de Montferrat, avait été élu chef de la croisade après la mort de Thibaut, comte de Champagne (voir Gibbon T. XI, p. 167). Du reste, Nicète Choniates, la source de notre poète, écrit p. 714 : « Ο Μάρτης Φεράντης μαρκέσιος Βονιφάτιος. »

D. D.

(1) En faisant la traduction française, nous nous sentons choqué de cette expression dure « autre, » et à force de réfléchir à un sens plus convenable, nous avons fini par recourir à une correction du texte grec de « ἕτερος » en « ἱεροῦ. » En effet c'est le comte de « *Saint Paul* » qui, dans les mémoires en prose est aussi appelé « τοῦ Ἀγίου Παύλου. » (v. plus bas p. 544).

D. D.

(2) Vers 8. Comte Pleis *Doloïkos*. Nicète Chon., p. 714, écorche de même à la manière grecque le mot Lodovik comte de Blois. Voir encore Gibbon, T. XI, p. 167.

(3) Manuël Comnène fut couronné en 1143 et mourut au mois de Septembre (ou le 3 Octobre) en 1180. Nicète Chon. p. 286 dit : « Une maladie atteignit l'empereur avant le mois de Mars, quand allait commencer l'année 13^e de l'indiction et quand justement une question de dogme échauffait les esprits et ne se calma qu'au mois de Mai. Mais l'empereur ne cessa de vi-

puissant dans les combats, comme homme donna le tribut de son corps à la terre, laissa après lui son fils Alexius et sa veuve Xéné (1), pour porter 15

vre qu'au mois de Septembre, sans avoir rien prévu de bien pour la succession. »

J. M.

Nous empruntons au même Nicéas, que la fin de cet empereur est indignement stigmatisée par deux influences malheureuses qui se sont disputé ce monarque agonisant, l'une celle d'astrologues et de charlatans, qui lui prédisaient encore un long règne ; l'autre celle du patriarche, qui ne réussit au dernier moment, qu'à lui faire mépriser le faste impérial et à s'affubler d'une courte bure de moine, qui laissait sans couverture la moitié de son corps exposé au froid.

D. D.

(1) Alexius le Jeune, le Porphyrogennète, succéda à son père dans l'automne de l'année 1180, et fut assassiné par Andronic Comnène au mois d'Octobre en 1183 (ind. 2). Sur son jeune âge, v. Nicéas Chon. p. 294, sur sa mort p. 334, et sur la mort de sa mère Xéné p. 348.

J. M.

J'ai eu tort de me trop fier à l'exactitude des recherches de M. Müller. En faisant la traduction et profitant de tout le loisir, que ma retraite me donne aujourd'hui pour tout lire par moi-même, je trouve qu'il y a un autre passage dans Nicéas sur l'âge de ce jeune Alexius, qui refute notre Anonyme, et mérite plus de confiance que sa poésie.

C'est dans le commencement de son récit sur le règne d'Andronic, que cet hisorien dit (p. 337) :

Καὶ οὕτω μὲν ἐξ ἀνθρώπων ὁ βασιλεὺς Ἀλέξιος ἐγεγένητο (corrige. ἐγένετο), ζήσας τὸν μὲν ἅπαντα χρόνον ἔτη μὴ ἀκραιφνῶς πεντεκαίδεκα, τρία δὲ ἐκ τούτων ἄρξας, οὐ καθ' ἑαυτὸν δὲ καὶ ἀμιγῶς, ἀλλὰ τὰ μὲν πρῶτα ὑπὸ μητρὶ (Ξένῃ) τὴν ἀρχὴν διεξαγαγούσῃ παιδοκομούμενος, ἔπειτα ὑπὸ θυοῖν τυράννων.

en français :

« C'est ainsi que l'empereur Alexius a passé à meilleure vie, après avoir à peine vécu quinze ans, pendant lesquels il a occupé le trône trois ans, ne regnant pas en personne, mais d'abord sous la régence de sa mère (Xéné) qui le dirigeait pendant sa jeunesse, et ensuite sous deux usurpateurs. »

le sceptre des Roumains. Ce fils Alexius entra dans sa dix septième année, lorsqu'il monta sur le trône.

Andronic s'empare déloyalement de l'empire.

Ce monstre puant et éhonté, sans aucun droit se rua sur eux et usurpa le trône, gouvernant
20 injustement comme une bête féroce.

O Jésus, quels sont tes jugements! comment as tu pu laisser arriver de telles choses?

Car il étrangla avec des cordes et priva de la vie le jeune Alexius et sa mère (1). Après quoi, il ordonna de flageler le cadavre de l'étranglé et d'en percer les oreilles avec une broche (2), et, comme

Il n'a donc eu que douze ans quand son père est mort, et non dix-sept, comme le dit notre poète, probablement par erreur de mémoire, si l'on ne veut admettre que quelque copiste du manuscrit de notre poète n'ait fait cette erreur. Du reste le témoignage de Nicétas se trouve confirmé par des historiens d'Occident cités par Du Cange, famil. Aug. Byzant. p. 488.

D. D.

(1) Vers 21. Cette description de la fin de l'impératrice mère Xéné est plus détaillée dans Nicétas, qui p. 347 sq., après avoir dit quelle avait été accusée de conspiration contre l'Etat avec sa sœur l'épouse du roi de Hongrie Béla, fut jetée dans une prison près du monastère de St-Diomède, y fut étouffée et jetée sur le sable de la côte.

D. D.

(2) v. 24 Après avoir encore une fois consulté Nicétas p. 354 sq. que nous reproduisons en français à la note suivante au v. 28, nous étions déjà disposé à corriger le texte grec de notre poète anonyme et à mettre au lieu du douteux *σούβλαν τούτου* les mots

un impie, il lui fit trancher impitoyablement la 25
tête et fit jeter celle-ci dans une fosse remplie
d'eau sale. Quant au corps du jeune prince, il le
fit mettre dans un vase de plomb et jeter sans re-
tard dans la mer (1). Lui, qui auparavant avait
menti dans des serments les plus sacrilèges en pré-
sence de tout le clergé et en jurant la main sur le 30
saint calice dans le sanctuaire qu'avec zèle il
protégerait le sceptre et la vie du jeune Alexius.

σφαγὴν αὐτοῦ. Mais un autre passage du même Nicétas, où il
s'agit d'une barbarie pareille de cet abominable Andronic,
nous a fait renoncer à cette correction. C'est page 406, l. 9, où
il fait jeter en prison le Dysypatos Georges pour avoir blâmé
ses barbaries, et donne ordre de le faire rôtir en l'attachant
par les oreilles à une broche, pour envoyer cette viande rôtie
à sa femme. Le texte dit *ὀδελίσκος ἐμπεῖραι*, mais une variante
plus nette dit: *διαπεράσαι σούβλαν σιδηρὰν διὰ τῶν ὠτῶν αὐτοῦ, καὶ*
ἔψησαι αὐτὸν ἐπάνω καρβούνων καὶ τῇ γυναικὶ προσενεγκεῖν τῇ αὐτοῦ ὡς
ὀπτόν ἔψημα. Cette variante plus détaillée offre des expressions
d'un grec plus moderne au lieu des vieilles formes du texte: ~ ~ ~ ~ ~
C'est ainsi que les *ἀνθρώπων* du texte deviennent *καρβούνων*. » De
même l'*ὀδελίσκος* est devenu *σούβλα*. C'était donc la *broche*. D.D.

(1) v. 28. Pour l'assassinat du jeune empereur, Nicétas,
p. 354, dit, que trois personnes furent chargées de cet acte bar-
bare: Etienne Hagiochristophorita, Constantin Tripsychus et
un certain Théodore Badibrénus, chef des lieteurs, lesquels, in-
troduits dans la nuit auprès de lui, l'étranglèrent avec la corde
d'un arc. Après, l'ayant porté auprès d'Andronic, celui-ci donne
un coup de pied dans les reins du cadavre, puis il fait avec une
broche un trou dans l'oreille, y passe un cordon, qu'il réunit
avec de la cire, dans laquelle il imprime le cachet de son an-
neau. Puis on le condamne à avoir le tête tranchée, et le reste
du corps à être jeté dans la mer. La décapitation ayant eu lieu,
la tête est jetée dans un endroit abject nommé Catabaté, et le
tronc renfermé dans une jarre de plomb est ainsi plongé dans
les abîmes de la mer.

D.D.

Voir les déloyautés d'Andronic.

Ensuite en enfrenant les lois, il fit entrer dans son lit la femme du jeune prince, qui n'avait encore
 35 que onze ans et pas plus, cette goutte de rosée, lui vieillard décrépit et à la tête chauve (1). Est-ce

4) Vers 36. Nicétas Chon. p. 337 dit: « Ce crime horrible accompli, Anne, la promise du malheureux Alexius, la fille du Roi des Francs, est unie en mariage avec Andronic. Et ce vieillard décrépit n'eut pas honte d'aller, en affrontant toutes les lois, coucher avec la femme de son neveu, avec un enfant aux joues roses et tendres, qui n'avait pas encore accompli sa onzième année, et lui, le fruit pourri, d'embrasser le bourgeon, lui, l'homme d'un âge caduc, la jeune fille à la poitrine tendue, et l'homme ridé par le temps et chauve, la jeune demoiselle aux doigts de rose, et semblable à une goutte de rosée qui va tomber. » Ce passage de Nicétas est en même temps une preuve comme le poète de la chronique a servilement puisé et reproduit ses sources. J. M.

Nous avons traduit un peu chastement, selon le goût de la langue française, l'expression d'ὀρθότιτος de Nicétas par les mots: « à la poitrine tendue » au lieu de dire: « aux mamelles roides »

Mais ce qui est plus important, c'est qu'à ce mot l'on peut hardiment observer que l'historien Nicétas trahit un peu son penchant pour la poésie, malgré sa prose, à moins que la manie de faire des antithèses et des figures de rhétorique n'ait fait prendre le mors aux dents à sa plume. Car, que faut-il penser d'une fille qui n'a pas encore onze ans accomplis et qui est ὀρθότιτος. L'Orient, me dira-t-on, offre des natures précoces. A treize et quatorze ans cela arrive, mais avant onze ans? Non. D'ailleurs, cette petite Anne n'était pas orientale, c'était une princesse française, la fille de Louis VII roi de France, de ce chef de croisade et d'Alice de Champagne, non d'Eléonore d'Aquitaine, qui avait accompagné son mari dans la croisade, et

que les foudres dorment, sont-elles éteintes hélas !

qui aurait pû laisser un rejeton du mari ou de quelque autre personnage en Orient : connue qu'elle était pour son inconstance chevaleresque. Nous n'osons, du reste, décider cette question archéologique là, d'autant plus que nous avons pu longtemps observer une élève de treize ans dans notre école qui avait une moustache de hussard.

Nous apprenons que de nos jours, ici, au faubourg de Haskeuï, à la Corne d'or, une jeune Juive espagnole, mariée à l'âge de 10 ans, a déjà eu son premier enfant à 11 ans, et comme elle a allaité son enfant, on ne saurait douter de ses mamelles. Du reste, notre Agnès aurait été fiancée à Alexius et l'aurait épousé n'ayant que 8 ans. Cela même n'est pas sans exemple à la cour Byzantine ; car nous apprenons par Nicéphore Grégoras (liv. VI, ch. 10, p. 203 et 204) qu'en 1297 le Kral de Serbie, âgé de 40 ans et veuf de trois femmes répudiées, désireux d'épouser Eudoxie, la sœur de l'empereur Andronic II (surnommé le vieux), et celle-ci, n'en voulant pas, se contenta de se fiancer avec la fille de l'empereur nommée *Simonide*, *âgée de cinq ans*, qu'il la prit avec lui pour s'en servir à discrétion, c'est-à-dire, quand la puberté le permettrait (πέμπτον τῆς ἡλικίας ἀγούσης ἔτος, ἢν' ὅπ' ἐκεῖν' λαβόντι τρέφοιτο· μέχρις ἂν ἐς τὸν νομιζόμενον ἔλθῃ τοῦ γάμου χρόνον, κάπειτα εἴη σύζυγος αὐτῷ τοῦ λοιποῦ.) Notez que c'était à la discrétion d'un homme d'un temps peu scrupuleux. Il y a une faible différence dans les historiens sur l'âge de la petite Simonide. Pachymère dit, qu'elle n'avait pas encore passé sa sixième année, Possinus lui donne huit années en 1799, ce qui est deux années—et non une année plus tard, comme le remarque Boivin—et ce qui n'aurait, en aucune manière, dû autoriser Krause (die Byzantiner des Mittelaetters p. 176) à lui donner *huit* ans à l'époque où elle fut remise à la discrétion du Kral.

Quand l'empereur Alexius IV l'Ange, en 1203, voulait fiancer au prince Blache Jean (Iban) une fille-enfant (θυγατρώπαιδος), celui-ci déclara qu'il préférerait la mère, en disant : « que faire de cet agneau qui tette encore le lait ? il me faut pour peupler une brebis ou une chèvre accomplie ! » (Τί μοι καὶ τῷ ἐν γάλαξιν ἀρνείῳ, ἀμνάδος πρὸς ὀχρίαν καὶ αἰγὸς τελείας ἐπιδομένῳ;) ou, comme

O Christ, quels sont tes jugements ! hélas ! quelle

dit une variante : « τί με ἄρτιν βυζαστερόν δίδετε καὶ καρτερεῖν λέγετε, καὶ τὴν ἀμνάδα κρατεῖτε τὴν ἑτοιμόν πρὸς γάμου κοινωνίαν καὶ μίξιν ; »
Là l'expression de βυζαστερόν ne pourra être que dans le sens de « bëlant encore » faisant bai, bai ! ou bou, bou !

Krause dans une remarque (p. 178) de son ouvrage précité, voudrait que la jeune Agnès ne fût regardée que comme fiancée et non comme épouse du jeune empereur Alexius III, et qu'elle n'eût été envoyée à Constantinople, que pour être formée aux mœurs et aux usages grecs, et pour être instruite dans la langue et dans le rite religieux du pays ; de sorte que le mariage entre les deux n'eût pas été consommé. Cela nous paraît plus que douteux. A une cour, où sa mère vaquait librement à ses amours, il n'est guère probable, que l'on n'ait pas laissé le jeune empereur s'amuser comme il l'entendait, pour qu'il ne se mêlât pas du gouvernement et des affaires de l'état. Aussi, notre poète (v. 33), la nomme-t-il ὁμόζυγα, c'est-à-dire σύζυγα épouse.

Il n'est pas hors de propos de remarquer finalement, que les idées sur l'acte des fiançailles sont aujourd'hui, surtout en Occident plus légères qu'en Orient. A Berlin chaque premier venu qui passe auprès d'une servante, s'appelle « mon futur ! » et l'on en change chaque Dimanche. Être fiancé autrefois, et surtout en Orient, est presque la même chose comme « *allié pour la vie*. » D'ailleurs, les fiançailles n'étaient guère sans bénédiction ecclésiastique.

Le même Müller dans les Prolégomènes de ces *Analektes Byzantines* p. 342 remarque fort justement, qu'il n'est pas étonnant, que notre poète nomme Andronic toujours simplement « le tyran » et qu'il reçoit de même ce titre par Nicétas, qui vivait à la cour des Comnènes l'Ange : mais que l'on ne peut pas du tout rimer et comprendre, que des historiens de nos jours (comme Finlay *Medieval Greece and Trebisond*, Edimbourg and London 1831) ne peuvent se débarrasser de la tradition et des préventions, pour pouvoir juger avec justice un caractère qui, malgré ses débilités, ses cruautés, et ses procédés violents, était toutefois grandiose, et en vérité un grand réformateur d'abus, comme Falmereyer l'a démontré dans son histoire du Royaume de Trapezonte p. 25 sq.

est la patience ! Plus tard celui-ci ayant trouvé un

Voilà l'opinion de M. Müller : Pour nous, ce n'est pas étonnant du tout : car ce mauvais usage, on le rencontre journellement. Nous nommons cela le pêché originaire pétrifié. Un homme quelconque justement vénéré commet par inadvertance une erreur, l'on copie la faute comme une chose sainte, et un perroquet répète la chanson de l'autre, sans réfléchir. Il y a justement un exemple étonnant de cette pétrification pernicieuse dans notre Müller lui-même à sa remarque au vers 373.

C'est Du Cange qui dans son livre, Constantinople Chrétienne, par une erreur de plume ou du typographe, car c'est souvent difficile à distinguer (les épaules des compositeurs étant plus larges que celles d'Atlas) dit bien, que la porte de Charisius est une de celle qui donne sur la mer (*una e maritimis portis*); mais qu'il a voulu dire, une des portes terrestres (*una e mediterraneis portis*), personne n'osera le nier. Car, dans cette division de son livre, Du Cange ne traite que des portes terrestres de la ville (*Portae mediterraneae seu terrestres*), et parmi ces portes terrestres celle de Charisius est la huitième et il en traite tout au long. Aussi M. de Hammer, dans son livre Constantinople tom. I, p. 102. Rem 2, a déjà relevé cette erreur de Du Cange comme telle.

Mais ce qui est pis, c'est qu'un historien impartial, sans haine et sans prédilection, ne saurait se ranger de l'opinion de M. Falmerayer : car cet historien, qui a une manie pour les paradoxes, a cherché en vain à démontrer que les Grecs de nos jours ne sont point les descendants des anciens Hellènes, qui auraient complètement disparu, et que les Roumains de nos jours ne sont que des Slaves pur sang. Et pourtant, parmi toutes les langues de la terre, aucune n'est tellement égale avec l'antique. Comment ce phénomène a-t-il pu arriver ? C'est que, malgré la destruction du sexe masculin d'un âge mur, *la nation s'est toujours conservée dans les femmes et dans les enfants en même temps avec sa langue*; de même que le sang antique Gaulois est resté encore aujourd'hui intact, malgré l'immigration Latine Romaine et Germanique d'une foule de tribus.

De la même manière il paraît que M. Falmerayer a cherché en vain à laver notre Andronic dans sa lessive mishellénique.

véritable chien altéré de sang dans cet homme
 40 infernal nommé Christophoritès (1) (lequel devrait
 plutôt être appelé Antichristophoritès), lui-même
 s'en est servi comme d'un conseiller et devint un
 tyran accompli, qui se rejouissait à la vue du sang
 et du carnage d'hommes.

A Andronic un devin a prédit Isaac.

Cet homme impur, ayant donc régné pendant
 45 trois années, a eu recours à toutes les magies et
 et aux gens qui disent la bonne aventure en exa-

Les Hellènes Roumains, dit Falmerayer, et surtout la cour Byzantine, étaient totalement corrompus, et Andronic chercha à réformer tous les abus; de là leur haine déchainée contre lui.

Falmerayer, il faut en convenir, a fait des études profondes sur les anciens Hellènes et sur les Byzantins; mais il ressemble à un domestique qui a vu son maître, non seulement dans son habit de Dimanche et de fête, mais dans son habit journalier, que dis-je, même dans son bonnet de nuit et tout nu. Un tel domestique, en causant avec un camarade, en donnant cours à son penchant pour le piquant, oublie toutes les vertus de son maître et son habit de Dimanche; et ne connaît pas de frein à débiter ses défauts et ses ridicules. Or, nous défions Falmerayer de nous citer des défauts et des crimes à Byzance qui ne se trouvassent point aux autres cours de ces temps si vantés comme religieux.

D. D.

(1) Vers 40. Pour Christophoritès ou Etienne Agiochristophoritès voir Nicétas Chon. p. 384, qui dit: « Agiochristophorites, que les hommes de son temps ont aussi nommé: Antichristophoritès. » Comment il a consulté le divinateur Seth, voir Nicétas Chon. p. 442—443. Comment il a été assassiné par Isaac l'Ange, ib. p. 444.

J. M.

minant dans des bassins (remplis d'eau). Un de ces jours il demanda à un devin : « Qui sera celui qui me ravira le pouvoir, et quelle fin aurai-je ? » Et le devin ayant remarqué un croissant de lune suivi d'un *ιωτα* dans le bassin, dit : « C'est un Isaac qui se montre dans le bassin (1). » Or, il y avait alors 50 en Chypre un archonte nommé Isaac, qui descendait de la race de Manuël Comnène, dont Andronic avait grand' peur, car il craignait qu'il ne lui disputât son usurpation et le pouvoir ; voilà pourquoi, ayant vu paraître le nom d'Isaac, ses soup- 55 çons se fixèrent sur cet archonte de Chypre. Et c'était le dix de Décembre qu'il vit cette chose étrange dans le bassin. Il adressa alors une seconde question au devin : « Quand cela aura-t-il lieu ? regarde bien dans le bassin ! »—Et cet hom- 60 me repliqua : « La chose qui vous attend , aura lieu le quatorzième jour de ce mois même ! »—Alors Andronic éclata de rire, et en s'adressant à Christophorités il dit : « Comment en quatre jours cet Isaac pourra-t-il franchir la mer depuis l'île 65 de Chypre jusqu'à nous ! Toute cette divination par l'eau n'est que du charlatanisme ! »

(1) Vers 50. Mais comment le croissant de la lune et une I derrière peut-il indiquer un Isaac ? Peut-être ΙΙ lu en l'envers : ΙCaakios.
D. D.

Ce n'était pas une prophétie fausse, mais elle
se montra vraie.

« Mais il y a, répliqua Christophorités, un autre descendant des Comnènes, nommé Isaac ; pourvu que ce ne soit pas lui, qu'entend la prophétie, quand elle prédit l'avenir ! »

Isaac a tué le terrible Christophorités.

- 70 Malheur ! Ayant ordonné de tuer cet Isaac là, l'usurpateur se rendit à Chalcédoine, laissant son compagnon des cruautés en ville. Celui-ci s'avança promptement vers la maison de cet Isaac, laquelle était située près du monastère de la *Périblepte* (1) ;
75 puis il fit sommer Isaac de descendre dans la cour. Mais aussitôt qu'Isaac eut entendu la voix de Christophorités, il pressentit que ses jours étaient menacés, et il fut saisi de crainte. Il monta donc vite à cheval et tenant en main son épée nue, il

(1) V. 74. Le monastère de la Périblepte, Du Cange, « Constantinople Chrétienne » liv. IV, p. 94 sq. Ce monastère dédié à la Mère de Dieu, fut bâti par Romain l'Argyre, qui, sous prétexte de cette construction, vida les trésors publics, vexa les sujets, en extorqua de l'argent et les força à des corvées de travaux et de transport de matériaux. C'était un monastère de moines, non loin des murailles du côté de la mer. J.M.

Sur ce monastère de la Périblepte, qui, aujourd'hui est une église arménienne et qui s'appelle « Soulou-monastir » voir notre remarque à Puseulus. liv. III. p. 699. D. D.

abattit sans hésiter la tête à Christophoritès. Et tous ceux qui étaient présents à cet acte prirent la fuite.

80

Isaac l'assassin s'empare du sceptre des Roumains.

Isaac donc à cheval (1) courut au temple de Sainte Sophie, en criant dans les rues : « J'ai tué le tyran Christophoritès ; » et en montrant son épée sanglante. Arrivé au temple de la Sagesse de Dieu, il demanda pardon pour l'assassinat qu'il 85 avait osé commettre, et toute la foule, accourue au temple, proclama empereur l'assassin Isaac (2).

(1) Vers 81. Selon Nicétas p. 443 qui est plus détaillé, Isaac, la tête nue et couvert d'une tunique courte à deux couleurs qui ne descendait que jusqu'aux reins, s'élance à cheval sur Christophoritès, qui veut se sauver par la porte en éperonnant sa mule ; mais Isaac l'atteignit d'un violent coup d'épée, lui fendit la tête chauve, et l'étendit mourant à terre, comme proie des chiens (ou comme dit la variante : *κρούει τοῦτον κατὰ μέσον τῆς κεφαλῆς καὶ διαχωρίζει τοῦτον μέσον μέχρι καὶ τοῦ στῆθους, καὶ ἐκείνον μὲν καταλαμβάνει κείμενον καὶ λακταρίζοντα ἐν τῷ ἰδίῳ αἵματι.*) Isaac tranche encore l'oreille à un des hommes de sa suite, qui alors tous prennent la fuite. D. D.

(2) Vers 87. Isaac l'Ange est couronné en 1185 le 12 Septembre, et est aveuglé par l'ordre de son frère Alexius III le 10 (ou 8) Avril en 1198 (ainsi met M. Müller, mais il faut corriger 1195. D. D.) Sur sa fuite dans l'église de Sainte Sophie v. Nicétas Chon. p. 446. Il est proclamé empereur par la populace p. 450—458.

J. M

**Andronic, pour avoir été méchant contre les autres,
trouve une mort horrible.**

Ayant appris cela, Andronic vient dans la ville,
et arrive en hâte dans les palais, bien resolu à
90 recourir lui-même au combat et à la guerre. Mais
voyant que presque tous les Roumains se sont
rangés contre lui, armés de dards et de pierres, la
peur de son âme au souvenir de ce qui lui peut ar-
river, il descend dans une nacelle, et lui, le vieil-
95 lard, s'enfuit avec deux femmes (1). Mais la mer

(1) Vers 94. Cela n'est pas allé si vite. D'abord la peur du tyran était plus puissante que la haine contre lui et le désir d'en être délivré. Isaac s'était placé sur les degrés d'une estrade *ἀνάσταθμος*, et comme le dit mieux la variante: *ἐπάνω τοῦ τόπου τῆς ἀναβάθρας*, asile, où les homicides exposent ce qu'ils ont fait pour obtenir le pardon; et bien que le peuple qui l'avait vu courir à cheval ou qui l'avait entendu raconter, vint en foule, il hésitait à se prononcer et à prendre la fuite pour échapper au vindicatif Andronic. D'un autre côté, l'excès du despotisme et de la barbarie, exercés presque par l'empereur et son ministre Etienne Hagiochristophorite seuls, les avait isolés, l'empereur était absent dans un palais d'été aux côtes orientales de la mer de Marmara, nommé Meludii, et son ministre principal tué. Personne ne se montrait, aucun de la noblesse, aucun des amis, aucun de la garde barbare Varègue qui portait la hache à double tranchant, aucun des lieutenants pourprés de la cour. La nuit survint, on ferma alors les portes de Sainte Sophie, le courage vint à tous ceux qui s'y trouvaient, et à l'aube du jour toute la ville accourut—la plupart des habitants armés de pierres et de bâtons—et pria Isaac, portant toujours un costume primitif, c'est-à-dire une simple tunique, qui, des épaules ne descendait que jusqu'au nombril, d'accepter la royauté. Vers la nuit la nouvelle parvint à Andronic, qui commença à faire bonne mine

lui fut contraire, et trompa toutes ses prévisions ; à peine put-il arriver au village de Chéléc, qui est

au mauvais jeu: il envoya une lettre laconique dans la nuit: «Qui l'a eu; l'a eu, pas de vengeance!» (ὁ λαβὼν ἐλαβεν, ἡ δὲ δίκη ἐκέπη). Puis dans la matinée Andronic arriva avec la barque impériale, et descendit au palais près la pointe du séraïl. Mais l'opposition gagna surtout en bras actifs, quand l'immense nombre de prisonniers politiques, la plupart innocents et ramassés de toutes les provinces pour être exécutés, furent libérés par les chefs de la révolte. Mais comme Isaac était toujours sans insignes impériaux, les gardes du temple, au moyen d'une échelle, descendirent la couronne de Constantin suspendue sur l'autel, et la mirent sur la tête d'Isaac. En même temps d'autres amenèrent un cheval impérial échappé par hasard. Isaac sortit du temple montant sur le cheval, et béni par le patriarche, il s'avança contre Andronic. Celui-ci, établi sur la plus grande tour nommée *Centénaire*, lança des dards sur ceux qui approchaient ; puis déclara qu'il renonçait au trône en faveur de son fils Manuël. Lorsqu'il vit que tout était en vain, que le peuple avait enfoncé la porte du palais, nommée Carca et s'y précipitait ; il résolut de prendre la fuite, ôta ses bottes impériales de pourpre, jeta, comme si Dieu l'avait délaissé, une croix suspendue à son cou, et qu'il avait regardée comme amulette, affubla sa tête d'une coiffure pointue à l'instar de celles des barbares Seythes et se précipita de nouveau dans la trième impériale avec sa trop jeune épouse, la Française Agnès, et une maîtresse, joueuse de flûte et courtisane. Pendant que le peuple pillait le trésor impérial et faisait disparaître un vase d'or qui contenait, à ce que l'on prétendait, la lettre écrite par Jésus-Christ au roi Abgare (!!), Andronic, à force de rames, avait atteint les Symplégades (Chélai) à l'embouchure de la mer Noire dans le Bosphore. Là il passa dans un vaisseau plus grand ; mais les vents contraires l'ayant rejeté plusieurs fois, il fut atteint par les persécuteurs, saisi et ramené dans la capitale. Chemin faisant ses prières et les larmes des femmes restaient sans effets sur les satellites d'Isaac. Il le fit d'abord enfermer dans les prisons d'Anémas, deux grosses chaînes au cou et d'autres aux pieds ; puis, conduit en sa présence, on le combla d'injures,

auprès du Phare (1). Là, le navire envoyé à sa poursuite, l'atteignit et le ramena comme prison-
 100 nier honteusement dans la ville. Conduit devant l'empereur Isaac, tout nu, sans coiffure, ses parties honteuses couvertes d'un chiffon, on lui créva un œil, et on lui coupa la main droite, tout cela en présence d'une foule immense, accourue de toutes

on le souffleta, on le battit sur ses fesses, on le tira par la barbe et lui enfonça les dents, on lui arracha le peu de cheveux qu'il avait sur la tête. Les femmes mêmes, surtout celles dont il avait ou tué ou aveuglé les maris, le couvrirent de coups de poing et après qu'on lui eut encore coupé la main droite, il fut reconduit à la prison d'Anémas. Après deux jours, qu'il passa sans nourriture, on lui creva un œil, et, placé sur un chameau gâleux, il fut conduit par le forum, hué et rué par la foule. On cassa de gros bâtons sur son crâne chauve, on lui enfonça des ordures dans les narines, on trempa des éponges dans l'urine et l'exprima sur son visage, on le piqua avec des broches ; on lança des pierres sur *ce chien enragé*. Une courtisane lui jeta même un pôt d'eau bouillante sur la figure. Arrivé à l'Hippodrome, on l'attacha par les pieds entre les deux colonnes de l'épine de ce théâtre ; là il dit : Pourquoi brisez-vous un jong brisé ? avec un couteau de poche, on lui coupa le haillon, qui couvrait ses parties génitales, un des militaires lui enfonça son épée par la bouche jusqu'aux intestins. Deux autres à l'envie lui percèrent le cul de leurs poignards. Puis il mourut ayant approché encore son bras droit de ses lèvres comme pour en sucer le sang et étancher sa soif. Voilà l'essentiel des mots de Nicétas ! L'homme sanguinaire récolta ce qu'il avait semé. D. D.

Vers 94. Andronic I a régné depuis l'année 1183 jusqu'au 12 Septembre 1185. Pour sa fuite voir Nicétas p. 448. Pour son emprisonnement, ib. p. 453. Pour ses souffrances et sa mort, ib. p. 455—458.

J. M.

(1) Vers 97. Le Pharos et les Chélai sont à l'embouchure de la mer Noire dans le Bosphore.

D. D.

les parties de la ville. Après, ayant trouvé un chameau gâleux, on l'y fit monter tout nu, on le 405 promena ainsi en triomphe par les rues, et la populace le montrait du doigt comme malfaiteur ; on lui jeta des pierres à la figure et même des excréments d'hommes. Il n'y a aucun genre d'outrages dont il ne fut l'objet, lui, l'empereur Andronic le malheureux ; on jeta des matières fécales 440 sur ses moustaches, son visage fut échaudé avec de l'eau bouillante. A ceux qui, sans miséricorde, lui jetaient des pierres, il adressa ces paroles : « Pourquoi brisez-vous un roseau déjà brisé ?

**Remarquez la mauvaise fin du malheureux
Andronic.**

Ensuite sur l'Hippodrome on le suspendit comme un bœuf tué, la tête en bas, les pieds en haut, 445 et on lui écharpa tout le corps avec l'épée. Comme il demandait à recevoir le Saint-Sacrement, il ne trouva personne qui prêtât l'oreille à ses paroles et qui vint à son secours. Cependant, un homme du peuple (4) s'approcha de lui et d'une manière impie lui porta un coup d'épée, qui pénétra 420 de l'anus jusqu'au cœur, et ayant plusieurs fois remué l'arme dans la plaie, il lui donna la mort. Après quoi on le descendit du gibet, on le

(4) Vers 449. Nous avons ajouté le mot λαοῦ pour compléter le vers défectueux.

traina par les pieds comme un chien crevé, et son cadavre fut jeté dans une voûte de l'Hippodrome, 125 où il y avait des ordures et des chiens morts. Plus tard quelques uns, mus de compassion pour le malheureux, déposèrent ses restes dans le petit monastère (1) d'Ephorus; car ils avaient le cœur plus compatissant que les autres.

O malheureux Andronic! c'est toi-même qui as prédit ta mort.

Or, quelques années auparavant, lorsque Ma- 130 nuël Comnène portait encore le sceptre, et qu'il se promenait avec le sus-nommé Andronic du côté de l'Hippodrome, celui-ci montra à l'empereur les deux petites colonnes [qui se trouvent à l'Hippodrome, et auxquelles plus tard il a été suspendu] en disant: qu'un empereur, suspendu au milieu 135 de ces colonnes, y mourra un jour d'une mort pitoyable. A quoi Manuël répliqua: «Qui que se soit, c'est malgré lui, et sans le vouloir, qu'il supportera une pareille fin. »

(1) Vers 127. Nous lisons dans Scarlati Byzantios, Lexicon Hellenicon: « Μονίδριον ἐσφαλμένως ἀντὶ Μονύδριον (τὸ) ὑποχωριστικὸν τοῦ μονῆ, μοναστηράκι. »

Je proposerais d'accepter plutôt l'orthographe « μονήδριον » de μονή, comme l'observe fort bien notre Prote grec M^r. Démétri Mango, car cela ne dérive pas de ὕδωρ, ὕδριον, puits; mais de μονή dont c'est le diminutif. D. D.

Isaac a régné avec honneur dans Byzance.

Or, cet Isaac a régné sur les Roumains pendant dix années, en dirigeant bien les destinées de l'empire et en se montrant homme de bien et désiré 140 par tout le monde. Pourtant, qu'arriva-t-il après? Son propre frère, ayant nom d'Alexius (IV) (1), a brûlé les prunelles des yeux (2) à ce même Isaac, et a régné après lui. Cette action de l'aveugler fut axécutée dans les provinces Occidentales de l'empire, dans le temple brillant près de Bira (3), le- 145

(1) Vers 143. Alexius III Comnène, empereur, voir Nicéas p. 593. Sa fuite, ib. p. 723. Il a régné depuis le 10 Avril de l'année 1195 jusqu'au 20 Juillet 1203. J. M.

(2) V. 142. Pour son aveuglement et emprisonnement dans un monastère, voir Nicéas p. 592—595. Le manuscrit porte : *κώρας ὀμμάτων* (prunelles des yeux) et non *ὀφθαλμῶν*, comme a publié J. Bekker. J. M.

(3) Vers 145. Nicéas porte *Βήρα*, et dans la traduction latine on lit « *Péra*. » Il pourrait paraître que son emprisonnement au Diplokionion s'accorde avec cette assertion. (v. Nicéas Chon. p. 595.) De plus, on lisait dans une inscription barbare-latine, sur une tour des murailles de Galata près de l'ancienne porte de St.-Benoît : « *Potestas Peirae*. » Et pourtant tout cela est erroné, comme nous le remarque fort bien notre ami, le savant Henry Glavany. Car Codinus, p. 161 liv. 16, dit : « Il fut aveuglé dans l'enclos de *Macré*. » Et Nicéas Chon. (p. 595, liv. I, ed. Bonn.) dit : « à *Stageira* la vieille, qui se nomme maintenant *Macré*. » Mais plus détaillé est encore Georges Aerop., p. 77. Il fixe bien le monastère avec les mots : « Du côté du Cissus, dans le monastère de Béra, près du fleuve que l'on nomme *Hébrus*. »

Dans l'atlas géographique-historique de Spruner (S. O. Eu-

quel temple avait été bâti par le père de cet Andronic qui a été empereur, et qui, à l'avènement d'Isaac, avait eu cette cruelle mort que nous venons de relater ci-haut. Mais le sus-dit Alexius IV
 150 régna depuis sur les Roumains, l'homme efféminé et amolli, qui eut le sobriquet de « Porte-sceptre-laineux », sur-nom qui lui fut donné par toute la foule.

Alexius V (le fils d'Isaac) **recourt au pape de Rome.**

Isaac l'aveuglé, eut un fils nommé Alexius (1), lequel, ayant réussi à s'échapper des mains et des

ropa u. V. Asien N° 4) nous trouvons Béria près de l'Ebre, entre Serrhion (Macra) et Cypsella. [Cependant c'est à tort que l'on place cette ville de Cypsella sur les rives de l'Ebre. voir Critoboulos livre II, § 77]. Béra ou Beria paraît être le Férédjik d'aujourd'hui (v. Kiepert Karte d. Eur. Türkei, entre Macry ou Mécry et Hypsala.)

Notre infatigable ami, M. Henry Glavany, confirme ceci dans une lettre, qu'il a bien voulu nous adresser. Il y dit : « Dans le livre *La conquête de Constantinople par Joffroi de Villehardouin* est écrit : 'Antian de Courcelet, qui niès estoit Joffroi le mareschal de Champagne, qu'il avoit envoyé ès parties de Macra et de Trainople et de l'abaie de Vers, » avec la remarque : « l'abbaye de Vers ou Béra, à peu de distance de Macri, aujourd'hui Férédjik ou Férêt, corruption de Bérée. » Cantacuzène dit : « Βήραν petit castel de la Thrace » liv. III, ch. 26, p. 161.

D. D.

(1) Vers 153. Alexius IV fils d'Isaac l'Ange, régna avec son père aveuglé seulement quelques mois. Pour son alliance avec les Vénitiens, voir Nicétas p. 715. Son entrée dans Constantinople, p. 728. Son emprisonnement et sa mort par Mourtzouphle, p. 740.

J. M.

pièges de son oncle, courut à Rome, déclamant chez le Pape tout au long, comment son père avait été aveuglé contre toutes les lois divines par son propre frère ; à la suite de quoi, lui, le fils déclare être venu pour avoir des secours du pape, et venger, d'après les lois, l'aveuglement de son père. Il avait dans ces supplications un Latin qui l'aidait ; c'était son beau-frère (1) qui avait épousé 160 sa sœur. Par hasard, il arriva que les hommes nobles Italiens dont nous avons parlé plus haut, se trouvaient alors avec une immense flotte à Rome ; ils manifestaient l'intention de s'emparer d'Alexandrie, et de la Palestine elle même, d'anéantir 165 les ennemis de la croix, et de délivrer le tombeau de Notre Seigneur. Or ils cherchaient à faire cette croisade avec le consentement du pape, et d'en obtenir les prières et les bénédictions comme secours. Le Pontife n'approuva pas leur plan : car il portait beaucoup de respect à la puissance des 170 Agarens ; mais il leur enjoignit de se diriger avec

(1) Vers 160. Nous avons oublié de noter dans notre édition grecque que ses beaux-frères Latins sont d'abord *Roger*, fils de Tancredè, roi de Sicile. C'était *Irène Angela*, surnommée par quelques uns *Maria*, par d'autres *Cécilia*. Ensuite quand l'empereur Henri II, le Roux, eut fait la conquête de la Sicile, Irène était veuve, et le conquérant la prit avec lui ; puis elle épousa en 1195 Philippe le Hohenstaufen, de Souabe, avec la dot de la Toscane Mathildienne. Elle mourut avec son époux, devenu empereur d'Allemagne en 1208, et fut enterrée au monastère de Lorch, près de Tubinge en Wurtemberg. (v. Du Cange, *fam. Byzant.* p. 204.)

toutes leurs forces et le jeune Alexius sur Constantinople, de lui rendre le pouvoir impérial et de venger le crime commis contre la personne de son
 175 père, en ajoutant qu'il était juste que les Italiens accomplissent cette œuvre et que par suite ils auraient tous de cet Alexius l'entretien et le payement nécessaire.

Ceux-ci sont entrés dans Byzance avec Alexius.

Les Latins, s'alliant donc sans hésiter avec Alexius, cinglèrent avec toute leur armée et la flotte
 180 vers Byzance, d'après l'ordre du pape. Ils avaient donc cent dix vaisseaux plats pour le transport des chevaux, et soixante vaisseaux d'une grande longueur pour l'infanterie, enfin d'autres vaisseaux de guerre immensément hauts dont le nombre dépassait
 185 soixante dix (1). Leur cavalerie choisie se

(1) Vers 184. Pour la flotte, le dénombrement est ici le même que chez Nicétas Chon. p. 714. Seulement l'on y apprend qu'il a fallu 3 années pour son armement à Venise et que parmi les 70 vaisseaux de guerre le plus grand avait le nom de *Le Monde* (Κόσμος). Parmi l'infanterie il y avait beaucoup d'arbalétriers (Tzagrotoxotai).

Selon Gibbon XI, p. 182, le nombre était différent, mais peut-être est-ce plus conforme à la vérité. Il dit : « It was composed of one hundred and twenty flat-bottomed vessels or *palanders* for the horses; two hundred and forty transports fitted with provisions; and fifty stout galleys, well prepared for the encounter of an enemy. » Il cite Sanudo, Blondus, Sabellicus et Rhamnusius ; et il nous paraît, que Nicétas a été corrompu

composait d'hommes armés de pied en cap (1). Ces chevaliers étaient au nombre de mille environs, et il y avait plus de trente mille hommes d'infanterie.

Les Italiens attaquent Byzance du côté de la mer.

Lorsque les Italiens arrivèrent devant la ville de Constantin, on était au mois de Juillet de la grande année (depuis la création) six mille sept cent et onze, bien comptées. Or, les Latins faisant l'attaque de la ville du côté de la mer, la remplirent d'épouvante (2). Alors régnait Alexius l'Ange, celui qui avait aveuglé son frère Isaac l'Ange, comme nous l'avons raconté plus haut. Il ne porta le sceptre malheureux que pendant huit années, trois mois et dix jours. Voyant l'armée formidable des Latins et craignant encore plus la trahison des Roumains, il s'enfuit pendant la nuit dans la ville des Mosynes (3), emportant avec lui les trésors impériaux et ses filles.

par les copistes, qui auront sauté de la 2^e classe à la 4^e ; puis notre anonyme aura puisé dans une copie faussée.

(1) Vers 185. Dans le manuscrit et dans l'éd. Müller &c est sans élision contrairement au rithme des vers. D. D.

(2) Vers 193. v. Nicét. Chon. p. 728. J. M.

(3) Vers 201. La ville des Mosynes ou Mosynopolis, voir Nicét. Chon. p. 411, 468 et 558. J. M.

Mosynopolis près du Nessus dans la Macédoine, non loin d'Amphipolis. D. D.

Le jeune Alexius le malheureux parvient au pouvoir.

Les Latins, ayant appris cette circonstance, cessèrent le combat, firent la paix et cherchèrent à
 205 procurer l'empire de cette ville au jeune Alexius, au profit duquel ils avaient lutté. Alors lui, par la volonté des Roumains et sur l'approbation de son père aveuglé, alla régner, mais seulement six
 210 mois, à Byzance. Or, comme les Latins exigeaient le paiement qu'Alexius leur avait promis de donner aussitôt qu'il monterait le trône, il ne trouva nulle part de quoi les satisfaire, car la somme exigée était bien grande(1). Alors il prit la résolution désespérée, au détriment des Roumains, d'en-
 215 lever tous les vases précieux de leurs temples et de leurs églises divines, d'en frapper de la monnaie et de la donner aux Latins; car il n'y avait d'autre ressource que de recourir aux objets sacrés. Et le premier qui conseilla cette profanation,
 220 fut Isaac, le père aveuglé d'Alexius. Les Latins

(1) Vers 212. Nicét. Chon. p. 729 dit: « Car comme il n'avait pas d'argent, il recourut aux temples de Dieu. Et l'on vit alors non-seulement les images saintes du Christ abbattues à coups de haches, jetées par terre, et sans pitié privées de leurs ornements, mais sans considération arrachées et lancées dans le feu; on enleva des églises même les vases révévés et destinés au saint-sacrifice sans aucun égard, et puis les jeta au creuset, pour pouvoir les offrir comme vile monnaie d'argent ou d'or aux armées ennemies. J. M.

partirent donc dans les parties supérieures (au haut Bosphore) avec toutes leurs machines et leur flotte; là ils devaient encore recevoir toutes les provisions, avec l'intention de retourner à la ville, pour toucher jusqu'au dernier denier la somme convenue.

Mourtzoufle tua Alexius au mépris des lois.

Qu'arriva-t-il après ? Il y avait parmi les nobles 225
de la ville un homme nommé Alexius et surnommé
Mourtzoufle (1) qui remplissait les fonctions de
Grand Duc, lequel, ayant tué le jeune Alexius au
mépris des lois, s'empara du pouvoir des Rou-
mains. C'était un vieillard décrépît, ayant une ample
chevelure et la barbe bien fournie, (2) même des 230
sourcils épais. Il prit pour épouse la fille de l'em-
pereur précédent et régna deux mois. (3)

(1) Vers 227. Mourzoufle ne régna que deux mois dans la ville, depuis la fin de Janvier 1204. Voir pour sa proclamation comme empereur, Nicét. p. 746; l'emprisonnement et la mort d'Alexius ib.; le renouvellement de la guerre par les Latins p. 752. La fin de Mourtzoufle p. 804. J. M.

(2) Vers 230. Voilà pourquoi il eut le sobriquet de Mourtzoufle v. Nicét. p. 742. D. D.

(3) Vers 232. Nicét. Chon. p. 755 ne dit mot d'un mariage canonique en règle. Mais à sa fuite il nous raconte ce qui suit: «Et puis ayant placé dans une barque l'impératrice *Euphrosyne*, la femme de l'empereur Alexius, et la fille de celle-ci, Eudoxie, de laquelle il s'était amouraché (car depuis sa plus tendre jeunesse il avait montré un penchant pour des voluptés piquantes, et avait déjà divorcé sans cause avec deux femmes jeunes et vierges) il quitta avec elle la ville, après y avoir régné pendant deux mois et seize jours. D. D.

Les Italiens attaquent Byzance du côté de la mer.

Cette nouvelle étant parvenue à la connaissance des Italiens fougueux, en même temps que celle de l'assassinat du jeune prince, ils descendent en
235 hâte à la ville, animés de fureur, ils livrent des batailles et font une guerre terrible aux Roumains. Et, à la suite d'une lutte des plus acharnées, la ville devint leur conquête, par jugement de Dieu. Mais comment elle tomba dans la main de ses ennemis, je vais vous le raconter :

**Regardez et vous connaîtrez exactement
le combat des Latins.**

240 Quand toute l'armée des Latins avec les vaisseaux attaqua la ville par mer vers sa partie septentrionale (1), appliquant de hautes échelles aux murailles et aux tours, deux Latins des plus robustes,
245 accomplissant un acte héroïque, pénétrèrent dans une tour, ils tenaient l'épée à la main, répandant la terreur et l'effroi dans cette partie, où l'empereur avec toute son armée et ses gens livrent un com-

(1) Vers 241. Comment Dousas, dans une remarque à Georges Accrop. p. 6, émet l'opinion que la ville a été prise par les Latins, de ce côté de la mer où sont les palais impériaux et le temple de Sainte Sophie, et quelles sont les raisons pour cette opinion, cela m'est tout-à-fait incompréhensible. D.D.

bat acharné contre les assaillants. Les deux guer- 250
riers, comme je viens de le dire, ayant pénétré
dans la tour qui est près de la mer et qui se nomme
Pétrion, (1) massacrèrent beaucoup de malheureux

(1) Vers 251. Pour les différents édifices nommés *Pétrion*, voir Du Cange « Constantinople Chrétienne », livre IV, p. 97 et 146 (plutôt p. 92.) J. M.

M. Müller se trompe : car il n'y a qu'un seul *Pétrion*, *pieux* en forme de Castel ; mais dans celui-là il y avait beaucoup d'édifices, un palais, des églises, des monastères, des portes, et vers la mer même en partie un double mur.

Nous renvoyons à notre remarque dans Puseulus liv. III, v. 702. Là il y avait le monastère de Jean le Précurseur, l'église de la mère de Dieu, nommée celle des Métropolités, l'église du prophète Elias, l'église de Saint Paul, l'église de Sainte Euphémie à la Pierre ; un hôpital et un hospice de vieillards, surnommé celui de Hellène. Le passage de Byzantios dans son livre « Constantinople », T. L. p. 463, dit très-bien en parlant du *Pétrion* :

Pétrion ou *Pétrin*, nommée aussi *Pétra* (la pierre) a conservé son nom encore jusqu'à notre temps. Il lui est venu par la nature du terrain, qui est rocheux à cette colline, et qui, avant la fondation de Constantinople, s'étendait jusque dans le golfe, laissant sous les ondes encore des rescifs, qui plus tard ont été rompus ou sur lesquels on a bâti des maisons. A cette dénomination par la nature du terrain, il s'est joint plus tard une autre, de Pierre le patricien, qui joua un grand rôle sous Justinien-le-Grand. Son nom se trouve dans beaucoup de lois de Justinien. Il avait encore nom de Barsymianos ou Barsamianos et était d'origine Syrienne. Auparavant il avait été changeur. Selon Codinus, c'est lui qui le premier y bâtit un palais.

Le *Pétrion* était divisé en vieux et nouveau. De là on disait aussi au pluriel les *Pétria*, qui conséquemment étaient l'un à côté de l'autre. Parmi ceux-là le *Palaion Pétrin* qui se nommait aussi *Palaia Pétra* et *Palaios Pétros* était en particulier le palais de ce Barsamianos, le même qui se changea de château-fort en monastère impérial (*Basilikon*) pour les femmes, si célèbre sous le nom du *Précurseur* (*Prodromos*), etc.

Roumains, dont le grand nombre fut incapable de les repousser. Puis d'autres Latins les suivirent dans
 255 la tour, d'où ils refoulèrent tous les Roumains et sur laquelle ils arborèrent leur drapeau. Parmi eux ils s'en trouvait un, nommé Pierre, cavalier de noble origine. C'est lui qui le premier s'élança à cheval dans la ville par la porte située au Pétrion, et mit en
 260 fuite tous les Roumains qu'il avait consternés par son courage. Soleil as-tu vu pareille chose ? L'empereur abandonna tout, et seul avec quelques cavaliers, (1) s'enfuit aussi tout honteux ; sans perdre toutefois courage, il fit un dernier effort et s'écria dans les rues : « Arrêtez-vous, Roumains, arrêtez-
 265 vous ! Avancez tous au combat contre les Latins.

Nous copions cela littéralement du livre de Byzantios parce que non-seulement il y a entassé, selon son habitude les résultats de longues recherches et études, mais parce qu'il a eu le bonheur (qui ne lui arrive pas toujours) de bien juger l'histoire. Quant à notre poète anonyme, il paraît ne pas assez distinguer, quand il dit, qu'une tour avait le nom de Pétrion ; car dans le Pétrion il y avait beaucoup d'autres tours. Aussi, lui-même, au vers 259 parle-t-il de la porte d'entrée au Pétrion, et démontre ainsi, qu'il connaît bien la véritable nature de cet endroit. D. D.

(1) Vers 262. Non loin de la porte du Pétrion, au monastère de la *Pantéopote*, l'empereur avait fait placer sur un coteau élevé sa tente impériale, parce que de là il pouvait observer les vaisseaux ennemis et ce qu'ils entreprendraient. Le patriarche Constantius et Byzantios mettent ce monastère sur la quatrième colline, à l'Eski Imaret Djamissi que l'on observe en passant sur l'eau entre Oun-capani et Djoubali, non loin des murailles. Mais Spruner croit que c'est la mosquée Gul-Djamissi d'aujourd'hui, plus près de Pétrion, entre la porte des Vitriers (Djoubali) et la porte Hagia. D. D.

Retournez à la lutte, afin que nous ne soyons pas la proie de nos ennemis, les Latins, nous avec nos femmes et nos enfants ! » Mais il ne trouva personne qui voulût combattre à ses côtés, personne qui voulût même l'entendre ; et tous les Roumains cherchèrent leur salut dans la fuite.

La ville de Byzance fut prise par les Latins.

La ville donc fut alors prise malheureusement 270
par les Latins, la reine des villes, elle, la trois
fois heureuse autrefois. C'était au mois d'Avril, le
douzième jour, au second jour de la sixième se-
maine du carême, dans l'année grande de la créa-
tion du monde six mille huit cent douze, à la sep- 275
tième de la malheureuse Indiction (1). C'était
pour les malheureux Chrétiens la Pâque au vingt
cinquième jour d'Avril.

**Tu verras ici les actions, contre toute loi, des Italiens
qui n'en connaissent point.**

Si tu veux connaître combien de maux ont
fait alors les sauvages Latins de l'Occident, con- 280

(1) Vers 276. Le 12 Avril de l'année 1204. Voir pour le siège de la ville par les Latins et pour la prise Nic. Chon. p. 752-769.

sulte en détail le livre de Nicéas Choniates(1),
 et tu verras tout, en pleurant et versant de chau-
 des larmes. Ce Choniatès se trouvait présent à la
 conquête, et a vu de ses propres yeux tous les maux
 285 qui arrivèrent, et il a, avec amour de la vérité, tout
 décrit. Mais d'entre tous les autres maux que, en
 si grand nombre, ont alors faits les Italiens impies,
 je veux seulement en mentionner un et le décrire à
 ceux qui veulent le connaître. Ils ont enlevé dans
 les saints temples les vases divins, et dépouillé avec
 290 impiété les images révérees, en les jetant abusive-
 ment par terre, ces ennemis du Christ. De là, ils
 se sont rendus, en véritables assassins, dans le tem-
 ple divin, le second ciel de la Sagesse de Dieu, ils
 ont arraché tous les ornements de la porte prin-
 295 cipale, et ils ont, sans respect, foulé sous leurs pieds
 le saint voile. Et, arrivés devant la table sainte (2),
 ils l'ont brisée avec des pierres, elle qui était d'une
 valeur inappréciable. Ensuite ayant jeté en bas tout
 ce qui ornait le Sanctuaire, ils firent porter dehors
 300 par des mulets toutes les décorations. Et là il est
 arrivé, qu'un des mulets est tombé dans l'intérieur
 du divin Béma, et a expiré. Car ce très-malheu-
 reux animal, glissant du pied à cause de la grande

(1) Vers 281. Sur les événements arrivés lors de la prise, voir le dernier livre de Nic. Chon. sous le titre particulier «Ce qui est arrivé à la ville après la conquête» depuis p. 771 jusqu'à la fin. Sur le pillage des temples. *ibid.* p. 848-853. J. M.

(2) Vers 296. Au lieu de δὲ αὐτῆς on lit dans Müller δὲ σαρτῆς, erreur manifeste de plume ou de typographie. D. D.

politure de ces très-beaux marbres, tomba sur-
chargé de masses d'or. Qu'arriva-t-il ensuite? il 305
pourrit là, délaissé par les Italiens au milieu du
Sanctuaire.

Voir l'effronterie déhontée d'une femme profane :

Voir les actions impies d'une femme profane.

Autre chose inouïe semblable à celle-là eut lieu.
Une courtisane éhontée des Latins, entrée dans
le plus grand temple de la Sagesse de Dieu, accou-
rut, en impie, dans l'intérieur du Sanctuaire (1) et, 310
sans peur, s'assit sur le trône en chantant des
chansons lubriques, de ces ôdes diaboliques, et
par ses pieds elle frappa, en dansant, la mesure toute
profane; puis elle dit aux Italiens : que déjà de-
puis longtemps elle s'était sentie pleine d'un désir, 315
de chanter dans un Sanctuaire des airs lubriques;
« je me suis rappelée de cela en voyant celui-ci. »
Frissonne ô soleil avec les étoiles, pleure ô lune,
montagnes et collines tremblez, animaux féroces
cachez-vous; pleurez avec moi sur tous les hor-
reurs que l'on a osé commettre alors. Voilà ce que 320
la dynastie des *Angeli* a apporté aux Roumains,

(1) Vers 310. Nous avons mis *εἰς πηδῆσασα* au lieu de « *εἰς πῆδασα* » de Müller. Nous ne savons si c'est une faute du manuscrit ou de typographie. (Le Prote D. Mango a corrigé cela.)

Pour les actes sacrilèges de la courtisane dans le temple saint, v. Nic. Chon. p. 759. D. D.

cette race bâtarde et mal-née : car quand ces An-
ges terrestres là ont régné, la reine des villes fut
terrassée complètement. Les Latins n'ont pas em-
pêché les Chrétiens de prendre la fuite et sortir
325 par la seule (?) porte d'or (1), laissant toutes leurs

(1) Vers 325. Il aurait mieux valu dire : sortant par la (nouvelle) porte d'or. Car dans la source de notre poète anonyme, savoir, dans Nic. Chon. p. 734 nous lisons : Et l'armée des Roumains, prenant la fuite, se dirigea vers les portes d'or des murailles terrestres de la ville, enleva et jeta par terre le nouveau soutien de pierre que la foule y avait fait, et s'échappa en se dispersant par là. Ce passage si important a été mal compris et traduit en latin dans l'édition de Bonn : Et per auream terrestram urbis portam egressi, *ac nuper structo propugnaculo diruto*, diffugiunt. Car, que voulaient-ils ? Se sauver le plus vite possible. Or cette foule de guerriers ne pouvait chercher à gagner la mer, comme Mourtzoufle à lui quasi seul. Les navires n'auraient guère suffi : et par les portes terrestres plus au nord, du reste fermées de même avec des pierres, ils ne pouvaient espérer à échapper à l'armée terrestre des Latins, infanterie et cavalerie, qui attaquait les murailles du côté des Blachernes. Ils essayèrent donc leur salut par la dernière porte des murailles terrestres par la (nouvelle) porte d'or. Et celle-ci, comme les autres Pseudportes ou portes militaires, était fermée par une muraille nouvellement construite, parce qu'on n'avait pas assez de soldats pour ce système de défense. Ce n'est donc point un monastère qu'ils cherchent là, mais une prompte sortie, ils renversent le quasi-mur élevé contre la porte, fermée ainsi avec des pierres et non un castel nouvellement élevé. Car à quoi bon perdre le temps à détruire un château-fort, au risque de tomber dans les mains des ennemis ? Voir Pusculus liv. IV, vers 137 et nos remarques.

Mais autre chose est la vieille porte d'or qui se trouvait dans la muraille constantinienne, dont les vénérables restes étaient encore admirés par Bondelmonte un peu avant la prise de la ville par les Turcs : car on voit dans son plan de la ville au Xérolóphos les mots : *Porta antiquissima pulchra*. C'est cette

richesses aux Latins. La ville fut gouvernée contrairement à la justice par les Italiens durant l'espace de cinquante huit années en tout bien comptées. Ils y placèrent comme prince Baudouin comte de Flandre (1), pillant et s'appropriant toutes les terres vers le couchant, et commettant chaque jour un grand nombre de massacres. 330

Voir la mort la plus horrible de Mourtzoufle.

Mais la mort de Mourtzoufle mérite encore d'être racontée ici. Car ce malheureux, qui avait, avec une corde, étranglé et privé de la vie le sus-dit jeune Alexius l'Ange, par lequel tout cela fut amené, 335 et qui après avait régné sur les Roumains, mais qui n'avait pu l'emporter dans la lutte contre les Italiens : ayant pris sa concubine (femme?) et la mère d'elle, lui le vieillard, s'était enfui dans les parties du couchant. Ainsi arrivé à la ville des Mosynes, et y trouvant son gouverneur Alexius l'Ange, qui s'y était enfui auparavant, il habita avec 340 lui (2). Mais quand il se trouvait dans le bain, pour

même porte que dépeignent à merveille Robert de Cléry (Hopf. Chroniques, p. 69) et tant d'autres. D.D.

(1) Vers 329. Baudouin de Flandre régna depuis le 16 Mai de l'année 1204 jusqu'à ce qu'il fut fait prisonnier par le roi Jean de Bulgarie le 15 Avril en 1205. Pour les expéditions des Latins en Thrace voir Nic. p. 819, 828—837. J. M.

(2) Vers 341. On n'est pas d'accord sur la ville dans laquelle s'est enfui le précédent empereur Alexius III l'Ange, quand il

y laver son corps, les prunelles de ses yeux lui furent brûlées, sur l'ordre de ce gouverneur. Les Latins profanes, arrivés dans ces contrées du cou-
 345 chant, et saccageant misérablement toutes les vil-
 les, prirent aussi comme conquête la ville des Mo-
 synes. Ceux-ci ayant trouvé l'aveugle Alexius Mourtzoufle qui y vivait, ils se hâtèrent de s'en em-
 parer et de l'emporter avec beaucoup d'autres à
 350 Byzance. Là on le fit monter sur la colonne du
 Taurus(1), et il fut condamné à périr, jeté de là
 en bas, comme assassin du jeune Alexius. Voilà
 la digne mort que souffrit le malheureux.

Du pouvoir dans l'Orient s'emparèrent les Lascaris.

Mais la dignité impériale des Roumains dans les

fut détrôné. Nic. Chon. p.723 nomme Débelton (à la mer Noire);
 notre anonyme Mosynopolis. D. D.

(1) Vers 350. La colonne du Taurus était bien semblable, mais non égale à celle du Xérolaphos. Elle fut abattue au commencement du 16^e siècle. Les représentations en dessin de cette colonne tournante en spirale, sont toutes fausses. Le peintre Bellin est faussement nommé par le Jésuite Français Menétrier, comme ayant copié les dessins que lui, le Jésuite, a publiés; et Bandouri reproduit ces dessins sans y exercer sa critique. Il y avait sans doute des dessins véritables du temps de Menétrier; mais ils étaient en contours généraux; et c'étaient non ceux de la colonne du Taurus, mais de celle du Xérolaphos. Un tel s'offre dans les *Travels* de *Sandy*.

C'est celle-ci qui aujourd'hui seule est encore visible dans le tronc conservé à Avret-Bazar. Du reste nous renvoyons à une étude détaillée que nous publierons avec les monuments existants encore lors de la prise, à la fin de cette collection. D.D.

terres de l'Orient fut accaparée par les Lascariens(1), 355
 parmi lesquels, comme premier, régna Théodore,
 homme de bien pour tout le monde, issu de la
 branche des Lascaris ; ensuite Doucas, puis Jean
 Batatzès, après lequel son fils Théodore deuxième
 Lascaris, lequel, ayant bien régné sur les Rou- 360
 mains dans l'espace de quatre ans, mourut, lais-
 sant le sceptre à son fils, jeune enfant de sept ans,
 et nommé Jean, auquel plus tard les prunelles des
 yeux furent aussi brûlées.

Avènement de Michaël, le premier des Paléologues.

Ensuite eut le pouvoir des Comnènes, Michaël le
 Paléologue, le premier des Paléologues, grand dans
 ses connaissances , judicieux et puissant surtout. 365
 Mais il faut que notre récit reprenne de plus haut.
 Sur la ville (de Constantinople) elle-même régnaient
 donc, comme nous l'avons dit, les Latins, en y pla-
 çant sans droit Baudouin comme empereur. Celui-
 ci étant mort, il s'éleva un autre Baudouin (2). 370

(1) Vers 355. Théodore Lascaris a régné depuis 1205-1222.
 Jean Doucas Batatzès depuis 1222-1255. Théodore II depuis
 1255-1259. Pour Théodore I voir Nic. Chon. page 673. 678.
 720. 755. 796. 827. 842. et 844; Georges Acrop. p. 40. 41 et
 34. Pour Batatzès. ib. p. 29. 34-44. Pour Théodore II Dou-
 cas Lascaris ib. 52. 144-164. J. M.

(2) Vers 370. L'anonyme se trompe. Car ce n'est pas à la
 mort de Baudouin I que Baudouin II a succédé. Car Baudouin I
 prisonnier, finit son règne en 1204 ou 1205. Alors Henri, son

Voir la construction d'un nouveau temple auprès
de la porte de Charsias.

Done, ce fut de son temps que fut bâtie près de

frère lui succéda ; il fut couronné le 20 Août en 1206 et mourut le 11 Juin en 1216. Ensuite le mari de leur sœur Jolante, Pierre comte d'Auxerre et de Courtenay, qui se trouvait en France, fut proclamé empereur. Dans son voyage pour Constantinople il fut couronné à Rome par le pape Honorius III le 19 Avril en 1217. Mais le malheureux fut surpris en chemin par Théodore Comnène, roi d'Epire, et jeté en prison : y mourut sans que l'on sache préciser l'année de son décès, ou la durée de ses souffrances. Car les uns, comme George Acrop. p. 28. 29. et après lui Du Cange, disent que Pierre est mort dans le combat ; mais d'autres, comme Richard de S.-Germain, dans sa chronique, et Blondus dans son livre « sur les guerres des Vénitiens » disent qu'il est mort honteusement dans une des plus sâles prisons. Il s'ensuivrait, qu'alors il n'est pas mort tout de suite, mais quelque temps après. Voir les remarques qu'Allatius a jointes aux passages de Georges Acrop. p. 29. Pour nous, il est certain, que l'impératrice Jolante, arrivée par voie de mer à Byzance, a passé *deux années*, sans être bien convaincue de la mort de son mari. Car nous avons trouvé dans les murailles entre la porte (nouvelle) du Polyandrion et le palais du Porphyrogennète. (Tectur-Sérail ou triclinium de l'Hebdomon) une brique avec la marque. . . ΝΗΒΑΡΕ, que nous expliquons : [†] Ν δ'ιχτου Η. ΒΑΣΙΔΕΩΣ ΠΕΤΡΟΥ. c'est-à-dire : l'an 8 de l'indiction sous l'empereur *Pierre*. Or cette année de l'Indiction ne saurait être que 1219—20 ; de sorte que cette brique est une preuve irréfutable que l'impératrice Jolante, pendant l'emprisonnement de son mari, n'a pas oublié à prendre soin de conserver en bon état les murailles de la ville. Pour ceux qui aiment à ne voir que des princes immoraux et corrompus qu'à Byzance, nous ne pouvons ici passer sous silence un acte qui flétrit le siège papal. Car, quand le Roi de Hongrie Béla IV, s'armait pour faire la guerre au roi Théodore, exigeant de lui qu'il rende à la liberté ce malheureux empereur Pierre, le pape,

non seulement abandonna son propre ami, auquel, lui même, il avait imposé la couronne, mais défendit encore à Béla de travailler pour la délivrance du prisonnier et de le secourir, sous les peines les plus sévères et les plus revoltantes, tout cela, parceque le rusé Théodore avait, sur la demande du pape, rendu la liberté au cardinal-légat Colonna, fait prisonnier en même temps avec l'empereur Pierre, et avait même promis de s'unir à l'église de Rome. Voilà les fruits de l'ambition et de l'esprit de dominer. A la même muraille nous avons trouvé une autre marque de brique intacte, savoir : ΙΝΙΦΙΛΒΑ. L'on pourrait l'expliquer *ΙΝ δέκτου Ι'. ΦΙΛίππου ΒΑσιλέως* c'est-à-dire : à la dixième année de l'indiction, quand Philippe (le premier fils de Pierre) était empereur, ce qui serait l'année 1221, avant que son frère n'eût été proclamé. Alors cette brique prouverait, que la mort du père fut connue en 1221. Néanmoins nous hésitons un peu dans cette attribution à Philippe. Non seulement l'année 10^{me} de l'Indiction tombe pour sa plus grande part dans l'année du Christ 1222; et Robert, le frère de Philippe, a été couronné déjà le 9 avril en 1221 à la place de ce Philippe, mais aussi le caractère des lettres convient plutôt à une autre époque, et harmonise plutôt avec les temps de l'empereur Philépicus, dans lesquels la corruption des mœurs, des sciences et des arts sous la victoire de l'orthodoxie était à son apogée, et que sans souci et nonchalamment on grattait les lettres sur une matrice de marque.

De plus, ce Philépicus régna une année et 50 jours dans l'année 10^e et 11^e de l'Indiction, c'est-à-dire en 712 et 713 et de cette dernière seulement quelques mois.

Du reste *Robert*, le second fils de Jolante, (selon d'autres le frère de Pierre) fut couronné le 9 Avril 1221 comme successeur du père ou du frère (qui n'avaient point vu Constantinople) et mourut en 1228. Enfin, *Baudouin II*, ou le jeune, n'ayant alors que onze ans, succéda à ce frère ou oncle, au mois de Juillet, sous la régence de Jean de Brienne, octogénaire et couronné en même temps, et dont il épousa en 1234 la fille. Chassé du trône au mois de Juillet 1261, il erra à travers le monde et mourut en Italie dans l'année 1273 (Du Cange met 1272), ne laissant à ses descendants que le vain nom d'empereurs de Constantinople.

Pour Baudouin II, voir Georges Accrop. p. 28, 47, 62, 172, 192 et 193.

D. D.

la porte de Charsias (1), la si belle chapelle de Saint Georges, le célèbre martyr tropéophore. Je

(1) Vers 373. Du Cange «Constantinople Chrétienne», liv. I, p. 50, dit : La porte Charsia (τοῦ Χαρισοῦ, τοῦ Χαρσοῦ, τοῦ Χαρισίου τῆς Χαρσῆς) une des portes *maritimes*, nommée de Charsias, chef de la faction Venète du cirque, qui dirigea la construction de cette partie, quand Théodose le jeune eut soin de bâtir les murailles *terrestres*.

L'on peut voir à notre remarque au vers 36, que M. Müller a transcrit sans critique ces mots de Du Cange, qui, par une erreur de plume, a mis « maritime » au lieu de méditerranéenne ou terrestre.

Mais il y a ici une chose plus importante à examiner, savoir : si ce que les vers de notre poète anonyme contiennent sur cette apparition, sur la construction d'un temple et sur la position des portes, est vrai ou non.

Il nous paraît qu'il est inutile de perdre un mot sur l'apparition elle-même. Les Muses d'Hésiode se vantent : « Nous savons dire beaucoup de choses fausses qui ressemblent à la réalité et à la vérité. » Mais notre anonyme y mêle en même temps un peu de malice.

Car, les Occidentaux, les Latins ayant un Saint-Pierre, un porte-clef (claviger) du ciel, il lui en faut un pour les Orientaux ! Et pour l'établir il ne choisit point un empereur Romain de Byzance, mais un empereur Latin de Constantinople pour faire valoir la clef d'un saint des plus estimés parmi les Grecs. Il raconte donc, comment Baudouin construisit à ce Saint-Georges, porte-clef de la ville des Hellènes, opposé à Saint-Pierre, le porte-clef des Latins, un temple, et peut-être est-il assez méchant pour faire sous-entendre que le dragon, vaincu par Saint Georges est le despotisme des papes.

Mais, ce qui est l'essentiel pour nous, c'est que la description topographique des lieux, où il met en scène tout cela, est tellement exacte, que l'on dirait, qu'il a habité là, et qu'il est peut-être un descendant de ce chantre, qui, selon lui, a bâti la petite chapelle à ce protomartyr.

Selon lui, toutes les portes terrestres avaient été fermées, à cause d'une attaque imminente de la part de Michaël. Et pour-

vais donc, comme nécessaire, en donner ici l'histoire même, et narrer, à ceux qui en sont désireux, le 375

tant il ne pourra entendre cela, qu'en excluant les portes Blacherniennes. Car celles-ci n'étaient pas fermées, les Blachernes formant un faubourg (voir vers 302). Les murailles de ce faubourg du côté de la terre formaient un simple mur, depuis le palais du Porphyrogennète (salle d'Hebdomon) jusqu'à la (nouvelle) Xyloporta. Il faut donc admettre que derrière ce faubourg des Blachernes il y avait encore une autre muraille qui défendait la ville. Quelle autre pouvait être celle-ci, si non l'ancienne double muraille Théodosienne avec fossé, qui, à l'époque où le simple mur Blachernien sans fossé fut construit par Héraclius, ne fut point abattue, comme auparavant celles du Constantin ne l'ont pas été non plus, lorsque les nouvelles de Théodose II ont été construites. Donc à cette époque n'a point été détruite la partie des murailles Théodosiennes, qui depuis le palais du Porphyrogennète continuait en ligne droite jusqu'à la porte de Balat d'aujourd'hui, coupant de cette manière le faubourg des Blachernes.

Une seule porte, celle de Saint-Romain, près de l'église de Sainte-Cyriacé, n'était point fermée. Et cette église était à l'intérieur des murailles. Car le poète dit (vers 391) « *εἰς ἥν* » et pas loin de là du côté du nord, coule un petit ruisseau, nommé Lycus, qui par son lit et sa vallée sépare le Xérolophos, en parcourant la ville jusqu'à Vlanga-Bostani, où il se perd dans la mer. (voir vers 390.)

C'est donc par cette porte de Saint-Romain que le poète nous fait croire que Baudouin est sorti, s'avancant sur le chemin qui conduit vers la porte de Charisius, et là il avu tout d'un coup devant lui l'apparition sous forme d'un soldat, et qui s'évanouit à la porte de Charisius (vers 390 et 406). Puis, pour bien examiner, il retourne par la porte, seule ouverte, à l'intérieur des murailles vers la Pseudo-porte de Charisius, et là il voit le même soldat, qui lui avait apparu, comme Saint-Georges à cheval dans une petite niche près de la porte (vers 413. 416. 420).

Du reste, si jamais un véritable oracle sur une chute imminente n'a pas été compris dans toute sa portée par le prophète lui-même; c'est bien le cas ici dans nos vers. Car cette porte

miracle de ce divin martyr du Christ, comment il est arrivé. Déjà jadis les orthodoxes s'entretenaient sur ce martyr des plus distingués parmi les autres qui se trouve à cheval dans une niche près de la porte de Charisius, où on put aussi le voir, faisant
 380 les plus grands miracles pour ceux qui s'adressaient à lui. Mais, quand Michaël parvint au pouvoir (en Asie mineure), et qu'avec une grande armée et toute sa force il soumit les parties du couchant (Roumanie d'Europe), il eut pour soutiens ses deux
 385 braves neveux, avec lesquels ils avait occupé Sélibrie. D'un autre côté, l'empereur Italien de la ville, Baudouin, craignant beaucoup d'être attaqué par les Roumains, ferma toutes les portes du côté de la terre de la ville, en les fortifiant avec de grosses pierres et avec des crampons, laissant ouverte
 390 une seule porte près du ruisseau, où l'on voit l'église de la Sainte Cyriacé, martyr. (1)

de Charisius était le talon d'Achille de toute la fortification ingénieuse. C'est là que fut blessé mortellement Justinien ; là expira Constantin Dragasès, et par là les Tures ont inondé la ville.

Comme Pallas n'a pas sauvé Ilium, ni Minerve, la protectrice des villes, n'a pu couvrir de son bouclier Athènes, de même, ni Saint-George, ni son image pleurant des larmes de sang du temps d'Andronic Paléologue, ni ce nouveau elidouchos, ni le vieux claviger Saint Pierre près du temple de Sainte-Sophie, n'ont pu défendre la ville. « Avec Minerve il faut mouvoir les bras ! » ou « Aide-toi, le ciel t'aidera. »

D. D.

(1) Vers 394. L'église de Sainte Cyriacé, située entre la porte de Saint Romain et celle de Charsias, sans que l'on sache si

Le très-grand Saint Georges apparaît à Baudouin.

Déjà un jour, étant sorti avec quelques cavaliers et ayant suivi la route qui mène à la porte, près de laquelle est debout le porte-clef de Charisius, il vit le soldat, martyr miraculeux, marcher devant 395 lui et disparaître à la porte. Baudouin donc sur le champ dit à sa suite : « Quel est ce guerrier, qui se montre devant nous ? » Ceux-là répliquèrent : « Mais nous ne voyons personne ! » Celui 400 qui avait donc paru à lui seul marchant jusqu'à la porte, avait complètement disparu. Voilà pourquoi Baudouin pensa ne pas avoir bien vu et que c'était un phantasme de son imagination. Mais s'y rendant plus tard une seconde et une troisième fois, il vit de nouveau le même en costume de guerrier, marchant devant lui jusqu'à la même porte 405 de Charisius, et là il ne le vit plus, il s'était évanoui. Alors l'empereur dit à ceux qui l'entouraient : « Je ne dis plus que celui que j'ai vu est un phantasme ; cela indique plutôt un personnage brillant par les rayons du soleil ; et ce phénomène me pa- 410 rait être une apparition divine ! » Un de ceux qui étaient avec lui, comme par une inspiration céleste

c'était à l'intérieur ou à l'extérieur des murailles. Du Cange, « Const. Chrét. » L. VI, p. 146. J. M.

Dans notre remarque au vers 373, nous avons démontré que cette église n'était pas à l'extérieur mais à l'intérieur des murailles. D. D.

ayant deviné quel était le personnage de l'apparition, dit à l'empereur : « C'est le martyr qui demeure à l'intérieur dans une très-petite niche près
415 de la porte de Charisius. » Persuadé que ce qu'on avait dit, était juste, il retourna promptement avec une grande satisfaction, et, rentré dans la ville, il courut vers la porte de Charisius, pour y voir l'homme de son apparition. Puis il fut tout frappé
420 d'étonnement en s'approchant et voyant le soldat à cheval, qu'il avait vu au dehors (de la ville.) Et rempli de louanges pour la force miraculeuse et divine de ce martyr, il ordonna au chantre et prêtre Démétrius d'élever le plus promptement possible un temple à ce divin martyr. Aussi celui-ci
425 bâtit-il un très gentil temple, bien petit, et orné de marbres, calculant avec art, que si jamais cette porte de Charisius venait à être ouverte, aussi bien le temple que le martyr, présideraient sans empêchement à l'entrée et la sortie.

Autre très-grand miracle du très-grand Georges.

430 Quand plus tard Andronic (II) eut le pouvoir, le descendant de ce Michaël le premier Paléologue, des yeux divins de ce martyr du Christ le sang coula comme d'une fontaine durant plusieurs jours, de sorte que l'empereur lui-même en eut nouvelle.
435 Il s'y rendit donc, et, ayant de ses propres yeux remarqué la chose, il se mit à lui nettoyer les yeux

de ses propres mains. Mais il vit de nouveau des yeux du martyr jaillir beaucoup de sang et plus qu'auparavant. Alors en versant des larmes l'empereur dit : « O célèbre martyr du Christ , cela 440
me prédit une destruction des Chrétiens ainsi que de mon pouvoir et de mon empire! » Ce qui est aussi arrivé bientôt après, et il perdit sa place et devint moine, ayant pris le nom d'Antoine au lieu d'Andronic (1). C'est ainsi qu'il y eut une Némésis (2) pour le jeune Lascaris (aveuglé et détroné par le premier Paléologue). Mais retournons dans notre 445
récit à ce que nous avons auparavant abandonné. Michaël donc, comme nous avons dit, parvenu au pouvoir s'était emparé de toutes les villes et des terres du couchant. Puis lui-même avec ses armées quittant Silybrie, il se rendit vis-à-vis de Constantinople, où il y a Galata (3), dans l'intention de s'emparer du fort des Latins, auquel on donnait le 450
nom de château-fort près de *Gérion* (4).

(1) Vers 443. Sur son détronement voir Cantacuzène L. III, p. 304 et Nicph. Grégor. p. 422, 423, 442, 44, 446 qui disent qu'il se fit moine et prit le nom d'Antoine. D. D.

(2) Vers 444. « un peu » il entend l'action impie de Michaël sur le jeune Lascaris. D. D.

(3) Vers 449. Voir Pachym. I, p. 410 et 422, éd. Bonn. J.M.

(4) Vers 451. Du *Gérion*. Que signifie, ce qui se nomme Kastellion près des bâtisses de *Gérion*. M. Müller a sauté cette difficulté. Galata est bien nommé *Phrourion* mais non *Kastellion*. Et pourtant, selon Georges Pachym. (p. 422 sq.) qui est ici la source de notre Anonyme, on ne saurait autrement l'entendre, car il dit : « Michaël assiégea Galata, dressa ses tentes à une position assez éloignée sur une colline, pour surveiller les opérations

Ici tu pourras apprendre le mieux les hauts faits
du Bulgaroctone.

Tu pourras exactement connaître les exploits
du célèbre Basile.

Mais je vais relater, à ceux qui le désirent, en détail tous les exploits de Basile le Bulgaroctone,

en cherchant en même temps à être bien vu et à en imposer aux ennemis. Mais les Italiens se relevaient jour par jour, faisant passer toujours de fraîches troupes sur des barques de pêcheurs sortant par la porte qui donne sur la mer, ils forcèrent ainsi leur entrée, et sur de grosses et fortes poutres d'échafaudage à l'intérieur ils ont formé un terrain élevé à la crénelure des murailles, pour repousser ceux qui assaillaient les fortifications... c'est ainsi qu'ayant un bon appui sous leurs pieds, ils étaient toujours frais et vaillants en changeant de soldats, et la place leur suffisait pour y dresser les machines ordinaires qui lancent des dards, et étant à couvert, par les ouvertures des crénelures ils percèrent de leurs longues lances ceux qui essayaient d'escalader les murs. Pour ceux qui du dehors faisaient le siège, il y avait, il est vrai, l'avantage de pouvoir avec les grandes balistes sans danger pour eux, lancer d'immenses pierres contre les murailles, mais ceux de l'intérieur bouchaient les parties ébréchées avec des sarments ramassés dans les vignes et se défendaient ainsi; car de leur côté, en s'approchant des trous, ils avaient leurs têtes à couvert par les sarments, et de là se défendaient en tirant sur les assiégeants. Des deux côtés il y avait lutte acharnée, les assiégeants cherchant à se rendre maîtres du Phrourion (Galata), afin qu'avec celui-ci ils le devinssent aussi de la ville; et les Latins combattant de même parce qu'avec la perte du Phrourion, la ville serait nécessairement perdue aussi.» L'on voit bien, qu'ici le Phrourion ne pourra être autre chose que Galata, et sous ville on ne peut entendre que Constantinople.

Mais dans notre poète que veut alors dire le *Gérion*. Quelqu'un

comme c'est nécessaire (1); et en même temps,
comment il fut trouvé (et transporté) à Sélybrie. 455
Cet homme si célèbre au temps quand il a régné,

pourrait penser qu'il faut entendre le château-fort, dit des Génois, qui se trouve à la rive asiatique du Bosphore, non loin de la mer Noire, lequel eut nom de *Ἰέρειον* et l'entrée « *στόμα ἱερὸν* » *embouchure*. Mais quand on recherche bien, l'on trouvera que le Bosphore offre deux bouches, sacrées l'une comme l'autre; savoir: l'entrée du Pont-Euxin dans le Bosphore, qui était la plus renommée, parce qu'elle offrait le plus de danger aux navigateurs; tandis que l'autre, la sortie du courant du Bosphore était la véritable embouchure dans la Propontide. Or là, dans les *Sycae*, (vieux nom de Galata à cause des figuiers renommés), il y avait dans l'antiquité peu de maisons. C'était la Nécropolis de l'ancien Byzance, une espèce de Héroon (que l'on prononçait Hiroon) sacré, et le *Hieroologos* ou *Hieromnamon* était le magistrat le plus haut des anciens Byzantins. Après, sous le Christianisme, cette place conserva un caractère sacré, parce que Saint-André, l'un des douze apôtres, avait passé dans ces cimetières et y avait formé ses premiers acolytes ou disciples. Sur tout cela nous allons traiter plus au long dans une étude sur le passage de la flotte turque par dessus les collines de Galata, que l'on trouvera à la fin de cette publication-ci.

Il suffira de citer les paroles de Cedinus, qui dit: p. 119 (l'anonyme de Bandouri p. 461 et notre Michaël Aichmalotes manuser. inédit du Sérail p. 431.)

Que les *Hiéra* de *Péra* ont aussi été nommés *Héroon* parce que il y avait beaucoup de sépultures: car là on a enterré les cadavres des Constantinopolitains avant que celui (cimetière?) de Saint Luc ne fut établi... Jadis Saint-André, l'apôtre à résidé là et y a prêché l'évangile. Ensuite celui-ci a proclamé (comme successeur) *Stac hys* dans l'église de Sainte-Irène de Galata à l'autre rive.

Il reste à remarquer que pour l'orthographe on n'est pas d'accord; les uns écrivent *Hiérion*, d'autres *Gérion*, d'autre enfin *Hérion*.

D. D.

(1) Vers 454. Voir Pachym. p. 125.

J. M.

se montra pour tous comme sujet d'admiration, sage et noble, faisant, comme il le faut, honneur à l'empire. Il réduisit au néant toute la nation My-
 460 sienne des Bulgares, qui alors était mal-intentionnée pour les Roumains, et il en eut le nom de Bulgaroctone (détructeur des Bulgares), pendant son règne heureux de cinquante deux ans. Il surpassa tant les empereurs ses devanciers, en force
 465 de corps et en zèle infatigable, qu'il ne se reposait pas même de nuit et courait contre les ennemis ; sa tête ruisselait des gouttes de la rosée et ce fut continuellement ainsi, sans jamais fermer ses paupières, sans accorder le sommeil à ses yeux, mais toujours il était en campagne.

Voir l'Hebdomon.

470 Celui-ci donc, ayant une prédilection pour le grand mystique Saint-Jean, le Théologien (ou l'Evangéliste), éleva en son nom aussi une église divine dans le faubourg de Byzance, à un endroit situé au Nord peu éloigné de la mer, qui avait chez les Hellènes-Byzantins le nom de l'Hebdomon (1) ;

(1) Vers 474. Voir pour le tombeau de Basilius Bulgaroctone Du Cange «Constantinople chrét.» l. IV. p.113. où il dit: «Seylitzès Joël et Glycas racontent que Basilius Bulgaroctone a été enterré dans le temple de St-Jean l'Evangéliste à l'Hebdomon, lequel temple, selon le Porphyrogennète, était près de l'église de St-Jean Baptiste au même Hebdomon. — Sur l'Hebdomon lui-même, voir le même auteur l. II, p. 172. J. M.

il la dota de vases d'un grand prix et y fit déposer 475
 son corps. Mais quand la ville devint la proie des
 Latins, et que toute la partie occidentale fut com-
 plètement perdue; le susdit temple, entre autres,
 fut aussi abandonné: car, comme nous l'avons dit, 480
 les Roumains avaient pris la fuite. A la suite de
 quoi cette église, si brillante, du Théologien, de-
 vint le bercail de brebis Latines. Ainsi, comme
 selon leur habitude, des bergers rustiques Latins
 y entraient avec leur troupeau, ils y virent le tom- 485
 beau de Basile, et espérant trouver quelque chose
 de précieux dans l'intérieur de la tombe, ils s'y
 précipitèrent et l'ouvrirent, mais n'y trouvèrent
 rien autre que le corps de Basilius étendu là de-
 dans. Ils l'enlevèrent donc, ils le mirent hors de
 la tombe, et en arrangeant ses membres assez 490
 roidis, le placèrent contre le mur en introdui-
 sant dans sa bouche un chalumeau de berger; et ~~~~~
 ainsi ils s'amusèrent à danser autour de lui et de
 la tombe. Ces barbares sortirent ensuite, et lais-
 sèrent là le cadavre debout comme sujet d'amuse-
 ment, dans la position que je viens de décrire. Or 495
 quand le susdit empereur (Michaël) le Paléologue,
 vint avec toute son armée pour attaquer le château-
 fort des Galatiens de l'autre côté, qui eut aussi nom
 de Castellion, toutes les portes de la ville, qui se

L'église oblongue ou la Basilique de St-Jean l'Evangeliste était
 à la place où l'on voit aujourd'hui la petite mosquée de *Adil-
 djæddin*: voir notre carte topographique. D. D.

500 trouvaient du côté du couchant, furent fermées par les Italiens, crainte des Roumains. Pourtant, parmi les soldats ennemis, quelques-uns, selon l'habitude des guerriers, se repandirent dans les faubourgs pour y trouver des provisions (1). C'est ainsi que ceux-ci, accompagnés d'autres personnes grecques du faubourg(?) arrivèrent dans le susdit
 505 très-grand temple du Théologien, et y ayant remarqué le cadavre de Basile debout, soutenant de ses mains un chalambeau dans sa bouche, ils s'informèrent pour savoir, quel cadavre c'était.

Ils portèrent Basile de l'autre côté où se trouve
 Galata.

Et ayant su par une table historique qui s'y
 510 trouvait, que c'était Basile le Bulgaroctone, ils se

(1) Vers 502. Déjà plus haut, dans notre remarque au vers 373, nous avons démontré que le double mur Théodosien n'avait point encore disparu à cette place. Donc les portes de cette partie, qui aujourd'hui n'existe plus, se fermaient; c'est par elles que l'on sortait pour passer au faubourg des Blachernes. Ce qui prouve cela le plus clairement, c'est que le corps de Basile fut transporté en procession, avec flambeaux et en chantant des psaumes, jusqu'à Péra dans la tente de Michaël, établie au haut des collines de Galata, (v. 514 sq.)

A l'époque du siège et de la prise de la ville par les Turcs, il paraît que ces doubles murailles entre les Blachernes et la ville existaient encore. Car Mahomet II aurait avec ses immenses bouches à feu, aisément renversé la simple muraille sans fossé qui défend les Blachernes s'il n'avait pas su qu'en arrière le double mur Théodosien empêchait son entrée dans la ville. La

rendirent vite du côté de Galata, et en donnèrent un recit détaillé et pitoyable à l'empereur Michaël. Celui-ci ne put s'empêcher de verser des larmes, et donna ordre, de remettre sur le champ les restes de Basile dans le sarcophage, et de le transporter en procession solennelle aux flambeaux et en chantant des psaumes, de son côté vers Galata. 515 Tout cela s'exécuta selon la volonté de Michaël, et là le cadavre fut gardé près de la tente de l'empereur. Quand après, n'ayant pu se rendre maître du fort des Latins, il retourna à Sélybrie, il y transporta aussi Basile, et il l'y fit déposer avec la plus 520 grande pompe dans le monastère du Sauveur, dans lequel plus-tard Michaël lui-même fut aussi enterré.

Avènement de Michaël, le premier des Paléologues.

Mais retournons dans notre exposé à notre sujet délaissé. Michaël donc, bien que son armée fut bien grande, avait assiégé en vain le fort, et n'avait pu 525 le prendre ; et cela malgré les machines qui lançaient des pierres et ce qu'on nomme des béliers,

lutte par des mines de l'allemand que l'on fixe à la porte de Caligaria, a été, pour celui qui examine bien la chose, vis-à-vis de cette porte, au double mur Théodosien qui est entre la porte du Polyandron et le palais du Porphyrogennète : car on n'a qu'à examiner aujourd'hui encore le Monotechos de cette place, et l'on est obligé d'avouer que c'est l'antique mur d'Héraclius tout-à-fait intact.

D. D.

dont il s'était pourvu pour abattre les murailles,
 mais tout cela n'avait eu aucun résultat; car ce
 530 château-fort avait une garnison Latine. Voilà pour-
 quoi il s'en retourna de nouveau à Sélybrie, après
 avoir bien disposé tout ce qui regardait les parties
 occidentales (européennes) de l'empire.

Le César Stratégopoulos avance vers la ville
 (de Constantinople).

Ensuite il passa dans les parties orientales (asia-
 tiques) avec l'armée, jugeant à propos de confier
 sans retard la direction des affaires dans les parties
 européennes au César Alexius Stratégopoulos (1),
 535 homme des plus distingués, en lui confiant une
 troupe choisie pour bien réussir, et lui disant, que,
 chemin faisant, il pourrait essayer la force de son
 épée sur les Latins qui étaient dans la ville. A la
 suite de cela le César partit pour les terres du
 540 couchant avec son armée, et il s'approcha de la ville
 à une place, riche en provisions et abondante en
 eau, et il résolut d'y reposer pour raffraichir ses
 gens.

Ici tu verras et connaîtras les conseils de
 Koutritzacès.

Quand le César se trouvait là, se présentèrent

(1) Vers 834. Voir Pachym. I, p. 137.

à lui des hommes simples, habitants de la ville,
en lui disant, que sans crainte il pourrait entrer 545
dans la ville. Sur quoi il leur répliqua : « Mais com-
ment cela ? » Ils repartirent là dessus : « La flotte
« entière des Italiens qui résident dans la ville,
« est partie pour les contrées auprès de Daphnou-
« sie (1); et dans la ville même il n'est resté au-
« cune garnison Latine. Or nous t'aiderons à en-
« trer par les conduits d'eau (2), sans courir aucun 550
« danger, entre-y donc sans crainte. » Le César
voyant leur légèreté mesquine, dit à celui qui lui
avait fait cette proposition : « Quel est ton nom ? » Je
m'appelle Koutritzacès(3), « fit-il, moi, comme chef
de ceux-ci. » Or le César avait un cousin-ger- 555
main alors auprès de lui, nommé aussi Alexius, ou
plus tôt, à cause de son jeune âge encore, on lui
donnait le nom d'Alexopoulos. Cet Alexius Ale-
xopoulos, en entendant cela, dit donc au César :
« C'est bien possible que la prédiction s'accomplisse
et que Coutritzacès nous livre l'entrée de la 560
ville. O prince, faites exécuter la proposition qu'il
vient de nous faire. Le bon nombre de trois y est

(1) Vers 548. Daphnousia, île et petite ville dans la mer Noire, éloignée de 40 milles géographiques, où il y a la ville de Chélai, et le cap Daphnousia, non loin de l'embouchure du fleuve *Sagarios*.

D. D.

(2) Vers 550. Voir notre excursion à la fin de ce poème.

D. D.

(3) Vers 554. Pour Koutritzacès voir Pachym. p. 118—129.

J. M.

à propos : Alexius, Alexopoulos et avec ceux-ci Coutritzacès. Le premier et le chef c'est toi, le César Alexius ; le second c'est moi, Alexopoulos, et le
 565 troisième c'est Coutritzacès, tout cela se combine à merveille pour nous convaincre ! » Après quoi le Stratégopoulos, se rendant à ce raisonnement, dit, que toute sa troupe armée se mette sur pied.

Ils entrèrent dans la ville par les conduits d'eau.

Il s'avança donc de nuit jusqu'au temple de la mère de Dieu de la fontaine (1), avec ses gens,
 570 ayant auprès de lui le susdit Coutritzacès (2); puis il ordonna que sur le champ cinq cents hommes, bien armés devaient entrer par les conduits d'eau (3), y ajoutant que les conjurés devaient les accompagner dans la ville. Ceux-ci se précipitèrent comme
 575 des lions sans retard vers la ville et y entrèrent sans aucun empêchement, et, sans perdre du temps, ils se dirigèrent vers la porte de la Fontaine. Or cette porte avait été auparavant fermée pour les

(1) Vers 568. Nous ne comprenons pas, comment M. Bekker a pu lire ici « Θετοῦ ». Le manuscrit a d'une manière abrégée Θεου, c'est-à-dire : Θεοτόκου Deipara, progénitrice de Dieu, mère de Dieu. J. M.

(2) Vers. 570. M. Müller met φέρων. D. D.

(3) Vers 572. Le manuscrit a ὑπαγώγων avec l'accent sur l'avant-dernière syllabe, parce que dans le ver nommé politique l'avant-dernière syllabe du vers doit être avec l'accent aigu. J. M.

Latins avec des grosses pierres et de fortes barres (1). Ils abattirent donc toute cette barricade et ôtèrent tout ce qui empêchait l'entrée des Roumains, en criant du haut des murailles : « vive l'empereur des Roumains ! »

Le César Stratégopoulos fait son entrée dans la ville.

Puis le César Alexius fit son entrée dans la ville avec toutes ses troupes et toute sa suite. Sur le champ il ordonna que tout Italien qui résisterait les armes en main, fût sans pitié massacré comme une brebis ou un bœuf. Mais les Latins, voyant les forces des Roumains et se trouvant dans l'impossibilité de les combattre avec succès, s'enfuirent vers les quartiers avoisinant la Corne d'Or. Il y eut donc un sauf qui peut général des Latins qui enfin vengea le précédent des Roumains. Baudouin, l'empereur Latin, lui-même fut parmi les fuyards, et alla s'enfermer dans les grands palais.

Dieu, la mer et le feu combattent les Latins.

Par hasard, il se fit que les Latins, absents alors, retournèrent de Daphnousie avec toute la flotte (2)

(1) Vers 578. Là il n'y avait ni pierres, ni murailles, voir notre remarque pour le vers 550.

(2) Vers 594. Voir Pachym. I, p. 144.

D. D.

J. M.

595 le même jour de la proclamation de l'empire Roumain, de la fuite générale des Latins, et du sac de leurs possessions. Or ceux de la flotte, ayant appris ce qui était arrivé, descendirent (le Bosphore), pour porter secours aux familles Italiennes. Alors le César ordonna de mettre promptement le feu à tous les quartiers Latins de Byzance, situés sur la côte de la Corne d'Or. Toute la flotte, arrivée en vue de la ville, ne put s'approcher des échelles de ce côté ; car les flammes s'élevant jusqu'au ciel, réduisirent en une mer de feu les
600 maisons et toute la côte du port : comme il y avait un violent vent du Sud qui dirigeait ces flammes du côté de la mer. C'était donc difficile pour les Italiens de s'approcher, et encore les flèches des Roumains pleuvaient sur eux, lancées des maisons, qui du côté du midi avoisinaient aux grands palais.
610 Ils prirent donc leur empereur Baudouin (1) avec eux, et se sauvèrent avec lui le plus vite dans les contrées de la ville du couchant (au palais des Blachernes?). C'est ainsi que la ville de Byzance fut de nouveau rendue aux Roumains, grâce à la courageuse intrépidité du César et à l'alliance de Dieu. C'était alors le vingt cinq du mois de Juil-
615 let, dans l'année six mille sept cent soixante et neuf (2).

(1) Vers. 610 Le *οὗ* manque dans le manuscrit et dans l'édition de M. Müller. D. D.

(2) Vers 616. Le 25 Juillet en 6769, après J.-C. 1261. J.M.

**Michaël vient dans la ville de Constantinople pour
y régner.**

Ensuite Michaël vint dans Byzance pour y régner vingt cinq années, après avoir aveuglé le jeune prince surnommé Charitonymos, de la race des Lascaris, bien que lui-même eût juré dans le sanctuaire et sur le Saint Calice qu'il veillerait sur la vie et le trône de son pupille ; il fut ainsi un traître pour son empereur. 620

La peur fait que Michaël courbe sa tête sous le pape.

Ayant vu cet acte barbare de Michaël de bruler les yeux à son pupille, le grand sacrificateur et pieux patriarche Arsénus lança une malediction terrible sur son corps et sur son âme, malediction irrevocable et sans pardon (1). Alors le susdit empereur Paléologue courba en esclave sa tête sous le pape et protégea l'église Latine. Mais lis et apprends, comment cela s'est fait. Baudouin, duquel nous venons de parler, le dernier tyran (usurpateur) de cette ville de Constantinople, pendant qu'il florissait dans son empire, n'eut pas de progéniture masculine, mais une fille (2), et sur ses recher- 625 630

(1) Vers 626. Voir Pachym. I, p. 264.

J. M.

(2) Vers 633. Quand notre poète dit : « qu'il n'eut pas de progéniture masculine, mais seulement une fille » il se trompe.

ches il trouva après un temps convenu, un époux
 635 des grandes familles Latines du couchant très riche
 qui deviendrait son gendre, et qui à l'époque où
 la fille serait d'un âge mur, aurait avec elle pour
 dot l'empire de Byzance.

L'empereur Baudouin recourt promptement au pape.

Quand celui-ci prit la fuite, comme nous l'a-
 640 vons relaté, et que Michaël Comnène régnait dans
 la ville, notre Baudouin courut en toute hâte chez
 le pape (1), déclamant tragiquement sur ses mal-
 heurs et comment la renommée du pape était per-
 due, et il le supplia d'être son allié, puisqu'il était
 résolu de retourner à la ville de Byzance, se repo-
 645 sant surtout sur une force navale pour y établir
 son règne impérial. Le pape, jugeant que sa de-
 mande était juste, ordonna au gendre de Bau-
 douin, et au père de celui-ci, d'armer une très-
 grande flotte et des vaisseaux d'une immense lar-

La vérité est, qu'il n'eut pas de fille, mais qu'il eut un garçon nommé *Philippe*, qui porta le nom d'empereur, et qui épousa *Béatrix*, fille de Charles I, roi de Sicile et qui mourut en 1288.

C'est celui-ci qui ne laissa qu'une fille *Cathérine* avec le nom d'*Emperesse* de Constantinople, laquelle épousa Charles, comte de Valois et d'Anjou, le fils de Philippe I, roi de France (voir Du Cange « Famille Byzant. p. 217). C'est probablement de cette emperesse Cathérine que notre poète veut parler. D. D.

(1) Vers 641. Au lieu de « Πάπᾱ » il y a dans le manuscrit, comme dans l'édition de Müller, « Πάπῳ ».

geur, et de la diriger sur Byzance pour l'attaquer 650
 et pour rendre à Baudouin l'empire. Après quoi,
 ayant armé plus de deux cents vaisseaux, et préparé
 tout ce qu'il fallait pour l'expédition, ils voulaient
 se rendre maîtres de la ville de Byzance, et fixè-
 rent cette expédition pour la saison du printemps. 655
 Michaël, aussitôt qu'il en eut connaissance, en
 fut grandement effrayé, et il se mit à retablir bien
 les murailles de la ville; et il doubla la muraille
 en travaillant et du côté du Nord et du Midi, de-
 puis la porte des Blachernes (1) jusqu'à la porte
 d'or, et il les renouvela le plus vite possible, y 660
 faisant travailler surtout pendant la nuit, pour
 pouvoir lutter avec avantage contre les Italiens,
 quand ils se présenteraient (2).

(1) Vers 639. Du Cange, « Constantinople Chrétienne », L. I, p. 49 : Porte des Blachernes est nommée celle qui touchait aux murailles Blacherniennes. Sur le renouvellement des murailles de la ville voir Pachym. III, (dans l'éd. grecque et dans Müller il y a par erreur A.) p. 186. J. M.

(4) Vers 662. Qu'est-ce que ce double mur depuis les Blachernes jusqu'à la porte d'or même ? qui ne croirait point, qu'il s'agit de la double muraille du côté de la terre, laquelle fut élevée, non par Michaël Paléologue, mais par le grand Kyros Constantin, éparque aux temps de Théodose le jeune, et cela fut exécuté en soixante jours. Même quand notre poète Anonyme ajoute (vers 638) : « Du côté du Nord et du côté du Midi », on pourrait croire, que cela se peut entendre pour la partie septentrionale et la partie méridionale de ces mêmes murailles du côté de la terre. Toutefois, il ne s'agit point des murailles du côté de la terre, mais de celles du côté de la mer, aussi bien dans leur partie septentrionale, c'est-à-dire donnant sur la Corne d'Or, que dans la partie méridionale, c'est-à-dire de celles qui

Michaël courba sa tête sous le pape et sous
les (3) Latins.

Toutefois, et malgré ces précautions, il craignait encore leur puissance, et, rempli du mauvais souvenir de la défaite précédente des Roumains, 665 de peur que finalement il n'arrivât des choses pires que les premières, il écrivit servilement au pape qu'il est un membre de lui, ou plutôt qu'il est un fils docile, ne revant que l'église Latine, et avec ce

donnent sur la Propontide; tout cela, non en ligne droite, mais dans un angle pointu, depuis les Blachernes jusqu'à la porte d'or, et que là les murailles ont été renouvelées par Michaël le Paléologue; cela s'apprend clairement de Pachymère qui dit, L. III, p. 186: « Il trouva donc nécessaire pour le moment de hausser les murailles de la ville, ou plutôt celles du côté de la mer, lesquelles étaient bien basses, et cela de raison, car, quand Constantin les a le premier bâties, il était maître partout sur la mer. Mais comme le temps pressait (maintenant Michaël), parce que l'on ne pouvait en faire la construction avec des pierres et du ciment, on se servait de poutres et de grosses et longues planches, qui pouvaient être assez fortes pour résister à des attaques, et haussa ainsi les murailles et les tours; de plus, comme le nombre nécessaire de soldats pour la défense à l'intérieur était plus que suffisant, on en établit au dehors, et ne réserva que ceux qui étaient indispensables, quand une attaque aurait lieu. » Nous avons corrigé la mauvaise interponction des éditions grecques, en mettant un point au lieu de la virgule devant le « Mais », où il ne s'agit plus de Constantin, mais de Michaël. D. D.

(1) Au vers du Sommaire l'article τοῖς a été supprimé par nous, parce que cela formerait une syllabe de trop dans le vers.

D. D.

message il envoya les premiers archidiacres (1) de son clergé, qui étaient les plus instruits dans la science des Hellènes. C'étaient le Métochite et avec 670 lui le Méliténiote (2), qui se courbèrent les premiers sous les vues du pape et déclarèrent que leur empereur Michaël pensait comme eux.

Le pape envoie des Cardinaux à Michaël.

Le pape, ayant appris ce qui surpassait son attente, envoya promptement des cardinaux au Paléologue, à l'empereur Michaël, exigeant de faire 675 mention de lui dans la plus grande église de la Sagesse de Dieu, et de proclamer avec pompe la primauté du pape, afin que celui-ci eût pour les quatres saints patriarches de l'Orient la force de l'appel (à son tribunal). Et il exigea que l'empereur confirmât par sa signature les trois choses 680 suivantes : La mention du nom, la primauté et l'appel au pape. De sorte que l'empereur sur le champ fit proclamer le nom du pape du haut de la chaire, et reciter en langue Latine le plus grand évangile du Sauveur dans le sacrifice mystique. L'empereur ayant écrit tous ces faits avec 685 de l'encre rouge et apposé son sceau, et ayant donné l'acte aux cardinaux, les renvoya à Rome pour

(1) Vers 668. Le manuscrit met «ἀρχιδιάκονας» à cause du vers.

J. M.

(2) Vers 670. Voir Pacbym. L. I, (corr. V) p. 369—395. J. M.

le remettre au pape (1). De là les cardinaux étant
revenus à Rome, firent un rapport au pape sur tout
690 ce qui avait été fait. Celui-ci, tout rempli de joie,
ordonna sur le champ aux susdits Italiens, qui
avaient armé la flotte contre Byzance, que mainte-
nant c'était en vain, en leur disant : « Comme Mi-
chaël est devenu un membre de nous, avec des sen-
timents pareils à ceux de la plus grande église du
695 vénérable Pierre, le coryphée des apôtres, qui a oc-
cupé le premier siège, il n'est pas du tout beau d'al-
ler lui faire la guerre ! Car la ville de Byzance a été
autrefois aux Roumains et de nouveau ils l'auront
comme ils l'ont possédé auparavant ; et si quel-
qu'un de parmi les Italiens osât partir pour lui
faire la guerre, que lui, le pape, lancerait sur
700 sa tête l'anathème le plus effroyable de par la
Sainte Trinité. » Ensuite Michaël régna sans crainte
sur les Roumains, chassa de l'église le premier
archisacrificateur Joseph, ou plutôt il y imposa
705 comme patriarche l'impie Bécon (2), qui avait au-
paravant occupé la place de garde des archives,
parce qu'il était homme très versé dans la litté-
rature hellénique. Celui-ci, lié à l'empereur con-

(1) Vers 687. Plus tard on a montré ces documents comme
éclatants témoignages du parjure des Grecs. Et pourtant on
ne pourra reprocher plus à Michaël, que l'on ne reprochera
à Henri IV, roi de France, qui a dit : « Paris vaut bien une
messe ! » Du reste un tel parjure n'est pas la faute de celui que
l'on a forcé, mais de celui qui l'a forcé. D. D.

(2) Vers 705. Voir Pachym. L. I, (corr. V) p. 374—395. J. M.

fessa les doctrines des Latins, ayant comme collaborateurs zélés, les deux hommes nommés plus haut, savoir : le Métochite et le Méliténiote, lesquels plus-tard Andronic II, le fils de Michaël, pour éloigner le plus possible l'impiété de son père, fit souffrir sous l'anathème et dans les prisons, ou plus tôt les fit mourir renfermés dans des cachots à la manière des chiens (1), parce qu'ils refusaient de participer à la communion avec tous les orthodoxes (Roumains). Quant à Michaël, il a été le tyran des orthodoxes. Parmi tant d'autres il a fait crever aussi les yeux aux Rhalis, parce qu'ils n'avaient voulu accepter la confession Latine.

Le présage du P.— Michaël l'explique faussement et ne le comprend pas.

Regarde bien le P trois fois écrit. et tu sauras résoudre l'oracle.

Ayant appris ensuite de quelqu'un, que son règne sera suivi de Pachomius (2), il fut saisi d'une méchante fureur, et comme bientôt il en trouva parmi les crémites d'alors un nommé Pachomius, il le fit aveugler sans égard aux lois, afin qu'il ne pût lui ravir le pouvoir. Car celui qui l'endormait avec cette prophétie, lui a montré la lettre *P* trois fois écrite. Voilà pourquoi lui (Michaël) arracha les yeux

(1) Vers 716. Voir Pachym. L. I, (corr. V) p. 402. J. M.

(2) Vers 721. Voir Pachym. L. I, (corr. VI) p. 487. J. M.

à Pachomius, ayant grand' peur du *P*. Et pourtant le pervers se trompa en pensant et en agissant mal : car la mort vint le trouver dans le terrain de Pachomius, comme le présage l'indiquait. La
 730 force du *P* vous la trouverez en ceci. Lui, le *Paléologue* Michaël, est mort un jour de *Paraskevi* (vendredi) dans la terre de *Pachomius*. C'est ainsi que le *P* s'est présenté trois fois (1). Il fut après enterré, comme nous l'avons dit, à Sélybrie. Après sa mort la masse des fidèles s'étant réunie, ayant
 735 au milieu d'eux Pachomius injustement aveuglé, dit à son (successeur) Andronic : « Si tu veux régner, n'hésite pas à rejeter vite les mauvais sentiments de ton père et retranche de toi celui qui ne rêve que les choses Latines, en ne le laissant point
 740 participer aux prières et aux offices ! » A la suite de cela Andronic, persuadé par leurs discours, proclama en face de tous les orthodoxes : « Je pense ainsi et je professe l'église antique (2), et je suis complètement convaincu de la vérité de tout ce que vous dites, en repoussant l'attachement

(1) Vers 734. A la page 43 du manuscrit sur la marge se trouve écrit en encre rouge ce qui suit :

Paraskevè		
Terre de Pachomius	P	Paléologue Michaël
P		P

Sur sa mort voir Pachym. L. I, (corr. VI) p. 528. J. M.

(2) Vers 744. Voir Pachym. L. II, p. 42, 44, 36, 424, (corr. Andron. L. I, p. 42, 44, 33, L. II, p. 424). J. M.

professé par mon père pour l'église Latine. » Sur le champ il déposa Bécon du siège patriarcal, et le fit pousser hors de l'église, en y plaçant un 745 autre pasteur, homme très pieux, que les fidèles désiraient (1). De plus, il fit transporter dans Constantinople le corps du ci-devant zélé et pieux pasteur Arsénius, et le déposa dans la grande église. C'est ainsi que la foi des orthodoxes fut renouve- 750 lée et la paix fut retablie pour la masse des fidèles.

Apprends exactement les années des Paléologues.

Jusqu'aujourd'hui ces Paléologues ont bien gouverné avec la connivence et la volonté de Dieu, c'est-à-dire jusqu'à l'année courante, depuis la création du monde six mille neuf cents (après J. 755 C. 1392) qui tombe à la quinzième année de l'indiction, pendant une période bien comptée de cent trente un ans. Que le Christ leur accorde la recompense et la victoire sur les ennemis, pour de très-longues années.

(1) Vers 746. Voir Pachym. L. II, p. 46, (corr. Andron. p. 46.)
J. M.

REMARQUES AU VERS 550

SUR

LES ENTRÉES PAR LES AQUEDUCS.

« *Par les Aqueducs.* »

Les conduits par les murailles du côté de la terre étaient les plus grands aux parties septentrionales, à la tour d'Anémas, près de la porte d'Égri-capou, et aux Pseudoportes de Charisius et de Georges (Voir notre dissertation intitulée: Nouvelles découvertes archéologiques , Constantinople 1866 p. 6.). Cette dernière est une soi-disante porte fermée entre Top-capoussy et la « nouvelle » Mewlethane-capoussy: aux autres Pseudoportes, c'est-à-dire: à l'une qui était entre la porte de Mewlethane et celle de Sélybrie (ou de la Fontaine) et à l'autre qui se trouvait entre celle-là et celle de Rhégium (ou des sept tours), les conduits étaient très petits et douteux. Et pourtant ce serait d'un de ces petits qu'il s'agirait ici.

Selon Gibbon (l. XI. p. 248.) c'est par le dernier que Stratégopoulos avec sa troupe serait entré et aurait ouvert la porte d'or à toute l'armée des Grecs. Mais l'erreur, quant à la porte d'or, ap-

partient à Gibbon : car il confond deux entrées différentes : l'une de l'armée qui avec le Stratégopoulos s'est faite par une porte fermée des murailles Théodosiennes, quand il a pris la ville et chassé les Latins (voir Pachym. II. 27. Georg. Acrop. p. 190. Nicéph. Grég. p. 83-85); l'autre est celle de l'empereur Michaël, qui fait son entrée triomphale par l'antique Porte d'or de la muraille de terre Constantinienne. (voir Pachym. II. 31. Georg. Acrop. p. 194 sq; Nicéph. Grég. p. 87.)

Mais quelle est cette première porte des murailles Théodosiennes, par laquelle la petite armée de Stratégopoulos est entrée? Il nous paraît que c'était une des deux, ou celle qui porte le vrai nom de la porte (civile) de la Fontaine (qui s'appelle aussi celle de Sélybrie), ou bien la porte militaire ou Pseudoporte, qui est tout près, entre celle de la Fontaine et celle des sept tours (ou de Rhégium). Nous préférons la première à la dernière; parce que Pachymère lui donne le nom de celle de la Fontaine. Il est vrai que ce qu'il ajoute sur l'état de cette porte, qui, selon lui, alors n'aurait pas seulement été fermée par des pierres, mais encore par des battants et leurs verroux nous gêne un peu. Car les véritables portes civiles, telles que celle de la Fontaine (ou de Sélybrie) en était une, étaient fermées par les battants, seulement la nuit, ou pendant un siège. Mais les Pseudoportes militaires étaient fermées seulement par des pierres en temps de paix, et dans le siège elles s'ouvraient pour don-

ner le passage dans le péribolos entre les deux murailles aux troupes qui le défendaient. Pourquoi donc la véritable porte de la Fontaine en temps de paix, aurait-elle, non seulement été fermée par les battants, mais encore par des pierres? Repondra-t-on que peut-être on l'aura fait parce que tous les soldats Latins étaient partis dans l'expédition navale de Daphnousie, et que le faible nombre laissé en ville, ne suffisait guère pour la défense de toutes les portes, surtout pour celle-là, qui était si éloignée du palais? — Nous croyons plutôt que ces portes n'étaient point fermées avec des pierres, mais que des embellisseurs assez ignorans de l'histoire les ont seuls placées à cette porte de la Fontaine. Car le plus ancien historien de cette entrée Georg. Acrop. (qui est mort en 1282) dit ce qui suit p. 191: « Mais comme le Stratégopoulos avait auprès de lui quelques hommes, venus de la ville, et qui étaient bien informés de tout ce qui s'y passait, et qu'il apprit en les questionnant, qu'il y avait un trou dans les murailles de la ville, par lequel un homme armé pourrait très-bien passer, il ne perdit point de temps et se mit à l'œuvre. C'est ainsi qu'un homme passa par ce trou, et un autre le suivit, puis encore un, ainsi il y en eut jusqu'à quinze, et peut-être encore plus, qui entrèrent dans la ville. Mais comme à la muraille ils trouvèrent un homme auquel la garde en avait été confiée, quelques-uns montèrent sur la muraille et, l'ayant pris par les pieds, ils le lancèrent hors de la fortification de la

ville. Les autres, ayant dans leurs mains des haches, brisèrent les verroux et les gonds des portes et rendirent de cette manière l'entrée libre pour l'armée. Voilà comment le César Stratégopoulos et toute la troupe qu'il avait avec lui, les Roumains et les Scythes (car son armée était composée de ces deux nations), firent leur entrée dans la ville. »

Voilà le langage simple et vrai de l'histoire. On trouve le même recit, mais plus abrégé, dans la relation de Dousas, jointe à l'Acropolite (voir page 190 dans les variantes). En vérité, en paix il ne fallait qu'un seul homme de garde à la porte fermée pour la nuit.

Pachymère (cinquante années après) ajoute déjà des *échelles* aux murailles et des *pierres* à la porte. Nicéph. Grég. (encore cinquante années plus jeune) parle déjà d'une *entrée cachée*, par un *ancien conduit souterrain*, par lequel entrent déjà *cinquante* hommes qui ont après brisé la porte.

Quant à l'emplacement de cette ouverture cachée, tous ne disent pas la même chose, ni que c'est par un conduit d'eau. Nicéphorus Grégoras p. 85, raconte : C'était très près de la porte qui est situé en ligne perpendiculaire du temple de la Mère de Dieu de la Fontaine, que les traitres volontaires disaient connaître cette entrée cachée d'un ancien conduit souterrain.

Georges Acrop. p. 190 dit : « ils entrèrent par un trou ». Georges Pachym. sous Mich. Paléol. II, § 27 (p. 141) dit : « Mais ceux-ci, étant monté un

à un sur des *échelles* attaquent sur le champ les *gardes* endormis, qui étaient des Italiens, etc. »

C'est étonnant que les « *Patria* » et *Codinus* ne soufflent mot sur cette entrée, quoique les choses miraculeuses et extraordinaires soient de leur goût, et qu'ils se répandent en longs récits sur l'entrée de Justinien le Rhinotmète par un aqueduc. En quelque sorte la raison de cela pourrait être, que ceux qui ont écrit et composé les *Patria* vivaient à une époque plus reculée, et que plus tard on ne les a que machinalement copiés.

Quoi qu'il en soit, il nous paraît certain, que ceux qui racontaient l'entrée de Stratégopoulos comme faite par un aqueduc, avaient notice de l'entrée vraie ou fausse de Justinien, et si l'on veut le croire, le même stratagème se serait reproduit pour une seconde fois à la même place, où encore Justinien est venu pour régner une seconde fois.

Ceci nous amène au *Deuteron*, qui comme nom d'une région ou partie de la ville est bien d'un intérêt plus grand, et cache en lui une relique précieuse de l'ancien système de fortification de l'éparque Cyrus Constantin lors de l'invasion des Huns.

Les deux choses que Constantin est venu régner une seconde fois (τὸ δεύτερον) et qu'il est entré là où il y a la région (τὸ Δεύτερον) ont été confondues par les historiens, qui ne comprenaient plus rien au système de fortification de la ville sous Théodose-le-Jeune. Car les historiens et les *Patrias* racontent

ceci Théophanes (mort en 817) p. 573, à l'année 6467 dit : « Il (Justinien le Rhinotmète avec une armée de Bulgares) assiégea la ville, en l'attaquant pendant trois jours, depuis la porte de Charsias jusqu'aux Blachernes. Ensuite avec quelques-uns de ses compatriotes (Roumains), séparément de l'armée (de la bataille), il entra par l'aqueduc, et ayant, en sortant de terre, mis le trouble partout, il s'empara de la ville, et bientôt alla résider au palais des Blachernes ». On ne voit pas bien clairement par là, quel est l'aqueduc, qui lui aurait servi d'entrée ; ou plutôt le lecteur pourrait se sentir disposé à y entendre un aqueduc près des Blachernes, si l'on n'y voyait ajouté : « *séparé de la guerre* » ce qui ne se comprend que « *séparé de l'armée* ».

L'on voit le même récit dans Niceph. le patriarche (mort 828), dans Cédrenus (en 1057) et dans Joël (en 1204). Seulement le Patr. Nicéph. y ajoute déjà les mots : « que cela s'est fait ainsi, par la trahison de quelques-uns qui étaient dans la ville, et qu'il sortit de terre à l'endroit où est l'église de *Sainte-Anne*, appelée depuis « *la seconde fois* » (τὸ Δεύτερον) ; » et il dit que c'était l'aqueduc de la ville.

L'anonyme de Bandouri, mêlant le mensonge avec la vérité, dit ceci :

« Sur *Ste.-Anne le Deuteron*.

Que dans la région nommée *la Deuxième* on a élevé une colonne de Justinien le Rhinotmète. Cette colonne, c'est le César Bardas, oncle de

l'empereur Michaël III qui l'a abattue et brisée. Elle était appelée la seconde fois (τὸ Δεύτερον), parce que le susdit Justinien empereur a été chassé et s'est réfugié à Cherson (en Crimée), le patrice Léontius l'ayant remplacé. Après avoir passé dix ans à Cherson, il s'enfuit encore de là chez Terbéli, le Duc des Bulgares, dont il épousa la fille, nommée Théodora, et c'est ainsi qu'il reçut un secours de vingt cinq mille soldats, avec lesquels il s'avança vers la ville de Byzance, et, les habitants ne voulant rien savoir de lui, il se tourna du côté de la porte *Palatia*; là étant entré dans l'aqueduc il sortit à l'intérieur de la ville, où se trouve le socle de la colonne, et c'est ainsi qu'il s'empara de nouveau de l'empire. L'endroit fut pour cela nommé : τὸ Δεύτερον, pour la seconde fois. Alors lui y fit ériger l'église de Ste-Anne, parce que sa femme était enceinte de lui, et Ste.-Anne l'assista, aussi son maphorion (ceinture?) et son corps y furent déposés par lui. »

Bandouri, dans ses remarques à ce récit, relève que cette Théodora n'était pas la fille de Terbéli, mais la sœur de Bousiris Glabarus (Glabani?), le chagan des Chazares (Imp.Or. II. p. 786 aux ant. C.V. N. 256.) et Du Cange (Const. Chrét. II. p. 170) observe que l'église de Ste.-Anne n'a pas été construite par Justinien II le Rhinotmète, mais par Justinien I, le Grand, dans le quartier qui portait alors déjà le nom de Deuteron, comme le raconte Procope, son contemporain, et dans ce même quar-

tier du Deuteron il cite aussi les églises de St. George, de St.-Paul et des saints Notaires, qu'il s'ensuit que le nom de *Deuteron* est bien de 450 années antérieur au second avènement de Justinien le Rhinotmète. Mais le même Du Cange a bien tort, quand il essaie une autre explication de ce mot *Deuteron*, en disant que le Deuteron, ainsi que le Décaton et l'Hebdomon, ont leur noms de leur distance de la colonne du miliaire près de Ste-Sophie. Car comment l'Hebdomon et le Deuteron, l'un et l'autre à la même distance de la colonne du miliaire, seraient-ils nommés l'un le *septième*, l'autre le *deuxième*. Nous ne sommes pas en état de juger, si le même auteur, à un autre endroit de son livre, a senti la vérité, en disant : que la porte Cinquième ou du Pempton du Cinquième, a son nom du quartier, nommé Pempton, comme les deux autres le Deuteron et l'Hebdomon.

Nous avons déjà, dans nos remarques à Pusculus (livre IV vers 437), démontré, que du temps de Théodose tous les habitants de la Thrace et de la Macédoine, fugitifs devant Attila et ses Huns, vinrent s'établir devant les portes terrestres de Constantin, et furent enfermés, leurs mains y aidant, en 60 jours, par les nouvelles murailles Théodosiennes. Cette large bande entre les deux murailles, la vieille de Constantin et la nouvelle de Théodose, fut avec ses nouveaux habitants divisée en sept quartiers ou Vigiliae, espèce de confins militaires, destinés à la défense, ayant entre les sept portes

civiles nouvelles, des portes militaires pour la défense, surtout quand la muraille Théodosienne fut bientôt après renforcée et doublée, avec un Péribolos élevé, pour s'y défendre. Les sept portes civiles eurent les même noms que les portes correspondantes du mur Constantinien, avec la différence que les unes se nommaient les nouvelles, les autres les vieilles; tandis que les portes militaires portaient, comme les quartiers ou Vigiles correspondants, les noms et distinctions militaires par Numéro. La Proté était la nouvelle porte d'or; la *Deutéra*, la Trité, la Tétarté, la *Pempté*, la Hecté, enfin la Hebdomé. De même les quartiers correspondants eurent nom de Proton, *Deuteron*, Triton, Tétarton, *Pempton*, Hecton et *Hebdomon*.

Les mots soulignés, le hasard nous les a conservés et ils ne s'expliquent qu'en admettant les autres. Plus tard quand les dangers furent passés, on s'endormit; le système de défense fut négligé et oublié, et, comme on ne connaissait plus la signification de quelques termes, ajoutés à des églises pour les distinguer des mêmes églises en d'autres quartiers, on eut recours à des explications et étymologies ridicules, comme *Ste-Anne to Deutéron*.

Du reste, il faut encore remarquer que les Patria de Codinus disent, il est vrai, (p. 97) la même chose que l'Anonyme de Bandouri, mais y ajoutent encore une circonstance graphique.

« Il se dirigea πρὸς, c'est-à-dire : vers la porte

Palaia (la vieille), il entra à l'aqueduc, et il sortit à un endroit où est debout la colonne, car là l'aqueduc a un *soupirail* » etc.

Et le même (p. 122) seul dit: « La porte nommée la *Palaia*, c'est Constantin qui l'a érigée, et jusque là allait la vieille muraille terrestre construite par lui. »

Or, si c'est vrai, comme sans aucun doute cela l'est, comment un homme qui se trouve en dehors des murailles Théodosiennes, entrera-t-il par, ou près de la porte *Palaia* de la muraille Constantienne, avant d'avoir pénétré par celle de Théodose II.

Du reste ce n'est que Codinus, qui a cette notice (p. 122.) et à une place inepte, (car avant cela il parle de l'église des Saints Samouël etc., et après de celle de Saint Eleuthérius). Elle ne se trouve point dans les autres *Patria*, ni dans notre inédit.
 Michaël Æchmalotès.

Il nous paraît donc que dans ces mots, *sur*, *dans*, ou *près* de la porte *Palaia* il y a quelque confusion cachée.

Déjà Michaël Æchmalotès (manuscrit des *Patria* existant dans le Séraïl) nous offre une variante intéressante, il met : « *Palaia pétra* ».

Mais il faut encore dire que, voulant corriger ce qui était incompréhensible, il a fait une nouvelle bevue : car si l'on veut admettre le mot *Pétra* comme juste, ce sera une porte au *Pétrium*, duquel nous avons traité dans la note au vers 251. Et là

on pourrait croire que cela s'accorde avec ce qui est dit dans le premier Théama d'un anonyme sur les choses remarquables en relation courte (voir Codinus, éd. de Bonn. p. 163, E.).

«La statue dorée, représentant un homme, qui se trouve sur la citerne impériale à la voûte dorée, statue qui est agenouillée, est celle de Justinien qui, pour la seconde fois (τὸ δεύτερον) a régné ; et à côté il y a celle de sa femme, la sœur de Bousiris Glabarus, après la défaite de Tibère Apsimare, quand Philippicus fut proclamé à la même place de la citerne impériale à la voûte dorée, car Terbéli, le Bulgare a siégé souvent là et le Chazar Glabarus aussi. Et il y eut un nombre assez considérable de Pactes (conventions?) qui furent accordés là. Voilà pourquoi il y a là les statues de ce tyran (Justinien) et de sa femme.» (Basilique de l'Augustéon.)

Quelle profusion du vrai et du faux ! mais si quelqu'un voudrait vraiment penser à une entrée de Justinien par la porte du Pétrion, on peut lui demander, où se trouve là un aqueduc par lequel on ait pu entrer dans la ville en y passant du dehors.

Nous sommes donc forcé de renoncer encore à cette Pétra et de retourner à notre porte militaire du *Deuteron* entre les portes civiles de la Fontaine et celle de Rhégium.

Nous proposons de corriger les mots de *Palatia porta*, ou de *Petra porta*, en *Paraporta*, c'est-à-dire Pseudoporte près de celle de la Fontaine : car c'est ainsi que Codinus et d'autres nomment les portes de

moindre valeur : des *Paraportes* ou des *Parapylia*.

Mais quelqu'un vous pourrait faire la question : Y a-t-il, ou y avait-t-il un aqueduc à cette place de cette Paraporta ou Pseudoporta du Deuteron ?

La carte ichnographique des aqueducs de Constantinople, non publiée mais gravée, nous y démontre l'existence d'un tel, bien que petit. Et M. Stolpe dans son plan topographique y écrit aussi hardiment : *Aqueduct*.

Néanmoins nous affirmons, qu'aujourd'hui il n'y en a pas, et qu'auparavant il n'y en a jamais eu, comme c'est aussi l'avis de M. le Dr Paspali, qui a mûrement étudié cette question aux murailles terrestres. Quelqu'un pourrait recourir à l'aqueduc qui se trouve, non à la Pseudoporte deutera, mais à la *Trité*, qui est entre la porte de la Fontaine et celle du Russe (Oleg) ou de Mewlé-liané ; ce qui serait la Paraporte près du castellium en forme de Sigma ; et dans cette hypothèse il serait nécessaire d'expliquer la sortie au quartier Deuteron à l'intérieur par la circonstance qu'il était tout près : car les quartiers Proton et Deuteron étaient en forme rhomboïdale et non en rectangle sur la muraille à cause de la mer qui entre là dans la terre.

Mais nous croyons ne pas devoir recourir à ces extrémités-là : car il y avait toujours des tremblements de terre, qui plus ou moins gâtaient les murailles, de là il y avait des fentes et des trous, lesquels bien que petits (ou plutôt pour cette raison) restaient sans être rétablis.

Les entrées donc, aussi bien celle du Rhinotmète que celle du Stratégopoulos, auront eu lieu par une telle fente ou par un trou non loin de la seconde Paraporte, comme du reste Georges Acrop. l'affirme en disant : par une opé (trou).

Les historiens postérieurs, ne connaissant plus le véritable sens du mot Deutéron pour la région, et le Rhinotmète ayant gouverné τὸ δεύτερον (pour la seconde fois), on a embelli d'arabesques son histoire, en disant, qu'il est entrée là dans la ville par un aqueduc, et l'on a donné le nom τὸ Δεύτερον au quartier.

D. D.



MÉMOIRES CHRONOLOGIQUES

SUR LA

PRISE

DE CONSTANTINOPLE

PAR LES LATINS

ET SUR LA

RESTAURATION

DES

PALEOLOGUES

Trouvés dans le manuscrit du même poëte anonyme, conservé dans la bibliothèque de St. Marc à Venise ; écrit en 1391, et, comme il parait, de la même main, en vue de composer les vers ; publiés par JOSEPH MUELLER, professeur à Turin ; maintenant republiés avec les notes de Müller et d'autres nouvelles

PAR LE

D^r PH. A. DÉTHIER.

MÉMOIRES CHRONOLOGIQUES

DU MÊME

POÈTE ANONYME.

**Voir comment Constantinople a été prise par les
Italiens.**

Les princes et comtes Latins, qui se sont emparés de Constantinople par droit de conquête, sont les suivants : Henri Dandoulo, doge de Venise ; le marquis Boniface de Marlès Pharontès (Montfer-rat) ; Baudouin, comte de Flandre ; Henri, comte de St.-Paul ; Doloïcos (Lodovicos), comte de Pleès (Blois prononcé Blais, comme on dit pour le pays, selon la prononciation des paysans : le Blaisois), et d'autres encore, venus par la considération et l'influence du doge de Venise. Ils avaient des vaisseaux nommés dromones, pour le transport des chevaux, au nombre de cent dix, des vais-seaux longs soixante, et encore, plus de soixante dix vaisseaux de transport. Leurs troupes mon-

taient à mille cavaliers choisis et à trente mille fantassins. L'arrivée des Latins dans la ville eut lieu au mois de Juillet 6711 (1).

Ils attaquèrent la ville, quand y régnait comme empereur Alexius Comnène (2), surnommé « le sceptre-coton », qui a occupé le trône pendant huit années, trois mois et dix jours ; et, quand il a pris la fuite, son neveu Alexius, fils d'Isaac l'Ange, l'aveuglé, l'a remplacé pendant six mois et huit jours ; celui-ci fut étranglé par le Duc Alexius Mourtzouphle. Ensuite ce Mourtzouphle a régné pendant deux mois et seize jours. Et dans ces jours la ville fut prise par les Latins, le douze Avril, à la septième année de l'Indiction.

Ce fut en l'année 6712 (3), le douze Avril, le second jour de la sixième semaine du carême. Voici comment elle fut prise : L'armée des Latins a fait l'attaque du côté de la mer à la partie septentrionale de la ville. Deux guerriers Latins, faisant une chose brillante, sautèrent de l'échelle d'un vaisseau qui attaquait la partie du Pétrion, endroit où l'empereur Alexius Ducas, placé à l'intérieur, défendait la ville ; et ils descendirent l'épée en main à la tour qui se trouvait là ; et, comme les

(1) Selon la chronologie Byzantine la plus en usage, l'année 6711 depuis la Création correspond à l'année 1203 après Jés.-Chr. J. M.

(2) Alexius l'Ange Comnène, surnommé aussi la Porphyrogennète, le frère d'Isaac l'Ange J. M.

(3) L'an de la Création 6712 qui est 1204 apr. J.-Chr. J. M.

Roumains, postés là, ne pouvaient ni les repousser, ni les tuer, à cause de leur force et bravoure, d'autres de l'échelle se précipitèrent après eux dans la tour. Parmi eux il y en avait un, nommé Pierre, cavalier Latin, qui le premier se pressa par la porte de ce Pétrion dans la ville; lequel a rempli tellement d'épouvanteles Roumains, qu'ils prirent la fuite. Bientôt l'empereur, abandonné par tous lessoldats, s'enfuit aussi, et la ville devint la proie des Latins. Les Roumains s'échappèrent par la porte d'Or (1). C'est ainsi que s'accomplit la

(1) Du Cange «Const. Chrét.» L. I, p. 32. dit: «La porte d'Or était, du côté du midi, la première porte terrestre, comme celle de Xylocercus était la dernière.» Nous avons démontré que les murailles terrestres autrefois n'allaient pas au-delà de la porte d'Or. Et encore aujourd'hui il n'y a aucune différence entre elle et celle des Sept Tours: de sorte qu'il est constaté, que la porte d'Or est celle qui est fermée aujourd'hui et qui est à côté de celle de Sélybrie, chose que prouve aussi bien le site du monastère de Stoudium, qui encore est debout et se place auprès de cette porte par les écrivains (anciens), que les ruines du temple nommé de la Fontaine, que l'on sait avoir été hors de la ville, tout près de cette porte. Que cette porte a été restaurée et décorée par Théodose le Grand après avoir vaincu l'usurpateur Maximus, c'est ce que prouve une inscription, placée au dessus d'elle :

Après la défaite du tyran, Théodose décore cette place

Celui qui construit une porte d'or, vit des siècles d'or.

Ces vers démontrent clairement d'où lui vient le nom de : la porte d'Or.

J. M.

L'on peut dire que les erreurs y sont entassés avec une légèreté indigne de Du Cange, et qui, comme de coutume, ne font qu'en engendrer toujours de nouveaux, quand on copie sans réfléchir Du Cange, comme si c'était un évangile. Commençons par la fin ! Comment ces vers prouveraient-ils d'où le nom d'or

volonté des Latins. C'était alors justement les Pâques chrétiennes, le vingt cinq Avril. Si tu veux connaître quelles horribles choses furent alors faites par les Latins, lis le livre de Nicéas Choniates, et tu l'apprendras. Car ces horreurs sont dignes de larmes intarissables (1). Les Latins restèrent maîtres de la ville pendant 58 années. Mais, quand Michaël Comnène, le Paléologue, régna, Constantinople fut reprise par le César Alexius Stratégopoulos en 6769 (2), le 23 Juillet.

Michaël le Paléologue y régna, en vivant 58 an-

vient? Puis, où trouve-t-on ces vers? Sur la porte? non! mais dans l'anthologie, copiés, non de la Paraporte δευτέρα, c'est-à-dire, du voisinage de Sélybrie, ni de la Paraporte Proté du Cyclobium des Sept Tours; enfin sur aucune des portes des murailles terrestres de Théodose le Jeune, qui n'existaient point du temps de Constantin, ni sous son père Théodose le Grand; mais copiés dans le moyen-âge de la vieille porte d'Or des murailles terrestres de Constantin, laquelle était, jusqu'aux Paléologues, la porte triomphale pour les entrées solennelles et en avait le nom de porte d'Or. Dès l'époque de Théodose II; quand les murailles terrestres furent avancées pour enfermer les fugitifs de la Thrace, les nouvelles murailles eurent des portes correspondantes à celles des murailles Constantinienues. De sorte qu'il y eut une vieille porte d'Or et une nouvelle; Il en est de même pour celle de Rhégium, de Sélybrie, du Rou-siou, de St.-Romain, du Polyandriou, de St.-Jean et du Xylocerque. De cette dernière l'anthologie a aussi conservé une inscription, invisible aujourd'hui, parce qu'elle a été à la vieille porte du Xylocercos des murailles terrestres de Constantin, et non à la nouvelle des murailles de Théodose II, qui, à leur tour, ont disparu, depuis la conquête au moins. D. D.

(1) Voir surtout Nicète Chon. « Ce qui est arrivé après la prise de la ville » p. 774 sq. éd. D. Bonn. J. M.

(2) Depuis la création 6769 après J.-Christ 1261. J. M.

nées, et il mourut après avoir porté le sceptre pendant 24 années, moins 20 jours. Il eut alors un fils, le prince Andronic, âgé de 24 ans. L'année de la mort de Michaël Paléologue est 6794 (1).

Les Paléologues occupent donc le trône depuis cent trente années jusqu'aujourd'hui, où nous comptons 1391 (de Jésus Christ) (2), qui est la quatorzième année de l'Indiction. Comme lettres cabalistiques pour Michaël Paléologue, le Latino-phrone, on a trouvé P.P.P. Cela a été résolu ainsi : Le jour de *Paraskvêi* meurt le Paléologue dans la terre de *Pachomius*.

L'an 6834 (3) la ville de *Proussa* fut livrée aux Agarens athées, et l'an 6839 (4), la ville de *Nicée* fut aussi livrée aux Agarens.

L'empereur Prince *Andronic* le Paléologue (5) s'endormit en Dieu l'an 6849 (6), au mois de Juin, le sixième jour de la semaine (Vendredi).

Son fils, le Prince *Jean* Paléologue, fut couronné empereur en 6850, à la dixième année de l'indiction, au mois de Novembre 19 (7), au second jour de la semaine (Lundi). Il avait alors dix ans.

(1) Depuis la création 6794 après J.-Christ 1283. J. M.

(2) De la création du monde 6899, dans laquelle année ces mémoires auront donc été écrits. J. M.

(3) Après J.-Christ 1326. J. M.

(4) Après J.-Christ 1331. J. M.

(5) Andronic II, le vieux. J. M.

(6) Après J.-Christ 1341. J. M.

(7) Après J.-Christ 1344, parce que le commencement de l'année byzantine est au premier Septembre. J. M.

L'an 6854 (1), sous le règne de la Princesse Anna Paléologina, et de son fils le Prince Jean le Paléologue, lorsque Monseigneur Jean l'Aprénien était patriarche, le 19 du mois de Mai, un jour de Vendredi, dans la nuit, s'écroula la partie orientale du temple de Sainte-Sophie, c'est-à-dire une abside et le tiers du Troulon (le dôme) et quelque chose de plus, et brisa en même temps le brillant ambon (chaire) et le timple (2) du Saint Sanctuaire qui s'y trouve (3), et toutes les Saintes Images. Ce fut en 6855 (4), au mois d'Octobre, et au sixième jour de la semaine (Vendredi) que le Miakis et l'abside furent de nouveau restaurés.

L'an 68(55) (5), à la quinzième année de l'Indic-

(1) Après J.-Christ 1346.

J. M.

(2) Cloison, ordinairement fait en boiserie sculptée, qui sépare le Sanctuaire du reste de l'église.

(3) Les lettres τ... ι illisibles dans le manuscrit sont peut-être à lire τὸ ἐκστ..

D. D.

(4) Après J.-Christ 1346.

J. M.

(5) Nous avons, comme M. Müller, laissé dans le texte grec indécises les deux lettres, chiffres de la date, illisibles dans le manuscrit, mais il n'y a pas de doute qu'il faut lire, ςωνε'. Car une 15^e année de l'Indic. sous le règne de Cantacouzène, lequel tombe entre les années 1344 jusqu'à 1357, n'arrive qu'une seule fois, savoir l'an de la création 6855, ou après J.-C. 1347. Ceci du reste se confirme en quelque sorte par les récits plus détaillés dans Nichéph. Grég. et dans Cantacuzène lui-même; quand on observe que les hostilités entre les Génois et les Grecs ont commencé déjà l'an 6855 (1347). La fameuse bataille navale sans combat, il est vrai, n'est qu'un incident de cette guerre, et arrivée seulement au printemps de 6857 (1349); mais notre écrivain y fait encore l'autre bevue de dire « quand il y

tion sous le règne du Prince Jean Cantacouzène, au mois de Mars, le cinquième jour (Jeudi), toute la flotte des Roumains, ou plutôt l'équipage et les troupes se noyèrent, et les Latins emmenèrent à Galata les galères sans l'équipage, c'était lorsque Phakéolat commandait.

L'an 6862(1) à la septième année de l'indiction, au second jour du mois de Mars, dans la nuit de l'orthodoxie, sous le règne du Prince Jean Cantacouzène, il y eut un grand tremblement de terre, dans lequel la muraille de Callipolis et des établissements y touchants s'écroulèrent et furent livrés aux Agarens, par un effet des secrets impénétrables de Dieu. En 6870 (2), à la quinzième année de l'Indiction, sous le règne du Prince Jean le Paléologue, il y eut une maladie pestilentielle, commençant depuis le mois de Septembre et durant pendant toute une année. Quand elle régnait au plus fort, au mois de Mars, Orchan mourut. Et à la seconde Indiction suivante (3), Monseigneur le patriarche Callistos alla comme aprocrisiaire en

avait Phakéolatès ! » hâter avec les trois galères, qu'il avait auparavant sauvées à Eyoub (Cosmidion) il vint à Bachtché-Capou, quand l'amiral génois avait déjà capturé toute la flotte sans coup férir.

(1) Après J.-Christ 1354.

J. M.

(2) Après J.-C. 1362 (corr. l'erreur typographique du texte grec qui est 6352).

(3) C'est-à-dire en 1364. Selon Engel, « Histoire de Serbie », p. 321, cela ne serait arrivé qu'après la mort d'Ourosch, en 1368. Voir « Diplomes » V et VI.

J. M.

Servie et y mourut. Avec lui périrent les personnages les plus élevés de l'église.

L'an 6884 (1), à la quatorzième (quinzième ?) année de l'Indiction, le Prince Andronic le jeune fit, comme empereur, son entrée dans Constantinople par la porte de la *Fontaine* (2), au mois d'Août, le douzième jour. Et il y séjourna pendant 32 jours, et le 18 Octobre de la première année de l'Indiction, le premier jour de la semaine (Dimanche), il fut couronné. Mais à la seconde année de l'Indiction, dans l'année 6887 (3), au premier jour du mois de Juillet, le sixième jour de la semaine (Vendredi), son père, le Prince Jean le Paléologue et son frère-germain, le Prince Manouël le Paléologue, firent leur entrée comme empereurs dans la ville par la porte de Charisius (4), et y régnèrent. Mais celui-ci se retira à Galata après avoir régné dans la ville deux années, dix mois et vingt jours (5). Cet empereur et Prince Andronic s'endormit en Dieu l'an 6893 (6), à la huitième année de l'Indiction, au 28 du mois de Juin, le

(1) Après J.-Christ 1376.

J. M.

(2) Pour cette entrée solennelle par la porte de la Fontaine, voir notre Remarque à la fin.

D. D.

(3) Après J.-Christ 1379.

J. M.

(4) Autre entrée solennelle par une porte, qui jusque-là n'avait rien vu de pareil. Voir notre remarque à la fin.

D. D.

(5) Voir sur cela « Le Diplôme » publié par moi dans les annales de l'Académie Impériale de Vienne pour l'année 1851, p. 345.

J. M.

(6) Après J.-Christ 1385.

J. M.

quatrième jour de la semaine (Mercredi), et il fut enterré au monastère du Christ, surnommé le Pantocrator (1).

L'an 6898(2), à la treizième année de l'Indiction, au cinquième jour (Jeudi) de la semaine de Saint Thomas (3), le Prince Jean le Jeune, le fils de l'empereur Prince Andronic, fit son entrée dans la ville par la porte de Charisius (4) le vingt quatre Avril ; et il régna cinq mois et trois jours.

L'an 6899 (5), à la quatorzième année de l'Indiction, le 7 du mois de Septembre, au septième jour (samedi), l'empereur et Prince Manuël le Paléologue est sorti par la porte d'Or avec des soldats fantassins et quelques cavaliers, et a quitté Constantinople en poursuivant son neveu.

L'an 6899 (6), à la quatorzième année de l'Indiction, le cinquième jour (Jeudi) de la seconde semaine du saint carême, s'endormit en Dieu le vénérable empereur et Prince Jean le Paléologue,

(1) Du Cange « Const. Chrét. » L. VI, p. 80, « Le monastère du Pantocrator ». Jean Comnène avait bâti ce monastère. Il n'était pas loin de l'église des Apôtres, dans la neuvième région de la ville, comme le témoigne Gylles, L. IV, ch. 44. J. M.

Ce monastère latinisé lors de la conquête par les croisés, existe encore aujourd'hui comme mosquée sous le nom de Boyouk Klissé-Djamissi. D. D.

(2) Après J.-Christ 1390. J. M.

(3) Le Jeudi après le Dimanche de Quasimodo.

(4) Voir encore pour cette entrée notre remarque à la fin. D. D.

(5) Après J.-Christ 1390. J. M.

(6) Après J.-Christ 1390. J. M.

et il fut enterré au monastère de l'Hodégétrie (1), le 26 du mois Février.

L'an 6891 (2), à la sixième année de l'Indiction, le 25 du mois de Juin, dans la Morée s'endormit en Dieu l'empereur et Prince Jean Cantacouzène, lequel, comme moine, avait pris le nom de Joasaph, et il fut enterré là.

Il y a quelques jours que dans la même presque il est mort aussi l'empereur et Prince Mathieu (3).

Sur le patriarche de Ternofo.

Dans les jours de Jean Doucas Batatzès, quand son fils, l'empereur Théodore Lascaris, épousa

(1) Du Cange «Const. Chrét.» L. IV, p. 88 « Monastère de la Ste-Mère de Dieu conductrice à la guerre (Hodégetrie ou Ὡδὴ Οὐδὴγῶν), église dédiée à la vierge et construite par l'impératrice Pulchéria, la femme de l'empereur Marcien. » Nous apprenons par Nicéas dans l'Alex. L. III, p. 6, qu'elle était située sur la Propontide, non loin de l'Hippodrome. J. M.

(2) Après J.-Christ 1383.

J. M.

(3) Du Cange «Fam. Byz.» p. 261 dit : «Le fils de Cantacuzène fut couronné en 1355 par le patriarche Philothéus.» Quand Jean le Paléologue parvint à l'empire, Mathieu fut exilé à Lemnos et plus tard au Péloponnèse; à la fin, quand il résigna la dignité impériale, on lui rendit la liberté.» L'année de sa mort est inconnue. Du Cange dit seulement qu'il mourut du vivant de son père.

J. M.

Notre Anonyme ne laisse plus aucun doute sur l'année de sa mort. Il dit, qu'il a écrit ce livre l'an du Christ 1391 et que « πρὸ ὀλίγων ἡμερῶν » (il n'y a que quelques jours que) Mathieu est mort. C'est donc en 1391.

D. D.

Hélène, la fille du Prince des Bulgares *Asan*, il fut décrété par une bulle impériale et par le synode que l'archiprêtre de Ternovo jouirait d'une autonomie indépendante; c'était alors, quand Germain était patriarche à Constantinople. Auparavant Ternovo dépendait de Constantinople.

L'an 6895(1), au mois d'Avril, à la dixième année de l'Indiction, la ville de Saloniki se rendit aux Agarens, après un siège de quatre ans.

(1) Après J.-Christ 1387.

J. M.

REMARQUE GÉNÉRALE A CES MÉMOIRES.

Ces mémoires ont une importance assez grande pour différentes notices, qui ne se trouvent guère autre part. Telles sont les indications sur une nouvelle manière, introduite sous les Paléologues, de faire leur entrée solennelle dans la ville à leur avènement à l'empire. Ce n'est plus par la vieille porte d'Or de la muraille Constantinienne, mais par différentes portes des murailles Théodosiennes. C'est ainsi que le jeune Andronic en 1376 entre par la porte de la *Fontaine* (page du Grec 548). Jean le Paléologue avec Manuël le Paléologue, en 1379, par celle de *Charisius* (p. 549). Jean le Jeune, en 1390, aussi par celle de *Charisius* (p. 549). Pourtant Manuël le Paléologue retourne de nouveau par celle d'*Or*. Et cette fois nous pourrions être en doute, si c'est la vieille porte d'Or de Constantin, ou bien la nouvelle du jeune Théodose dans les murailles du Cyclobion des Sept Tours. Nous croyons cette fois devoir nous prononcer pour cette dernière : car la véritable porte d'Or, c'est-à-dire, l'ancienne de Constantin existait bien encore alors, mais toujours plus rongée par le temps, elle n'était plus qu'une relique, qu'une ruine, et cela encore, probablement sans un reste des murailles de Constantin, lesquelles,

souffrant toujours par l'influence des temps et des tremblements de terre, n'offraient aucune nécessité d'être renouvelées. Bondelmonte en 1420 paraît ne plus les avoir vues; mais les reliques de la vieille porte, si célèbre, sont enregistrées par lui au Xérolophos avec les mots : « *Porta antiquissima pulchra.* »

L'Anonyme nomme de même deux fois, pour les entrées solennelles, la porte de *Charisius*. Pourtant c'est une chose étonnante, inouïe et à laquelle on ne s'entend pas, que l'entrée par une Paraporte militaire, *sans pont par dessus* le fossé. Quelqu'un pourrait penser qu'il faut lire *Chrysia* au lieu de *Charisiou*, comme cela se trouve souvent dans les copistes ignorans des manuscrits du moyen-âge. Mais il nous semble qu'il n'est point permis de recourir à une telle correction dans notre Anonyme, puisque deux fois il dit la même chose, et que dans ses vers il traite avec une profonde connaissance de cause l'histoire de cette porte de *Charisius*. Voilà aussi pourquoi nous ne saurions admettre un autre système de l'art d'interpréter, par lequel l'on dirait que l'on a ici entendu sous le mot de *Charisius*, non la Paraporte militaire, mais celle avoisinante de Saint-Romain, pour l'exégèse de laquelle l'on pourrait citer du Thrénos de notre Hiérax les vers 611 et 612 :

« Mais depuis que les murailles à la porte de *Charsous* furent ébréchées, aujourd'hui appelée de *Saint-Romain*, que les Turcs nomment Top-Capoussou. »

Car, pareille chose inexacte de confondre les

noms des portes avoisinantes n'a lieu, que pour le cas, où l'on prend le nom d'une porte principale, bourgeoise, et connue de tout le monde, pour indiquer avec ce nom une Paraporte voisine. Dans Hiérax, par exemple, le mot de porte de Saint-Romain, pour dire la Paraporte de Charisius. Mais pour le contraire, cela n'est pas naturel, et c'est sans exemple.

Comment donc expliquer l'incongruité des entrées solennelles d'empereurs par des portes militaires des murailles Théodosiennes?

Nous répondons que du temps des derniers Paléologues, le sens et le but du système de fortification de l'éparque Kyros Constantin pour les murailles Théodosiennes a été complètement perdu et ne fut plus compris, et que la vieille porte d'Or des murailles Constantinienues était trop délabrée pour les entrées triomphales. Voilà pourquoi ces entrées solennelles se faisaient par quelques portes des murailles Théodosiennes, qui offraient une célébrité nouvelle. (C'est ainsi que l'empereur Cautacouzène fut couronné, non dans la Ste-Sophie, qui alors avait perdu une abside par un tremblement de terre, mais dans l'église de Ste-Marie des Blachernes, bien qu'elle fut trop petite pour contenir les assistants de rigueur). On entra donc, soit par la nouvelle porte d'Or, soit par celle de Sélybrie (ou de la Fontaine), soit par la Pseudoporte de Charisius. Et cette dernière, à cause du nouveau *Clidouchos*, le *Saint-Georges*, comme le ra-

conte si bien notre Anonyme, devint surtout célèbre, et pour l'entrée on a probablement construit un pont passager en bois sur le fossé.

Pour la nouvelle Pseudoporte d'Or, nous savons même qu'en 1347 elle n'était pas murée en temps de paix, mais qu'elle avait des battants, fermés par des verrous, et que le conjuré Phakéolatès ouvrit dans la nuit ces verrous, pour y faire entrer par surprise Cantacouzène, travaillant contre Anne la régente et son fils le (jeune) Jean le Paléologue ; bien qu'il ne soit pas impossible, que là il y ait erreur dans Nicéph. Grég. vol. II. p. 774 (livre XV ch. 8) : car il ajoute que la même chose fut faite à toutes les portes terrestres, depuis la porte d'or jusqu'aux Blachernes, et pourtant il n'y eut qu'une vingtaine de cavaliers en tout qui entrèrent ainsi clandestinement.

D. D.



[Voir N^o X.]

FRANÇOIS PHILELPHE.

B.

LETTRE

DE

FRANÇOIS PHILELPHE,

Écrit de Milan

A

MAHOMET II,

LE 3 AVANT LES IDES DE MARS EN 1454 :

Publiée dans l'édition Italienne de la vie de PHILELPHE par ROSMINI.

Milan 1805 Tom. II p. 305-307;

Maintenant republiée avec des remarques critiques et historiques

PAR LE

D^r PH. A. DÉTHIER.

FRANÇOIS PHILELPHE

AU GRAND SEIGNEUR ET ÉMIR DES TURCS,

AU FILS DU GRAND AMURAT,

à

MAHOMET (II)

SALUT (1).

Ayant appris chaque jours plus sur les grandes qualités, et sur les admirables et hauts faits si merveilleux, j'en ai été affecté (2), comme cela arrive d'habitude à tous ceux qui aiment le bien (3).

(1) Dans l'édition grecque de cette lettre, publiée dans la vie de Philelphe par Rosmini, les accents manquent complètement, et de plus elle regorge d'erreurs, l'impression ayant eu lieu sans critique. Nous avons préféré à la reproduction fidèle et anxieuse une autre nouvelle et corrigée.

Le même a réuni dans un seul mot les deux *ευπαρτεiv*.

(2) Rosmini au lieu de *ἐπαθον* met *απαθον*.

(3) Cette lettre de Philelphe commence hardiment la palinodie. Car cette épître n'est rien autre chose qu'une brillante palinodie, qui corrige, ce que dans une autre épître, adressée à Charles VII, roi de France, il avait prétendu avec effusion, lettre que nous publions au vol. XXII. 1^{er} partie N° X. Car dans celle-ci il avait présenté Mahomet, comme un jeune prince, faible,

Car je me sens attiré par le bonheur, que le bon Dieu t'accorde en récompense pour les grandes qualités. C'est bien lui, qui aide toujours les bons, et qui ne fait que cajoler pour un temps court les gens de rien.

Excuse-moi, si je te dis, que je suis du nombre de ceux, qui par la force du discours parviennent à rendre immortels pour la gloire les mortels pour leurs bonnes actions, et que tes hauts faits se sont présentés, comme une matière assez considérable pour en relever la beauté. Voilà pourquoi j'ai commencé à faire des recits de Toi (1), en me jouissant de ta félicité : car seul tu es bienheureux, selon mon avis, en évitant tout mal, et en poursuivant sans relâche le beau.

Ce n'est pas en vue d'une récompense (2), que

brut, sans jugement, sans instruction, et ne désirant que s'amuser à boire et à manger, enfin sans aucune bonne qualité. L'on pourrait dire que le bon Dieu s'est vengé, en lui envoyant une Némésis terrible, qui courbe la propre belle-mère de Philelphe et ses filles sous le joug de l'esclavage, et forçant ainsi le détracteur peu scrupuleux et irréfléchi à dire beaucoup de bien de Mahomet, *l'homme sans vertus*, et cela seulement afin qu'il rende la liberté à sa belle-mère et aux filles d'elle. D.D.

(1) Philelphe est bien effronté dans cette épître. Il ose dire, qu'il a commencé à écrire du bien de lui, et à le rendre immortel, lui et sa renommée. Il avait sans doute raison de penser que l'Emir ne connaissait point son épître à Charles VII de France.

Quelle terrible besogne que celle d'un historien, qui cherche la vérité, et qui n'a d'autre source que de tels fabricants d'immortalités.

D. D.

(2) Rosmini met ici *μισθον*, mais plus loin *μισθου*. Le sophiste

j'ai accompli cette tâche; j'ai trouvé une satisfaction complète à ne relater que la vérité.

Toutefois le ciel ne permet pas qu'une bonne action reste sans récompense, bien que les chemins qu'il trouve soient innombrables. Voilà ce que j'ai observé déjà jadis en beaucoup d'autres personnes, et ce que maintenant je vois arriver en ma propre personne.

Car (1) les péchés des Roumains ont placé la réforme de Constantinople (2) en tes mains, afin de dresser, je crois (3), pour le bien, ceux qui ne faisaient que du mal; mais souvent aussi il arrive que le juste avec l'injuste souffre par une certaine providence du ciel.

Car ma belle-mère Manfrédonia Chrysolorina(4), femme sage et pieuse, et ses deux (5) filles vertueuses, n'ont offensé Dieu par aucun péché comme on dit, ni non plus elles ont agi contrairement à ta gloire. Et, pourtant, malgré leur naissance de haut lieu, elles sont esclaves, et esclaves

dépose le dernier sentiment de honte, en touchant à la question de la récompense, pour laquelle, dans sa modestie, il n'aurait pas cherché à travailler.

(1) Rosmini met H'.

D. D.

(2) Rosmini «Κωνσταντινοπολιν.»

(3) Plutôt οἱμοι que οἱμοι c'est-à-dire: plutôt: *hélas!* que: je crois!

Le typographe D. M.

(4) Selon le *Poggio*, François Philelphé était le fils d'un prêtre, était Sodomitique, et a épousé Théodore Chrysolorine, déjà enceinte de lui.

D. D.

(5) Rosmini a δυο au lieu de δυειν.

D. D.

de qui ? d'Hébreux (1) qui toujours sont esclaves, avares d'argent, d'une âme basse, et qui parmi tous les mortels sont les plus méchants et dignes de rien.

Je viens donc, grand Seigneur, auquel le bon Dieu a uniquement donné la mission de bienfaiteur pour ceux qui souffrent (2), afin de réclamer ton assistance pour ma propre (3) belle-mère et ses filles, prêt à donner le prix de rachat, non autant (4) que l'impertinence des Hébreux (5) barbares, difficiles à contenter l'exige, mais autant qu'il est convenable et selon mes moyens.

Ton sécrétaire *Kyritzis* (6), qui est près de toi, t'en informera en détail.

(1) Rosmini met ici *Εβραοις* quoique plus loin il porte *Εβραίων*.

D. D.

Notre orthodoxe fanatique ne laisse pas échapper l'occasion favorable pour verser sa bile sur les Hébreux, qui ont préservé ces femmes à passer au harem.

D. D.

(2) Rosmini *επασχοουσιν* réunissant les deux mots.

(3) Rosmini : *αυτω*.

(4) Rosmini : *ουκ οσα*.

(5) Cette fois Rosmini met juste : *Εβραίων*.

(6) Quelle autre personne cela peut-il être, si ce n'est le très-célèbre *Kyriaque d'Ancone*, lequel, selon Zorzo Dolfin, se trouvait toujours auprès du Sultan : car il dit : « ogni dì si fa lezer historie romane et de altri, da un compagno detto *Chiriaco* d'Ancona, et da un altro Italo. » C'est-à-dire : « Chaque jour il se fait lire des histoires des Romains et d'autres peuples, par un de ses compagnons, nommé Cyriaque d'Ancone, et par un autre Italien. » Voir encore Critoboulos livre IV pag. 249 du texte grec, et la lettre du podestà Zacharias § IX. où il dit : et le Sultan prend de telles personnes, non pour autre raison, que pour celle d'avoir autour de lui, à sa cour, quelques Italiens. D.D.

De plus, je ne crois devoir te cacher que dans Milan il y a un Duc, qui occupe le premier rang parmi les Latins dans la stratégie et dans la fortune des armes ; c'est François Sforza, prince le plus vaillant et en toute chose admirable (1).

C'est lui qui désire beaucoup entrer en bonne entente avec toi, car il est ennemi des Vénitiens, et un des plus grands admirateurs de toi (2).

Reste en bonne santé, ô chef divin, et exerce la magnanimité ; car c'est elle qui est la vertu la plus estimable et la plus élevée des puissans.

A Milan ce 5^{me} jour avant les Ides de Mars, en mil (3) quatre cent cinquante quatre, depuis la Naisance du Christ.

(1) Rosmini θαυμασιον.

(2) Les princes chrétiens ennemis des chrétiens et amis des Turcs, c'est beau ! D. D.

(3) Nous avons ajouté le mot *mil* qui manque dans la copie de Kœnigsberg et qui se confirme par celle faite à Bonne. Ce 5^e av. les Ides , c'est le 11 Mars. D. D.

CONTENU

DU VOL. XXI, 2^{me} PARTIE.

Traduction Française.

CRITOBoulos : Page 4—368.

Annexes :

HIÉRAX..... » 369—422.

QUELQUES PETITES COMPLAINTES..... » 423—434.

HYPSILANTÈS : Après la Prise de Constantinople » 435—512.

COMPLAINTÉ sous forme de prophétie..... » 513—529.

ANONYME : Chronique en vers de la prise de

Constantinople par les Latins..... » 531—634.

PHILELPHÉ : Epître à Mahomet II..... » 635—644.